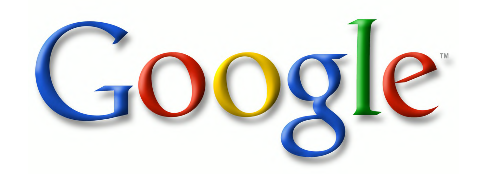
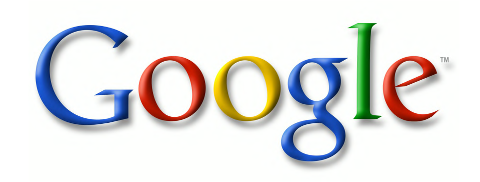
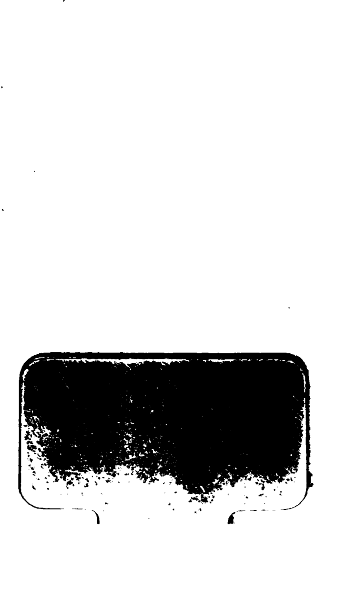








ŒUVRES COMPLÈTES

DE

RONSARD

Paris. Imprimé par GUIRAUDET ET JOUAUST, 338, r. S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. DE RONSARD

Publiées sur les textes les plus anciens

AVEC LES VARIANTES ET DES NOTES

PAR

M. PROSPER BLANCHEMAIN

TOME III



A PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVIII

LES QUATRE PREMIERS LIVRES

DE

LA FRANCIADE

AU ROY TRES-CHRESTIEN CHARLES

NEUFIESME DE CE NOM

Texte de 1572

AVEC LES VARIANTES DE TOUTES LES ÉDITIONS[1]

---

1. Pierre de Marcassus a fait sur la Franciade un commentaire purement mythologique, dont il nous a paru inutile de surcharger ce volume.

IN PETRI RONSARDI FRANCIADA

IO. AVRATUS POETA REGIUS.

Juppiter è Phrygia servavit turre cadentem
   Ficto dissimulans Astyanacta dolo.
Scilicet ut Francos mutato nomine reges
   Conderet, unde suos Francia jactat avos.
A Jove servatæ periisset tempore rursus
   Astyanacteæ gloria tota domus,
Ni Jovis exemplum tu nunc, RONSARDE, secutus,
   Fictis servasses Astyanacta modis.

IN PETRI RONSARDI FRANCIADA.

Aemula Smyrnæo contendens Mantua civi
Liquerat incertis nutantia præmia Musis;
At nunc Virgilius magno ne pugnet Homero,
Sustulit ambiguæ tandem certamina palmæ
Francias et veterem litem interjecta diremit.
Sic medius, RONSARDE, sedes tantæ arbiter artis,
Ut neuter primus, sed sit tibi uterque secundus.

J. PASSERATIUS.

SONNET.

Qui m'osera nier la vieille opinion
De naistre en nouveaux corps, si docte il considère
Revivre en cest autheur Virgile avecq' Homère,
Qui semblables ne font qu'une entiére union?
   Trois unitez en tout font la perfection :
Et pour la Poësie en ces trois-un parfaire,
Il falloit ce troisiesme au nombre satisfaire,
Egal à la romaine et grecque nation.
   Celuy qui veut portraire au vif toutes les Muses,
Et les sainctes fureurs par Apollon infuses,
Et luy-mesme Apollon qui les Poëtes fait,
   Bref, qui veut en tableau monstrer la Poësie,
Dont une gentille ame est brusquement saisie,
Qu'il tire de Ronsard seulement le portrait (1).

A. JAMIN.

1. Il y a dans l'édition originale de 1572 encore d'autres vers à la louange de Ronsard; ils n'ont pas paru dignes d'être reproduits.



AU LECTEUR(1).

Encore que l'histoire en beaucoup de sortes se conforme à la poësie, comme en vehemence de parler, harangues, descriptions de batailles, villes, fleuves, mers, montaignes et autres semblables choses où le poëte ne doibt, non plus que l'orateur, falsifier le vray, si est-ce quand à leur suject ils sont aussi eslongnez l'un de l'autre que le vraysemblable est eslongné de la verité. L'histoire reçoit seulement la chose comme elle est ou fut, sans desguisure ny fard, et le poëte s'arreste au vraysemblable, à ce qui peut estre, et à ce qui est desjà receu en la commune opinion. Je ne veux conclure qu'on doive effacer du rang des poëtes un grand nombre de Grecs et Latins, pour honorer d'un si venerable tiltre Homère, Virgile et quelques autres pareils d'invention et de sujet; j'ose seulement dire (si mon opinion a quelque poix) que le poëte qui escrit les choses comme elles sont ne merite tant que celuy qui les feint et se recule le plus

1. Cette préface ne se trouve que dans l'édition originale de la Franciade, ainsi intitulée:

Les quatre premiers livre (sic) *de la Franciade.* Au roy très chrestien Charles neufiesme de ce nom, par P. de R., gentilh. vand. Paris, G. Buon, in-4, 1572. (Privil. de 1560. Concession de six ans faite à Buon. *Achevé d'imprimer le 13 septembre.*)

Elle n'est remplacée par la suivante que dans les éditions posthumes.

qu'il luy est possible de l'historien; non toutefois pour feindre une poësie fantastique comme celle de l'Arioste, de laquelle les membres sont aucunement beaux, mais le corps est tellement contrefaict et monstrueux qu'il ressemble mieux aux resveries d'un malade de fièvre continue qu'aux inventions d'un homme bien sain.

Il faut que l'historien, de poinct en poinct, du commencement jusqu'à la fin, deduise son œuvre, où le poëte, s'acheminant vers la fin, et redevidant le fuzeau au rebours de l'histoire, porté de fureur et d'art (sans toutesfois se soucier beaucoup des reigles de grammaire) et sur tout favorisé d'une prevoyance et naturel jugement, face que la fin de son ouvrage, par une bonne liaison, se rapporte au commencement.

Je dy cecy pource que la meilleure partie des nostres pense que la *Franciade* soit une histoire des rois de France, comme si j'avois entrepris d'estre historiographe, et non poëte; bref, ce livre est un roman comme l'*Iliade* et l'*Ænéïde*, où, par occasion, le plus brefvement que je puis, je traitte de nos princes, d'autant que mon but est d'escrire les faits de Francion, et non de fil en fil, comme les historiens, les gestes de nos rois.

Et si je parle de nos monarques plus longuement que l'art Virgilien ne le permet, tu dois sçavoir, lecteur, que Virgile (comme en toutes choses) en cettecy est plus heureux que moy, qui vivoit sous Auguste, second empereur, tellement que, n'estant chargé que de peu de rois et de Césars, ne devoit beaucoup allonger le papier, où j'ay le faix de soixante et trois rois sur les bras.

Et si tu me dis que d'un si grand nombre je ne devois eslire que les principaux, je te responds que Charles nostre seigneur et roy, par une genereuse et magnanime candeur, n'a voulu permettre que ses ayeulx fussent preferez les uns aux autres, à fin que

la bonté des bons et la malice des mauvais luy fussent comme un exemple domestique pour le retirer du vice et le pousser à la vertu.

Au reste, j'ay patronné mon œuvre (dont ces quatre premiers livres te serviront d'eschantillons) plustot sur la naïve facilité d'Homère que sur la curieuse diligence de Virgile, imitant toutesfois à mon possible de l'un et de l'autre l'artifice et l'argument, plus basty sur la vraysemblance que sur la verité; car, pour ne dissimuler ce qu'il m'en semble, je ne sçaurois croire qu'une armée grecque aye jamais combattu dix ans devant Troye : le combat eust esté de trop longue durée, et les chevaliers y eussent perdu le courage, absents si longtemps de leurs femmes, enfans et maisons, aussi que la coutume de la guerre ne permet qu'on combate si longuement devant une forte ville, en un païs estranger. Et davantage je ne sçaurois croire que Priam, Hector, Polydame, Alexandre et mille autres tels ayent jamais esté, qui ont tous les noms greqs, inventez par Homère : car, si cela estoit vray, les chevaliers troyens eussent porté le nom de leur païs phrygien; et est bien aisé à cognoistre, par les mesmes noms, que la guerre troyenne a esté feinte par Homère, comme quelques graves auteurs ont fermement assuré. Les fables qui en sont sorties depuis sont toutes puisées de la source de cest Homère, lequel, comme fils d'un Dæmon, ayant l'esprit surnaturel, voulant s'insinuer en la faveur et bonne grace des Æacides, et aussi (peut estre) que le bruit de telle guerre estoit receu en la comune opinion des hommes de ce temps là, entreprit une si divine et parfaite poësie pour se rendre, et ensemble les Æacides, par son labeur à jamais très honorez.

Je sçay bien que la plus grande partie des historiens et poëtes sont du costé d'Homère; mais, quand à moy, je pense avoir dit la verité, me soumettant toujours à la correction de la meilleure opinion. Au-

tant en faut estimer de Virgile, lequel, lisant en Homère qu'Ænée ne devoit mourir à la guerre troyenne, et que sa posterité releveroit le nom phrygien, et voyant que les vieilles Annales de son temps portoyent qu'Ænée avoit fondé la ville d'Alba, où depuis fut Rome, pour gaigner la bonne grace des Césars, qui se vantoyent estre sortis d'Iule, fils d'Ænée, conceut cette divine Ænéide qu'aveq toute reverence nous tenons encores aujourd'huy entre les mains.

Suivant ces deux grands personnages, j'ay fait le semblable ; car, voyant que le peuple françois tient pour chose très-assurée, selon les Annales, que Francion, fils d'Hector, suivy d'une compaignie de Troyens, aprés le sac de Troye, aborda aux palus Mæotides, et de là plus avant en Hongrie, j'ay allongé la toille, et l'ay faict venir en Franconie, à laquelle il donna le nom ; puis en Gaule, fonder Paris, en l'honneur de son oncle Pâris. Or il est vraysemblable que Francion a faict tel voyage, d'autant qu'il le pouvoit faire, et, sur ce fondement de vraysemblance, j'ay basti ma Franciade de son nom : les esprits conçoivent aussi bien que les corps.

Ayant donc une extresme envie d'honorer la maison de France, et par sur tout le roy Charles neufiesme mon prince, non seulement digne d'estre loué de moy, mais des meilleurs escrivains du monde, pour ses heroïques et divines vertus, et dont l'esperance ne promet rien de moins aux François que les heureuses victoires de Charlemaigne son ayeul, comme sçavent ceux qui ont cet honeur de le cognoistre de prés, et ensemble desirant de perpetuer mon renom à l'immortalité, fondé sur le bruit commun, et sur la vieille créance des Chroniques de France, je n'ay sceu trouver un plus excellent sujet que cestui-cy.

Or, comme les femmes qui sont prestes d'enfanter choisissent un bon air, une saine maison, un riche parrain pour tenir leur enfant, ainsi j'ay choisi le plus

riche argument, les plus beaux vers et le plus insigne parrain de l'Europe pour honorer mon livre et soutenir mon labeur.

Et si tu me dis, lecteur, que je devois composer mon ouvrage en vers alexandrins, pour ce qu'ils sont pour le jourd'huy plus favorablement receuz de nos seigneurs et dames de la court et de toute la jeunesse françoise, lesquels vers j'ay remis le premier en honeur, je te responds qu'il m'eust esté cent fois plus aisé d'escrire mon œuvre en vers alexandrins qu'aux autres, d'autant qu'ils sont plus longs, et par consequent moins sujets, sans la honteuse conscience que j'ay qu'ils sentent trop leur prose. Or, tout ainsi que je ne les aprouve du tout, si ce n'est en tragedies, ou versions, aussi je ne les veux du tout condamner : j'en laisse à chacun son libre jugement pour en user comme il voudra. Je revien seulement à ce qui touche mon faict.

Je ne doute qu'on ne m'accuse de peu d'artifice en ce que la harangue de Jupiter au commencement de mon premier livre est trop longue et que je ne devois commencer par là. Tu dois sçavoir que trente lignes de latin en vallent plus de soixante de nostre françois, et aussi qu'il failloit que je me servisse de l'industrie des Tragiques, où, quand le poëte ne peut desmesler son dire et que la chose est douteuse, il fait toujours comparoistre quelque Dieu pour esclaircir l'obscur de la matière. Les hommes ne sçavoient comme Francion avoit esté sauvé du sac de Troye ; un seul Jupiter le sçavoit. Pour ce, j'ay esté contraint de l'introduire pour mieux desnouer le doute, et donner à comprendre le fait, et mesmes à Junon, laquelle est prinse icy, comme presque en tous autres poëtes, pour une maligne necessité qui contredit souvent aux vertueux, comme elle fit à Hercule ; mais la prudence humaine est maistresse de telle violente fatalité.

Si tu vois beaucoup de feintes en ce premier livre, comme la descente de Mercure, l'ombre d'Hector,

la venue de Cybèle, Mars transformé, j'ay esté forcé d'en user, pour persuader aux exilez de Troye que Francion estoit fils d'Hector, lesquels autrement ne l'eussent creu, d'autant qu'ils pensoyent que le vray fils d'Hector estoit mort, et aussi que Francion avoit toujours esté assez pauvrement nourri, sans autorité royalle ny aucun degré de mediocre dignité.

Quelque autre, curieux en l'œuvre d'autruy, me reprendra de quoy je n'ay suivi la perfecte reigle de poësie, ne commençant mon livre par la fin, comme faisant embarquer Francion encore jeune et mal experimenté. Celuy doit entendre qu'Hélénin son oncle l'avoit desja envoyé en plusieurs beaux voyages, pratiquer les mœurs des peuples et des rois, et qu'à son retour en Chaonie, où son oncle et sa mere habitoyent, fut pressé de partir par la contrainte du destin, imitant en cecy plustost Apolloine Rhodien que Virgile, d'autant qu'il m'a semblé meilleur de le faire ainsi. Et si tu me dis qu'il combat trop tost et en trop bas aage le tyran Phouère, je te responds qu'Achille combattit en pareil aage, et renversa les forteresses des alliez de Troye ayant à peine laissé la robbe de femme qu'il portoit. Son fils Pyrrhe fit de mesme, et beaucoup davantage, si nous voulons croire à Quinte Calabrais.

Or, lecteur, pour ne te vouloir trop vendre ma marchandise, ny aussi pour la vouloir trop mépriser, je te dy qu'il ne se trouve point de livre parfait, et moins le mien, auquel je pourrai, selon la longueur de ma vie, le jugement et la sincere opinion de mes amis, adjouter ou diminuer, comme celuy qui ne jure en l'amour de soy mesmes, ny en l'opiniastreté de ses inventions.

Je te supliray seulement d'une chose, lecteur, de vouloir bien prononcer mes vers et accomoder ta voix à leur passion, et non comme quelques uns les lisent, plustost à la façon d'une missive, ou de quelques lettres royaux, que d'un poëme bien prononcé,

et te suplie encore de rechef, où tu verras cette merque « ! » vouloir un peu eslever ta voix pour donner grace à ce que tu liras.

Bref, quand tu auras acheté mon livre, je ne te pourray empescher de le lire ny d'en dire ce qu'il te plaira, comme estant chose tienne; mais, devant que me condamner, tu pourras retenir ce quatrin par lequel j'ay fermé ce preface pour fermer la bouche à ceux qui, de nature, sont envieux du bien et de l'honneur d'autruy :

Un list ce livre pour aprendre,
L'autre le list comme envieux;
Il est aisé de me reprendre,
Mais malaisé de faire mieux.

Tu excuseras les fautes de l'imprimeur ; car tous les yeux d'Argus n'y verroient assez clair, mesme en la première impression.





PREFACE SUR LA FRANCIADE

Touchant le Poëme heroïque (1).

Au Lecteur apprentif.

Carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coërcuit, atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem.

Il ne faut t'esmerveiller, lecteur, dequoy je n'ay composé ma Franciade en vers Alexandrins, qu'autrefois en ma jeunesse, par ignorance, je pensois tenir en nostre langue le rang des carmes heroïques, encores qu'ils respondent plus aux senaires des tragiques qu'aux magnanimes vers d'Homère et de Virgile, les estimant pour lors plus convenables aux magnifiques argumens et aux plus excellentes conceptions de l'esprit que les

1. Cette préface a été revue par Binet, qui dit dans sa Vie de Ronsard :
« Il nous a laissé un discours en prose sur le poëme he-
« roïque, assez mal en ordre, pour l'avoir dicté à quelque
« ignorant qui escrivoit sous luy, qu'il m'envoya, et que
« j'ay remis à peu près selon son intention. »

autres vers communs. Depuis, j'ay veu, cogneu et pratiqué par longue experience que je m'estois abusé ; car ils sentent trop la prose tresfacile, et sont trop enervez et flaques, si ce n'est pour les traductions, ausquelles, à cause de leur longueur, ils servent de beaucoup pour interpreter les sens de l'autheur qu'on entreprend. Au reste, ils ont trop de caquet, s'ils ne sont bastis de la main d'un bon artisan, qui les face autant qu'il luy sera possible hausser comme les peintures relevées, et quasi separer du langage commun, les ornant et enrichissant de figures, schemes, tropes, metaphores, phrases et periphrases eslongnées presque du tout, ou pour le moins separées de la prose triviale et vulgaire (car le style prosaïque est ennemy capital de l'eloquence poëtique), et les illustrant de comparaisons bien adaptées, de descriptions florides, c'est à dire enrichies de passemens, broderies, tapisseries et entrelassemens de fleurs poëtiques, tant pour representer la chose, que pour l'ornement et splendeur des vers, comme ceste brave et très excellente description du sacerdote de Cybele, Chloreus, en l'onziesme livre des Æneides ; et le catalogue des capitaines envoyez à la guerre ; puis la fin du septiesme livre des Æneides, et ceste inveterée querelle de ces deux bonnes dames Junon et Venus au dixiesme. Relisant telles belles conceptions, tu n'auras cheveu en teste qui ne se dresse d'admiration. Et encore davantage, si tu lis attentivement le huictiesme du mesme autheur, quand Venus flatte et enjole son mary Vulcan pour le persuader de forger des armes à son fils Ænée :

Dixerat, et niveis hinc atque hinc diva lacertis,

jusques au vers

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris.

Et davantage si tu lis ceste oraison indignée et fa-

rouche de Jarbas à Jupiter son pere, où tu verras un *fœmina*, un *littus arandum*,

Et nunc ille Paris cum semiviro comitatu;

et cette lamentation miserable de la pauvre vieille mere d'Euryale voyant la teste de son fils fichée sur le haut d'une lance, il n'y a cœur si dur qui se peust contenir de pleurer. Et ceste brave vanterie de Numanus, beaufrere de Turne, qui se commence : *Is primam ante aciem*, jusques à ce vers, *Talia jactantem dictis*; et la colere d'Hercule tuant Cacus; et ceste lamentable plainte de Mezence sur le corps mort de son fils Lausus, et mille autres telles ecstatiques descriptions, que tu liras en un si divin autheur, lesquelles te feront poëte, encores que tu fusses un rocher, t'imprimeront des verves, et t'irriteront les naïfves et naturelles scintilles de l'ame que dés la naissance tu as receuës, t'inclinant plustost à ce mestier qu'à cestuy-là; car tout homme dés le naistre reçoit en l'ame je ne sçay quelles fatales impressions qui le contraignent suivre plustost son destin que sa volonté.

Les excellens poëtes nomment peu souvent les choses par leur nom propre. Virgile, voulant descrire le jour ou la nuict, ne dit point simplement et en paroles nues: Il estoit jour, il estoit nuit; mais par belles circonlocutions,

Postera Phœbea lustrabat lampade terras,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram.

Puis,

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, sylvæque et sæva quierant
Æquora, cum medio volvuntur sidera lapsu,
Cum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres.

Et mille autres.

Ceste virgiliane description de la nuict est prise presque de mot à mot d'Apolloine Rhodien. Voy comme il descrit le printemps :

> Vere novo gelidus canis cum montibus humor
> Liquitur, et Zephyro putris se gleba resolvit.

Labourer, *vertere terram*. Filer, *tolerare vitam colo, tenuique Minerva*. Le pain, *dona laboratæ Cereris*. Le vin, *pocula Bacchi*. Telles semblables choses sont plus belles par circonlocutions que par leurs propres noms ; mais il en faut sagement user : car autrement tu rendrois ton ouvrage plus enflé et boufi que plein de majesté. Tu n'oubliras les descriptions du lever et coucher du soleil, les signes qui se levent et couchent avec luy, ny les serenitez, orages et tempestes :

> Ipse pater media nimborum in nocte corusca
> Fulmina molitur dextra.

Puis,

> ... ille flagranti
> Aut Athon aut Rhodopen aut alta Ceraunia telo
> Dejicit ; ingeminant Austri et densissimus imber.

Tu enrichiras ton poëme par varietez prises de la nature, sans extravaguer comme un frenetique. Car, pour vouloir trop éviter, et du tout te bannir du parler vulgaire, si tu veux voler sans consideration par le travers des nues et faire des grotesques, Chimeres et monstres, et non une naïfve et naturelle poësie, tu seras imitateur d'Ixion, qui engendra des phantosmes au lieu de legitimes et naturels enfans. Tu dois davantage, lecteur, illustrer ton œuvre de paroles recherchées et choisies et d'argumens renforcez, tantost par fables, tantost par quelques vieilles histoires, pourveu qu'elles soient briefvement escrites et de peu de discours, l'enrichissant d'epithetes significatifs et non oisifs, c'est à dire qui servent à la substance des vers, et par excellentes, et toutefois rares, sentences ;

car, si les sentences sont trop frequentes en ton œuvre heroïque, tu le rendras monstrueux, comme si tout ton corps n'estoit composé que d'yeux et non d'autres membres, qui servent beaucoup au commerce de nostre vie ; si ce n'estoit en la tragedie et comedie, lesquelles sont du tout didascaliques et enseignantes, et qu'il faut qu'en peu de paroles elles enseignent beaucoup, comme mirouers de la vie humaine, d'autant qu'elles sont bornées et limitées de peu d'espace, c'est à dire d'un jour entier.

Les plus excellens maistres de ce mestier les commencent d'une minuict à l'autre, et non du poinct du jour au soleil couchant, pour avoir plus d'estendue et de longueur de temps.

Le poëme heroïque, qui est tout guerrier, comprend seulement les actions d'une année entiere, et semble que Virgile y ait failly, selon que luy-mesme l'escrit :

Annuus exactis completur mensibus orbis,
Ex quo relliquias divinique ossa parentis
Condidimus terra.

Il y avoit desja un an passé quand il fit les jeux funebres de son pere en Sicile, et toutefois il n'aborda de long temps après en Italie.

Tous ceux qui escrivent en carmes, tant doctes puissent-ils estre, ne sont pas poëtes. Il y a autant de difference entre un poëte et un versificateur qu'entre un bidet et un genereux coursier de Naples, et, pour mieux les accomparer, entre un venerable prophete et un charlatan vendeur de triacles. Il me semble, quand je les voy armez de mesmes bastons que les bons maistres, c'est à dire des mesmes vers, des mesmes couleurs, des mesmes nombres et pieds dont se servent les bons autheurs, qu'ils ressemblent à ces Hercules desguisez és tragedies, lesquels acheptent la peau d'un lion chez un peletier, une grosse massue chez un charpentier, et une fausse perruque chez un

attiffeur ; mais, quand ce vient à combattre quelque monstre, la massue leur tombe de la main, et s'enfuyent du combat comme des couards et poltrons. Ces versificateurs se contentent de faire des vers sans ornement, sans grace et sans art, et leur semble avoir beaucoup fait pour la republique quand ils ont composé de la prose rimée. Au contraire, le poëte heroïque invente et forge argumens tous nouveaux, fait entreparler les Dieux aux hommes et les hommes aux Dieux, fait haranguer les capitaines comme il faut, descrit les batailles et assauts, factions et entreprises de guerre ; se mesle de conjecturer les augures et interpreter les songes, n'oublie les expiations et les sacrifices que l'on doit à la divinité ; tantost il est philosophe, tantost medecin, arboriste, anatomiste et jurisconsulte, se servant de l'opinion de toutes sectes, selon que son argument le demande ; bref, c'est un homme lequel, comme une mouche à miel, delibe et succe toutes fleurs, puis en fait du miel et son profit selon qu'il vient à propos. Il a pour maxime très-necessaire en son art de ne suivre jamais pas à pas la verité, mais la vray-semblance et le possible ; et sur le possible, et sur ce qui se peut faire, il bastit son ouvrage, laissant la veritable narration aux historiographes, qui poursuivent de fil en esguille, comme on dit en proverbe, leur subject entrepris, du premier commencement jusques à la fin. Au contraire, le poëte bien advisé, plein de laborieuse industrie, commence son œuvre par le milieu de l'argument, et quelquefois par la fin ; puis il deduit et poursuit si bien son argument par le particulier accident et evenement de la matiere qu'il s'est proposé d'escrire, tantost par personnages parlans les uns aux autres, tantost par songes, propheties et peintures inserées contre le dos d'une muraille et des harnois, et principalement des boucliers, ou par les dernieres paroles des hommes qui meurent, ou par augures et vol d'oiseaux et phantastiques visions de Dieux et

de démons, ou monstrueux langages des chevaux navrez à mort, tellement que le dernier acte de l'ouvrage se cole, se lie et s'enchaisne si bien et si à propos l'un dedans l'autre, que la fin se rapporte dextrement et artificiellement au premier poinct de l'argument. Telles façons d'escrire et tel art plus divin que humain est particulier aux poëtes, lequel de prime face est caché au lecteur, s'il n'a l'esprit bien rusé pour comprendre un tel artifice. Plusieurs croyent que le poëte et l'historien soient d'un mesme mestier; mais ils se trompent beaucoup, car ce sont divers artisans qui n'ont rien de commun l'un avecques l'autre, sinon les descriptions des choses, comme batailles, assauts, montaignes, forests et rivieres, villes, assietes de camp, stratagemes, nombre des morts, conseils et pratiques de guerre; en cela il ne faut point que le poëte faille, non plus que l'historien. Au reste, ils n'ont rien de commun (comme j'ay dit), sinon que l'un ne l'autre ne doit jamais mentir contre la verité de la chose, comme a failli Virgile au temps, c'est à dire en la chronique, lequel a faict Didon, fille de Belus, estre du temps d'Ænée, encore qu'elle fust cent ans devant pour le moins; mais il inventa telle ruse pour gratifier Auguste et le peuple romain, vainqueur de Carthage, donnant par les imprecations de Didon commencement de haine et de discorde mortelle entre ces deux florissantes nations. La plus grande partie de ceux qui escrivent de nostre temps se traisnent enervez à fleur de terre, comme foibles chenilles qui n'ont encor la force de grimper aux faistes des arbres, lesquelles se contentent seulement de paistre la basse humeur de la terre, sans affecter la nourriture des hautes cymes, ausquelles elles ne peuvent atteindre à cause de leur imbecillité. Les autres sont trop empoulez et presque crevez d'enflures comme hydropiques, lesquels pensent n'avoir rien fait d'excellent, s'il n'est extravagant, creux et bouffy, plein de songes monstrueux et de paroles

piafées, qui resemblent plustost à un jargon de gueux ou de boëmiens qu'aux paroles d'un citoyen honneste et bien appris. Si tu veux demembrer leurs carmes, tu n'en feras sortir que du vent, non plus que d'une vessie de pourceau pleine de pois que les petits enfans crèvent pour leur servir de jouët.

Les autres plus rusez tiennent le milieu des deux, ny rampans trop bas, ny s'eslevans trop haut au travers des nues, mais qui d'artifice et d'un esprit naturel, elabouré par longues estudes et principalement par la lecture des bons vieux poëtes grecs et latins, descrivent leurs conceptions d'un style nombreux, plein d'une venerable majesté, comme a faict Virgile en sa divine Æneïde. Et n'en cherche plus d'autres, lecteur, en la langue romaine, si ce n'estoit de fortune Lucrece; mais par ce qu'il a escrit ses frenaisies, lesquelles il pensoit estre vrayes selon sa secte, et qu'il n'a pas basti son œuvre sur la vray-semblance et sur le possible, je luy oste du tout le nom de poëte, encore que quelques vers soient non seulement excellens, mais divins. Au reste, les autres poëtes latins ne sont que naquets de ce brave Virgile, premier capitaine des Muses, non pas Horace mesmes, si ce n'est en quelques-unes de ses Odes; ny Catulle, Tibulle et Properce, encore qu'ils soient tres-excellens en leur mestier; si ce n'est Catulle en son Atys, et aux nopces de Peleus, le reste ne vaut la chandelle. Stace a suivi la vray-semblance en sa Thebaïde. De nostre temps Fracastor s'est montré tres-excellent en sa Syphillis, bien que ses vers soient un peu rudes. Les autres vieils poëtes romains, comme Lucain et Silius Italicus, ont couvert l'histoire du manteau de poësie; ils eussent mieux fait, à mon advis, en quelques endroits, d'escrire en prose. Claudian est poëte en quelques endroits, comme au ravissement de Proserpine; le reste de ses œuvres ne sont qu'histoires de son temps, lequel comme les autres s'est plus estudié à l'enflure qu'à la gravité. Car

voyans qu'ils ne pouvoient égaler la majesté de Virgile, se sont tournez à l'enflure et à je ne sçay quelle poincte et argutie monstrueuse, estimans les vers estre les plus beaux ceux qui avoient le visage plus fardé de telle curiosité. Il ne faut s'esmerveiller si j'estime Virgile plus excellent et plus rond, plus serré et plus parfait que tous les autres, soit que dés ma jeunesse mon regent me le lisoit à l'escole, soit que depuis je me sois fait une idée de ses conceptions en mon esprit (portant tousjours son livre en la main), ou soit que, l'ayant appris par cœur dés mon enfance, je ne le puisse oublier.

Au reste, lecteur, je te veux bien advertir que le bon poëte jette tousjours le fondement de son ouvrage sur quelques vieilles annales du temps passé ou renommée inveterée, laquelle a gagné credit au cerveau des hommes; comme Virgile sur la commune renommée qu'un certain Troyen nommé Ænée, chanté par Homère, est venu aux bords Laviniens, luy, ses navires et son fils, où depuis Rome fut bastie, encores que ledit Ænée ne vinst jamais en Italie; mais il n'estoit pas impossible qu'il n'y peust venir. Sur telle opinion desja resceue du peuple il bastit son livre de l'Eneïde. Homere auparavant luy en avoit fait de mesme, lequel, fondé sur quelque vieil conte de son temps de la belle Heleine et de l'armée des Grecs à Troye, comme nous faisons des contes de Lancelot, de Tristan, de Gauvin et d'Artus, fonda là dessus son Iliade. Car les propres noms des capitaines et soldats troyens, qui parloyent phrygien, et non grec, et avoient les noms de leur nation, monstrent bien comme evidemment ce n'est qu'une fiction de toute l'Iliade, et non verité; comme de Hector, Priam, Polydamas, Antenor, Deïphobus, Cassandre, et presque tous les autres, forgez au plaisir d'Homere.

Or, imitant ces deux lumieres de poësie, fondé et appuyé sur nos vieilles Annales, j'ay basty ma Fran-

ciade sans me soucier si cela est vray ou non, ou si nos roys sont Troyens ou Germains, Scythes ou Arabes ; si Francus est venu en France ou non, car il y pouvoit venir; me servant du possible, et non de la verité. C'est le fait d'un historiographe d'esplucher toutes ces considerations, et non aux poëtes, qui ne cherchent que le possible, puis d'une petite scintille font naistre un grand brasier, et d'une petite cassine font un magnifique palais, qu'ils enrichissent, dorent et embellissent par le dehors de marbre, jaspe et porphire, de guillochis, ovalles, frontispices et pieds-destals, frises et chapiteaux, et par dedans de tableaux, tapisseries eslevées et bossées d'or et d'argent, et le dedans des tableaux cizelez et burinez, raboteux et difficiles à tenir és mains, à cause de la rude engraveure des personnages qui semblent vivre dedans. Après ils adjoustent vergers et jardins, compartimens et larges allées, selon que les poëtes ont un bon esprit naturel et bien versé en toutes sciences, et digne de leur mestier: car la plus part ne fait rien qui vaille, semblables à ces apprentifs qui ne sçavent que broyer les couleurs, et non pas peindre. Souvienne-toy, lecteur, de ne laisser passer sous silence l'histoire ny la fable appartenant à la matiere et à la nature, force et proprietez des arbres, fleurs, plantes et racines, principalement si elles sont anoblies de quelques vertus non vulgaires, et si elles servent à la medecine, aux incantations et magies, et en dire un mot en passant par quelque demi vers, ou pour le moins par un epithete. Nicandre, autheur grec, t'en monstrera le chemin, et Columelle, en son jardin, ouvrage autant excellent que tu le sçaurois desirer. Tu n'oubliras aussi ny les montaignes, forests, rivieres, villes, republiques, havres et ports, cavernes et rochers, tant pour embellir ton œuvre par là, et le faire grossir en un juste volume, que pour te donner reputation et servir de marque à la posterité. Quant aux capitaines et conducteurs d'armées et soldats, tu en

diras les pères et mères, ayeux, villes et habillemens, et leurs naissances, et feras une fable là dessus, s'il en est besoin, comme,

Hic Ammone satus rapta Garamantide Nympha.

Puis, en un autre lieu, parlant d'Hippolyte,

Insignem quem mater Aricia misit
Eductum Egeriæ lucis Hymettia circum
Littora.

Puis, autre part, parlant d'Helenor qui estoit tombé de la tour demy-bruslé,

Quorum primævus Helenor,
Mæonio regi quem serva Licymnia furtim
Sustulerat, vetitisque ad Trojam miserat armis.

Quant aux habillemens, tu les vestiras tantost de la peau d'un lion, tantost d'un ours, tantost

Demissa ab Leva Pantheræ terga retorquens.

Tu n'oubliras à fortifier et asseurer ton esprit (s'il est en doute) ou par un augure, ou par un oracle, comme,

At rex sollicitus monstris oracula Fauni
Fatidici genitoris adit.

Puis,

Aspicè bis senos lætantes agmine Cycnos.

Et en un autre part,

Ecce levis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex.

Il ne faut aussi oublier les admonestemens des Dieux transformez en vulgaires.

Forma tum vertitur oris
Antiquum in Butem; hic Dardanio Anchisæ
Armiger ante fuit.

Tu ne transposeras jamais les paroles ny de ta prose ny de tes vers; car nostre langue ne le peut porter, non plus que le latin un solecisme. Il faut dire : Le roy alla coucher de Paris à Orleans, et non pas : A Orléans de Paris le roy coucher alla.

J'ay esté d'opinion, en ma jeunesse, que les vers qui enjambent l'un sur l'autre n'estoient pas bons en nostre poësie; toutesfois j'ay cognu depuis le contraire par la lectûre des autheurs grecs et romains, comme,

Lavinia venit
Littora.

J'aurois aussi pensé que les mots finissans par voyelles et diphthongues, et rencontrans après un autre vocable commençant par une voyelle ou diphthongue, rendoient le vers rude; j'ay appris d'Homere et de Virgile que cela n'estoit point mal-seant, comme, *sub Ilio alto. Ionio in magno.* Homere en est tout plein. Je m'asseure que les envieux caqueteront de quoy j'allegue Virgile plus souvent qu'Homere, qui estoit son maistre et son patron, mais je l'ay fait tout exprés, sçachant bien que nos François ont plus de cognoissance de Virgile que d'Homere et d'autres autheurs grecs. Je suis d'advis de permettre quelque licence à nos poëtes françois, pourveu qu'elle soit rarement prise. De là sont venues tant de belles figures que les poëtes en leur fureur ont trouvées, franchissant la loy de grammaire, que depuis les orateurs de sens rassis ont illustrées et leur ont quasi baillé cours et credit, faisans leur profit de la folie d'autruy.

Quant aux comparaisons, dont j'ay parlé au commencement assez briefvement, tu les chercheras des artisans de fer et des veneurs, comme Homere, pescheurs, architectes, massons, et, brief, de tous mestiers dont la nature honore les hommes. Il faut les bien mettre et les bien arranger aux lieux propres de ta poësie : car ce sont

les nerfs et tendons des Muses, quand elles sont placées bien à propos et servantes à la lumière ; sinon, elles sont du tout ridicules et dignes du fouët. Ne sois jamais long en tes discours, si ce n'est que tu vueilles faire un livre tout entier de ce mesme subjet. Car la poësie heroïque, qui est dramatique et qui ne consiste qu'en action, ne peut longuement traicter un mesme sujet, mais passer de l'un à l'autre en cent sortes de varietez. Il ne faut oublier de faire, à la mode des anciens, des courtoisies aux estrangers, des magnifiques presens de capitaine à capitaine, de soldat à soldat, tant pour commencer amitié que pour renouveler l'ancienne et pour avoir de père en fils logé les uns chez les autres. Tu embelliras de braves circonstances tes dons, et ne les presenteras tous nuds ny sans ornement, comme le present du roy latin à Ænée :

Stabant ter centum nitidi in præsepibus altis.
Omnibus exemplo Teucris jubet ordine duci
Instratos ostro alipedes, pictisque tapetis.
Aurea pectoribus demissa monilia pendent,
Tecti auro fulvum mandunt sub dentibus aurum.
Absenti Æneæ currum, geminosque jugales
Semine ab æthereo spirantes naribus ignem,
Illorum de gente, patri quos dædala Circe
Supposita de matre nothos furata creavit.

Et au cinquiéme :

Ipsis præcipuos ductoribus addit honores,
Victori chlamydem auratam.

Un mediocre poëte se fust contenté de cela et n'eust pas adjousté :

Purpura Mæandro duplici Melibæa cucurrit.

Encore moins :

Intextusque puer frondosa regius Ida
Veloces iaculo cervos cursuque fatigat,
Acer anhelanti similis.

Encorē jamais un mauvais poëte ne se fust souvenu de ce divin hemistiche,

— Sævitque canum latratus ad auras.

Tu n'oubliras à faire armer les capitaines comme il faut, de toutes les pieces de leurs harnois, soit que tu les appelles par leur nom propre, ou par periphrases; car cela apporte grand ornement à la poësie heroïque.

Tu n'oubliras aussi la piste et battement de pied des chevaux, et representer en tes vers la lueur et la splendeur des armes frappées de la clarté du soleil, et à faire voler les tourbillons de poudre soubs le pied des soldats et des chevaux courants à la guerre, le cry des soldats, froissis de picques, brisement de lances, accrochement de haches, et le son diabolique des canons et harquebuses, qui font trembler la terre et froisser l'air d'alentour. Si tu veux faire mourir sur le champ quelque capitaine ou soldat, il le faut navrer au plus mortel lieu du corps, comme le cerveau, le cœur, la gorge, les aisnes, le diaphragme; et les autres que tu veux seulement blesser, és parties qui sont les moins mortelles; et en cela tu dois estre bon anatomiste. Si quelque excellent homme meurt, tu n'oubliras son epitaphe en une demie ligne ou une au plus, engravant dans tes vers les principaux outils de son mestier, comme de Misene qui avoit esté trompette d'Hector, puis avoit tiré la rame de bonne volonté soubs Ænée; car c'estoit anciennement l'exercice de grands heros et capitaines, et mesme de ces quarante chevalliers qui allerent avec Jason en Colchos. Tu seras industrieux à esmouvoir les passions et affections de l'ame, car c'est la meilleure partie de ton mestier, par des carmes qui t'esmouvront le premier, soit à rire ou à pleurer, afin que les lecteurs en facent autant après toy.

Tu n'oubliras jamais de rendre le devoir qu'on doit

à la Divinité, oraisons, prieres et sacrifices, commençant et finissant toutes tes actions par Dieu, auquel les hommes attibuent autant de noms qu'il a de puissances et de vertus, imitateur d'Homere et de Virgile, qui n'y ont jamais failli.

Tu noteras encores, lecteur, ce poinct qui te menera droict au vray chemin des Muses : c'est que le poëte ne doit jamais prendre l'argument de son œuvre que trois ou quatre cens ans ne soient passez pour le moins, afin que personne ne vive plus de son temps qui le puisse de ses fictions et vray-semblances convaincre, invoquant les Muses, qui se souviennent du passé et prophetisent l'advenir, pour l'inspirer et conduire plus par fureur divine que par invention humaine. Tu imiteras les effects de la nature en toutes tes descriptions, suivant Homere. Car, s'il fait bouillir de l'eau en un chauderon, tu le verras premier fendre son bois, puis l'allumer et le soufler, puis la flame environner la panse du chauderon tout à l'entour, et l'escume de l'eau se blanchir et s'enfler à gros bouillons avec un grand bruit, et ainsi de toutes les autres choses. Car en telle peinture, ou plustost imitation de la nature, consiste toute l'ame de la poësie heroïque, laquelle n'est qu'un enthousiasme et fureur d'un jeune cerveau. Celui qui devient vieil, matté d'un sang refroidy, peut bien dire adieu aux Graces et aux Muses.

Donc, lecteur, celuy qui pourra faire un tel ouvrage, et qui aura une bouche sonnant plus hautement que les autres, et toutefois sans se perdre dans les nues, qui aura l'esprit plus plein de prudence et d'advis, et les conceptions plus divines, et les paroles plus rehaussées et recherchées, bien assises en leur lieu par art, et non à la volée, donne-luy nom de poëte, et non au versificateur, composeur d'epigrammes, sonnets, satyres, elegies et autres tels menus fatras, où l'artifice ne se peut estendre ; la sim-

ple narration enrichie d'un beau langage est la seule perféction de telles compositions.

Veux-tu sçavoir, lecteur, quand les vers sont bons et dignes de la reputation d'un excellent ouvrier? Suy le conseil d'Horace. Il faut que tu les desmembres et desassembles de leur nombre, mesure et pieds, que tu les transportes, faisant les derniers mots les premiers et ceux du milieu les derniers. Si tu trouves, apres tel desassemblement de la ruine du bastiment, de belles et excellentes paroles, et phrases non vulgaires qui te contraignent d'enlever ton esprit outre le parler commun, pense que tels vers sont bons et dignes d'un excellent poëte. Exemple des mauvais vers :

Madame, en bonne foy, je vous donne mon cœur;
N'usez point envers moy, s'il vous plaist, de rigueur.

Efface *cœur* et *rigueur,* tu ne trouveras un seul mot qui ne soit vulgaire ou trivial. Où si tu lis ceux-cy :

Son harnois il endosse, et, furieux aux armes,
Profendit par le fer un scadron de gensd'armes,

tu trouveras au desmembrement et desliaison de ces deux carmes, qui servent d'exemple pour les autres, toutes belles et excellentes paroles: *harnois, endosse, furieux, armes, profendit, fer, scadron, gensd'armes.* Cela se doit faire tant que l'humain artifice le pourra, car bien souvent la matiere ny le sens ne desirent pas telle hausseure de voix, et principalement les narrations et pourparlers des capitaines, conseils et deliberations és grandes affaires, lesquelles ne demandent que parole nue et simple et l'exposition du faict, car tantost il doit estre orné et tantost non, car c'est un extreme vice à un orfévre de plomber de l'or. Il faut imiter les bons mesnagers, qui tapissent bien leurs salles, chambres et cabinets, et non les galetas où

couchent les valets. Tu auras les conceptions grandes et hautes, comme je t'ay plusieurs fois adverti, et non monstrueuses ny quintessencieuses, comme sont celles des Espagnols. Il faudroit un Apollon pour les interpreter, encor il y seroit bien empesché avec tous ses oracles et trepieds.

Tu n'oubliras les noms propres des outils de tous mestiers, et prendras plaisir à t'en enquerre le plus que tu pourras, et principalement de la chasse. Homere a tiré toutes ses plus belles comparaisons de là. Je veux t'advertir, lecteur, de prendre garde aux lettres, et feras jugement de celles qui ont plus de son et de celles qui en ont le moins. Car A, O, U, et les consonnes M, B, et les SS, finissants les mots, et sur toutes les RR, qui sont les vrayes lettres heroïques, sont une grande sonnerie et batterie aux vers. Suy Virgile, qui est maistre passé en la composition et structure des carmes ; regarde un peu quel bruit font ces deux icy sur la fin du huictiesme de l'Æneide :

Una omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsum remis, rostris stridentibus æquor.

Tu en pourras faire en ta langue autant que tu pourras. Tu n'oublieras aussi d'inserer en tes vers ces lumieres, ou plustost petites ames de la poësie, comme :

Italiam metire jacens,

qui est proprement un sarcasme, c'est à dire une mocquerie que le vainqueur fait sur le corps navré à mort de son ennemy :

Et fratrem ne desere frater.
Et dulces moriens reminiscitur Argos,
Seminecesque micant digiti, ferrumque retractant.

Au reste, lecteur, si je te voulois instruire et t'informer de tous les preceptes qui appartiennent à la

poësie heroïque, il me faudroit une rame de papier; mais les principaux, que tu as leus auparavant, te conduiront facilement à la cognoissance des autres. Or venons à nos vers communs de dix à onze syllabes, lesquels, pour estre plus courts et pressez, contraignent les poëtes de remascher et ruminer plus longuement; et telle contrainte, en meditant et repensant, fait le plus souvent inventer d'excellentes conceptions, riches paroles et phrases elabourées: tant vaut la meditation, qui, par longueur de temps, les engendre en un esprit melancholique, quand la bride de la contrainte arreste et refraint la premiere course impetueuse des fureurs et monstrueuses imaginations de l'esprit, à l'exemple des grandes rivieres qui bouillonnent, escument et fremissent à l'entour de leurs remparts, où, quand elles courent la plaine sans contrainte, elles marchent lentement et paresseusement, sans frapper les rivages ny d'escumes ny de bruit. Tu n'ignores pas, lecteur, qu'un poëte ne doit jamais estre mediocre en son mestier, ny sçavoir sa leçon à demy, mais tout bon, tout excellent et tout parfait. La mediocrité est un extréme vice en la poësie; il vaudroit mieux ne s'en mesler jamais et apprendre un autre mestier.

Davantage, je te veux bien encourager de prendre la sage hardiesse d'inventer des vocables nouveaux, pourveu qu'ils soient moulez et façonnez sus un patron desja reçeu du peuple. Il est fort difficile d'escrire bien en nostre langue, si elle n'est enrichie autrement qu'elle n'est pour le present de mots et de diverses manieres de parler. Ceux qui escrivent journellement en elle sçavent bien à quoy leur en tenir, car c'est une extreme geine de se servir tousjours d'un mot.

Outre je t'adverti de ne faire conscience de remettre en usage les antiques vocables, et principalement ceux du langage wallon et picard, lequel nous reste par tant de siecles l'exemple naïf de la langue françoise, j'enten de celle qui eut cours après que la latine n'eut

plus d'usage en nostre Gaule, et choisir les mots les plus pregnants et significatifs non seulement du dit langage, mais de toutes les provinces de France, pour servir à la poësie lors que tu en auras besoin.

Malheureux est le debteur lequel n'a qu'une seule espece de monnoye pour payer son creancier. Outreplus, si les vieux mots abolis par l'usage ont laissé quelque rejetton, comme les branches des arbres couppez se rajeunissent de nouveaux drageons, tu le pourras provigner, amender et cultiver, afin qu'il se repeuple de nouveau : exemple de *lobbe,* qui est un vieil mot françois qui signifie mocquerie et raillerie. Tu pourras faire sur le nom le verbe *lobber,* qui signifiera mocquer et gaudir, et mille autres de telle façon. Tu te donneras de garde, si ce n'est par grande contrainte, de te servir des mots terminez en ion qui passent plus de trois ou quatre syllabes, comme abomination, testification, car tels mots sont languissants et ont une trainante voix, et, qui plus est, occupent languidement la moitié d'un vers. C'est autre chose d'escrire en une langue florissante qui est pour le present reçeue du peuple, villes, bourgades et citez, comme vive et naturelle, approuvée des rois, des princes, des senateurs, marchands et trafiqueurs, et de composer en une langue morte, muette et ensevelie sous le silence de tant d'espaces d'ans, laquelle ne s'apprend plus qu'à l'escole par le fouet et par la lecture des livres, ausquelles langues mortes il n'est licite de rien innover, disgraciées du temps, sans appuy d'empereurs, ny de rois, de magistrats ny de villes, comme chose morte, laquelle s'est perdue par le fil des ans, ainsi que font toutes choses humaines, qui perissent vieilles pour faire place aux autres suivantes et nouvelles. Car ce n'est la raison que la nature soit tousjours si prodigue de ses biens à deux ou trois nations, qu'elle ne veuille conserver ses richesses aussi bien pour les dernieres comme les premieres. En telles langues passées et defunctes (comme j'ay dit) il ne

faut rien innover, comme ensevelies, ayant resigné leur droict aux vivantes, qui florissent en empereurs, princes et magistrats, qui parlent naturellement, sans maistre d'escole, l'usage le permettant ainsi, lequel usage le permet en la mesme façon que le commerce et trafic des monnoyes pour quelque espace de temps; ledit usage les descrie quand il veut. Pource il ne se faut estonner d'ouir un mot nouveau, non plus que de voir quelque nouvelle jocondalle, nouveaux tallars, royales, ducats de sainct Estienne et pistolets. Telle monnoye, soit d'or ou d'argent, semble estrange au commencement, puis l'usage l'adoucit et domestique, la faisant recevoir, luy donnant authorité, cours et credit, et devient aussi commune que nos testons et nos escus au soleil.

Tu seras très-advisé en la composition des vocables, et ne les feras prodigieux, mais par bon jugement, lequel est la meilleure partie de l'homme, quand il est clair et net, et non embabouiné ny corrompu de monstrueuses imaginations de ces robins de cour qui veulent tout corriger.

Je te conseille d'user indifferemment de tous dialectes, comme j'ay desja dit; entre lesquels le courtisan est tousjours le plus beau, à cause de la majesté du prince; mais il ne peut estre parfait sans l'aide des autres, car chacun jardin a sa particuliere fleur, et toutes nations ont affaire les unes des autres; comme en nos havres et ports la marchandise bien loin cherchée en l'Amerique se debite par tout. Toutes provinces, tant soient-elles maigres, servent aux plus fertiles de quelque chose, comme les plus foibles membres et les plus petits de l'homme servent aux plus nobles du corps. Je te conseille d'apprendre diligemment la langue grecque et latine, voire italienne et espagnole; puis, quand tu les sçauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme un bon soldat et composer en ta langue maternelle, comme a fait Homere, Hesiode, Platon, Aristote et Theophraste, Vir-

gile, Tite-Live, Salluste, Lucrece et mille autres, qui parloient mesme langage que les laboureurs, valets et chambrieres. Car c'est un crime de leze majesté d'abandonner le langage de son pays, vivant et florissant, pour vouloir deterrer je ne sçay quelle cendre des anciens et abbayer les verves des trespassez, et encore opiniastrement se braver là dessus, et dire : J'atteste les Muses que je ne suis point ignorant, et ne crie point en langage vulgaire comme ces nouveaux venus qui veulent corriger le Magnificat, encores que leurs escrits estrangers, tant soient-ils parfaits, ne sçauroient trouver lieu aux boutiques des apothicaires pour faire des cornets.

Comment veux-tu qu'on te lise, latineur, quand à peine lit-on Stace, Lucain, Seneque, Silius et Claudian, qui ne servent que d'ombre muette en une estude, ausquels on ne parle jamais que deux ou trois fois en sa vie, encore qu'ils fussent grands maistres en leur langue maternelle? Et tu veux qu'on te lise, qui as appris en l'escole, à coups de verges, le langage estranger que sans peine et naturellement ces grands parloient à leurs valets, nourrices et chambrieres? O quantesfois ay-je souhaité que les divines testes et sacrées aux muses de Josephe Scaliger, Daurat, Pimpont, d'Emery, Florent Chrestien, Passerat, voulussent employer quelques heures à si honorable labeur !

Gallica se quantis attollet gloria verbis!

Je supplie très-humblement ceux ausquels les Muses ont inspiré leur faveur de n'estre plus latineurs ni grecaniseurs, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mere naturelle. Ils en rapporteront plus d'honneur et de reputation à l'advenir que s'ils avoient, à l'imitation de Longueil, Sadolet ou Bembe, recousu ou rabobiné je ne sçay quelles vieilles rapetasseries de

Virgile et de Ciceron, sans tant se tourmenter; car, quelque chose qu'ils puissent escrire, tant soit-elle excellente, ne semblera que le cry d'une oye au prix du chant de ces vieils cygnes, oiseaux dediez à Phebus Apollon. Après la premiere lecture de leurs escrits, on n'en tient non plus de conte que de sentir un bouquet fani. Encore vaudroit-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un lexicon des vieils mots d'Artus, Lancelot et Gauvain, ou commenter le Romant de la Rose, que s'amuser à je ne sçay quelle grammaire latine qui a passé son temps. Davantage, qu'ils considerent comme le Turc, en gaignant la Grece, en a perdu la langue du tout. Le mesme seigneur, occupant par armes la meilleure partie de toute l'Europe où on souloit parler la langue latine, l'a totalement abolie, reduisant la chrestienté, de si vaste et grande qu'elle estoit, au petit pied, ne luy laissant presque que le nom, comme celle qui n'a plus que cinq ou six nations où la langue romaine se debite; et n'eust esté le chant de nos eglises et psalmes, chantez au lutrin, long temps y a que la langue romaine se fust esvanouye, comme toutes choses humaines ont leurs cours; et pour le jourd'huy vaut autant parler un bon gros latin, pourveu que l'on soit entendu, qu'un affetté langage de Ciceron. Car on ne harangue plus devant empereurs ne senateurs romains, et la langue latine ne sert plus de rien que pour nous truchementer en Allemaigne, Pologne, Angleterre et autres lieux de ce pays là. D'une langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plaist à l'arrest du destin et à Dieu qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient eternelles comme luy, lequel je supplie très-humblement, lecteur, te vouloir donner sa grace et le desir d'augmenter le langage de ta nation.

Quant à nostre escriture, elle est fort vicieuse et corrompue, et me semble qu'elle a grand besoin de reformation, et de remettre en son premier honneur

le K et le Z, et faire des characteres nouveaux pour la double N, à la mode des Espagnols ñ; pour escrire monseigneur, et une L double pour escrire orgueilleux. Je t'en diray d'avantage quand j'en auray le loisir. A Dieu, candide Lecteur.

Descriptas servare vices operumque colores
Cur ego, si nequeo ignoroque, poeta salutor?
Cur nescire, pudens prave, quam discere malo?

Res gestæ regumque ducumque et tristia bella
Quo possint scribi numero monstravit Homerus.

HOR.

Homere, de science et de nom illustré,
Et le romain Virgile assez nous ont monstré
Comment et par quel art et par quelle pratique
Il falloit composer un ouvrage heroïque,
De quelle forte haleine, et de quel ton de vers
Varié d'argumens et d'accidens divers.
J'ay suyvi leur patron. A genous, Franciade,
Adore l'Æneide, adore l'Iliade;
Revere leurs portraits, et les suy d'aussi loing
Qu'ils m'ont passé d'esprit, d'artifice et de soing!
Miracle non estrange à celui qui contemple
Ces deux grands demy-dieux, dignes chacun d'un temple,
L'un Romain, l'autre Grec, à qui les Cieux amis
Et les Muses avoient tout dit et tout permis,
Et non à moy, François, dont la langue peu riche

Couverte de halliers, tous les jours se desfriche,
Sans mots, sans ornemens, sans honneur et sans pris,
Comme un champ qui fait peur aux plus gentils esprits
Des laboureurs actifs à nourrir leurs mesnages,
Qui tournent les guerets pleins de ronces sauvages
Et d'herbes aux longs pieds, retardement des bœufs,
A faute d'artisans qui n'ont point devant eux
Desfriché ny viré la campagne ferue,
Qui maintenant, revesche, arreste leur charrue,
Luittant contre le soc d'herbes environné.
Mais quoy ? prenons en gré ce qui nous est donné,
Achevons nostre tasche, et croyons d'asseurance
Que ces deux estrangers pourront loger en France,
Si la Parque me rit, reschaufant la froideur
Des hommes bien adroits à suivre mon ardeur,
Sans craindre des causeurs les langues venimeuses,
Pourveu que nous rendions nos provinces fameuses,
Non d'armes, mais d'escrits ; car nous ne sommes pas
De nature inclinez à suivre les combas,
Mais le bal des neuf Sœurs, dont la verve nous baille
Plus d'ardeur qu'aux soldarts de vaincre à la bataille.

Ils ne sont ulcerez sinon par le dehors,
Aux jambes et aux bras, et sur la peau du corps ;
Nous au fond de l'esprit et au profond de l'ame,
Tant l'aiguillon d'honneur vivement nous entame.

La Muse en telle part de son traict va poignant,
Et, encor que le coup n'apparoisse saignant,
Si est-ce qu'il nous blesse et nous rend fantastiques,
Chagrins, capricieux, hagards, melancholiques,
Vaisseaux dont Dieu se sert, soit pour prophetizer,
Ou soit pour enseigner, soit pour authoriser,
Vestus d'habits grossiers, par paroles rurales,
Les arrests de nature et les choses fatales.

Tels du vieil Apollon les ministres estoient,
Ou fust sur le trepied, ou fust lors qu'ils chantoient,

Et tels ceux d'aujourd'huy; car l'antique Cybelle
(La nature j'enten) n'a tary sa mammelle
Pour, maigre, n'allaiter les siècles à venir,
Ny ne fera jamais. Ce seroit devenir
Une mère brehaigne au lieu d'estre feconde.
Tout tel qu'auparavant sera tousjours le monde.

Or, comme il plaist à Dieu les siècles et les ans
Apportent à nos vers richesses et presans,
Credit entre les rois, où souvent par fortune
Un prend le bien acquis à toute une commune.
Cela s'est tousjours fait, et tousjours se fera,
Tant que le monde entier en ses membres sera.
Maint court aux jeux d'Olympe, un seul le prix emporte:
La chance des mortels roule de telle sorte.





ARGUMENT

DU PREMIER LIVRE DE LA FRANCIADE

PAR AMADIS JAMIN

Secretaire de la chambre du Roy (1).

En ce laborieux ouvrage de la Franciade, l'autheur s'est proposé la façon d'escrire des anciens, et surtout du divin Homere; et, combien qu'en ce premier livre il ait principalement imité Homere et Virgile, si est-ce que l'embarquement de Francus est à l'imitation d'Apolloine Rhodien. Il ressemble à l'abeille, laquelle tire son profit de toutes les fleurs pour en faire son miel; aussi, sans jurer en l'imitation d'un des anciens plus que des autres, il considere ce qui est en eux de meilleur, de quoy il enrichit (comme tousjours il a esté heureux) nostre langue françoise. Or, pour venir à ce premier livre, qui est comme le fondement et project du reste du bastiment, l'argument est tel : Après que Francus fut retourné du long voyage où son oncle Helenin l'avoit envoyé en diverses nations pour en apprendre les mœurs et façons, et par telle cognoissance se rendre sage, ruzé et praticq capitaine, ce qu'Helenin avoit fait, ne voulant qu'il

1. Amadis Jamyn avoit composé, sur les indications de Ronsard, les arguments des vingt-quatre livres de la Franciade. Quatre de ces arguments ont été publiés. Les quelques changements apportés à ces morceaux, dans les éditions successives, consistent en peu de mots ajoutés; ils ont été renfermés entre crochets.

fust recognu pour enfant d'Hector entre les Grecs, lesquels pensoient pour certain que Pyrrhe, fils d'Achille, l'eust fait mourir, le precipitant du faiste d'une tour, Jupiter, qui l'avoit sauvé du sac de Troye, et en lieu du corps vray avoit baillé une feinte de luy à ses ennemis, se resouvenant du Destin, pour lequel il l'avoit garanti de si cruelle mort, et se repentant de la destruction de Troye, envoye Mercure, messager des dieux, vers Helenin, oncle paternel dudit Francus, afin qu'il l'avertisse quelles sont les destinées de Francion son neveu, lequel depuis un an laissoit enerver sa jeunesse d'oisiveté, sans soucy de relever sus luy l'honneur de ses ayeuls. Helenin, après avoir ouy le commandement de Jupiter (aussi que son esprit prophetique avoit prevoyance des destins et presageoit la grandeur de son neveu fils d'Hector), luy fit equipper quelque nombre de navires, dans lesquels il s'embarqua, laissant Buthrote, ville d'Epire, où il faisoit sa demeure avec son oncle et sa mere Andromache. Le poëte luy donne une compagnie d'hommes guerriers par une belle et gentille invention; car, le jour du mandement de Jupiter, tous les Troyens bannis estoient assemblez, par le congé des princes de la Grece [desquels ils estoient esclaves], pour chommer la feste de Cybele, leur déesse, tous equippez d'armes telles que souloient porter les Corybantes et Curetes quand ils celebroient les honneurs de la mere des Dieux. Junon se courrouce voyant que la gloire des Phrygiens s'efforçoit [par bonne et future destinée, de renouveller Troye et de la faire] reflorir. Cybele et Mars favorisent Francion et luy enflament le cœur du desir de louange et de vertu. Helenin luy enseigne sommairement quel chemin il doit tenir sur la mer pour venir de Crete à l'emboucheure du Danube.





LE PREMIER LIVRE

DE

LA FRANCIADE

AU ROY TRES-CHRESTIEN CHARLES

Neufiesme de ce nom.

Muse, enten-moy des sommets de Parnasse,
Guide ma langue et me chante la race
Des roys françois yssus de Francion,
Enfant d'Hector, Troyen de nation,
Qu'on appeloit en sa jeunesse tendre
Astyanax, et du nom de Scamandre.
De ce Troyen conte-moy les travaux,
Guerres, desseings, et combien sur les eaux
Il a de fois (en despit de Neptune
Et de Junon) surmonté la fortune
Et sur la terre eschappé de peris,
Ains que bastir les grands murs de Paris.
Charles, mon prince, enflez-moy le courage;
En vostre honneur j'entrepren cet ouvrage,

Soyez mon guide (*a*) et gardez d'abysmer
Ma nef, qui flotte en si profonde mer.
Desja vingt ans avoient laissé derriere
Le jour fatal que la Grece guerriere
Avoit brulé le mur Neptunien
Quand du haut ciel le grand Saturnien
Jettant les yeux dessus Troye deserte,
Fut courroucé d'une si grande perte;
D'un chef despit sa perruque esbranla (*b*),
Puis au conseil tous les Dieux appela.
Du ciel d'airain les fondemens tremblerent
Dessous le pied des Dieux qui s'assemblerent
Allant de rang en leur siege appresté.
Lors Jupiter, pompeux de majesté,
Les surmontant de puissance et de gloire,
Haut s'esleva sur son throne d'yvoire,
Le sceptre au poing, puis, fronçant le sourci,
Renfrongné d'ire, aux Dieux parloit ainsi:
« Je n'ai jamais telle douleur reçeue
Pour les mortels ny pour les Dieux conçeue (*c*)
Que j'eu la nuict qu'on bruloit Ilion,
Quand le cheval, enflé d'un milion
D'hommes guerriers, de sa voûte fermée
Versa dans Troye une moisson armée
D'espieux, d'escus, de lances et de darts

a. *Var.* :

Sers-moy de phare.

Dans les éditions qui suivent celle de 1572, l'auteur tutoye Charles IX.

b. Var. :

Baissa les yeux et vid Troye deserte,
Toute de sable et de tombes couverte,
Se courrouçant sa perruque esbranla.

c. Var. :

Jamais au cœur je n'eu telle tristesse
Ni pour mortel, pour Dieu, ny pour déesse.

Branlez és mains des Argives soldarts.
Non seulement les Dolopes gendarmes
Passoient les corps par le trenchant des armes,
Mais nos maisons (sacrileges) pilloient,
Et de leurs Dieux les autels despouilloyent,
Qui nuict et jour par la ville troyenne
Nous honoroient d'une odeur sabéenne.
« Là forcenoyent deux tygres sans merci,
Le grand Atride et le petit aussi,
Joyeux de sang; le carnacier Tydide,
Et le superbe heritier d'Æacide,
Le grand Ajax, seigneur du grand bouclair;
Leurs morions brilloient comme un esclair (*a*)
Qui çà, qui là, s'esclatte de la nue.
Ces furieux ensanglantoient la rue
D'un peuple au lict surprins et devestu,
Du fer ensemble et du feu combatu.
« Ainsi qu'on voit une fiere lionne
Que la fureur et la faim espoinçonne
Trancher, mâcher le debile troupeau;
Entre les dents sanglante en est la peau,
Qui pend encor en sa machoire teinte.
Le pasteur fuit, qui se pasme de crainte!
« Ainsi les Grecs detailloient et brisoient
Le peuple nu; les feux qui reluisoient
Sur les maisons à flames enfumées
Donnoient lumiere aux princes des armées,
Au meurtre, au sang; un si cruel effort
Monstroit par tout l'image de la mort.
« Et toy, Junon, dessus la porte assise,
Hastois les Grecs ardans à l'entreprise,
Avec Pallas, qui, sur le haut sommet
Du premier mur, horrible en son armet
Que la Gorgonne asprit de mainte escaille,

a. Var.:

Là, l'Ithaquois chargé du grand bouclair
Qui ne fut sien, brillant comme un esclair.

De sa grand pique esbranloit la muraille
Coup dessus coup, et d'une forte vois
Comme un tonnerre appeloit les Gregeois,
Les animant à la vengeance pronte.
Dont toutes deux devriez rougir de honte
D'avoir destruit un royaume si beau,
Fait qu'Ilion n'est plus qu'un grand tombeau
Et que Priam, monarque de l'Asie,
Sang dessus sang a répandu sa vie
Sur ses enfans, qui avoit surmonté
Tous les mortels en justice et bonté (*a*).
« Ce roy, pleurant son estat miserable,
En cheveux gris, en barbe venerable,
Du cruel Pyrrhe indignement pressé,
Sur mon autel me tenoit embrassé,
Quand il receut en sa gorge frappée
De l'Achillin le revers de l'espée,
Qui d'un grand coup le chef luy decolla ;
Bien loin la teste en sautelant alla !
Le corps sans nom, sans chaleur et sans face,
Comme un grand tronc broncha dessus la place.
« Cet arrogant qui les Dieux despitoit,
Qui de fureur son pere surmontoit,
Non seulement sur la troyenne place,
Cueur sans mercy, tranchoit la populace (*b*),

a. Var. :

Fait que ([1]) *Priam, meurdri dessus sa race,*
De son sang tiede ensanglantast ma face,
Bien qu'il chargeast nos autels par-sus tous
De gros cuissots de taureaux et de boucs.

b. Var. :

Non seulement d'une rage maistresse,
Le fer au poing, tuoit la tourbe espesse.

1. Priam fut tué près l'autel de Jupiter.

Mais outrageoit le sexe feminin,
Qui de nature est courtois et benin.
« Il poursuivoit au travers de la flame
Du preux Hector Andromache la femme,
Qui, gemissant pour neant son destin,
Eschevelée, avoit à son tetin
Son fils pendu, en qui le vray image
Du grand Hector estoit peint au visage.
Des bras aymez je desrobay le fils (1).
Lors en sa place une feinte je fis,
Que je formay du vain corps d'une nue,
Pour estre un jour en lieu de luy cognue,
Du tout semblable à l'heritier d'Hector,
Mesmes cheveux crespelus de fin or,
Les mesmes yeux, le front mesme et la taille.
Puis ceste feinte à la mère je baille
Pour la donner à Pyrrhe, et tout soudain,
Enveloppant l'enfant dedans mon sein (2),
Loing le sauvay de l'espée homicide.
Le vain (3) sans plus fut proye d'Æacide!
« Je l'adverti d'aller trouver après
Son fils au temple, où deux chevaliers grecs
L'une sur l'autre amonceloient la proye,
Tout l'or captif de Priam et de Troye,
Femmes, enfans et vieillars enchainez,

1. J'ay esté contraint de representer Jupiter à la mode des poëtes tragiques, lesquels font parler un dieu quand la chose est du tout desesperée et hors de la cognoissance des hommes. Pource homme vivant n'eust sçeu sçavoir comment Francus avoit esté sauvé, si Jupiter mesmes, qui l'avoit garanti, ne l'eust raconté.

2. C'est ce que disent les Latins *sinus*. C'estoit une piece de drap ou d'autre semblable matiere large et longue, pliée, cousue et entée à la robe, en la partie qui est devant l'estomac, qu'ils retroussoient par dessus l'espaule dextre, et du bout s'en couvroient la teste, car ils ne portoient point de bonnet. J'ay veu des vieilles medailles de telle sorte.

3. La chose vaine, phrase grecque, c'est à dire l'image

De leurs maisons par les cheveux trainez,
Et qu'il avoit pour marque manifeste
L'ardant esclair d'une flame celeste
Au haut du chef, vray signe qu'il seroit
Pasteur du peuple, et qu'un jour il feroit
Naistre des rois à qui la destinée
Avoit la terre en partage donnée.
« Je n'achevois de parler que voici
Pyrrhe venir, qui ravit tout ainsi
L'image feint hors des bras de la mere
Qu'un loup le fan d'une biche legere.
Il le porta sur le haut d'une tour,
D'où, le rouant et tournant de maint tour
En tourbillons, d'un bras armé le rue,
Pied contre-mont sur le dur de la rue,
A chef froissé, par morceaux decoupé.
« Mais le Grec fut de ma ruse trompé;
Car Francus vit, et maugré toute envie,
De ses poumons va respirant la vie
Dedans Buthrote, en ces champs où la vois
Vit prophetique és chesnes Dodonois,
Pres d'Helenin son oncle et d'Andromache,
Qui sans honneur par les tourbes le cache.
« Desja la fleur de son âge croissant
Va d'un poil d'or son menton jaunissant,
Et tout son cœur bouillonne de jeunesse.
Je ne veux plus qu'il languisse en paresse
Comme incognu, sans sceptre et sans honneur,
Mais, tout remply de force et de bon-heur,
Je veux qu'il aille où son destin l'appelle,
Tige futur d'une race si belle,
Sans plus en vain consommer son loisir.
Parte de là : tel est nostre plaisir. »
Il dit ainsy. Les dieux, qui s'esleverent,
Tous d'un accord sa parole approuverent,
En murmurant comme flots de la mer
De qui le front commence à se calmer,
Quand Aquilon assoupit son orage

Et l'onde bruit doucement au rivage.
[Les Dieux s'en vont; Jupiter ne bougea,
Puis de tels mots son espouse outragea :
« Or pour t'ouvrir, Junon, les destinées
Qui pour Francus au ciel sont ordonnées,
Je te diray (si tu le veux sçavoir)
Que maint travail ce Troyen doit avoir
Par ton courroux, qui les meilleurs offense.
Tout cœur de femme est aspre à la vengeance.
Il doit souffrir maint peril sur la mer,
Tantost icy, tantost de là, ramer
Pendu sur l'onde; il doit veoir maint rivage,
Mainte cité et maint peuple sauvage,
Maint roy, maint prince, et cognoistre leurs cœurs,
Leurs volontez, leurs façons et leurs mœurs;
Doit veoir la terre où plein de vagues noue
A gros bouillon le cours de la Dunoue;
Doit espouser l'heritiere d'un roy
De Germanie. Ainsy, la Parque et moy
Donnons arrest que les grands roys de France
D'un sang meslé prendront un jour naissance,
Conjoinct ensemble au Troyen et Germain.
De là Francus, magnanime à la main,
Pasteur guerrier d'une troupe infinie,
Doit surmonter les champs de Franconie,
Qu'il nommera de son nom redouté.
Là le malheur, par qui l'homme est donté,
Le ravira de sa femme espousée,
Grosse de luy. L'invincible fusée
Du fier Destin ne veut que ce Troyen
Mène une femme au champ parisien.
De là, vainqueur, traversant l'Allemagne,
Voirra du Rhin le grand canal qui bagne
La riche Gaule, où, suant de travaux,
Pour rafraichir gendarmes et chevaux,
Ce fleuve amy boira quelque journée.
De là, suivant sa longue destinée,

Tout flamboyant en l'esclair du harnois,
Descampera du rivage gaulois;
Comme un torrent qui s'enfle et renouvelle,
Viendra couvrir les champs de la Mozelle;
Puis, en l'honneur de son oncle Pâris,
Aux bords de Seine ira fonder Paris,
Siege royal d'un sceptre si superbe.
Or, ce Paris, qui maintenant n'est qu'herbe,
Isle serrée entre deux flots tortuz,
Dedans le ciel envoirra ses vertuz;
Et ses maisons en marbre elabourées
Voisineront les estoiles dorées.
Devant le mur maint combat se fera;
Seine de meurtre à bouillons s'enflera,
Tournant sanglante, à courses vagabondes,
Hommes, chevaux et armes sous ses ondes.
Mais ce Francus, par hautesse de cœur,
Des ennemis sera tousjours vainqueur.
Incontinent que la belle victoire
L'aura, couvert d'eternelle memoire,
Ja faict des cieux immortel citoyen,
En peu de jours le brave nom troyen
Perdra son lustre, et la ville, deserte,
Sera de poudre et de buissons couverte.
Mais aussitost que les destins auront
Parfaict leurs cours, un prince, Pharamond,
Prince de haute et superbe pensée,
Filz d'un des filz de la royne laissée
En Franconie, estant Germain conceu
Et des Troyens en droite ligne yssu,
Suivant l'oracle et ma voix veritable,
Fait capitaine, aux peuples redoutable,
Par l'Allemagne un camp amassera,
Qui les sablons de nombre passera.
Le ciel luira sous l'esclair de ses armes
Et ses pietons, ses soldats, ses gendarmes,
Les uns à pié, les autres en chevaux,

Rompront la terre et tariront les eaux.
De luy naistra le grand roy Merovée,
Par qui sera la ville relevée,
Et les honneurs de son ayeul Francus.
Ayant la Gaule et les Gaulois vaincus,
Ores par ruze et ores par bataille,
Rebastira de Paris la muraille
Et de remparts son mur enfermera;
La Gaule, après, de Francus nommera,
Chef des François, qui, pour la souvenance
D'un si grand prince, aura le nom de France.
De Merové, des peuples conquereur,
Viendra maint prince et maint grand empereur;
Haut eslevez en dignité supresme,
Entre lesquels un roy, Charles neufiesme,
Neufiesme en nom et premier en vertu,
Naistra pour veoir le monde combattu
Dessous ses pieds, d'où le soleil se plonge
Et d'où ses rais sur la terre il allonge,
Et s'eslançant de l'humide sejour,
Apporte aux dieux et aux hommes le jour.
Jamais Hercule en tournoyant la terre,
Ny l'Indian remparré de lierre,
L'un en son char et l'autre à pié, n'eut tant,
Le glaive au poing, d'honneur en combattant,
Bien que l'un ait, à grands coups de massue,
Assommé l'hydre et les filz de la nue,
Et l'autre, armé de thyrses menaçants,
Ayt surmonté tant de peuples puissants.
De ce grand roy je n'ay borné l'empire;
L'an si dispos, qui se change et se vire,
Cassant des roys et le sceptre et la loy,
Ne perdra point l'empire de ce roy,
Qui florira comme une chose ferme,
En son entier, sans limite et sans terme.
Toutes grandeurs dessous luy prendront fin.
Maistre du monde! Ainsy le fort destin

L'a faict escrire ès voutes azurées
Du plus haut ciel, en graveures ferrées,
Estant ce roy du monde spatieux
Entier seigneur et roy de tous les cieux.
Et si tu veux contre nous entreprendre,
Tu te verras au milieu de l'air pendre;
Puis à tes pieds, Junon, j'attacheray
Ma grosse enclume, ou je te chasseray
D'un tour de bras par le travers des nues,
Ou sous le creux des terres inconnues.
Je t'envoyray pour jamais ou longtemps
Dans les enfers, compagne des Titans,
Et te feray, à ton malheur, cognoistre
Que je suis seul ton espoux et ton maistre »] (1).
Disant ainsy, Mercure il appella.
Mercure adonc legèrement alla,
Prompt messager qui aux dieux optempère,
Devant le thrône où l'appelloit son père.
« Vole, mon fils, où Francus est nourri;
Dis que je suis ardentement marry
Contre sa mère et ceux qui le retiennent,
Et des destins promis ne leur souviennent (*a*).
Je ne l'ai pas du feu gregeois sauvé
Pour estre ainsy, de paresse aggravé,
Un fay-neant en la fleur de son âge.
Mais j'esperoy que d'un masle courage
Iroit un jour des Gaules surmonter

a. Var. :

Huche les vents; dy que je suis marry
Contre sa mere et ceux qui sans louange
Trompent son âge en une terre estrange.

1. Les 124 vers qui précèdent ne se trouvent que dans la première édition.

Le peuple rude et fascheux à donter,
Chaud à la guerre et ardant à la proye,
Pour y fonder une nouvelle Troye.
Pource desloge et le fais en-aller :
Le temps perdu ne se peut r'appeller. »
A peine eut dit, que Mercure s'appreste;
Sa capeline affubla sur sa teste,
De talonniers ses talons assortit,
D'un mandillon son espaule vestit,
A frange d'or, a mi-jambe escoulée,
Prit sa houssine à deux serpens ailée;
Puis se plongeant de son long en avant,
Dedans la nue, à l'abandon du vent,
Fendoit le ciel, ores planant des œsles,
Ores hachant coup sur coup des aisselles,
Ores à pointe et ores d'un long tour,
Environnoit le ciel tout à l'entour;
Ainsy qu'on voit aux rives du Meandre
L'oiseau de proye entre les airs se pendre,
Puis s'eslancer à pointes de roideur
Sur les canards herissez de froideur,
Tremblants de voir le gerfaut qui ombrage (*a*)
D'un corps plumeux tout le haut du rivage.
Après qu'il eut de ciel en ciel volé,
Finalement de son talon ailé
Se vint planter au bord d'une vallée

a. Var. :

Puis à chef bas enfonçant sa volée,
Ores à poincte, ores d'un grand contour,
Hachoit menu tout le ciel d'alentour ;
Ainsi qu'on voit sur les bords de Meandre
L'aigle (1.) *foudrier du haut de l'air se pendre,*
Puis, advisant sa proye entre les joncs,
Canars, herons et cygnes, aux cols longs,
Rode à l'entour, et, tournoyant, ombrage....

1. Qui porte la foudre, comme harquebusier, qui porte la

Où Andromache estoit ce jour allée
Avec son fils, pour repaistre ses yeux
Des jeux sacrez à la mère des dieux.
Ce jour estoit la feste solennelle
Que tous les ans on chommoit à Cybelle
Au mois d'avril, saison où la rigueur
De son Atys luy eschauffa le cœur,
Que les Troyens avoient en reverance,
De fils en fils, l'honorant par usance (*a*).
Or, ces captifs en Argos espandus,
De tous costez aux jeux s'estoient rendus,
Par le congé des princes de la Grèce,
Pour celebrer le jour de leur deesse.
Eux, equippez de bouclairs et de dars,
Contre-imitoient ces antiques soudars,
Les Corybans, qui, serrez d'une bande,
S'armoient autour de Cybelle la grande.
Les plus vieillards, d'un baston secourus,
Les jouvenceaux estoient tous accourus,
Femmes, enfants, se souvenant encore
D'Ide et de Troye, où la Mère on adore.
A l'impourveu Mercure est arrivé,
Qui Helenin discourant a trouvé
Bien loing du bruit, près le rivage humide,
Sur les destins de Francus Hectoride.

a. Var. :

Lors qu'Ilion estoit leur demeurance.

harquebuse, archer, qui porte l'arc. Sur tels mots desja usitez et reçeus, j'ay forgé foudrier, suyvant Horace.

Licuit, semperque licebit
Signatum præsente nota producere nomen.

Cela est permis aux langages vifs, dont les peuples usent aujourd'huy, non aux langues mortes, comme la grecque et romaine, lesquelles ne peuvent plus rien innover, comme celles qui ont fait leur temps, ensevelies et du tout esteintes.

Le resveillant d'un profond pensement (*a*),
Ce dieu luy dit : « Oy le commandement
De Jupiter, qui, courroucé, m'envoye
Parler à toy par la celeste voye.
« Va (m'a-t'il dit) où Francus est nourri,
Huche les vents, dy que je suis marri (1)
Contre sa mère et ceux qui le retiennent,
Et des destins promis ne leur souviennent.
Je n'ay Francus du feu gregeois sauvé
Pour estre ainsi, de paresse aggravé,
Un fay-neant en la fleur de son âge.
Mais j'esperoy que d'un masle courage
Iroit un jour des Gaules surmonter
Le peuple rude et fascheux à donter,
Chaud à la guerre et ardent à la proye,
Pour y fonder une nouvelle Troye,
Dont la memoire en tout temps floriroit,
Et par le feu jamais ne periroit.
« Pource, Helenin, et toy mère Andromache,
N'amollissez en paresse si lâche
L'enfant d'Hector, à qui les cieux amis
Ont tant d'honneurs et de sceptres promis;
Qui doit hausser la race priamide,
Doit abaisser la grandeur æsonide (*b*),
Doit vaincre tout, et qui doit une fois

a. Var. :

Qui loin du peuple Helenin a trouvé
Discourant seul. La verve prophetique
Luy preparoit une humeur ecstatique,
Desja ravy de son entendement.

b. Var. :

Domter la Grece, et la race œacide,

1. Hucher, vieil mot françois qui signifie appeller. De là vient un huchet, c'est un cornet duquel on appelle les chiens et les laniers à la chasse.

Estre l'estoc de tant et tant de rois,
Et par sur tous d'un Charles qui du monde
Doit en la main porter la pomme ronde.
Fay-luy dresser et vivres et vaisseaux;
Fay-le marcher sur l'eschine des eaux
Aux lieux promis, où son destin le meine.
Un grand honneur vient d'une grande peine » (*a*).
Il n'avoit dit, que plustost qu'un esclair,
Haussé d'un vol, s'esvanouit en l'air,
Loing de la terre ainsi qu'une fumée
Qui dans la nue en rien est consommée,
Laissant la femme et le mary peureux
De veoir un dieu venir du ciel vers eux,
Plein de menace et d'esperance estrange,
Meslant un blasme avec une louange,
Qui de frayeur les faisoit esmouvoir,
Et deuil ensemble et plaisir concevoir (*b*).
En ce-pendant la jeunesse troyenne
Haut invoquant la Berecynthienne,
D'encens fumeux parfumoit son autel,
Sacrant maints vœux à son nom immortel.
Les uns avoient les perruques couvertes
D'un large pampre aux grandes fueilles vertes,
Aux nœuds retors des zephyres soufflez.
Les uns frappoient les tabourins enflez,
Les uns aux sons de la flute percée
Fouloient la terre; autres, fols de pensée,

a. Var. :

L'honneur s'achepte aux despens de la peine!

b: Var. :

Loin de leurs yeux s'evanouit en l'air,
Enveloppé dans l'obscur d'une nue,
Laissant la mere en esmoy detenue,
Et son mary de frayeur tout transi,
De peur d'un Dieu qui les tançoit ainsi.

Comme agités de fureur sauteloient;
Autres, chargés de grands bouclers, baloient
Un branle armé; autres de voix aigues
Faisoient sonner les forests chevelues
Et retentir les rives d'alentour.
  Les crus vieillards d'un grand et large tour
Ici dansoient à testes couronnées;
Là, la jeunesse aux plaisantes années (*a*)
De pieds, de mains et de voix respondoient,
Et leurs chansons aux vieillards accordoient.
Le prestre, orné d'une sotane blanche,
Ceint d'une boucle au dessus de la hanche,
Mitré de pin, la troupe devançoit,
Et les honneurs de Cybelle dansoit.
« Enten du ciel tes louanges, Cybelle,
Mère des dieux, jeune, ancienne et belle,
Qui as le chef de citez attourné,
Qui as ton char en triomphe tourné
Par deux lions, quand toy, mère honorée,
Montes au ciel, à la voûte dorée,
Pour au milieu de tes enfans t'asseoir.
  « [Saincte qui fais une frayeur avoir
Au cueur malin qui risque tes mysteres,
Ayme-rochers, ayme-bois solitaires,
Mere, deesse, ayme-bal, ayme-son
De ces guerriers qui font le limaçon
Autour de toy, quand, haute sur ta troupe,
Des monts troyens tu vas foulant la croupe,
Pleurant Athys, ton mignon très aimé,
Qui fut d'enfant en un pin transformé.

a. Var.:

Baloient armez une danse insensée,
Et rechantant des hymnes tour à tour,
Faisoient sonner les rives d'alentour.
  Les bons vieillars à testes grisonnées,
Les jouvenceaux aux plaisantes années.

« Tu as choisi des hommes pour compagnes,
Tu as esleu les troyennes montagnes,
Prenant plaisir, au sommet Idean,
Aymant sur tous le peuple phrygian.]
« Sois nous propice, o grande et sainte mere!
Oste nos cols de servitude amere (*a*),
Et de captifs mets-nous en liberté.
Assez, deesse, assez avons esté
Foulez aux pieds de ceste argive audace.
Donne qu'un jour quelcun de nostre race
Refonde Troye, et qu'il repousse encor
Jusques au ciel le noble sang d'Hector (*b*).
Redonne-nous un royaume, et rassemble
De toutes parts tous les Troyens ensemble.
Dessus la Grèce envoye nos honneurs
Et nous fais d'elle et du monde seigneurs » (*c*).
Disant ces mots, il redoubla la dance.
Le peuple suit le prestre à la cadance,
Le temple en bruit! Cybelle, qui ouit
Telle requeste, au ciel s'en rejouit.
En ce pendant, la prompte Renommée,
Au front de vierge, à l'eschine emplumée,
Le cor en bouche, avoit jà respandu

a. Var. :

Pour aller voir tes fils et tes neveux,
Et t'abreuver de nectar avec eux.
Sois-nous propice, ô très-grande deesse!
Romps de tes mains le lien qui nous presse.

b. Var. :

Refonde Troye, et retablisse encor
Un nouveau sceptre aux reliques d'Hector.

c. Var. :

Afin qu'aymez du Destin le plus fort,
Nous revivions heureux par nostre mort.

Que Mercure est du haut ciel descendu,
Et qu'il avoit d'une voix courroucée
Par Jupiter Andromache tancée,
Et par sus tous Helenin, qui sçavoit
L'arrest de fer que le Destin avoit
Escrit au ciel pour cet enfant qu'on nomme
Astyanax, qui paresseux consomme
Son âge en vain sur le bord estranger,
Sans du malheur les Troyens revanger.
Ceste deesse à bouche bien ouverte,
D'aureilles, d'yeux et de plumes couverte,
Semoit par tout qu'Astyanax estoit
Vray fils d'Hector, et qu'on luy apprestoit
Mainte navire en armes ordonnée,
Pour aller suyvre ailleurs sa destinée,
Prince invincible, et que seul il féroit
Que le Troyen du Grec triompheroit;
Et qu'il falloit que la jeunesse active,
Qui par la Grece est maintenant captive,
Suyvist Francus, futur père des rois,
Qui s'en alloit dedans le camp gaulois
Replanter Troye et la race Hectorée,
Pour y regner d'eternelle durée.
Ainsi disoit la nymphe. Ce-pendant
Helenin fut songeant et regardant
Au mandement que Jupiter luy donne;
De cent discours en soy mesme raisonne,
Or' plein de joye, ores plein de douleur.
Mais ce conseil luy sembla le meilleur :
C'est d'obeir au grand Pere celeste,
Donner Francus au Destin; et, au reste,
Faire apprester et navires et gens,
Sur terre et mer actifs et diligens,
Non engourdis de paresse ocieuse,
Qui, reschauffez d'une ame industrieuse,
Sages, pourront les perils eviter,
Et par travail louange meriter.
Comme il pensoit, avisa d'avanture

En l'air serein le bon-heur d'un augure
Venant du ciel pour signe très-heureux.
Fut un faucon hautain et genereux
Que deux vautours poursuivoient à outrance.
Plus forts de becs, d'ongles et de puissance,
Qui çà, qui là, le faucon rebattoient,
Tournoient, viroient, poursuyvoient, tourmentoient,
Ne luy donnant ny repos ny haleine
De s'echapper par la celeste plaine.
Luy, pour-neant, resistant d'un grand cueur,
Trop foible estoit contre telle rigueur,
Quand Jupiter, miracle! le transforme
En une grande et belliqueuse forme
D'un aigle noir d'audace revestu;
Comme un rasoir luy fit le bec pointu,
Aigu, courbé, et ses serres tortues
Plus que devant fit dures et pointues.
Lors luy, couvrant d'un grand ombre les champs,
En ses deux pieds aiguisez et trenchans
Prit les vautours, les desplume et les tue,
Puis, fait vainqueur, s'en-vola dans la nue.
D'un œil prudent Helenin aperceut
L'augure bon que soudain il conceut.
[Il previt bien que deux grands adversaires
Retarderoient Francus en ses affaires,
Et, s'opposant à son premier honneur,
A forte main empescheroient son heur;
Mais qu'il feroit, combattant, apparoistre
Que de petit deviendroit un grand maistre,
Et chasseroit ses ennemis devant
Son camp armé, comme une poudre au vent.]
Pour ce, soudain resolu, delibere (*a*)

a. Var.:

Le bon augure, avenu dextrement,
Fut du prophète entendu promptement.
Lors, tout joyeux, en son cœur delibere.

(Prenant l'advis d'Andromache la mère,
Et des bons dieux, et des pères grisons)
Luy apprester des venteuses maisons
Pour naviger à rames mesurées
Dessus le dos des ondes azurées,
Et s'en aller au gré de Jupiter.
Contre le ciel on ne peut resister.
 Incontinent, par toute Chaonie,
Se respandit une tourbe infinie
De bucherons, pour renverser à bas
Maint chesne vieil ombragé de ses bras.
Par les forests erre ceste grand bande,
Qui ore un pin, ore un sapin demande,
Guignant de l'œil les arbres les plus beaux,
Et plus duisans à tourner en vaisseaux.
Contre le tronc sonne mainte coignée
D'un bras nerveux à l'œuvre embesongnée,
Qui mainte playe et mainte redoublant
Coup dessus coup contre l'arbre tremblant,
A chef branlé d'une longue traverse,
Le fait tomber tout plat à la renverse
Avec grand bruit. Le bois estant bronché,
Fut dextrement par le fer detranché,
Fer bien denté, bien aigu, qui par force
A grands esclats fit enlever l'ecorce
Du corps du pin sur la terre estendu,
En longs carreaux et limandes fendu.
 Pleine de bois, la charrette attellée
Va haut et bas par mont et par vallée,
Qui, gemissant enroué sous l'effort
Du pesant faix, le versoit sur le bord.
 Le manouvrier, ayant matiere preste,
Or' son compas, ore sa ligne appreste
Soigneux de l'œuvre, et coignant à grands coups
Dedans les aiz une suite de clous,
D'un art maistrier les vieux sapins transforme,
Et de vaisseaux leur fait prendre la forme,
Au ventre creux, et d'artifice pront,

D'un bec de fer leur aiguise le front.
[Les prochains monts qui les bords environnent
Soubs les marteaux des charpentiers resonnent
D'un bruit doublé qui de loing et de près
Fait retentir les parlantes forests
De Chaonie, où la cyme qui tremble
Appelle l'autre et caquettent ensemble.
Ces artisans, ayant le fer au poing,
L'œil sur le bois et en l'esprit le soing,
Tous à l'envy fourmilloient sur l'arene.
Icy l'un fait le fond d'une carene,
L'autre la prou', l'autre la poupe, et joinct
D'un art subtil l'ais à l'ais bien à poinct.]
L'autre, tirant le chanvre à toute force
Pli dessus pli, entorse sus entorse,
Menant la main ores haut; ores bas,
Fait le cordage, et l'autre pend au mas
A double ranc des aisles bien venteuses,
Pour mieux voler sur les vagues douteuses
Et pour passer sur l'eschine de l'eau
Plutost que l'air n'est passé d'un oiseau (*a*).
Incontinent qu'accomply fut l'ouvrage,
Devant la proue on bêche le rivage
Comme un fossé large et creux, pour passer
Les nefs qu'on veut dedans la mer pousser.
Là maints rouleaux à la course glissante,
Près l'un de l'autre, au milieu de la sente
Sont estendus, afin qu'en se suivant
Les grands vaisseaux glissassent en avant,
Dessur leur dos, qui craquetant se vire
En rond, frayé du faix de la navire.

a. Var. :

A double rang des voiles demy rondes,
Boufes de vent pour voler sur les ondes,
Voiles qui sont les ailes d'un vaisseau
Qui court fortune et vague dessus l'eau.

Les matelots à la peine indontez,
Deçà, delà, rangez de deux costez,
En trepignant des pieds contre la place,
De mains, de bras, d'espaules et de face
Poussoient les nefs pour les faire rouler.
Une sueur ne cesse de couler
Du front fumeux; une pantoise haleine
Bat leurs poumons, tant ils avoient de peine,
A toute force en hurtant, d'esbranler
Si gros fardeaux paresseux à couler.
Finalement, les navires poissées
Dedans la mer tombèrent eslancées,
A demi sault, sault qui fut retenu
De l'ancre pris sur le rivage nu (*a*).
Il estoit nuict, et le charme du somme
Silloit par tout les paupières de l'homme,
Charmant au lit si doucement lié
Par le dormir le travail oublié.
Tous animaux, ceux qui dans l'air se jouent,
Ceux qui la mer entrecoupent et nouent,
Ceux que les monts et les bois enfermoient,
Près du repos à chef baissé dormoient
[L'un sus un arbre et l'autre dessoubs l'onde,
L'un soubs l'horreur d'une forest profonde;
L'autre ès rochers un dur giste pressoit
Et de son nez le somme repoussoit].
Mais Helenin, qui soucieux ne cesse
De repenser en son neveu, n'abaisse
L'œil au dormir, ains veillant et révant,
Or' se couchant et ores se levant,
Mille discours discourt en sa pensée.
Du dieu courrier la parolle annoncée
Le presse tant, qu'à toute heure, en tous lieux,

a. Var. :

La mer son sein en s'ouvrant leur presta,
Puis l'anchre croche au bord les arresta.

Il a tousjours Mercure dans les yeux
Et dans l'esprit la belle destinée
Qui pour Francus au ciel est ordonnée.
[Comme il pensoit cent pensements divers,
Voicy saillir du profond des enfers
L'ombre d'Hector en la mesme manière
Qu'il estoit lors que sa dextre guerrière,
Se confiant en l'aide de ses dieux,
Braguard, hautain, superbe, furieux,
Haut animant la troyenne jeunesse,
Darda le feu dans les vaisseaux de Grece,
Ayant brisé en mille et mille parts
D'un grand caillou la porte des remparts.
Telle ombre estant au grand Hector pareille
Pousse Helenin et ainsy le conseille :
« Frère tres-cher, qu'en vivant j'aimois mieux
Que mon enfant, que mon cœur, que mes yeux,
Dont la prudence a regi mon armée,
Or' qu'au tombeau ma vie est enfermée,
Et que j'ay peu mon mortel despouiller,
Esprit certain, je te veux conseiller.
Obéis, frère, au grand dieu qui commande
En ma faveur une chose si grande.
Les champs gaulois aux Troyens sont promis;
Ainsy pour nous le destin l'a permis:
Au ciel ira de mon enfant la race.
Pource, aussitost que la nouvelle face
Du jour poindra, courrière du soleil,
Fays assembler les peuples au conseil.
D'un œil accort, par le peuple, regarde
Les hommes nez d'une age plus gaillarde,
Et par sus tous choisis en tes vaisseaux
La fleur esleue entre les jouvenceaux
Pronts à la guerre et qui pour nul orage,
Chauts de l'honneur, ne perdront le courage.
Toy bienheureux, demeures icy roy,
Ayant ma femme Andromache chez toy,

Pour ton espouse à toy ferme liée,
Du filz d'Achille à tort repudiée.
Vive ta Troye et ton mur ja parfaict
Sur le patron d'Ilion contrefaict.
Adieu, mon sang! D'une longue volée
Je m'en retourne en l'obscure vallée.»
A peine eust dit, soudain le frere alla
Pour l'accoler; mais l'ombre s'envola
Loing de ses bras, comme un songe frivole
Qui au reveil loing des hommes s'envole
Dedans la nue; et le voulant alors
Prendre, il ne prist que du vent pour le corps.] (*a*)
  Incontinent que l'aube ensaffranée
Eut du beau jour la clarté ramenée,
Prompt, hors du lit ce bon prince sortit;
Premièrement sa chemise vestit,
Puis son sayon; puis sa cape tracée
A fils d'argent sur l'espaule a troussée,
[Prit son espé, qui, fidéle, pendoit
A son chevet. Un couteau descendoit
Du long la gaine ivoirine, et le manche
Estoit orné de belle agathe blanche];
Le pommeau fust d'un argent ciselé (*b*).
Ainsi vestu hors la porte est allé,
Le dard au poing, commandant qu'on assemble
Grands et petits au conseil tous ensemble.
  Lors les heraux, claire-voix, ont sonné
De toutes parts le conseil ordonné;
Le peuple oisif, pour nouvelles apprendre,
Droit en la place en foule se vint rendre.

a. Var. en place des 46 vers précédents :

De qui le sang et troyen et germain
Doit enserrer le monde dans sa main.

b. Var. :

Prit son espée au pommeau cizelé.

Luy dans son trosne, honoré, se rendit :
Chacun se teust, puis en ce point a dit (*a*) :
« Peuple troyen, dardanienne race,
Ce jouvenceau qui par la populace
Vit sans honneur, Astyanax nommé,
Est fils d'Hector, que tant avez aimé,
Qui, magnanime en si longues batailles,
Dix ans entiers a gardé vos murailles ;
Qui le rampart contre terre rua
Des Grecs tremblans ; qui Patrocle tua,
Et retourna pompeux dedans la ville,
Environné du corselet d'Achille.
« Or ce grand roy qui seul commande aux dieux,
Qui honora Hector et nos ayeux
La nuit que Troye estoit un grand carnage,
Sauva l'enfant par une feinte image.
Sans majesté privé je l'ay tenu,
De peur qu'il fust des Gregeois recognu.
Je l'ay transmis par une longue voye,
Tantost vers Thebe et tantost devers Troye,
Voir le tombeau de son père, et aussi
Les noirs enfans de Memnon, qui d'ici
Sont eloignez, noble race Hectorée,
Et de l'Aurore habitent la contrée.
En maint païs je l'ay fait voyager.
Il a cognu maint peuple et maint danger,
Cognu les mœurs des hommes, pour se faire
Guerrier pratique en toute grande affaire.
« Depuis un an ce prince est de retour,
Sans action mangeant en vain le jour,
Lent, nonchalant, sans imiter la trace
De sa très-noble et vertueuse race,
Bien qu'il soit brave et sous bon astre né,
Et pour hauts faits hautement destiné.

a. Var. :

Luy de son sceptre au milieu s'appuya,
Puis de tels mots sa langue desplia.

« Tousjours pour luy ce grand prince me tance,
Prince de l'air qui les foudres eslance,
Dequoy si tard je le retiens ici
Sans de son bien avoir autre souci.
Encor hier, sa puissance j'atteste
Que par le ciel en clarté manifeste
Je vy Mercure arriver contre moy,
Qui m'effroya du vouloir de son roy.
« Si tu n'as soin, dit-il, de ta lignée,
Si la vertu de l'heur accompagnée
N'esmeut ton cœur à voyager plus loin,
Au moins conçois en l'esprit quelque soin]
De ton neveu et n'estouffe perdue
Sa jeune gloire à qui la Gaule est due,
De qui doit naistre un million de rois
Qui l'univers tiendront dessoubs leurs loix.
Ce foudroyant seigneur de la tempeste,
Qui branle tout d'un seul clin de sa teste,
M'a fait du ciel icy bas devaller,
Pour t'avertir de le laisser aller
Où son destin l'appelle et le convoye,
Bastir ailleurs une nouvelle Troye]
Dont le renom ira jusques aux cieux,
Tel est le veuil du grand maistre des dieux (*a*).
« Pource, Troyens de race magnanime,
Si la vertu natale vous anime,
Suivez ce prince et le vueillez choisir;
Tout vostre sang soit bouillant d'un desir
D'accompagner sa vaillante entreprise,
Que le destin dextrement favorise.

a. Var. en place des 13 vers précédents :

Au moins n'estouffe à son premier besoin
De ton neveu la bouillante jeunesse,
Fay-l' eschapper des liens de la Grece.
Le jeune sang desireux de hazart
Trouve tousjours son mieux en quelque part. »

Il vaut trop mieux en liberté mourir
Et par le sang la franchise acquerir,
Que de languir en honte si vilaine.
Un beau mourir orne la vie humaine. »
Il dit ainsi ; puis se levant de là,
Pressé du peuple en son palais alla.
Mars, qui aimoit Hector durant sa vie,
De secourir Francion eut envie ;
En sa faveur fit son coche atteler,
Puis, fouettant ses chevaux parmy l'air,
Qui à bouillons soufloient de leurs narines
Flames de feu ardantes et divines,
Vint s'abaisser sous le pied d'un rocher
Près du rivage, où faisant détacher
Ses beaux coursiers le long d'une verdure,
Trefle et sain-foin leur donna pour pasture.
Puis comme un trait roidement s'eslança
Dedans Buthrote, où sa forme il laissa,
Et prit les yeux, le front et le visage,
La voix, le geste et la taille d'Arage
Jà chargé d'ans, vieil compagnon d'Hector (a).
Celuy portoit la grande targe d'or
De cet heros, quand pour garder sa terre
Sa main estoit plus crainte qu'un tonnerre.
Ce capitaine avoit tousjours esté
Par les Troyens en grande authorité.
En son semblant le dieu guerrier se change,
Autour du front des cheveux blancs arrange,
Se laboura de rides tout le front,
Marche au baston comme les vieillards font,
Et d'une voix toute caduque et rance
Francus aborde, et en ce poinct le tance.
« Vraye Troyenne, et non Troyen, as-tu

a Var. :

Du vieil Guisin qu'on estimoit tres-sage,
Lequel suivoit aux batailles Hector.

Déja d'Hector oublié la vertu,
Qui t'engendra pour estre l'exemplaire,
Comme il estoit, du labeur militaire,
Futur honneur des peuples et des rois?
As-tu, couard, oublié ton harnois
Pour (alleché d'ocieuses plaisances)
User ta vie en festins et en danses,
Faire l'amour, et tout le jour en vain
Pleines tourner les coupes en la main?
Honte et vergongne, où estes-vous allées!
Ne vois-tu pas que les ondes salées
Pour t'emmener se couvrent de vaisseaux?
Dresse l'aureille, entens les jouvenceaux
Qui foule à foule au rivage se rendent
Et tous armez capitaine t'attendent.
« Toy, sang trop froid pour un jeune guerrier,
Tout engourdi demeures le dernier,
Serf de ta mère, et te fraudes toy-mesmes
Du haut espoir de tant de diadèmes.
[Et du destin qui t'appelle aux honneurs
Pour commander aux plus braves seigneurs.
Rien n'est si laid que la froide jeunesse
D'un fils de roy, qui se rouille en paresse.]
Tel n'estoit pas Hector le père tien,
Qui des Troyens fut jadis le soutien:
Armes, chevaux et toute guerre active
Furent ses jeux, et non la vie oisive,
Qui, te charmant, d'un somme t'a lié,
Ayant ta ville et ton père oublié,
Que la vertu, la vaillance et la gloire
Ont illustré d'eternelle memoire.
[Monstre à ce peuple au cueur morne et peureux
Que tu es fils d'un père genereux.
L'homme ne peut signaler sa noblesse
S'il n'a le sang eschauffé de prouesse.] »
Disant ainsi, ce grand dieu belliqueur
De Francion enflama tout le cœur,
Luy arracha le bandeau d'ignorance,

Et le remplit d'audace et d'asseurance.
Il luy souffla un horreur dans les yeux,
Le fit ardant, aux armes furieux,
Et tellement sa prouesse r'allume,
Qu'il apparut plus grand que de coustume,
Si que, marchant au milieu des plus forts,
Haut relevé, de la teste et du corps
Les surpassoit, comme ce Dieu surpasse
Sur le bord d'Hebre, ou sur les monts de Thrace,
Tous les soldats, quand, d'ardeur animé,
Parmy la presse apparoist tout armé,
Couvert de poudre, et se plante à l'encontre
D'un meschant roy, que sa lance rencontre
Pour le punir d'avoir contre equité
Vendu son peuple ou trahi sa cité.
Tel fut Francus; après ce dieu se mesle
Par les Troyens amassez pesle-mesle,
Qui se pressoient à foule aux carrefours.
Luy, renfrogné, de mots piquants et courts (a)
A la vertu rechaufoit leur courage.
« Quoy? voulez-vous en vergongneux servage
Vivre tousjours, et sans langue et sans cœurs
Tousjours souffrir l'orgueil de ces vainqueurs?
Rompez, froissez d'une allegresse preste
Le joug cruel qui vous presse la teste,
Sans plus servir de passe-temps ici
A ces seigneurs qui vous bravent ainsi.
[Ressentez-vous par une belle audace
Du premier sang de votre noble race;
Enflez-vous d'ire, et vous souvienne encor
Des mains, du cœur, du courage d'Hector,
Qui fut jadis la crainte des plus braves
De ces Gregeois qui vous tiennent esclaves.

a. Var. :

Et les tançant dans le cœur leur poussoit
Un aiguillon qui mordant les pressoit.

Un seul de vous en vaille un million,
Et par la mer emportez Ilion.]
Encore Dieu qui regarde vos peines,
Dieu qui a soin des affaires humaines,
Comme les Grecs ne vous est outrageux :
La fortune aide aux hommes courageux. »
Tel aiguillon leur versa dedans l'ame
Une fureur, une ardeur, une flame
De liberté, de vaincre et de s'armer
Et d'emporter Ilion par la mer.
A tant un peuple en armes effroyables,
Comme toisons de neiges innombrables
Qu'on veoit du ciel espaisses trebucher
Quand l'air venteux nos terres veut cacher (*a*),
Va fremissant au bord de la marine :
Dessous le pas du soldat qui chemine
Vole une poudre, et sous le pied qui fuit
Pour s'embarquer, la terre fait un bruit ;
Fils ne maisons ces hommes ne retardent.
Tristes, de loing les femmes les regardent (*b*).
Ils s'assembloient d'un pied ferme rangez,
De dards, d'escus et de piques chargez,
Faisant un cri sur les rives chenües,
Ainsi qu'on voit les bien-volantes grues
Faire un grand cri quand passer il leur faut
La mer pour vivre en un pays plus chaud.
Autant qu'on voit dans les creux marecages
Du bas Poitou oiseaux de tous plumages,
Marest bourbeux, limonneux et tremblants,

a. Var. :

Que l'air venteux par l'air fait cheminer,
Quand l'hyver vient nos champs enfariner.

b. Var. :

Tant à grands pas les plaines ils arpentent :
Trop tard les Grecs du congé se repentent.

Oiseaux gris, verts, jaunes, rouges et blancs,
Qui, s'esgayant, en leurs aisles se jouent,
Les uns sur l'eau, les autres au fond nouent,
Autres font bruit à l'entour de leur ny,
D'un nombre espais, incroyable, infiny;
Les uns le ciel ombragent comme nues,
Autres plus bas sur les rives connues,
Soubs les rouseaux ou soubs l'ombre des joncs,
Oyes, canards, et cygnes aux cols longs
Estendent l'aile et s'esplument et cryent,
Qui haut, qui bas; les rivages en bruient :
Autant venoient, d'un magnanime effort
Coupant les champs, d'hommes dessus le bord (*a*).
La terre tremble, et les flancs qui emmurent
Les flots salez dessous le pied murmurent
De tant de gens au rivage arrestez,
Tous herissez de morions crestez.
  Comme un pasteur du bout de sa houlette,
Sous la clairté de Vesper la brunette,
Au premier soir separe les chevreaux

a. Var. :

Autant qu'on voit d'oiseaux de tous plumages
Au mois d'avril, hostes des marescages,
S'amonceler pour pondre et pour couver;
L'un, tremoussant, ses plumes veut laver;
L'autre sous l'eau tient ses ailes plongées,
L'autre l'avalle à friandes gorgées,
Et l'autre tourne à l'entour de son ny,
Peuple qui vole en troupes infiny,
Et(1) *criaillant sur les rives cognues,*
Se presse ensemble aussi espais que nues:
Autant venoient le corselet au corps
D'hommes à foule au premier front des bords.

1. Criailler est un verbe fréquentatif de crier, c'est-à-dire crier souvent. Mot fort usité en Vendomois, Anjou et le Maine.

Des boucs cornus, des beliers les agneaux;
Ainsi Francus d'une prompte allegresse
Tiroit à part la gaillarde jeunesse
Au sang hardi, serrant d'une autre part
Vieilles, vieillards et enfans à l'escart,
Qui froids n'avoient ny teste ny poitrine
Pour supporter la guerre et la marine,
Peuple sans nerfs et sans ardeur, que Mars
N'enrolle plus au rang de ses soldars.
Francus, vestu d'armes toutes dorées,
Des mains d'un maistre artisan labourées,
Comme le feu d'un tonnerre luisoit,
Et si grand peuple en ordre conduisoit,
Monstrant, guerrier, sa taille bien formée,
Tel qu'on voit Mars au milieu d'une armée.
   Les morions, les piques des soldars
Et les harnois fourbis de toutes pars,
Et l'emery des lames acerées,
Frappez menu de flames etherées,
Et du rebat du soleil radieux,
Une lumière envoyoient dans les cieux,
Qui çà, qui là, comme à pointes menues
En tremblotant s'esclatoit dans les nues.
Maint estendart ply sur ply se mouvant
De tous costez, se bouffoit par le vent,
Qui d'un grand ombre ombrageoit la campagne,
Et la trompette au haut de la montagne,
Enflant l'airain par enrouez accords,
Faisoit bondir les cueurs dedans les corps(a).
   Adonc, Francus, qui seul maistre commande,
Prompt et gaillard au milieu de la bande,
Voulant sa main d'une lance charger,

a. Var. en place des 6 vers qui précèdent :

Ainsi que luit sous l'ardente clairté
Mainte bluette au plus clair de l'esté.

Il a tousjours Mercure dans les yeux
Et dans l'esprit la belle destinée
Qui pour Francus au ciel est ordonnée.
[Comme il pensoit cent pensements divers,
Voicy saillir du profond des enfers
L'ombre d'Hector en la mesme manière
Qu'il estoit lors que sa dextre guerrière,
Se confiant en l'aide de ses dieux,
Braguard, hautain, superbe, furieux,
Haut animant la troyenne jeunesse,
Darda le feu dans les vaisseaux de Grece,
Ayant brisé en mille et mille parts
D'un grand caillou la porte des remparts.
Telle ombre estant au grand Hector pareille
Pousse Helenin et ainsy le conseille :
« Frère tres-cher, qu'en vivant j'aimois mieux
Que mon enfant, que mon cœur, que mes yeux,
Dont la prudence a regi mon armée,
Or' qu'au tombeau ma vie est enfermée,
Et que j'ay peu mon mortel despouiller,
Esprit certain, je te veux conseiller.
Obéis, frère, au grand dieu qui commande
En ma faveur une chose si grande.
Les champs gaulois aux Troyens sont promis;
Ainsy pour nous le destin l'a permis:
Au ciel ira de mon enfant la race.
Pource, aussitost que la nouvelle face
Du jour poindra, courrière du soleil,
Fays assembler les peuples au conseil.
D'un œil accort, par le peuple, regarde
Les hommes nez d'une age plus gaillarde,
Et par sus tous choisis en tes vaisseaux
La fleur esleue entre les jouvenceaux
Pronts à la guerre et qui pour nul orage,
Chauts de l'honneur, ne perdront le courage.
Toy bienheureux, demeures icy roy,
Ayant ma femme Andromache chez toy,

Pour ton espouse à toy ferme liée,
Du filz d'Achille à tort repudiée.
Vive ta Troye et ton mur ja parfaict
Sur le patron d'Ilion contrefaict.
Adieu, mon sang! D'une longue volée
Je m'en retourne en l'obscure vallée.»
A peine eust dit, soudain le frere alla
Pour l'accoler; mais l'ombre s'envola
Loing de ses bras, comme un songe frivole
Qui au reveil loing des hommes s'envole
Dedans la nue; et le voulant alors
Prendre, il ne prist que du vent pour le corps.] (*a*)
Incontinent que l'aube ensaffranée
Eut du beau jour la clarté ramenée,
Prompt, hors du lit ce bon prince sortit;
Premièrement sa chemise vestit,
Puis son sayon; puis sa cape tracée
A fils d'argent sur l'espaule a troussée,
[Prit son espé, qui, fidéle, pendoit
A son chevet. Un couteau descendoit
Du long la gaine ivoirine, et le manche
Estoit orné de belle agathe blanche];
Le pommeau fust d'un argent ciselé (*b*).
Ainsi vestu hors la porte est allé,
Le dard au poing, commandant qu'on assemble
Grands et petits au conseil tous ensemble.
Lors les heraux, claire-voix, ont sonné
De toutes parts le conseil ordonné;
Le peuple oisif, pour nouvelles apprendre,
Droit en la place en foule se vint rendre.

a. Var. en place des 46 vers précédents :

De qui le sang et troyen et germain
Doit enserrer le monde dans sa main.

b. Var. :

Prit son espée au pommeau cizelé.

Que des citez la puissante muraille
Trebuche à bas en quelque part qu'il aille,
Soit à cheval, soit à pied guerroyant,
Et que quelqu'un s'escrie, en le voyant
Favorisé de fortune prospère :
Le fils vaut mieux aux armes que le père. »
Disant ainsi, pour present luy donna
Un riche habit que sa main façonna,
Où fut pourtraite au vif la grande Troye
En filets d'or joints à filets de soye,
Avec ses murs, ses rempars et ses forts.
Xanthe traînoit, à l'environ des bords,
Pour passement sa rivière azurée.
Là s'eslevoit la montagne sacrée,
Ide neigeuse, où d'argent sauteloit
Maint vif ruisseau qui en la mer couloit.
Au pied du mont fut en riche peinture
Le beau Troyen qui chassoit d'aventure
Un cerf au bois, où Jupiter le vit,
Qui par son aigle en proye le ravit.
Ce jeune enfant emporté par les nues
Tendoit en vain vers Troye les mains nues,
En l'air ravy. Ses chiens qui le voyoient
L'ombre de l'aigle et les vents aboyoient.
Hector avoit ceste robe portée
Le jour qu'Helène en triomphe abordée
Entra dans Troye, et depuis ne l'avoit
Mise ; sans plus, de parade servoit
Au cabinet où les plus cheres choses
De ce grand prince estoient toutes encloses.
La luy donnant : « Prenez, dit-ell', mon fils,
Ce beau present que de mes mains je fis,
Pour gage seur d'amitié maternelle,
Ayant de moy souvenance eternelle. »
Ainsi, pleurant, Francus elle accolla,
Puis espasmée au logis s'en alla,
Où de son corps l'ame estant detachée,

Dessus un lict ses servans l'ont couchée (*a*),
Pour la donner au sommeil adoucy
Qui des mortels enchante le soucy.
En-ce-pendant Helenin prend la corne
D'un grand taureau au col pesant et morne,
Au large front et de fleurs couronné,
L'a d'une main au rivage amené (*b*),
Puis un grand coup de maillet luy desserre
Entre les yeux : le taureau tombe à terre
Sur les genoux, à chef bas estendu.
Il l'esgorgea : le sang s'est respandu
A longs filets dans le creux d'une tasse.
Dedans le sang qu'à bouillons il amasse
Mesla du vin, par trois fois l'escoula
Dessus la mer, puis Neptune appella :
« Père Neptun, Saturnien lignage,
A qui la mer est venue en partage
[Pere vieillard, escumeux et chenu,
Grand nourricier de ce monde tenu
Entre tes bras de qui la vive course
Coule toujours d'une eternelle source],
Que le soleil n'a peu jamais tarir,
Pour te laisser toutes choses nourrir,
Enten ma voix : donne que le navire
De ce Troyen sillonne ton empire
Sans nul danger, et cesse le courroux
Que dés long temps tu gardes contre nous.
[Des meilleurs Dieux la benine nature

a. **Var.** :

Le corps tout seul au logis s'en alla,
L'ame demeure en son fils attachée ;
Puis sur un lict ses servans l'ont couchée.

b. **Var.** :

et sans aucun effort
De son bon gré l'ameine sur le bort.

Tend à sauver l'humaine créature.
Aux pleurs humains ne donner point de lieu
Sans pardonner, ce n'est pas estre dieu.] »
Neptune ouyt la Troyenne priere
A chef haussé sur l'onde mariniere,
Et se plaignant encore d'Ilion,
Une partie octroye, et l'autre non.
Il octroya que la flotte Troyenne
Pourroit aller dessus l'onde Egéenne ;
Mais ne voulut l'autre part octroyer,
D'y sejourner long temps sans la noyer.
Lors Helenin addresse sa parole
A son neveu ; et ainsi le console :
« Courage, prince, il te faut endurer ;
Tu dois long temps maint sillon mesurer
De la grand mer, avant que tu parviennes
Sur la Dunoue, et tes barques Troyennes.
Tous n'irez pas sans perir ; mais afin
De t'enseigner, escoute ton chemin,
Non tout du long. Il te le faut apprendre
D'un Dieu qui peut perfectement l'entendre (*a*).
« Sortant du port, gagne la grande mer,
Fay ta galère à tour de bras ramer
(Ta main ne soit du labeur affoiblie)
Entre Coryce et l'isle Ægialie.
Quand tu seras au flot Laconien,
Pren à main dextre, et, sage, avise bien
De ne heurter au rocher de Malée,
Où l'onde en l'onde est asprement meslée.
Là, maint serpent et maint grand chien marin

a. Var. :

avant que tu arrives
Fatalement aux Pannoniques rives.
Tous n'irez pas : c'est l'arrest du destin.
Mais pour cela ne fauls à ton chemin,
Que je te veux non tout du long apprendre,
De peur qu'un Dieu ne m'en vienne reprendre.

Mange les nefs, et d'un gosier malin
Hume la mer, et, glouton, la rejette
Plus roide au ciel qu'une viste sagette.
Par tourbillons la vague qui se suit
Contre les bords abbaye d'un grand bruit (*a*).
« De là poussant tes navires armées
Outre la mer des Cyclades semées,
Revoirras Troye et les funèbres lieux
Pleins des tombeaux de tes nobles ayeux.
De là singlant à rames vagabondes
Par le destroit des homicides ondes,
Voirras le pas où se noya la sœur
Pendue aux crins de son belier mal-seur.
Tu feras voile au Thracien Bosphore,
Où l'Inachide estant vestue encore
D'un poil de vache, à coups d'ongles passa
En lieu de rame, et son nom luy laissa.
Puis approchant du grand Danube large,
Qui par sept huiz en la mer se descharge,
Aborderas à l'isle qui des Pins
Porte le nom ; là sçauras tes destins
L'un après l'autre, hoste de la rivière
De qui la corne est si brave et si fière.
« Ce fleuve, ayant sur la teste un rozeau,
Et dans la main un vase tout plein d'eau,
Et du menton versant une fontaine,
Te dira tout d'une bouche certaine. »
A tant se teut : Junon, qui descendit,
En le tançant la voix luy defendit.

a. Var. :

Là maint gosier des chiens marins gloutons
Hument les nefs, puis comme pelotons
Rouez en l'air, par morceaux les vomissent
Dessus les bords : les rives, qui fremissent
D'abois rompus soubs le pied des rochers,
Glacent de peur tout le sang des nochers.

Tandis la troupe au travail non oisive
Le taureau mort renverse sur la rive :
Ils ont le cuir en tirant escorché,
Puis estripé, puis menu dehaché
A morceaux crus ; ils ont d'une partie
Sur les charbons fait de la chair rostie,
Embroché l'autre, et cuite peu à peu
Blanche de sel à la chaleur du feu,
L'ont retirée, en des paniers l'ont mise,
Puis sur la table en des plats l'ont assise,
Ont pris leur siége, ont detranché le pain,
Ont fait tourner le vin de main en main,
Boivant de rang à tasses couronnées,
D'un cœur joyeux l'un à l'autre données.
Après qu'ils ont du boire et du manger
Osté la faim, ils s'allèrent loger
Au premier front de la rive mouillée
Sur des licts faits d'herbes et de fueillée,
Où toute nuict jouyrent du repos,
Ronflant le somme au murmure des flots.
Au decoucher de l'aurore nouvelle
Le vieil Vandois du siflet les appelle
(Qui seul estoit le pilote ordonné),
Voyant le vent heureusement tourné.
Un bruit se fait par les bancs du navire,
Puis à sa tasche un chacun se retire.
Francus premier le siflet entendit :
Lors tout armé sa main dextre estendit
Dessus la terre, et ses yeux vers la nue :
Estant debout sur la rive chenue
Prioit ainsi : « O grand Patarean
A l'arc d'argent, tire-loin, Thymbrean,
Garde, Apollon, entière ceste troupe,
Dieu d'embarquage, et permets que je coupe
Sous heureux sort la commande (1) qui tient

1. Commande est la grosse corde qui tient le bateau. Les Grecs l'appellent πρυμνήσιον, les Latins *rudens*.

Ma nef au bord. « A peine eut dit, qu'il vient
Hors du fourreau tirer sa large espée.
Du coup la corde en deux parts fut coupée
Qui la navire au rivage arrestoit,
Ferme attachée à un tronc qui estoit
D'un chesne vieil foudroyé du tonnerre,
De quatre pieds eslevé sur la terre :
Puis vers le vent addressa son parler :
« Vent, le balay des ondes et de l'air,
Qui de la nue en cent sortes te joues,
Qui ce grand Tout éventes et secoues,
Qui peux cent bras et cent bouches armer,
Vien-t'en heureux ton haleine enfermer
Dedans ma voile, afin que sous ta guide
J'aille tenter ce grand royaume humide.
[Et si jamais le destin ou le sort
Conduit ma flotte heureusement à bord,
De marbre blanc je te voue une image
Au naturel de ton moiteux visage
Et de ton chef d'orages obscurcy.]
« Grand Jupiter, qui du monde as soucy (a),
Enten ma voix ; donne, père celeste,
En ma faveur un signe manifeste :
Tu le peux faire; on dit que quelquefois
Tu fis voler deux pigeons par ces bois.
L'un fut donné à Jason pour escorte;
Donne-moy l'autre, afin qu'heureux je porte
De mon salut le signe tres-certain,
Estant couvert du secours de ta main. »
Comme il prioit, des Dieux le père et maistre
Fit par trois fois tonner à main senestre;
Et ce-pendant les rudes matelots,
Peuple farouche ennemy du repos,

a. Var. :

Dieu qui le ciel regis de ton sourcy,
Si des humains tu as quelque soucy.

D'un cry naval hors du rivage proche
Démarent l'anchre à la machoire croche,
Guindent le mast à cordes bien tendu.
Chaque soldat en son banc s'est rendu
Tiré par sort; de bras et de poitrine
Ils s'efforçoient : la navire chemine!
Les cris, les pleurs dedans le ciel voloient
Dessus l'adieu de ceux qui s'en alloient!
A tant Francus s'embarque en son navire;
Les avirons à double rang on tire.
Le vent poupier qui fortement soufla
Dedans la voile à plein ventre l'enfla,
Faisant sifler antennes et cordage:
La nef bien loin s'escarte du rivage!
L'eau sous la poupe abboyant fait un bruit,
Un traict d'escume en tournoyant la suit.
[D'un blanc chemin suivant la vague perse;
Comme un sentier de neige qui traverse
L'herbe d'un pré, un long trac blanchissant
Est au pasteur de loing apparoissant.]
Qui a point veu la brigade en la danse
Frapper des pieds la terre à la cadance
D'un ordre égal, d'un pas juste et conté,
Sans point faillir d'un ni d'autre costé,
Quand la jeunesse aux danses bien apprise
De quelque Dieu la feste solemnise,
Il a peu voir les avirons egaux
Frapper d'accord la campagne des eaux.
Ceste navire egalement tirée
S'alloit trainant dessus l'onde azurée
A dos rompu, ainsi que par les bois
(Sur le Printemps, au retour des beaux mois),
Va la chenille, errante à toute force
Avec cent pieds, sur les plis d'une escorce ;
Ainsi qu'on void vers le soir maint chevreau
A petits bonds suivre le pastoureau,
Qui va devant entonnant la musette.
Les autres nefs d'une assez longue traitte

Suivoient la nef de Francus, qui devant
Coupoit la mer sous la faveur du vent,
A large voile, à my cercle entonnée,
Portant de fleurs la poupe couronnée.
  L'eau fait un bruit sous le fort aviron ;
L'onde tortue ondoye à l'environ
De la carène, et autour de la proue
Maint tourbillon en escumant se roue.
La terre fuit ; seulement à leurs yeux
Paroist la mer et la voûte des cieux.

FIN DU PREMIER LIVRE.



LE SECOND LIVRE

DE

LA FRANCIADE

ARGUMENT

DU SECOND LIVRE.

Neptune, gardant encor son courroux contre les Troyens, à raison du parjure Laomedon, employe (outre ses forces) la puissance de Junon, d'Iris et d'Eole, pour se venger sur Francus, voulant ensevelir luy et ses destins sous la mer. Francion, tourmenté des tempestes, et ayant perdu tous ses vaisseaux [le sien excepté], fut poussé contre des rochers de l'isle de Crete, en laquelle un roy nommé Dicée [c'est à dire roy juste et droicturier] le reçoit avec toute courtoise liberalité. Ce roy, courant un cerf, rencontre d'aventure ces Troyens endormis sur le rivage, recreus de travail et lassitude. Cybèle avoit envoyé à ce roy le dieu de somme en songe, pour luy donner envie d'aller à la chasse ce mesme jour. Francion fait entendre à Dicée son nom, son pays et sa ville, et l'occasion de son navigage, et son naufrage. Les fantosmes de ses compagnons que la tempeste avoit engloutis se presentent à luy la nuict suivante, ausquels il dresse des tombeaux vuides, appellez *κενοτάφια*, et leur fait des obsèques. Après il supplie la deesse Venus qu'elle le vueille garder et favoriser. Venus envoye son enfant Amour pour blesser et rendre amoureuses les deux filles du roy [Dicée], nommées l'une Clymène et l'autre Hyante. Au mesme instant Francion [et ses compagnons, couverts d'une nue, arrivent au chasteau. Un festin solennel se fit [après souper], où Terpin, chantre très excellent, dit un hymne d'amour. Dicée, triste, conte à Francion la cause de sa tristesse, et comme son fils Orée est detenu prisonnier sous la tyrannie du geant Phovère. Francion s'offre à le combattre, ce qu'il fait de si magnanime courage et avec telle prouesse et dexterité, qu'il le tue et retire Orée de sa captivité. On ne sçauroit lire un si brave duel en tous les poëtes grecs et latins. Dicée, bien joyeux, embrasse le victorieux et chante son honneur [et solennise sa victoire].



LE SECOND LIVRE

DE

LA FRANCIADE[1]

Des puissans dieux la plus gaillarde troupe
Estoit assise au sommet de la croupe
Du mont Olympe, où Vulcan à l'escart
Fit de chacun le beau palais à part,
Qui contemploient la troyenne jeunesse
Fendre la mer d'une prompte alegresse.
Flot dessus flot la navire voloit,

1. La bibliothèque impériale possède un manuscrit in folio, de 84 pages, contenant le 2e livre de la Franciade. Il est réglé en rouge, d'une large écriture du XVIe siècle, et couvert en vélin doré. Sur les deux plats on a peint les armes de France, entourées du collier de Saint-Michel. Si ce manuscrit étoit contemporain de Henri III, on eût ajouté le collier du Saint-Esprit. Il faut peut-être en conclure que c'est l'exemplaire offert par l'auteur à Charles IX. Il ne paroît toutefois pas être autographe, ainsi qu'on peut le vérifier en le comparant avec le discours sur l'Envie, que possède le même dépôt, et qui est écrit de la main de Ronsard, dont il porte la signature.

Un trac d'escume à bouillons se rouloit
Sous l'aviron qui les vagues entame.
L'eau fait un bruit luitant contre la rame!
Le chœur sacré des nymphes aux yeux pers,
Menant le bal dessus les sillons vers,
A chef dressé regardoient estonnées
Les pins sauter sur les vagues tournées.
Un seul, Neptun', couvoit au fond du cueur
Contre Ilion une amère rancueur,
Gros de despit du jour que, mercenaire,
(Dieu fait maçon) demanda son salaire
A Laomedon, prince de nulle foy.
Il demandoit justement à ce roy
L'argent promis, d'avoir de sa truelle
Fait des Troyens la muraille nouvelle,
Quand se rouloient d'eux-mesmes les cailloux
Sous son marteau. Le roy, plein de courroux,
Luy denia sa promesse, et, parjure,
En le frappant le paya d'une injure.
Pource Neptune en rage se tournoit,
D'ire boufi quand il s'en souvenoit.
Or' voyant Troye en ces eaux eslancée,
Disoit tels mots, furieux de pensée :
« Hà! pauvre dieu, vaincu par les mortels!
De quoy me sert la pompe des autels,
Frère à Jupin, race saturnienne,
Si malgré moy la cendre phrygienne,
Le demourant d'Achille est triomphant,
Et, qui plus est, conduit par un enfant
Qui me défie, et, sans craindre mon ire,
De ses bateaux outrage mon empire?
De quoy me sert le trident en la main,
Avoir l'egide, armure de mon sein,
Dieu redoutable, avoir pour heritage
La grande mer, du tout second partage,
Si je ne puis d'un mortel me venger,
Mortel fuitif qui ose m'outrager
En mon palais, sans craindre ma puissance?

Il faut punir ceste jeune arrogance (*a*).
[Le ciel vengeur a banny sur mes eaux
Ces Phrygiens coupables des travaux
Que je reçus quand, au port de Sigœe,
Les Grecs pressoient leur muraille assiegée
Et qu'Ilion par le cours de dix ans
Fournit de meurtre aux frères Atrœans,
Je m'efforçay, d'une brigue contraire,
De fond en comble à les vouloir deffaire;
Mais le Destin ne le voulut souffrir,
Qui, maintenant changé, les vient offrir
A ma puissance, et, les offrant, me tente
A n'espargner l'occasion presente].»
  Disant ainsi, fit son char atteler,
Que deux dauphins sur la mer font couler,
A dos courbé, à queues tortillées,
Fendant du sein les vagues emaillées.
Luy, dessus l'onde en son siege porté,
Comme un grand prince orné de majesté,
Lascha la bride, et le char qui s'élance,
Portant son roy, sur les vagues s'avance (*b*);
Triton le suit, et l'amoureux troupeau
Des nymphes sœurs qui dansent à fleur d'eau.
Lors du Troyen devançant la navire,
Le vent appelle et ainsi luy va dire :
« Vent, la terreur des cieux et de la mer,
Ce n'est pas moy qui vous fis enfermer
En vos rochers, où, fremissants de crainte,

a. Var. :

Il ne faut plus me laisser outrager
Sans chastier ceste race infidelle.
La vieille injure appelle la nouvelle.

b. Var. :

Tient son trident. Le char, qui va sans peine,
Fier de son roy, sur les vagues le meine.

Dessous un roy languissez par contrainte.
Un seul, Jupin, le fit contre mon sceu.
A son pouvoir resister je n'ay peu,
Car c'est un dieu de puissance invincible.
Ainsi que luy je ne vous suis terrible,
Vous caressant et prestant ma maison,
Quand, dechaisnez, sortez hors de prison,
Non à un seul, mais à tous quatre ensemble,
La renversant ainsi que bon vous semble.
« Pource, Aquilon, ne souffre plus parmy
Mon flot salé ce bagage ennemy (*a*),
Mais d'un grand vol retourne vers Eole.
Dy-luy qu'il tienne aujourd'huy sa parole,
Et le serment qu'en la dextre il me fit,
Quand par mon ayde (1) Hercule il desconfit;
Que de son sceptre il face une ouverture
Aux vents enclos en leur caverne obscure;
Qu'il les destache, et, portez d'un grand bruit,
Chargez d'esclairs, de tempeste et de nuit,
Par tourbillons enfle la mer de rage,
Et ces Troyens accable d'un orage.
Dy-luy qu'il rompe au travers des rochers,
Pour me venger, navires et nochers.
Digne n'est pas telle gent parjurée
De voir long temps la lumière etherée!
Assez et trop malgré nous a vescu
Ce sang maudit par tant de fois vaincu.»
A peine eut dit, qu'il vit la messagère
Iris voler d'une plume legère,
Haute sur l'eau, qui peinte revenoit

a. Var. :

Nostre eau commune errer mon ennemy,

1. Hercule se prend icy pour le Soleil, que les vents semblent desconfire quand, espessissant l'air de nuées, ils offusquent sa clarté. La plus grande partie des nuées sort de la mer.

De voir Tethys, et au ciel retournoit
Pleine d'humeurs (1). Ce dieu s'approche d'elle,
Luy tend la main, la caresse et l'appelle :
« Honneur de l'air, va conter à Junon
Que les Troyens ennemis de son nom,
Gaillards et pleins de gloire ambitieuse,
Frappent la mer d'une rame joyeuse (*a*).
Si le courroux bout encore en son cueur,
Si le despit d'une vieille rancueur
Son estomac encores espoinçonne,
C'est maintenant que le destin luy donne
De se vanger le temps et le moyen,
Perdant Francus et tout le nom troyen.
« Dy que soudain mette la main à l'œuvre,
Que sa puissance en l'air elle descœuvre,
Brassant contre eux un amas pluvieux.
A tant se teut. Iris remonte aux cieux,
Tirant un arc dessus les ondes perses,
Tout bigarré de cent couleurs diverses;
Puis sous les pieds de Junon se planta
Et de Neptun le courroux luy conta (*b*).
Incontinent maintes troupes de nues
Sont pesle mesle à leur royne venuse,

a. *Var.* :

Frappent la mer à rames retournées,
Ensorcelez de fausses destinées.

b. Var. :

Puis sous le throsne à Junon se cacha,
Où de biais à ses pieds se coucha
Comme un limier qui, craintif et fidelle,
Oyant aux bois le veneur qui l'appelle
(Cerfs et sangliers et buissons oubliez),
Vient à son maistre et se couche à ses piez.

1. Humidité.

Comme troupeaux qui viennent à l'entour
De leur pasteur, quand la poincte du jour
Et la rosée aux herbes les convie.
D'une grand troupe une troupe est suivie,
Pié contre pié; et Junon, qui les prend,
Leur donne un corps moyen, petit et grand,
Comme il luy plaist. Les unes sont cornues,
Les autres sont ou grosses ou menues.
[Ainsy qu'on voit le bon haquebutier
(Qui sur l'hiver prepare son metier)
Verser du plomb en son moule, pour faire
De la dragée : il la forme au contraire
D'un corps divers, comme le plomb se fond;
L'une est quarrée et l'autre a le corps rond,
L'autre l'a long. Ainsy Junon la grande,
En cent façons forma l'humide bande
Fille de l'air. En l'une elle soufloit
Neiges et gresle, et de l'autre elle enfloit
Tout l'estomac d'orages et de pluye,
De foudre pers, de scintille et de suye] (*a*).
L'autre en bruyant sur l'autre se rouloit,
L'autre blafarde et noirastre couloit,
Ayant d'azur la robe entre-semée,
Et l'autre estoit de feu toute allumée.
  Tandis les vents avoient gaigné la mer,
Qu'à gros bouillons ils faisoient escumer,
La renversant du fond jusques au feste.
Une importune outrageuse tempeste,
Sifflant, bruyant, grondant et s'eslevant,
A grands monceaux sous le soufler du vent,

a. Var. :

Et lors Junon, d'un tel amas suivie,
Les presse ensemble et en son giron prest
Leur forme un corps tout ainsi qu'il luy plaist.
L'une elle enfloit de monstrueux images,
L'autre de pluye et de venteux orages.

Branle sur branle et onde dessus onde,
Entr'-ouvroit l'eau d'une abysme profonde,
Coup dessus coup dans le ciel la poussoit,
Coup dessus coup aux enfers l'abaissoit,
Et, forcenant d'une escumeuse rage,
De flots voûtez couvroit tout le rivage.
Un siflement de cordes et un bruit
D'hommes s'eslève; une effroyable nuit
Cachant la mer d'une poisseuse robe,
Et ciel et jour aux matelots desrobe.
L'air se creva de foudres et d'esclairs
A longue poincte estincelans et clairs,
Drus et menus, et les pluyes tortues
Par cent pertuis se crevèrent des nues.
Maint gros tonnerre ensoufré s'esclatoit,
De tous costez la mort se presentoit
A ces Troyens. Lors d'une froide crainte
En tel danger Francus eut l'ame atteinte;
De larges pleurs arrousa ses beaux yeux,
Et, gemissant, tendit les mains aux cieux.
«S'il te souvient de nos humains services,
Grand Jupiter, n'oubli' les sacrifices
Du père mien, qui sus tous les mortels
De boucs sanglants a chargé tes autels.
Hà! tu devois, en la troyenne guerre,
Faire couler mon cerveau contre terre,
Sans me sauver par une feinte ainsi
Pour me trahir à ce cruel souci!
J'eusse eu ma part aux tombeaux de mes pères,
Où je n'atten que ces vagues amères
Pour mon sepulchre, abusé de l'espoir
Que tes destins me firent concevoir.»
[Comme il disoit, les tempestes troublées

a. Var. :

Tantost enflée aux astres escumoit,
Tantost baissée aux enfers s'abysmoit.

Ont contre luy leurs forces redoublées
Plus que devant, et la foudre grondant
Avec la pluye en tortis descendant,
Suivy d'esclairs, d'opiniastre presse
Léchoit la mer d'une lumière espesse,
A feu menu qui sur l'eau s'élançoit
Et des Troyens les yeux éblouissoit.
Des vieux patrons la parole epandue
Sans estre ouye en l'air estoit perdue,
Tant la fureur de Boré qui donnoit
Par le cordage horrible s'entonnoit.
L'un du navire étoupe les crevasses,
L'autre s'oppose aux humides menaces,
Et fait la mer en la mer retourner;
L'un tient la voile et ne la veult donner
Si large au vent, et l'autre, à toute peine,
Cale du mast et cliquet et antenne.
L'un court icy, l'autre court d'autre part,
Mais pour neant; le mal surmonte l'art.
Si esperdus qu'ils n'ont pour toutes armes
Que les sanglots, les soupirs et les larmes,
Tantost pendus ils voisinent les cieux,
Tantost ils sont aux enfers stygieux
Pirouettés au plaisir d'une vague,
Ainsi qu'on voit en la campagne vague,
Au mois de may, les espis eventez,
Qui bas, qui haut, tournez et tourmentez.
Aucune fois une bourasque fiere
Heurte la proue et la repousse arrière,
L'autre la pouppe, et, bruiante de vent,
Se herissant, la rejette en avant,
Rompt la carène, ou de forte secousse
En la heurtant à côté la repousse
Avec grand bruit. Le cœur tombe du sein
Du vieil pilot qui se lamente en vain (1).]

1. Dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale (Saint-

Entre les feux, le tonnerre et la pluye,
La nuit, la gresle, une ardante furie
De vents emporte à l'abandon de l'eau
Six grands vaisseaux esloignez du troupeau ;
Mais à la fin la bonasse fortune
(Tousjours ne vit le courroux de Neptune)
Loin les chassa au rivage incognu
De la Provence, où le Rhosne cornu
Entre rochers roulant sa viste charge,
Près Aigue-morte en la mer se descharge.
Là ces Troyens sur le sable arrivez
Furent long temps d'hostelage privez,
Sans elever une muraille neuve :
Touchez après de la beauté du fleuve,
Forçant son eau, plantèrent à Tournon
De leur patron les armes et le nom,
Qui courageux à Francion servirent
Et aux combats des Gaules le suivirent (*a*).
Sept autres nefs surprises par l'effort
D'est, de sud-est, de nord-est et de nord,
Pirouettant dessus la vague perse,
Avecq' grand bruit sentent à la renverse
Tomber le mast ; l'antenne qui le suit
Bronche dessus, les cordes font un bruit
Comme un pin fait, entier en ses racines,
Quand un torrent des montaignes voisines
Le fait verser, fracassant et courbant
Tous les buissons qu'il rencontre en tombant.
Deux tourbillons en ont deux avalées

a. Var. :

Brave guerrier, qui, gros de renommée,
Joignit depuis à Francus son armée.

Germain, 1665), ces deux derniers vers sont remplacés par la variante suivante :

Avec tel bruit qu'un canon fait alors
Qu'il rompt le mur, la ceinture des forts.

A gorge ouverte en leurs ondes salées,
Acte piteux ! Pallas branlant és mains
Ses feux, terreur des dieux et des humains,
Lance un esclair dedans l'autre navire.
Le feu mangeard, qui se tourne et se vire,
Luisant, ardant, passant de part en part,
De banc en banc, de rampart en rampart,
Prend le pilot', le massacre et le tue,
Et my-brulé sur les vagues le rue (*a*).
[Des autres trois orphelins de leurs masts,
Les deux vaincus, entrouverts par en bas,
De cent pertuis sentent crever leur ventre.
Le flot meurtrier vague sur vague y entre
A meint bouillon qui les costes creva,
Et les humant soubs l'eau les aggrava.]
L'autre, au malheur opposant l'artifice,
De la tempeste evitoit la malice,
De toutes parts en doute resistant,
Ainsi qu'on voit un hardi combatant
Dessus le mur de la ville assiegée
Se planter ferme en sa place rangée
Pour l'ennemy du rempart décrucher ;
En fin luy-mesme est contraint de broncher ;
De ses genoux les forces luy defaillent,
Car entre mille et mille qui l'assaillent,
Un par sus tous, le plus brusque et gaillard,
Tout armé saute au dessus du rempart,
L'enseigne au poing, et en donnant passage
A ses soldats, leur donne aussi courage.
Ainsi, de mille et mille flots voûtez
Qui r'assailloient la nef de tous costez,
Un, le plus haut et le plus fort, s'avance,
Et d'un grand heurt sur le tillac s'eslance

a. **Var.** :

Ayant encor' le timon dans le poing,
Tant en mourant de son art il eut soing.

Victorieux, puis les autres espais
Qui çà qui là s'entre-suivant de prés,
Rompent les bords, les bancs et la carène,
Et la navire enfondrent sous l'arène.
L'un, vers le ciel, pour secours de son mal,
Tendoit les mains; l'autre, comme à cheval,
Pressoit le dos d'une antenne cassée.
Là des Troyens la richesse amassée
Par tant de rois sur les ondes rouoit,
Servant aux vents et aux flots de jouet:
Armes, boucliers, robes de riche ouvrage
Nageoient sur l'eau, la proye du naufrage.
Trois fois la lune et trois fois le soleil
S'estoient couchez, que l'hyver nompareil,
Armé d'esclairs et de vagues profondes,
N'avoit cessé de tourmenter les ondes;
Sans plus la nef de Francus resistoit
Haute sur l'eau, qui encores s'estoit
Seule sauvée et des eaux et des flames,
Ayant perdu ses voiles et ses rames,
Quand un fort vent suivy de tourbillons,
Voûtant la mer bossuë de sillons,
En la singlant d'une bien longue traite,
La chasse au bord du rivage de Crète.
Un banc estoit de sablon amassé
Voisin du bord où Francus fut chassé,
Haut de falaize et de bourbe attrainée.
Là, pour mourir, la fière destinée
L'avoit conduit; de tous costez le bord,
Le vent, la mer, luy presentoient la mort.
Comme il pleuroit sur le haut de la poupe,
Il s'advisa d'eslire de sa troupe
Vingt (1) chevaliers, qui depuis ont esté
(Ainsi estoit dans le ciel arresté)
Tiges et chefs des familles de France;

1. Il avoit d'abord mis *cent chevaliers;* c'étoit un peu trop pour un seul esquif.

Les choisissant tout le dernier s'eslance
Dedans l'esquif, aimant trop mieux perir
Au bord, qu'en mer honteusement mourir.
Leurs pieds n'estoient à peine en la nasselle,
Que le courroux d'une vague cruelle
Les fit par force au rivage approcher
Et leur bateau froissa contre un rocher,
Rocher qui, dur, espineux et sauvage,
De son grand dos remparoit le rivage,
Ayant du vent tousjours le chef batu,
Les pieds du flot aboyant et tortu.
Là le demon qui preside à la vie,
En tel danger leur fit naistre une envie
De s'attacher à ces rochers bossus,
Et s'efforcer à gaigner le dessus.
Comme ils vouloient avecques la main croche
D'ongles aigus grimper contre la roche,
Le premier flot qui les fit approcher
Contre le bord, repoussé du rocher,
Les recula ; la mer, qui se courrouce,
D'un second flot encores les repousse
Aux bords pierreux, raboteux et trenchans.
Là ces Troyens, aux rochers s'accrochans
D'ongles, d'orteils, se blessent et affolent,
Et les rochers en regrimpant accolent (*a*),
Se deschirans les longues peaux des dois.
L'un s'attachoit aux racines d'un bois,
Et l'autre en vain esgrafignoit l'escorce ;
Puis, pas à pas, d'une penible force
Cherchant la cyme et haletant d'effort (*b*),

a. Var. :

De pieds, de mains, s'aheurtent et se bandent,
Et en grimpant contre le roc se pendent.

b. Var. :

L'autre essayoit d'empoigner une branche,
Puis main sur main, et hanche dessur hanche,
Coude sur coude, en haletant d'effort. ...

Par les cailloux montèrent sur le bord.
L'eau de la mer des cheveux goute à goute,
Depuis le front jusqu'au pied, leur degoute
Blanche d'escume, et leurs membres souflez
De tant de vents se boufirent enflez ;
Les flots salez de la gorge vomirent,
Evanouis leurs esprits se perdirent ;
De tant de maux debiles et laschez,
Comme corps morts sur la rive couchez
Sans respirer, sans parler ; mais à l'heure
Que le taureau qui tout le jour labeure
Franc du collier retourne à la maison,
Ces corps sortis de longue pasmoison
Baisent la terre et la rive venteuse.
« Quiconque sois, terre, sois-nous heureuse,
Ce disoient-ils, et loin de tous dangers
Sauve en ton sein nous pauvres estrangers,
Qui ont souffert mainte dure fortune
Par le courroux des vents et de Neptune. »
Comme ils prioient, le dormir ocieux,
Chasse-soucy, leur vint siller les yeux,
Et, l'une à l'autre attachant la paupière,
Leur desroba le soin et la lumiere.
Tandis Cybèle en son courage ardoit
Dequoy Neptun' son Francus retardoit :
Car elle aimoit (comme estant Phrygienne)
L'enfant d'Hector et la race troyenne :
Pource soudain son char elle attela,
Bat ses lions et vers le Somme alla.
Le dieu vieillard qui aux songes preside,
Morne, habitoit dans une grotte humide.
Devant son huis maint pavot fleurissoit,
Mainte herbe à laict que la Nuict choisissoit
Pour en verser le jus dessus la terre,
Quand de ses bras tout le monde elle enserre.
Du haut d'un roc un ruisseau s'escouloit,
Oblivieux, qui, rompu, se rouloit
Par les cailloux, invitant d'un murmure

A sommeiller en la caverne obscure (*a*).
[Le coq, qui aime à saluer le jour,
L'oye et le chien n'y avoient leur sejour;
Sans plus, la Nuit, l'Horreur et le Silence
En tel logis faisoient leur demeurance.]
« Somme, dit-ell', le doux sorcier des yeux,
Le bien-aimé des hommes et des dieux,
Par qui le mal, tant soit mordant, s'oublie,
Par qui l'esprit loin du corps se deslie,
Va (je le veux) en ceste isle où souloient
Jadis sauter les hommes qui baloient
Au son du cistre, et de cliquantes armes
S'entre-choquant, avantureux gendarmes,
D'œil vigilant, en l'antre dictéen
Gardoient le (1) bers du grand saturnien,
Terre fertile, anciennes retraites
Des Corybans, Dactyles et Curetes.
« Là de leur race est encor' aujourd'huy
Un Coryban, le soustien et l'appuy
De tout honneur, de science semblable
Au vieil Chiron, Centaure venerable.
« Quand il avoit le sang plus genereux,
En sa jeunesse, il devint amoureux,
Si qu'en pressant à sa chère poitrine
Dedans un antre une nymphe marine,
D'elle conceut deux filles et un fils.
Les filles sont, ainsi que deux beaux lis,
En la maison de leur père croissantes,
En âge, en grace, en beauté florissantes;
Le fils captif languit depuis un an
En la prison d'un barbare gean

a. Var.:

Par les cailloux, dont le rauque murmure
D'un doux rempart les yeux de l'homme emmure.

1. Bers, berceau, mot vendomois.

Qui les corps vifs à son dieu sacrifie,
Et d'un maillet leur desrobe la vie,
Dedans un temple en sang humain lavé,
De bras, de jambe et de testes pavé (*a*).
Ce roy, rempl d'honneur et de richesse,
Tient sa maison ouverte de largesse
Aux estrangers, tant il a grand desir
Entre un milier d'en pouvoir un choisir
Qui le revanche, et son fils luy redonne,
Seul heritier de sa noble couronne.
« Va-t'en vers luy, et, en te transformant,
Presente-luy, quand il sera dormant,
Autour du lict cent formes espandues,
Piqueurs, veneurs, trompes au col pendues,
Lesses et chiens, bocages et forests,
Larges espieux, cordages et filets,
Limiers ardans, cerfs suivis à la trace,
Et tout le meuble ordonné pour la chasse;
Presente-luy des hommes incognus,
En longs habits à sa rive venus,
Sous qui son fils les armes doit apprendre,
Et par leurs mains sa liberté reprendre.
« D'un mesme vol, affublé de la nuict,
Fantosme vain, porte-toy sur le lict
Où va dormant l'une et l'autre pucelle;
Fay-leur sembler qu'une estoile nouvelle,
Vive d'esclairs, d'un voyage lointain,
Passant la mer vient loger en leur sein,
Et, rayonnée en flames bien esprises,
Baise leur chair sans ardre leurs chemises.
Va-t'en après au bord où les Troyens
Dorment recreus des flots neptuniens.
Dessus leur teste arreste ta volée;

a. Var. :

Puis sur sa porte, où distille le sang
Du test des morts, les attache de rang.

Leur ame soit en songeant consolée,
Sans avoir peur des habitans du lieu;
Car ja Mercure, envoyé du grand Dieu,
Des citoyens a flechy le courage
Pour en bon-heur convertir leur dommage. »
A-tant se teut, et le roy du sommeil,
Tout chassieux, ennemy du reveil,
D'un chef panché que lentement il cline,
Et du menton refrapant sa poitrine,
Se resecoue, et, sorty de son lit,
Le mandement de Cybèle accomplit.
Incontinent que l'Aube aux doigts de roses
Eut dn grand ciel les barrières decloses
[Versant les fleurs sus les yeux du soleil,
Rouge tantost, tantost rose et vermeil,
Se bigarrant en autant de manières
Qu'on voit fleurir les rives printannières],
Le roy Dicée (ainsy se surnommoit
Ce Coryban qui la justice aimoit),
Riche d'honneur, de terres et de race,
Dresse l'apprest d'une aboyante chasse;
Son palefroy à gros bouillons fumeux,
Remaschant l'or de son frein escumeux,
Est à la porte, où à foule se rendent
Jeunes piqueurs qui devisant l'attendent;
Maint chien courant couple à couple les suit :
De tous costez la meute fait un bruit!
Par bois feuillus, par monts et par valée,
Pleine de cris, ceste chasse est allée:
Maint gros sanglier de dents croches armé,
Maint cerf craintif au large front ramé,
Estoit ja mort, quand au vueil de Cybelle
Un cerf poussé par embusche nouvelle,
Tournant, virant, haletant et mourant
De soif pantoise, alla viste courant
Vers le rivage; et le père Dicée,
Suivant ses pas par la poudre tracée,
Comme le cerf à la rive aborda,

Où ces grands corps incogneus regarda.
Lors les Troyens en sursaut s'eveillèrent,
Qui de le voir au cœur s'esmerveillèrent;
Luy, plein d'effroy, en pasmaison devint,
Et de son songe à l'heure luy souvint.
« D'où estes-vous (dit-il), de quelle place?
Quels sont vos noms, et quelle est vostre race?
Quelle fortune, ou quelle mer sans foy
Vous a trahis? Hostes, respondez-moy:
Car à vous voir (bien que pleins de misères)
N'estes meschans, ny fils de meschans pères. »
Alors Francus, baignant ses yeux de pleurs,
Et souspirant aigrement ses douleurs,
Luy respondit: « Si jamais les merveilles
Des Phrygiens ont frappé tes oreilles,
La longue guerre et les dix ans d'assauts,
Le fier Achille, autheur de tant de maux,
Le sac, la prise et la flame funeste
Du brazier grec, nous en sommes le reste.
Pour soutenir leurs villes et leurs forts,
Femmes, enfants, nos ayeux y sont morts,
L'un sur le mur, l'autre par les alarmes.
Hector, l'honneur des hommes et des armes,
Le père mien, ayant cent mille fois (a)
Trempé le sable au meurtre des Gregeois,
Gardant son père, et sa mère, et sa ville,
Y fut tué par la traison d'Achille.
Comme un sapin par le fer abbatu,
Hector tomba de ses armes vestu,
Faisant un bruit sur la poudre troyenne,
Où du veinqueur la roue æmonienne

a. Var.:

Là, pour sauver maisons, temples et dieux,
Femmes, enfans, moururent nos ayeux,
L'un sur le mur, l'autre au milieu des armes.
Hector, l'honneur des valeureux gendarmes,
Qui m'engendra, ayant cent mille fois....

(Acte vilain et plein d'impieté)
Trois fois le traine autour de la cité.
Je fus sauvé de la flame cruelle
(Acte divin!) pendant à la mammelle;
Je fus des Grecs en servage amené,
Nourry sans nom, bien que hautement né.
« Ceux que tu vois d'un visage si blesme
Couchez icy ont eu fortune mesme,
De mesme ville, issus de mesme part,
Mes alliez de sang et de hazart.
« Quand sans honneur, sans grandeur, sans envie,
De plus haut bien j'aloy trainant ma vie
En Chaonie, aux pieds de mes parens,
Voicy d'enhaut des signes apparens;
Voicy Mercure envoyé du grand Père
Tancer mon oncle et menacer ma mère,
De quoy forçant le ciel et la saison
Ils enfermoient ma gloire en la maison,
Et que des dieux les hautes destinées
Avoient pour moy les Gaules ordonnées,
Estant au ciel père des roys receu;
Mais le destin et les dieux m'ont deceu.
« Croyant en vain leur promesse menteuse,
Prompt, je me donne à la vague venteuse,
Armant en mer quatorze grands vaisseaux,
De vivres pleins, et de forts jouvenceaux,
Dont j'esperoy d'une haute entreprise
Donter sous moy cette Gaule promise.
Malheureux est qui desdaigne le sien
Pour l'estranger : en lieu de tant de bien,
Couronne, sceptre, et royal mariage,
J'ay eu la mer et les vents en partage,
Qui d'esperance et de biens m'ont cassé,
Et de quatorze un vaisseau m'ont laissé,
Qui, près ce bord sans mast et sans antène,
Demy-rompu, s'embourbe sous l'arène,
Où tout mon bien j'avoy fait enfermer,
Si c'est du bien ce qui flotte en la mer.

Du bout du havre on doit voir la marine :
Malheureux est qui sur elle chemine.
« Après avoir trois jours entiers erré
D'astres certains et de voye esgaré,
Tousjours pendu sur la vague meurtrière,
Un bon demon, esmeu de ma prière,
Me secourant, d'hommes et d'armes nu,
M'a fait grimper à ce bord incognu,
Proye des loups et des bestes sauvages.
Nous ignorons les mœurs et les courages
Des habitans, si après les dangers
Ils ont le cœur piteux aux estrangers,
S'ils craignent Dieu, s'ils aiment la justice,
Ou s'ils sont pleins de sang et de malice.
Pource, benin, ayes pitié de nous,
Soit homme ou dieu, j'embrasse tes genous.
Si tu es dieu, tu sçais bien nostre peine;
Si tu es homme, une douceur humaine
Doit esmouvoir ton cœur à passion,
Ayant horreur de nostre affliction. »
Il dit ainsi; le vertueux Dicée
Contre-respond : « Ceste terre embrassée
Des flots marins, comme tu vois icy,
Porte un bon peuple et un mauvais aussi;
Mais à ce coup ta fortune meilleure
T'a faict surgir où la bonté demeure.
Pource, tu sois, hoste, le bien-venu.
Qui est celuy qui vivant n'a cognu
Troye et Priam, et pour garder sa terre
Les faits d'Hector, un foudre de la guerre ?
Il me souvient qu'un jour Idomené
Me discouroit, de nouveau retourné
(Il retournoit nouvellement de Troye
Chargé d'honneur, de renom et de proye),
Qu'après qu'Hector les grecques naufs brusla,
Que vers Priam ambassadeur alla
Traiter la paix, mais il ne la peut faire,
Ayant Pâris capital adversaire.

« Par courtoisie, il logea chez Hector,
Qui l'honora d'une grand' coupe d'or,
Riche present, où vivoit entaillée
Sous le burin la baleine escaillée,
Ouvrant la gueule et faignant un semblant
De devorer le pauvre corps tremblant (*a*)
De la pucelle Hesione, attachée
Contre un rocher; la mer estoit couchée
Au pied du roc, qui des flots repliez
De la captive alloit baignant les piez.
[Persée estoit sur le haut de la roche,
Ayant au poing sa cimeterre croche,
Pendue en l'air, qui l'Ourque menassoit,
Et des liens l'Infante delassoit (1).]
« Idomené me donna ceste coupe,
Que je tien chère entre une riche troupe
D'autres vaisseaux, dont je cheris mes yeux
Et boy dedans aux festes de nos dieux.
Il estimoit d'Hector la courtoisie,
Les vaillans faits, les vertus et la vie,
Et, ennemy, son honneur n'abaissoit,
Ains jusqu'au ciel ses louanges poussoit.
[« Pource, je croy que vostre bien-venue
Est par le vueil des bons dieux avenue,
Et que le ciel, qui de nous a soucy,
Pour mon support le permettoit ainsi (2).]
Vous ne pressez une terre estrangère :
C'est, ô Troyens, vostre ancienne mère,
Crète, dont Teucre autrefois est issu,
De qui le nom pour tiltre avez receu;

a. Var. :

A gueule ouverte, et maistresse des bors,
Faisoit semblant de devorer le corps.

1. Ces quatre vers ne sont que dans les éditions postérieures à 1572.
2. Même remarque.

Une autre Ida que la vostre troyenne
S'eslève icy, la demeure ancienne
De vos ayeux, et pource, ostez du cœur,
Comme asseurez, le soupçon et la peur,
Et desormais rappelez l'esperance,
Surgis au lieu qui fut vostre naissance.»
  Disant ainsy, ce prince retourna
En son palais; longtemps ne sejourna
Sans, liberal, envoyer au rivage
Douze moutons (1), un bœuf de grand corsage
Gras, bien charnu, et six barraux de vin,
Coupes, habits, et chemises de lin,
Pour festoyer et couvrir ceste bande
A qui la faim outrageuse commande.
Rien n'est meilleur pour l'homme soulager,
Après le mal, que le boire et manger!
Eux, affamez, ces viandes ravirent,
Qui d'une autre ame au besoin leur servirent,
Rejouissant la force de leurs corps,
Car le manger rend les hommes plus forts.
  Tandis la nuict à la robe estoilée
Avoit la terre en toutes parts voilée
D'un manteau noir ombreux et paresseux,
Lors que voicy les fantosmes de ceux
Dont la grand mer en vagues departie
Avoit les corps et la vie engloutie,
Enflez, boufis, escumeux et ondeux,
Aux nez mangez, aux visages hideux,
Qui pepiants d'une voix longue et lente
(Comme poulets cherchans leur mère absente),
De mains, de pieds, figurans leur meschef,

1. Dans la première édition, Dicée est plus libéral : il envoie trente moutons, six bœufs et quinze barraux de vin. Il est vrai qu'il y avoit cent hommes dans la barque. Ayant conservé seulement les vingt hommes des éditions suivantes, comme plus vraisemblables, nous avons dû diminuer avec Ronsard l'envoi de Dicée.

De Francion environnoient le chef.
« Enfant d'Hector (disoient-ils), nous ne sommes
Plus ces corps vifs, mais feinte de ces hommes
Que bien armez, et prompts à tous hazards,
En tes vaisseaux tu choisis pour soldards,
Sur qui les vents, au fort de la tempeste,
Ont renversé cent gouffres sur la teste.
Nos corps flotans apastent les poissons,
Nos esprits (las !) en cent mille façons,
Deprisonnez de l'humaine closture,
Dessus les flots errent à l'avanture.
« Fay-nous au moins sur le bord de ces eaux
Le triste apprest de quelques vains tombeaux
[Et par trois fois de nos ames appelle
L'ombre au repos d'une tombe nouvelle,
Bien qu'elles soient loin de leurs corps; ainsi
Pourront porter doucement le souci (*a*)],
En attendant que les mers poissonneuses
Repousseront aux rives sablonneuses
De nos corps morts le vieil moule defait,
Pour leur bastir un sepulcre parfait. »
A tant s'enfuit la troupe naufragère,
Ainsi qu'on voit une poudre legère
S'esvanouir, tournoyant et suivant
Les tourbillons qui annoncent le vent.
Si tost que l'Aube à la face rosine
Eut le soleil tiré de l'eau marine,
Francus s'eslève, et, dressant maints gazons,
Fit des tombeaux, funerales maisons;
Puis, respandant une grand' coupe pleine
De sang sacré en leur demeure vaine,

a. Var. (1578) (ces quatre vers sont supprimés dans les édit. posthumes) :

Ne permets plus qu'absents de sepulture,
Sans fleurs, sans tourbe, errions à l'aventure,
Ains, pour avoir Caron plus adoucy,
Fay-nous honneur dessus ce bord icy.

Haut appelloit les ames, qui venoient,
Et sur l'obsèque espaisses se tenoient,
Faisant tel bruit que font en la nichée
Les arondeaux attendans la bechée;
Et tels qu'on voit au milieu de l'esté,
Sous la plus vive et brulante clarté,
Errer espais d'un gros monceau qui tremble,
Les moucherons qui volent tous ensemble,
Gresles, menus, tournans de lieux en lieux,
Et si petits qu'ils nous trompent les yeux (*a*).
« Bien que vos corps (disoit Francus aux ames)
Ne soient enclos sous ces herbeuses lames,
En attendant un tombeau plus certain,
Contentez-vous de cest office vain,
Et frequentez en longue patience
Ces logis pleins de nuict et de silence.
« Esprits malins, ne nous suivez jamais
Ou soit en guerre ou soit en temps de paix;
Ne nous troublez de peur ny de mensonges,
N'effroyez point de fantosmes nos songes,
Ne nous donnez ny terreur ny soucy,
Et sans nous suivre arrestez-vous icy. »
Disant ces mots, plein d'un soin qui le presse,
Seul sur la rive, eslongné de la presse,
Poussant du cœur un long souspir amer,
Prioit ainsi la fille de la mer :
« Enten ma voix, Paphienne Erycine :
Si tu nasquis de l'escume marine,
Ne souffre plus que tes flots maternels
Me soient autheurs de tourmens eternels.
Alme Venus, mets en ta fantaisie
Le souvenir de ceste courtoisie
Dont l'oncle mien, te preferant, usa,
Lors que la pomme à pallas refusa,

a. Var. remplaçant six vers :

Gresles, ainsi qu'on voit aux jours d'esté
Les moucherons voler sous la clairté.

Et à Junon, qui, encores dolente
D'un tel refus, en tous lieux nous tourmente;
Et, s'il est vray qu'autrefois as laissé
Le ciel voûté, du pied des dieux pressé,
Et les citez sous ton pouvoir gardées,
Pour venir voir les montaignes Idées,
Prise d'amour d'un pasteur Phrygien,
Ayes pitié du mesme sang troyen.
« Tu gardas bien et Jason et Thesée,
Cœurs desireux d'affaire mal-aisée,
Et si n'avoient (les sauvant de peris)
Tant fait pour toy que mon oncle Pâris.
Comme eux je trace une affaire bien haute,
Et si je faux, au destin soit la faute,
Et non à moy, de rien ambitieux,
Qui n'ay suivy que l'oracle des dieux. »
Priant ainsi, Venus la marinière,
Sise en son throne, entendit sa prière;
Elle vestit ses somptueux habis,
Orna son chef de flamboyans rubis
[Entremeslez de grosses perles rondes,
En cent façons frisa ses tresses blondes,
Amignota de ses yeux les regards,
Regards! je faux, ains homicides dards],
Prit ses aneaux de subtile engraveure,
Haussa le front, composa son alleure,
Se parfuma, s'oignit et se lava,
Puis vers Amour son cher mignon s'en-va.
L'enfant Amour, escarté de la presse
Des autres dieux, sous une treille espesse,
Dans le jardin de Jupiter estoit,
Où Ganymède aux eschets combatoit.
Venus de loin commence à luy sou-rire,
Flatte sa joue, et ainsi luy va dire :
« Mon fils, ma vie, Amour, mon petit roy,
Tu es mon tout, je ne puis rien sans toy,
Ni toy sans moy; mais sous nous deux ensemble
Il n'y a dieu si puissant qui ne tremble.

Laisse tout seul jouer ton compagnon,
Embrasse-moy, baise-moy, mon mignon,
Pends à mon col; mon fils, je te pardonne
Tous les tourmens que ta flèche me donne,
Tous les ennuis, tous les maux infinis
Pour les amours d'Anchise et d'Adonis,
Si de ton trait tu blesses la pensée,
L'ame et le cœur des filles de Dicée
Pour Francion, Troyen digne d'avoir,
Tant il est beau, faveur de ton pouvoir,
Je te don'ray, pour te servir de page,
Le Jeu mignard qui te ressemble d'âge,
Fin comme toy, de qui les petits dois
Tous enfantins porteront ton carquois,
Et ton bel arc qui le monde conqueste;
Il sera tien si tu fais ma requeste. »
  Adonc Venus le mit en son giron,
Roses et lis espanche à l'environ
De sa perruque, et l'endort en sa robe,
Puis finement de son fils se desrobe;
S'envole en Cypre, où son temple en tous temps
Voit ses autels chargés d'un beau printemps (*a*).
  A-tant Amour du sommeil se secoue,
Ses blonds cheveux arrangea sur sa joue,
Une double aile à son dos attacha,
Du prochain myrthe en sautant decrocha
Son plein carquois; il empoigne en la dextre
L'arc, et des dieux et des hommes le maistre;
Puis, s'eslançant hors la porte des cieux,
En-démené, fretillard et joyeux (*b*),

a. Var. :

S'en-vole en Cypre, où d'encens sabéens
Fument tousjours ses autels paphéens.

b. Var. :

Petites mains, petits pieds, petits yeux.

Se rue en l'air; le ciel, l'onde et la terre
Luy font honneur ; Zephyre, qui desserre
Sa douce haleine odorante à l'entour,
Tout amoureux va convoyant Amour.
Ce petit dieu, qui trompe la cervelle
Des plus rusez, prit semblance nouvelle,
Se herissant en la forme d'un tan
(Fier animal), qui au retour de l'an,
Quand le printemps rameine ses delices,
Parmy les prez fait courir les genisses;
Aux yeux de tous fut invisible, puis
S'alla cacher dessous le seuil de l'huis
Joignant la porte où le prince Dicée (*a*),
Superbe, avoit sa demeure dressée.
Tandis Francus, secouant en la main
Un javelot à la pointe d'airain,
Ayant au col sa targue à mainte houpe,
Vers le chasteau mena sa jeune troupe.
Venus la belle, au departir des bords,
Songneuse d'eux, emmantela leurs corps
D'une nueuse et obscure couronne,
Pour n'estre veus ny cognus de personne.
Quand au palais Francion arriva,
Loin de leurs corps l'air espais se creva,
Et leur figure est propre revenue,
Comme astres clairs devestus d'une nue.
Ce jour Francus à merveille estoit beau:
Son jeune corps sembloit un renouveau,
Lequel estend sa robe bien pourprée
Dessus les fleurs d'une gemmeuse prée;
La grace estoit à l'entour de ses yeux,
De front, de taille, égal aux demy-dieux.

a. Var. :

Il se fit tel qu'on ne pouvoit le voir,
Corps invisible, et puis alla s'assoir
Au haut sommet de la porte où Dicée....

Devant la porte en assez long espace,
Large, quarrée, estoit une grand' place
Où la jeunesse aux armes s'esbattoit,
Piquoit chevaux, voltigeoit et lutoit,
Sautoit, couroit, defendoit la barrière,
Jusques au ciel en voloit la poussière :
[Les prochains bords à leurs cris respondoient.
Sur le portail d'un long ordre pendoient
De ses ayeux les hardis tesmoignages;
Lances, plastrons, morions et plumages,
Butins gaignez des ennemis vaincus,
Naus, gallions et leurs esprons becus,
Et des citez les portes arrachées
A grands crochets dans le mur attachées (1)].
En ce-pendant que d'œil prompt et ardant
Francus alloit le palais regardant,
Frizes, festons, guillochis et ovales,
Dicée, orné de dignitez royales,
Accompagné de deux cens jouvenceaux
D'age pareil, aux mentons damoiseaux,
Au doux regard, d'une courtoise sorte,
Vint caresser Francus outre la porte,
Le bien-veignant, et d'un visage humain
Le tient, l'embrasse et luy serre la main.
Prés de ce prince en robes solennelles
Estoit sa femme et ses filles pucelles,
Qui fil, aiguille et ouvrages legiers
Avoient laissé pour voir les estrangiers.
Comme un avril estoient belles ces dames,
En cent façons les amoureuses flammes
Qui de leurs yeux à passades sortoient
Peuples et rois d'un regard surmontoient (*a*).

a. Var. :

A qui fuzeaux et fil tout à la fois

1. Ces huit vers ne se trouvent que dans les éditions posthumes.

Tandis le Dieu qui le cœur nous desrobe,
Laissa la porte, et se mit sous la robe
De Francion; puis decochant deux traits,
L'un plein d'amours, de graces et d'attraits,
Qui doucement gaigne la fantaisie;
Et l'autre plein d'ardante jalousie,
Tirez des yeux de Francus leur lança,
Et leur raison ensemble renversa,
Troublant le sens et remplissant les veines,
Foye et poumons de soupirs et de peines (a);
Puis, en tirant et sautelant, de là
Ce faux garçon dans le ciel revola,
[Comme un larron qui, subtil en finesse,
Son larcin faict, s'escoule de la presse,
Puis, quand il est par la troupe echappé,
Se rit, joyeux, du sot qu'il a trompé,
Tout prest encor de faire autre entreprise
S'il trouve ailleurs une aussi belle prise (1).]
[Dessoubs le cœur de ces deux damoiselles
Fumoit la playe à mornes estincelles,
Les consommant et fondant peu à peu,
Comme une cire à la chaleur du feu.
De toute chose ont perdu souvenance,
Perdu sçavoir, parole et contenance,

Estoient de haste escoulez de leurs doits,
Tant ell' avoient un chaud desir en l'ame
De voir Francus; mainte amoureuse flame,
Qui de leurs yeux à passades voloit,
Gaignant le cœur, dans le sang devaloit.

a. Var.:

Les tourmentant de pensers et d'augures,
Avant-coureurs de leurs peines futures.

1. Cette comparaison ne se trouve que dans les éditions posthumes.

Car leur esprit, de merveille eblouy,
Bien loing du corps s'estoit esvanouy.
De ces deux sœurs, l'une avoit nom Hyante,
L'autre Clymène. Hyante estoit sçavante
En l'art magic; mais amour le plus fort,
Qui n'a soucy de charmes ny de sort,
De toutes deux avoit l'ame eschauffée,
Qui jà pendoit du haut de son trophée.
Elles bruloient à petit feu couvert,
Comme une estoupe ou comme un rameau vert
Qu'une artizane au point du jour allume.
Tout en un coup il entrebrûle et fume
D'un feu caché qui luit obscurement.
Ainsi amour, coulé secrètement
Dedans le cœur de ces dames blessées,
Les etouffoit de secrètes pensées;
Tantost leur joue en sautant rougissoit,
Palle tantost, tantost se blanchissoit,
Tantost tremblant de taches estoit pleine,
Le seul miroir qui tesmoignoit leur peine.]
A-tant Francus entra dans le chasteau,
Son javelot posa contre un rasteau,
Où mainte pique en son long estendue
Contre le mur au croc estoit pendue.
[Pour nettoyer son corps las et souillé
Dedans le bain tout nud s'est despouillé,
Puis comme un astre entra dedans la salle,
Brave d'orgueil et de pompe royalle.]
En ce chasteau par bandes fremissoient
Prompts serviteurs, dont les uns tapissoient
De tapis d'or les superbes murailles,
Longs arguments d'anciennes batailles;
Autres de rang sur la place apportoient
Tapis ouvrez; les autres apprestoient
Les licts enflez de couvertes velues;
Autres dressoient les viandes eslues,
Autres chargeoient les hauts buffets dorez
De grands vaisseaux d'histoires decorez,

Sur une esguière, en assez longue trace,
Des Corybans estoit peinte la race;
Comme Briare en amour furieux,
Desesperé de sa nymphe aux beaux yeux,
Alloit tout seul par mont et par boccage,
Jettant un cri comme un lion sauvage,
De nuit, de jour, errant par les buissons,
Changeoit son corps en cent mille façons,
Tant en amour forcenoit sa folie,
Pour mieux jouir de sa Cymopolie;
Mais à la fin se changeant en serpent,
A dos rompu sur le ventre rampant,
La tint serré, et l'ayant embrassée,
D'elle conçeut les ayeux de Dicée.
Sur un bassin Saturne estoit gravé,
En cheveux blancs, de vieillesse agravé,
A la grand' faux, qui avoit la machoire
Du sang des siens toute relente et noire.
Sa femme Rhée à l'autre bord estoit,
Qui pour son fils un caillou presentoit
A ce vieillard, les appas de son ventre;
Dessous ses pieds se herissoit un antre,
Où Jupiter vivoit emmaillotté
Du laict divin de la chèvre alaitté;
[Autour du bers les anciennes races
Des Corybans, bien armés de cuirasses,
Targes, boucliers, se choquant d'un grand son,
Rendoient sans bruit la voix de l'enfançon],
Craignant Saturne, affamé de nature,
Qui ses enfans devore pour pasture.
Quand tout fut prest, ce prince, pour mieux voir
Son estranger, courtois, le fit asseoir
A vis de luy, à costé de ses filles,
Aux yeux armez d'amoureuses scintilles;
Puis, selon l'ordre et l'age et les honneurs,
Qui haut, qui bas, s'assirent les seigneurs.
D'un cœur joyeux ceste gaillarde bande
Mit promptement les mains à la viande,

Et festoyant le Troyen estranger,
Le convioient doucement à manger.
[L'un est pensif, l'un parle, l'autre coupe;
Maint eschanson, emplissant mainte coupe
De vin fumeux, les tables entournoit,
Et jusqu'aux bords les tasses couronnoit.]
Incontinent que la soif fut esteinte,
Et de la faim l'avidité (1) restreinte,
Ayant le Roy pour office divin
A Jupiter versé le dernier vin,
Dieu xenien qui aux hostes preside,
La bande alors, laissant la table vuide,
Se tint debout, envieuse d'aller
Après souper deviser et baller.
Un bruit se fait : la gaillarde jeunesse,
Prenant chacun la main de sa maistresse,
S'offre à danser; maint flambeau qui reluit
Du plancher d'or vainc l'ombre de la nuit!
Le vieil Terpin, qui de fleurs se couronne,
Son dos appuye au flanc d'une colonne,
La lyre au poing, et joignant à la vois
Les nerfs frappez par l'accord de ses doits,
D'un plaisant son les invite à la danse :
Le pied certain trepigne à la cadance!
« Dieu (disoit-il) qui tiens l'arc en la main,
Fils de Venus, hoste du sang humain,
Qui dans nos cœurs, tes royaumes, habites,
Qui ça, qui là, de tes ailes petites,
Voles par tout jusqu'au fond de la mer,
Faisant d'amour les dauphins allumer,
Dont l'aspre trait a feru la poitrine
Des Dieux là haut, là bas de Proserpine;
Père germeux de naissance, et qui fais
Comme il te plaist les guerres et la paix,
Prince invaincu, nourricier de ce monde,

1. L'ardeur de manger. Je ne sçache point de mot françois plus propre, encores qu'il soit mendié du latin.

Qui du Chaos la caverne profonde
Ouvris premier, et, paroissant armé
De traits de feu, Phanète fus nommé;
Double, jumeau, emplumé de vistesse,
Porte-brandon, archer, que la jeunesse
Au sang bouillant courtise pour son Roy;
O grand demon, grand maistre, escoute-moy,
Soit que tu sois au milieu de la bande
Des plus grands Dieux où ta flèche commande,
Soit qu'il te plaise habiter ton Paphos,
Soit que ton chef tu laves dans les flots
De la fontaine Erycine, ou que, vuide
De tout souci, de tes vergiers de Gnide
Couvert de fleurs, tu aimes la verdeur,
Vien allumer nos cœurs de ton ardeur;
De ceste dance eschauffe le courage;
[Sans toi n'est rien la pointe de nostre age (*a*),
Faveur, honneur, abondance de bien,
Force de corps, sans ta grace n'est rien;
Ny la beauté, et mesme nostre vie,
Est une mort si de toy n'est suivie,
Ensemble Dieu profitable et nuysant.
Viens donc icy, comme un astre luisant,
Donner lumière à si belle entreprise,
Et ceste feste heureuse favorise]. »
Ainsi chantoit Terpin le bon vieillard;
Les baladins gaussans le cri gaillard,
Les derniers vers du chantre recoupèrent,
Et de leurs voix les soliveaux frappèrent (*b*).

a. Var. en place des neuf vers qui suivent :

Brassant sous main quelque bon mariage.

b. Var. :

Ici l'on trouve dans les éditions posthumes les vers suivants, que nous avons vus en partie un peu plus haut :

Rien ne peut tant les soucis enchanter

Seul à l'escart, appuyé contre un coin,
Veuf de plaisir, plein d'angoisse et de soin,
A sourci bas, à poitrine poussée
De longs sanglots, estoit le roy Dicée.
Un fleuve espais de ses yeux s'escoula;
Francus l'avise et ainsi luy parla :
« C'est à moy, prince, à pleurer et à traire
Tant de sanglots, à qui tout est contraire,
A qui la mer, l'air, la terre et les cieux
Sont obstinez ennemis envieux,
Qui m'ont trompé dessous belle apparence.
Il n'est rien pire aux mortels qu'esperance.
Mais toy, seigneur si sage et si prudent,
En biens, citez et peuples abondant,
Riche d'honneur et de terre fertile,
Riche de femme et de belle famille,
Ne devrois estre en ce poinct langoureux,
Ains les souspirs laisser aux malheureux. »
Dicée respond : « Las! si je n'estois père,
Hoste troyen, je serois sans misère;
Un mien seul fils a causé mon tourment,
Et s'il te plaist je te diray comment.
« Dedans ceste isle habite de fortune
Un fier tyran, la race de Neptune,

Qu'un menestrier appris à bien chanter.
De ces deux sœurs l'une avoit nom Hyante,
L'autre Clymène; Hyante estoit sçavante
En l'art magiq'; mais amour le plus fort,
Qui n'a soucy de charme ny de sort,
De toutes deux tenoit l'ame eschauffée,
Et de leurs cœurs avoit fait son trofée.
Tantost leur joue en tremblant rougissoit,
Palle tantost, tantost se blanchissoit,
Et, s'imprimant de mainte estrange tache,
Monstroit au front le mal que le cœur cache.
Jamais le front ne celle le souci
Du triste cœur que l'amour a transi.

Horrible et grand, mais homme en cruauté
Tant soit cruel ne l'a point surmonté.
Il fait meurdrir tous ceux qu'il prend en guerre,
Ceux que la mer jette contre sa terre,
Dessus l'autel de son père, et de sang
Honnit le temple. Il attache de rang
(Piteux regard!) pour parades aux festes
De ses portaux les miserables testes.
« Le fer ne peut endommager sa peau;
Il rebondit comme fait un marteau
Dessus l'enclume: en une seule place,
Près le talon, la Parque le menace.
« Mille estoient morts par sa cruelle main,
Quand moy, touché d'un cœur doux et humain,
Luy fis sçavoir que les bestes sauvages,
Tigres, lions envenimez de rages,
Qui sans raison vivent parmi les bois,
Gros animaux sans pitié ny sans lois,
S'entre-tuoient et mangeoient leur semblable;
Mais l'homme, né d'un esprit raisonnable,
Enfant du ciel, ne doit faire mourir
L'homme son frère, ainçois le secourir.
« Ce grand géan, oyant ceste nouvelle,
Enfla son fiel de colère cruelle,
Et bouillonnant, escumant et grondant,
Sans m'advertir de son courroux ardant,
Vint un matin au pied de ma muraille
Me défier en plein champ de bataille.
En telle peur soudain armer je fis
Mon jeune Orée (ainsi a nom mon fils)
L'accompagnant de bien peu de gendarmes,
Mieux equippez de courage que d'armes.
« Ce jouvencel, à qui le blond coton,
Première fleur, sort encor du menton,
Fort et hardi, fit avancer sa trope,
Et le premier assaillit le Cyclope,
Le grand Phovére (hélas! on nomme ainsi
Ce fier tyran aux playes endurci).

Mais pour-neant ce jeune enfant s'efforce,
Car du géan la monstrueuse force
Le prit captif au beau milieu des siens,
Puis, enserrant de vergongneux liens
Ses gens et luy, d'un baston les emmeine
Comme un pasteur ses moutons en la plaine.
Depuis ce temps, par un meurtre cruel,
De jour en jour a tué sur l'autel
L'un des captifs pour offrande funeste.
Ils sont tous morts! hà! je meurs! et ne reste
Sinon mon fils, qui sentira demain
La pesanteur de sa cruelle main. »
  Ainsi disoit, versant sous sa paupière
De tièdes pleurs une large rivière,
A gros sanglots entre-rompant sa vois,
Lors que Francus, le tige de nos rois,
Meu de pitié, le console et le flate,
Et luy respond : « J'aurois une ame ingrate,
Né d'un rocher ou d'un tigre conceu,
Si, mesurant le bien que j'ay receu
De toy, seigneur, à ma douleur extresme,
Pour te sauver je ne t'offrois moy mesme
Mon sang, ma vie, et ce glaive trenchant,
Assez poinctu pour punir un meschant.
Fay-moy, sans plus, apprester sur la place,
Armes, chevaux; ains que demain se passe
Il cognoistra qu'un père valeureux
A son malheur m'engendra vigoureux,
Pour ne souffrir regner une malice
Sans que mon bras vangeur ne la punisse. »
  A-tant Francus à son parler mit fin;
Puis l'eschanson ayant versé du vin
A longs filets, en l'honneur de Mercure,
Estant la nuict et profonde et obscure,
Ja les Trions commençans à pancher,
Chacun se lève et s'en alla coucher.
  Incontinent que l'Aube jour-apporte
Du grand Olympe eut desbarré la porte,

Et le Soleil, par les Heures pressé,
Eut son baudrier en biais retroussé,
De rais fourchus orné sa teste blonde,
Haut en son char, donnant lumière au monde,
Ce fier tyran à la muraille alla,
Un chevalier au combat appela.
Tyran superbe et de fière arrogance,
Le cor en bouche, en la dextre la lance
Ferme en arrest; sur le dos le harnois,
L'espée au flanc, au costé le pavois,
Sur le rongnon la dague, et sur la teste
Un morion brillant comme tempeste (*a*)
Que Jupiter élance aux mois d'esté
Sur le sommet d'une injuste cité.
[Une grand' queue à la cime attachée
Du morion ondoyoit epanchée
Dessus le dos, qui autant se rouloit
A flots rompus que le chef s'ébranloit.]
Pour son destrier pressoit la forte échine
D'une cavalle : elle avoit la poitrine
Blanche, et le front, le reste de la peau,
Hors le pied gauche, estoit de poil moreau.

a. Var. :

Traçant du ciel la voye coustumière,
Au chef coiffé d'eclatante lumière,
[Dicée envoye au gean un heraut
Pour le sommer. La colère en sursaut,
Qui renflama sa rage naturelle,
N'eut pas loisir d'escouter la nouvelle];
Prompt de vistesse à la muraille alla,
Et sa partie au combat appella,
La lance au poing, le morion en teste,
Qui, bien cresté, ressembloit la tempeste (1).

1. Les quatre vers entre crochets ne se trouvent que dans les éditions posthumes.

De tel harnois cet horrible adversaire
Estoit vestu, sans qu'il en eut affaire,
Car il portoit le fer tant seulement
Non pour s'armer, mais bien pour ornement,
Et pour jeter une horreur en la face
Du chevalier qui viendroit en la place.
Il se moquoit en fronçant le sourcy
Du bon Dicée, et luy disoit ainsy (*a*) :

b. Var., remplaçant les huit vers précédents :

Qu'une harpye en amour eschaufée
Conceut du vent dessus le mont Rifée.
Luy, tout armé, d'un saut brusque et dispos,
En la flattant, sauta dessus son dos :
Elle sentit la charge de son maistre.
« Kisse (1), *je croy que tu ne voudrois estre*
Sous autre main, ny ne voudrois changer
Ton vray seigneur pour suivre un estranger.
Long-temps y a que ta race sans vice
Fait, genereuse, à la mienne service;
Mes bisayeux ont nourry tes ayeux;
Pour ce jourd'huy rends-moy victorieux :
Va, vole, cours, la campagne pouldroye,
Que ce mignon devienne nostre proye,
Pour attacher son morion cloué (2)
Au haut du temple à mon père voué.

1. Kisse estoit le nom de la cavalle de Phovère. Kisse en grec signifie une pie.
2. Les morions des anciens avoient un clou, ou deux, ou trois, d'or ou d'argent, ou d'autre metal, sus le haut de la creste, lesquels estoient creux et cavez par dedans, où ils plantoient leurs pannaches et panonceaux, faits le plus souvent du poil de la queue d'un cheval, et quelquefois de la queue toute entiere. Tels pannaches ou plustost criniers s'appelloient ἱππουρίδες, tant pour l'ornement de l'armet, que pour donner frayeur aux ennemis. Le clou s'appelloit, avec tout le haut du morion, φάλος. Le morion qui en avoit trois s'appelloit τρυφάλεια.

« Pour champion ta sottise m'appreste,
Vieil radoté, la phrygienne teste
D'un jouvenceau, qui sçauroit mieux ramer
Comme un forçat, que, furieux, s'armer.
Pour le loyer d'une telle entreprise
Tu as ta fille à ce Troyen promise.
Pauvre chetif! ce fer, dont il mourra,

Je doubleray pour telle recompense
En tes vieux ans ton soin et ta despense;
Seule au haut bout je te feray loger
De mon estable, et par honneur manger,
Tousjours de fleurs la teste couronnée,
Si ton pied prompt gaigne ceste journée. »
Parlant ainsi, la cavalle l'ouit;
Mais pour neant son cœur s'en rejouit,
Entrebatu du desir de la gloire
Et de l'espoir d'emporter la victoire.
Car Jupiter dejà de ces deux corps
En sa balance avoit poizé les sorts;
Cil de Francus s'esleva d'une brasse,
Et l'autre à bas pendit contre la place.
Son bon demon adonc l'abandonna,
Et son mauvais en oyseau se tourna,
En qui souvent se changent les Harpyes,
Chiens à Juppin (1) *sous son trosne accroupies,*
Tousjours au guet pour punir les mortels
Qui ont pollu son temple et ses autels.
Ce triste oyseau, par un mauvais presage,
Luy rebattoit des ailes le visage,
Egraffignoit et piquottoit les mains.
Orphné les Dieux, orfraie les humains
Le vont nommant, qui d'une aile qui sonne
De nuict en l'air les credules estonne.

1. Les Harpyes et les Furies sont une même chose, qu'Apollonius rhodien dit estre les mastins de Jupiter.

Pour son douaire un tombeau luy donra (*a*).
Encor dit-on que ce banni se vante
Que le destin les Gaules luy presente,
Voire, et qu'il erre où le ciel le conduit.
Le pauvre sot, des oracles seduit,
Qui ne sçait pas que sus les choses nées
Ne peuvent rien les vaines destinées !
Créte est sa Gaule, et mes braves fureurs
Seront le but de ses longues erreurs.
« En moy ne soit la mort renouvelée
De mon ayeul le superbe Talée (1),
Qu'une Medée, en sauvant des dangers
Je ne sçay quels pirates estrangers,
Ensorcela d'un magique murmure.
Des vains destins de Francus je n'ay cure ;
Tels sots abus ne me viennent piper ;
Le fer tranchant ne me sçauroit couper,
Ny Jupiter tuer de son tonnerre.
S'il règne au ciel, je règne en ceste terre. »

Tandis Phovère en fronçant le sourci
Moquoit Dicée et le bravoit ainsi.

Ce passage n'existe que dans les éditions posthumes ; dans celles de 1578 et 1584, il est remplacé par ces quatre vers :

Qu'une Harpye en amour eschauffée
Conceut du vent dessus le mont Rifée.
Il se moquoit, en fronçant le sourcy,
Du bon Dicée, et luy parloit ainsy.

a. Var. :

A ce muguet qui fait chez toy du beau,
Dont le douaire est voisin du tombeau.

1. Ce conte est dedans le quatriesme livre des Argonautes d'Apollonius Rhodius.

De tels propos comme il s'alloit bravant,
A large pas Francus vint au devant :
« Je suis celuy que ton orgueil mesprise,
Jeune Troyen, autheur de l'entreprise,
Qui te veux faire avant le soir sentir
A ton malheur que peut un repentir.
[Va-t-en braver, de tes paroles fières,
Vieillards, enfans et pauvres filandières,
Qui tout le jour tirant le fuseau plein,
Gagnent leur vie au labeur de leur main.]
Approche-toy, tu as trouvé partie
Qui sçait comment les vanteurs on chastie (*a*).
Quoy que tu sois au combat dangereux,
Si seras-tu, Phovére, bien-heureux
D'aller victime à l'onde acherontide,
Tué des mains d'un si jeune Hectoride. »
Il dit ainsi. Le géan, d'autre part,
Sur luy ruant un terrible regard,
D'un œil qu'à peine en biais il abaisse,
De ce Troyen contemploit la jeunesse (*b*).
Ne le voyant de corps massif ny fort,
Ny de visage ou d'effroyable port,
Ny d'un semblant qui, brave, se fait craindre,
Ains d'un poil blond qui commençoit à poindre,
De gresle taille et d'œil serein et beau,
De main douillette et de mignonne peau,
Et d'un regard qui les Graces surmonte,
Il eut le front tout allumé de honte,
Retint la bride, et le tançoit ainsi :

a. Var. :

Approche donc, vien essayer la dextre
De ce Troyen destiné pour ton maistre.

b. Var. :

Le desdaignant, comme fait en sa voye
Un grand lion une petite proye.

« Jeune garçon, on ne combat ici
Pour remporter à sa mère la gloire
D'un verd laurier. Le prix de la victoire
N'est un cheval aux armes bien appris.
Le sang vaincu du vainqueur est le prix (a),
Et la cervelle en la place espandue,
Les os semez et la teste pendue,
Pour estonner par si horrible effroy
Ceux qui voudroient combatre contre moy.
Si de la mort il t'a pris une envie,
Comme ennuyé des malheurs de la vie,
Tu t'es trompé de te laisser mourir.
Chevaux perdus se peuvent racquerir;
Une maison peut nous estre rendue;
Mais quand la vie est une fois perdue,
Ensevelie en un tombeau reclus,
C'est fait: les Sœurs ne la refilent plus.]
Or, s'il te plaist d'une brave escriture
Et d'un beau tiltre orner ta sepulture,
Vien au combat, grand honneur tu auras
Quand par la main de Phovére mourras. »
[A tant mit fin à sa menace fière,
Ne sachant point que c'etoit la dernière.
Pauvre chetif! le cours de son destin
En ce lieu mesme avoit borné sa fin.]
Tandis Francus, qui le combat desire,
Songneux, dés l'aube avoit de sa navire
Fait apporter le harnois que vestoit
Troïle à Troye, alors qu'il combatoit
Contre Pelide, imitant la vaillance
Du bon Hector, et non pas sa puissance,
Que pour present Helenin luy donna
Le jour qu'au vent sa voile abandonna,

a. Var. :

N'est ny trepied, ny cheval, ny escu;
Mais bien la vie et le sang du vaincu.

Et le pria de garder telle armure,
Contre la mort assurance très-sure.
Quand le Troyen, au combat animé,
De teste en pied fut seurement armé,
Le bon Dicée en secret le conseille,
Et loin à part luy sacoute en l'oreille :
« Si de fortune, hoste troyen, les cieux
De ce meschant te font victorieux,
Et qu'à tes pieds tu l'abbates à terre,
Trenche-luy tost la veine qui luy serre
Le mol talon : de telle veine sort,
Non d'autre lieu, la cause de sa mort.
Tandis là haut Jupiter, qui ordonne
Les faicts humains, la victoire te donne;
Ja dans le ciel est filé par Clothon
Qui de vous deux doit aller chez Pluton. »
Ces champions enflamez de colère,
Icy Francus, de l'autre part Phovére,
Tous deux de garbe et de courages grans,
Donnans l'esprit aux chevaux par les flancs,
D'un masle cœur au combat s'eslancèrent,
Et leurs escus rudement enfoncèrent.
Du coup donné le rivage trembla,
La mer fremît, le fleuve se troubla;
En mille esclats les pointes acerées
Furent toucher les voûtes etherées.
[Dedans les mains leur restoit le tronçon
Qu'eux bien fermez et roides en l'arçon,
De recourir encore s'avisèrent,
Et leurs pavois par le milieu brisèrent.]
A jour ouvert le pavois se cassa,
Ainsi que glas le tronçon se froissa,
Et d'un tel heurt leurs echines courbèrent
Que les destriers sur la croupe tombèrent,
Tant d'un grand coup ils s'allèrent choquant (*a*).

a. Var. :

Tant fut leur bras vigoureux et nerveux

Puis jusqu'au sang leurs chevaux repiquant,
Haussant la bride, en fin les relevèrent,
Et de la main leurs coutelas trouvèrent (1),
Bien aiguisez, qui de l'arçon pendoient,
Et de leur trenche un acier pourfendoient.
Dessous le fer siflant comme tempeste
Ores leur joue, ores sonnoit leur teste,
Ores la temple. Un coup qui l'autre suit,
Greslé, menu, faisoit un pareil bruit
[Que les beliers qui sur les fleuves cognent
Des paux aigus, quand les ouvriers besognent
Pour faire un pont ou pour le raccoûtrer.
Coup dessus coup le belier fait entrer
Le bois piqué. Dessous le choc qui tonne,
Le creux rivage et le fleuve en resonne,
Eux, tournoyans et se suivans de près,
Versant des coups plus que la neige espais,
Qui ne tomboient, soit de pointe ou de taille,
Sans donner ample ouverture à la maille,
La denouant, rompant et decrochant.
Acier ne fer à leur glaive tranchant
Ne peut durer, ni boucle ni couraye,
Tant de leur main est horrible la playe.] (a)
Du bon Troyen le cheval fut adroit,
Qui sans frayeur tournoit en tout endroit,
Et la cavale en crainte estoit frappée,

Que sur la croupe, en arrière tous deux,
Comme arcs voûtez longuement se courbèrent,
Et leurs chevaux sur les genoux tombèrent
Comme beliers qui vont s'entre-choquant.

a. Var. : en place des 14 vers entre crochets.

Comme les fleaux qui resonnent en l'aire,
Frappans les dons de nostre antique mère.

1. L'autheur arme ces deux chevaliers à la mode de nos gendarmes françois, la lance en la main, la courte-lance ou la mace à l'arçon, et l'espée au côté.

Oyant l'effroy du sifflant de l'espée.
[Pour ce, Francus en parant evitoit
Comme il vouloit la touche qu'il doutoit,
Et le grand corps ne trouvoit avantage
De le frapper comme il avoit courage.]
L'un ressembloit à ce flot dizenier (1)
Boufi de vents, horreur du marinier,
Qui d'un grand branle en menaçant se vire,
Impetueux, sur le bord du navire.
L'autre sembloit au bon pilote expert,
Qui plus d'esprit que de force se sert;
Ores la proue, ores la poupe il tourne,
Et, vigilant, en un lieu ne séjourne,
Ains, adjoustant la vigilance à l'art,
D'un œil prudent evite le hazard.
[Ce fier gean, qui passoit d'une brasse,
Tant il fut grand, de Francion la face,
D'un pesant choq contre luy s'approcha,
Et, le pressant, l'espaule luy toucha,
L'esgratignant de legère blessure,
Et n'eust esté la trempe de l'armure,
Qui de l'acier la force rebouchoit,
Bien loin du col l'espaule luy trenchoit.
Du mesme coup, en relevant la destre
Bien haute en l'air, tant qu'elle pouvoit estre] (*a*),
Se roidissant sur les estriers, frappa
Le fin armet du Troyen, qu'il coupa
Deux doigts avant, et l'estonna de sorte
Que le tomber d'une enclume bien forte
Seroit leger au prix de ce coup-là,
Qui des arçons chancelant l'esbranla.

a. Var. :

Ce fier tyran, enorgueilly d'audace,
Qui de Francus la jeunesse menace.....

1. Les Latins l'appellent *Unda decumana*: c'est la dixième vague, la plus horrible et dangereuse de toutes.

Car il fut tel que la grand' coutelace,
Fendant l'armet, alla dessus la place
En maint esclat de flames allumé,
Laissant le poing du tyran desarmé.
[Francus, troublé de pamoison extresme,
Perdit la force en se perdant soy-mesme,
Perdit raison, contenance et couleur,
Grinçant les dents de rage et de douleur.
Dedans le tais luy tourne la cervelle;
Devant ses yeux erre mainte chandelle,
Maint tintouin aux oreilles luy bruit,
Son chef balance, affublé d'une nuit,
Et cependant son cheval le promeine,
Comme il luy plait, au travers de la plaine.
Sans respirer, sans sentir et sans voix,
D'ouvertes mains fit signe par trois fois
D'aller à terre; et, si l'aspre tempeste
De ce meurdrier eust suivy sa conqueste,
Jamais Francus aux Gaules n'eust pris bord;
Mais le géan le tenoit comme mort] (*a*).
Une palleur qui s'enfante de crainte
Des regardans avoit la face peinte,
Et le sang froid qui au cœur s'assembla
Fit que Dicée en souspirant trembla.
Mais, tout ainsi qu'on voit deux colombelles
Fremir de peur sous les griffes cruelles
De l'espervier aux ongles bien trenchans,
Qui loin du nid s'en-voloient par les champs,
Trouver de l'orge et des graines pour paistre
Leurs doux enfans qui ne font que de naistre,
Ainsi trembloient dans l'estomac les cœurs,
A longs souspirs, des deux royales sœurs

a. Var. :

Qui, maugréant, tournoit au ciel la veue,
De voir sa main au besoin despourveue;
Et toutesfois Francus il regardoit,
Et, sans bouger, riant, le brocardoit.

Qu'Amour bruloit d'une vive flaméche,
Et dans leur sang avoit mouillé sa flèche.
Tandis Francus en armes eut loisir
De se refaire et la place choisir,
Pour se venger, où le fer le plus rare
Entre-serroit la gorge du barbare.
Trois, quatre fois son cheval repiqua,
Et d'un grand heurt son ennemi choqua,
Bandé de nerfs, de muscles et de veines;
Puis, en serrant fortement à mains pleines
Son coutelas, la pointe en retourna,
Et du pommeau coup sur coup luy donna (a),
Contre la gorge, où la boucle ferrée
Du gorgerin laschement fut serrée,
Et my-pasmé sur l'arçon l'abbatit.
Avec le sang l'escume luy sortit
Loin de la gueule, à gros flots, ondoiante.
Francus le prend, le presse, le tormente,
Et tellement le courage luy vient
Que d'une main et de l'autre le tient,
Pousse et repousse, et d'un tel nœud le serre
Que des arçons tous deux tombent à terre
Comme grands pins. Le harnois fait un bruit
Dessus leur dos. La colère les suit!
Mais, aussitost que la terre pressèrent,
Plus que jamais au combat s'elancèrent

a. **Var.** :

De se resoudre et de sçavoir choisir
L'endroit certain pour avoir sa revanche.
Ore il se hausse et ores il se penche
De toutes parts, d'un œil prompt et ardant
Le corps massif du géan regardant,
Pour à son hoste en remporter la teste
Et se braver d'une telle conqueste.
Pource au combat promptement retourna
Et de la pointe en poussant luy donna.

Comme lions de puissance indomptez.
Le fer trenchant sacquent de leurs costez
Qui se cachoit d'une alumelle fine
Du long la cuisse en leur gaine ivoirine.
Entre l'ardeur, la haine et les efforts,
Une fureur leur réchauffa le corps.
Ici la rage, ici la chaude honte,
Des deux guerriers le courage surmonte,
Perd leur raison, si bien qu'à toutes mains,
A vuides coups, à coups fermes et plains
De pointe, taille et de travers ruèrent,
Et leur harnois en cent lieux declouèrent,
Si que le camp estoit partout semé
Du fer touché de leur corps désarmé.
Icy la hausse, icy tombe la grève,
La maille icy. Ces chevaliers, sans trève,
Fumant, soufflant, suant et haletant,
Playe sur playe ils se vont combatant,
Pied contre pied, sans point changer de place.
L'un de son corps se fie en la grand masse,
Ferme en son poids; et l'autre, plus gaillard,
Dispost, se fie au secours de son art.
Mais à la fin ils reprennent haleine,
Demy matez de sueur et de peine;
Puis, tout soudain, comme deux taureaux font,
Rentrent de pieds, et de bras, et de front,
L'un contre l'autre. Une horreur, une rage,
Un fier despit flamboye en leur visage,
Tantost petits, tantost ils se font grands,
Tantost courbez, tantost à demy flancs,
Dessus la jambe ores gauche, ores dextre,
Contre-avisoient où le coup pouvoit estre
Mieux assené, mais point ne se trompoient,
Car tout d'un coup ils paroient et frapoient.
Francus luy jette en l'œil droit une pointe;
L'autre, appuiant sur sa dague bien joincte
L'espée en croix, loin de l'œil repoussa
La playe au vent et le bras luy blessa.

Le sang coula de cest enfant de Troye,
Vermeil ainsy qu'est une rouge soye
Que la pucelle arrange avecques l'or
Dessus la gaze, ornement d'un trésor,
Ou tel que fut de la playe Adonine
Le sang fardeur de la rose pourprine;
Mais pour cela ne perdit la vertu.
Armé de cœur et de glaive pointu,
Le suit, le tient, l'importune et l'approche,
Comme les flots qui frappent une roche.
Luy, qui le corps de naissance avoit dur
Plus que metal ou le marbre d'un mur,
Comme rusé, par longue prevoyance,
Gardoit sa veine afin qu'on ne l'offense.
Francus, voyant que c'estoit temps perdu
D'avoir sur luy tant de coups despendu,
Ainsi qu'une aigle en roideur qui se laisse (a)
Caler à bas, ouvrant la nue espaisse,

a. Var. :

Le sang caillé de sa gorge sortit
Meslé d'escumé et de bave gluante,
Infectant l'air d'une haleine puante.
De mille coups martelez sur l'armet,
Le pommeau cheut, le coutelas se met
En cent morceaux reluisans sur la place,
Comme au Soleil les morceaux d'une glace.
Lors de cheval s'empoignent corps à corps,
Et s'embrassans à bras courbes et tors,
Se sont tirez d'une si forte serre
Que l'un sur l'autre à bas trebuche à terre
Entre-accrochez. Une fureur les suit;
Dessus le dos leurs harnois font un bruit.
Aussi soudain que la terre pressèrent,
Fiers au combat tous deux se redressèrent
Front contre front, si bien qu'à toutes mains,
A vuides coups, à coups fermes et pleins,

Dessus un cygne arresté sur le bord;
Ainsi, doublant effort dessus effort,
Sur le grand corps s'eslança de rudesse,
Adjoustant l'art avecques la prouesse;
Sous luy se rue et de près l'approcha;
La gauche main à son col accrocha,
Et de la dextre en-contre-bas le tire.
Il le tourmente, il le tourne, il le vire,
Le choque, heurte, et d'un bras bien tendu
Le tient en l'air longuement suspendu;
Puis du genou les jambes luy traverse,
Et le fait cheoir tout plat à la renverse.

De poincte, taille et de revers ruèrent,
Et en cent lieux leurs mailles déclouèrent.
Jamais Mavors, dispenseur des lauriers,
Ne vit le pair de si vaillans guerriers.
En fin, mattez de sueur et de peine,
En haletant vont ramassant l'haleine
De l'estomac que les poulmons poussoient;
Et toutefois ils se remenassoient,
Chauds de cholère et d'une ardeur ferine
Qui bouillonnoit au creux de leur poictrine.
O gloire humaine! est-il rien qu'un bon cœur
N'endure afin de se faire veinqueur!
Lors, desgainant leurs flambantes espées,
Qui descendoient à ceintures houppées
Le long des flancs en des fourreaux brodez,
Se sont encore au combat hazardez;
Comme taureaux (quand la saison nouvelle
Les appetits de Venus renouvelle)
Se vont tuant et navrant pour l'amour.
La jeune troupe est muette à l'entour,
Qui les regarde, ignorant qui doit estre
D'un tel duel le vainqueur et le maistre.
Francus, voyant que le jour luy failloit
Et que sa main pour neant travailloit,
Comme un Gerfaut qui de roideur se laisse....

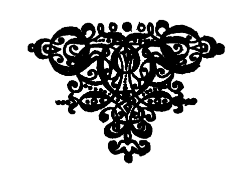
Phovére imprime, en tombant de son long,
La poudre molle. Ainsi tombe le tronc
D'un grand sapin bronché d'une montagne,
Qui de son corps imprime la campagne (*a*).
De bras nerveux et d'ongles bien crochus
Cent fois essaye à se remettre sus,
Se debatant, mais en vain il s'efforce,
Car du Troyen la vigoureuse force
Tient le genou comme victorieux
Sur l'estomac, le poignard sur les yeux.
Trois, quatre fois, de toute sa puissance
L'avoit frappé, quand il eut souvenance
Que le trespas de ce cruel felon
Estoit enclos aux veines du talon.
Pource il se tourne et promptement assène
L'endroit certain où tressailloit la veine.
Du fer poignant coup sur coup la chercha,
Et veine et vie ensemble luy trencha.
Le sang qui sort d'une vive secousse
Bien loin du corps rendit la terre rousse
A longs filets. Ainsi que d'un conduit
S'eschappe l'eau qui jallissant se suit,
Et d'une longue et saillante rousée
Baigne la terre à l'entour arrousée.
Ainsi le sang bouillonnant s'en-alla,
Et par le sang son ame s'escoula,

a. Var., en place des deux vers primitifs :

D'un chesne, oracle ès forests de Dodonne,
Quand un torrent ou la gorge qui sonne
Du vent l'abat de maint souffle bruyant.
Quittant leurs nids, les oyseaux en criant
Volent autour, courroucez qu'on leur oste
Le verd logis de leur ancien hoste.
Ainsi tomba Phovère tout à plat,
Faisant un bruit aussi haut que l'esclat
Qui rompt la nue et du son des tempestes
Fait peur aux cœurs des hommes et des bestes.

Palle d'horreur et de despit suivie,
De perdre ainsi la jeunesse et la vie.
Ce corps tout froid et affreux se roidit;
Comme un glaçon l'estomac luy froidit,
Et de ses yeux l'une et l'autre prunelle
Ferma son jour d'une nuict eternelle,
N'estant plus rien d'un tel tyran, sinon
Qu'un tronc bronché diffamé de renom.
A tant Dicé, d'une face joyeuse,
Vint saluer la main victorieuse,
Baisa Francus, le couronna de fleurs:
« Tu as (disoit) effacé mes douleurs,
Vray heritier de la gloire Hectorée,
Tuant Phovére et sauvant mon Orée.
Le bon Démon, qui de nous a souci,
Pour mon support t'avoit conduit ici,
Noble Troyen, de prouesse l'exemple,
En corps mortel digne d'avoir un temple,
Et comme Hercule adoré des humains,
Tant a d'honneur la force de tes mains. »
Comme il chantoit cet hymne de victoire,
Voici la nuict à la grand' robe noire
Qui vint aux yeux le sommeil espancher.
Le souper faict, chacun s'alla coucher.

FIN DU SECOND LIVRE.



LE TROISIESME LIVRE

DE

LA FRANCIADE

ARGUMENT

DU TROISIESME LIVRE

PAR AMADIS JAMIN.

Ce livre contient les amours d'Hyante et de Clymène. Clymène, au commencement, par grand artifice et par belles et comme justes remonstrances, s'efforce d'arracher l'affection amoureuse du cœur d'Hyante sa sœur, afin que toute seule elle puisse jouyr de l'amour du prince troyen. Ces deux sœurs vont au temple pour sacrifier aux dieux, afin qu'ils destournent toute maligne affection de leurs esprits. Le fils d'Hector va sur le rivage de la mer, où il addresse sa prière à Apollon. Leucothoé, fille de Protée, luy prophetise ses fortunes à venir, et Dicée offre au seigneur troyen sa fille Hyante en mariage, lequel le remercie, s'excusant sur le destin. Orée, fils du roy, immole une hecatombe aux dieux. Terpin chante un bel hymne à la deesse Victoire. Venus, changée en la vieille prestresse [laquelle servoit au temple] de la deesse Hecate, vient sur le chevet d'Hyante et environne tout le lict de sa ceinture pleine d'estrange vertu. Francus celèbre les funerailles d'un capitaine son cher amy (1). Clymène, furieuse, par le conseil de sa nourrice, tasche de flechir Francion par une lettre amoureuse. Cybèle, transformée en Turnien, compagnon de Francus, l'admonneste de courtiser Hyante, pour apprendre et sçavoir d'elle les rois lesquels doivent sortir de son sang. [Tous les rois de ce temps là, les pontifes et sacerdotes. se mesloient d'expiations, purgations et lustrations, et de magie, c'est à dire de la science ignorée du vulgaire, qui gist en la cognoissance des astres, et des herbes, gommes, fleurs, racines et fruicts, paroles, murmures et charactères, que nous appelons incantations magiciennes.] La mesme deesse s'en-vole après en l'antre de la Jalousie. La Jalousie infecte de son venin la poitrine de Clymène. Enfin Clymène, poursuivant son faux démon transformé en la figure d'un sanglier, s'eslance dedans le goufre de la mer. Les dieux en font une deesse marine.

1. Je me doute que l'autheur entend icy dessous quelque grand capitaine de nostre temps. Ed. 1572.



LE TROISIESME LIVRE

DE

LA FRANCIADE

L'obscure nuit (*a*), qui d'un sommeil enserre
Les dieux au ciel, les hommes en la terre,
Laissant couler froidement (*b*) sur les yeux
Une eau puisée au fleuve stygieux,
L'une sur l'autre attachoit les paupières (*c*),
Charme trompeur des peines journalières.
Mais le dernier qui tient les yeux sillés
N'alloit glissant ses présents escoulez (*d*)

a. Var. (1578) : *humide*.

b. Var. : *lentement*.

c. Var. :

Des animaux engluoit les paupières,
Trompant le soin des peines...

d. Var. : *distillés*.

Dessus le chef des deux sœurs esveillées,
De trop de soins amoureux travaillées (*a*).
Adonc Hyante à sa sœur parle ainsy :
« Mais d'où me vient, chère sœur, ce soucy (*b*)
Que ma raison a perdu sa puissance,
Que mon penser d'un autre prend naissance
Sans me resoudre (*c*), et qu'un nouvel esmoy
Me ravist toute et chasse hors de moy.
[Je ne tien plus de mon cœur que l'escorce;
Dedans s'y loge une puissante force
Que je ne puis ny penser (*d*) ny nommer,
Si ce n'estoit le mal qu'on dit aimer.
« Je songe assez pour les causes apprendre
De mon travail, et ne les puis comprendre (*e*);
Bref, je n'ay peu ny boire ny manger
Depuis le jour que j'ay veu l'estranger.
Toujours pendue en sa blonde jeunesse
D'œil et d'esprit; maugré moy je confesse
N'avoir jamais senty telle douleur,
Qui me fait perdre et sommeil et couleur.
« Depuis un jour je suis toute esperdue,
Me consommant comme neige fondue.
Ah! je me meurs! Mon mal pourtant me plaist
Et ne puis dire en quelle part il est] (*f*).

a. Var. :

D'espoir, de crainte et d'amour travaillées.

b. Var. :

D'où vient, ma sœur, que je suis en soucy.

c. Var. : *que je m'égare.*

d. Var. : *sçavoir.*

e. Var. :

En mes discours je m'efforce à comprendre
D'où vient ma peine, et si ne puis l'entendre.

f. De 1572 à 1584, ce début resta le même, sauf les quel-

Sans s'arrester, mon esprit est volage.
De ce Troyen tousjours le beau visage
L'honneur, la grace, en l'ame me revient,
Toujours, toujours et toujours me souvient (a)
De son combat et de sa main guerrière
Qui l'accompagne en sa barbe première.
« Père des Dieux, quelle aimable vertu!
Quel port il a! Comme il s'est combatu
Pour le secours de nostre frère unique!
Il est vrayment de la race heroïque!
Sa main, sa force et son cœur genereux
Monstrent assez qu'il est du sang des preux.
« Si j'estois libre, et si j'avois puissance
De vivre à moy, je ferois alliance
Par mariage à ce vaillant Troyen.
« Plustost le feu du grand Saturnien
Tombé menu la teste me foudroye,
Plustost la terre en se crevant m'envoye

ques corrections indiquées en note; mais dans les éditions posthumes on le trouve modifié de la manière suivante :

L'humide nuit, qui de son voile enferme
L'œil et le soing de l'homme, qu'elle cherme
Par les liens du sommeil oublieux,
Bouchoit par tout l'ouverture des yeux,
Mais non des sœurs, toute nuict éveillées,
De trop d'amour en l'ame travaillées.
Adonc Hyante à sa sœur parle ainsi :
« D'où vient, ma sœur, que je suis en souci,
Que ma raison a perdu sa puissance,
Que mon penser d'un autre prend naissance,
Que je m'oublie, et qu'un nouvel esmoy
Me trouble toute et m'en-volle de moy?

a. Var. :

Ravie en luy pensive me retient.
Tousjours au cœur me recourt et revient.

Sous les enfers ma demeure choisir,
Que mon honneur soit trompé d'un plaisir,
Et que, peu sage, ainsi je me marie
Sans le congé de ceux qui m'ont nourrie. »
A-tant se teut : le cœur luy est failly.
Comme ruisseaux les larmes ont sailli
De ses beaux yeux, presages de sa peine;
Quand d'autre part luy respondit Clymène,
Qui moins n'ardoit de secrette langueur
Pour le Troyen qui luy brusloit le cœur.
Mais plus que l'autre elle estoit avisée,
Qui ne vouloit une amour divisée,
Ains vouloit seule, en toute affection,
Dame, jouyr du cœur de Francion.
Pource, en mentant par un grand artifice,
Luy conseilla que l'amour estoit vice.
Ainsi son mal par fraude elle cacha,
Et l'inconstance à sa sœur reprocha.
« Où sont, ma sœur, ces responses hautaines
Que tu rendois à tant de capitaines,
Princes et rois, que pour ses gouverneurs
Crète nourrit en pompes et honneurs?
Qui, travaillez d'une amoureuse flame,
Tous à l'envi te courtisoient pour femme?
Quoy! seulement d'un courage endurci
Ne desdaignois ces maris, mais aussi
Tu mesprisois les hommes dont l'audace
Est trop cruelle encontre nostre race.
Quoy? disois-tu, comme un superbe roy
L'homme contraint les femmes à sa loy;
Non seulement les estime inutiles
A gouverner les sceptres et les villes,
Mais, sans nul tiltre et sans point commander,
Les fait filer, les laines escarder,
Ourdir et coudre, et de paroles braves
En son foyer les tance comme esclaves.
[Qu'heureuse fust Lemnos, au temps passé,
Où le pouvoir des hommes fut cassé,

Par la finesse et prouesse des femmes,
Si que les noms des hommes estoient blames.
« A labourer les terres ils servoient,
Sans autre charge, et les dames avoient
Le magistrat et seules la police,
Administroient le sceptre et la justice] (*a*).
Où sont ces mots ? Où est ce cœur si haut ?
A ton besoin le cour. ge te faut,
Qui maintenant à la première veue
D'un estranger as l'ame toute esmeue,
Et veux ton nom sans raison diffamer
Pour un pirate, un corsaire de mer,
Qui va cherchant par les ondes sa proye,
Sous faux-semblant de refaire une Troye;
Et, par amour espiant la saison
De desbaucher les filles de maison,
Au premier vent loin d'amis les emmène
Pour les laisser sur quelque froide arène;
Car, estant saoul de son premier plaisir,
Et ne voulant que changer et choisir,
Les abandonne, et, sans tenir promesse,
Marche, fuitif, où l'orage le presse.
« De tel malheur l'exemple encore vit
En ce pays d'Ariadne, qui suivit
Maugré Minos le parjure Thesée,
Tant elle fut à prendre bien-aisée.
Mais tout soudain ce pirate meschant,
De son serment et d'elle se faschant,
La quitta seule au matin endormie,
Appast des loups, au rivage de Die.
Pource, ma sœur, d'un advis sage et pront
L'honneste honte attache sur ton front,

a. Var. (1584) :

et les dames avoient
Entre leurs mains le fait de la police,
Le magistrat, les lois et la justice.

Et sans toy laisse errer à l'advanture
Des estrangers la teste si parjure. »
Ainsi disoit, dissimulant à fin
De la tromper; mais Amour le plus fin,
Qui ne se trompe, et qui passoit en elle
De nerfs en nerfs, de mouelle en mouelle,
La faisoit caute en son mal sans pareil,
Qui ne vouloit ny raison ny conseil (*a*).
A-tant du jour la lumière sacrée
Dedans la chambre estoit par tout entrée,
Quand les deux sœurs, ainçois deux beaux printemps,
Sortent du lict. Ils demeurent longtemps
A se peigner, s'attiffer, et à faire
Par le miroir un visage pour plaire;
En cent façons retordent leurs cheveux
Ondez, crespez, entrefrisez de nœuds,
Et d'un long art mille beautez s'attachent;
Puis teste et col d'un guimple elles se cachent,
Qui, bien plissé, jusqu'aux pieds leur glissoit,
Et l'air voisin de parfum remplissoit.
Ces jeunes sœurs en ce poinct habillées
D'un pas superbe au temple sont allées,
Comme à l'oracle, afin de sçavoir mieux,
Priant au ciel, la volonté des dieux (*b*) :
Ou s'ils vouloient d'une main favorable
Guarir leur playe autrement incurable,
Ou s'ils vouloient desdaigner sans secours
Leurs passions diverses en amours,
Et sans espoir entretenir leurs flames.

a. Var. :

Toute en soupçon sans conseil l'esbranloit,
Et d'appareil sa playe ne vouloit.

b. Var. :

Pour consulter à l'oracle des dieux
Sur la santé de leur mal ennuyeux.

De toutes parts une suitte de dames
Les entournoit; elles marchoient d'un train
Ainsi que fait Diane au large sein,
A qui la trousse et le bel arc ensemble
Chargent l'espaule. Autour d'elle s'assemble
Un grand monceau de nymphes qui en rond
Tournent le bal. Elle de tout le front,
Haute de col, apparoît sur la troupe
Qui va dansant dessus la belle croupe
Du mont Taygette, ou sur l'esmail d'un pré
Du fleuve Eurote à son frère sacré.
Or' ces deux sœurs malades et peu sages,
Près des autels, au devant des images
Des puissans dieux, tristes se promenoient.
Ores les yeux fichez elles tenoient
Sur la victime, et courbes et beantes
Prenoient conseil des entrailles tremblantes,
Ou les gesiers decoupez regardoient,
Et l'advenir aux devins demandoient.
Ha! pauvres sœurs, pauvres sœurs insensées!
Ny pleurs, ny vœux, ny offrandes laissées,
Ny tournoyer des autels à l'entour,
Ne guarit point le mal que fait Amour (1).
La belle Hyante avoit en sa main blanche
Un vase plein de vin, qu'elle espanche
Droict au milieu des cornes et du front
De la victime; et Clymène, qui tond
Le poil sacré de la beste, le jette
Dedans le feu : « Comme ce poil craquette,
Ce disoit-elle, et brule tout en soy,
Ainsi Francus puisse brusler de moy! »
Mais pour néant ces deux sœurs abusées
Prioient au temple en leurs vœux amusées:
Les dieux malins leurs oreilles fermoient;
Les vents en vain la prière semoient
De ces deux sœurs qui n'estoient plus qu'un songe.

1. Ces quatre vers ont été ajoutés dans l'édition de 1578.

Amour les mord, les relime et leur ronge
Cœur, poulmon, foye, et n'ont autre pouvoir
En leur malheur qu'espérer sans espoir (*a*).
Adonc Francus, que le souci reveille,
S'estoit levé devant l'aube vermeille.
De la grand peau d'un ours il s'habilla,
Un javelot en sa dextre esbranla (*b*)
Au large fer. Vandois, d'où vint la race
Des Vandomois, le suivoit à la trace.
Luy, se laissant en larmes consumer,
S'alla planter sur le bord de la mer;
Et, jettant l'œil sur les eaux Ægeennes,
Seul, regardoit si les barques troyennes
Venoient à bord; puis, voyant le vaisseau
Qui le portoit échoué (1) dessus l'eau,
Demi-couvert de falaize et de bourbe,
Les yeux au Ciel, sur le rivage courbe,
Poussant du cœur maints sanglots en avant,
Parloit ainsi aux ondes et au vent :
« Heureux trois fois les hommes que la terre
En son giron, mère commune, enserre
D'un eternel et paisible sommeil !
Si comme nous ils n'ont part au Soleil,
Ils n'ont aussi le soin qui nous martire,
D'autant facheux que tousjours il desire (*c*).

a. Var. :

Les dieux malins leurs soupirs n'escoutoient,
Ains sans effect les vents les emportoient.

b: Var. :

Du cuir pelu d'un lion se vestit;
Le dard au poing, de la chambre sortit.

c. Var. :

Ny le desir de grandeur ny d'empire;

1. Mot de marinier.

Ce meschant soin qui compagnon me suit
Me fait chercher la Gaule qui me fuit,
Terre estrangère et qui ne veut m'attendre,
Que du seul nom j'ay prise sans la prendre.
« Je suis (je croy) la maudisson des Dieux,
Qui sans demeure erre de lieux en lieux,
De flots en flots, de naufrage en naufrage,
Ayant le vent et la mer en partage,
Comme un plongeon, qui, en toute saison,
A seulement les vagues pour maison;
Des flots salez il prend sa nourriture,
Puis un sablon lui sert de sepulture.
[Ainsy la mer me porte sans effect,
Et mon voyage est tousjours imparfaict.
« Bonté des Dieux, et toy, Destin, qui meines
A ton plaisir toutes choses humaines,
Aurai-je point en repos le moyen
De rebastir le mur dardanien?
Voirrai-je point une troyenne plaine?
Voirrai-je point ceste Gauloise Seine
Qui m'est promise en lieu des larges tours
De Simoïs et Xanthe, dont les cours
Arrouzoient Troye, et d'une onde poussée
Rompoient le sein de la mer renversée?]
« Donne, Apollon, maistresse Deité
De ceux qui vont bastir une cité,
Un bon augure à fin que tu m'ottroyes
Des murs certains après si longues voyes.
Si je ne puis les Gaules conquerir,
Sans plus errer puissé-je icy mourir
Enveloppé d'une horrible tempeste;
Aux Dieux marins victime soit ma teste,
Pour sacrifice agreable à la mort,
D'un peu de sable en-tombé sur ce bord! »
Il dit ainsi, quand des ondes humides
Sortit le chœur des cinquante Phorcydes
Et tout le chœur de Glauque et Melicert,
Et Palémon à l'habillement verd,

Le vieil Triton à la perruque bleue,
Homme d'enhaut et poisson par la queue,
Tenant ès mains pour sceptre leurs tridens,
Poussent la nef de Francus au dedàns
Du prochain port. La navire poussée,
Ayant la proue et la poupe froissée,
Alloit mehaigne (1), ainsi que le serpent
Qui sur le ventre à peine va rampant,
Quand un passant du coup d'une houssine
Luy entre-rompt les ressorts de l'eschine,
Plis dessus plis, en cent ondes retors,
Siffle, retraine et retourne son corps;
En se lechant son venin il remasche,
Et renouer ensemble se retâche (*a*),
Mais pour neant, car son dos est perclus;
Ainsi trainoit le bateau de Francus.
  Hors du troupeau bien loin s'est escartée
Leucothoé, la fille de Protée,
A qui Phœbus, pour la favoriser,
Donna jadis l'art de prophétiser (*b*).
Ses longs cheveux erroient sur la marine;
Son chef estoit plus haut que sa poitrine

a. Var. :

Il sifle aigu, l'escume enfle sa joue,
Et comme il peut se reprend et renoue.

b. Var. :

A qui Phebus, amoureux d'elle, avoit
Donné l'esprit qui le futur sçavoit.

1. Mehaigne, perclus, ce que les Grecs appelloient πηρός. Nos critiques se moqueront de ce vieil mot françois; mais il les faut laisser caqueter. Au contraire, je suis d'opinion que nous devons retenir les vieux vocables significatifs jusques à tant que l'usage en aura forgé d'autres nouveaux en leur place.

Tiré sur l'eau, quand se jouant ainsy,
Francus appelle, ayant de luy soucy :
« Enfant royal, qui dois donner naissance
A tant de Rois, la seule patience
Rompt la fortune, et mal ne peut s'offrir
Qui ne soit doux, quand on le veut souffrir.
Sois courageux. Toute rude avanture
Par temps se faict douce quand on l'endure;
Pour endurer, Hercule se fit Dieu.
Tu planteras ta muraille au milieu
Des bras de Seine, où la Gaule fertile
Te doit donner une isle pour ta ville,
Gaule abondante en peuples redoutez,
Peuples guerriers aux armes indontez,
Que telle terre et plantureuse et belle,
Riche, nourrit d'une grasse mammelle.
« Or, puis qu'Amour te veut favoriser,
Son beau secours tu ne dois mespriser;
Ne t'en va donc sans courtiser Hyante,
Fille du Roy, qu'Hecate la puissante
A fait prestresse en son Temple sacré.
Amour, qui fait toute chose à son gré,
Victorieux, a navré son courage
D'un poignant trait tiré de ton visage.
Par sa magie elle peut attirer
La Lune en bas, le Ciel faire virer
A contre-cours, et des fleuves les courses
Encontre-mont rebrousser à leurs sources.
[D'un clair midy elle faict une nuict ;
Dessous ses pieds la terre faict un bruit
Quand il lui plaist, et sa force commande
A Proserpine et à toute la bande
De ces esprits, jadis hostes des morts,
Qui, plains d'oubly, revont en nouveaux corps (*a*).]
Elle, qui est de ton amour gaignée,

a. Var. (1578) :

De ces esprits qui, desdaignant les bords

Te fera voir ta future lignée,
Et tous les rois qui sortiront de toi,
Forts à la guerre et prudens à la loy,
Qui d'un long ordre et de longue puissance
Tiendront un jour le beau sceptre de France.
« Mais cependant que tu pleures en vain,
Rongeant ton cœur d'un genereux desdain
Sur ceste rive escumeuse et déserte,
Ah! malheureux! tu as fait une perte
D'un cher amy qui tousjours te suivoit.
Son esperance en la tienne vivoit,
Seur compagnon de ta dure fortune.
Las! il est mort. Junon par sa rancune
A fait de terre un sanglier grand et fort
Naistre à son dam pour lui donner la mort.
« Au poinct du jour, comme il alloit en queste,
Il a de front rencontré cette beste
Au dos rebours, aux yeux fiers et ardents,
Qui receloit la foudre entre ses dents;
D'un coup meurdrier l'a navré dedans l'aîne
Et froid et mort renversé dans la plaine (*a*).

Du fleuve Oubly, s'en vont en nouveaux corps.

Dans les éditions posthumes, ces six vers sont remplacés par ce distique :

Elle commande aux fantômes des morts
Et aux esprits qui cherchent nouveaux corps.

a. Var. :

Dedans son cœur le tien mesme vivoit,
Seur compagnon de ta fortune amère;
Las! il n'est plus : Junon par sa colère
L'a fait mourir d'estrange mort, à fin
Qu'elle empeschast le cours de ton destin;
Mais elle en vain se rouille de rancune,
La Destinée est plus que la Fortune!
[Comme il vouloit un sanglier assaillir,
A veu sa main et son espieu faillir;

« Va d'un pied viste et le fais enterrer,
Et son esprit ne laisse plus errer
Dessus le corps longtemps sans sepulture,
Qu'il ne te soit un malheureux augure.
Dessous ta main le Monde il eust soubmis,
Si le Destin envieux eust permis
Qu'il eust en Gaule ordonné ton armée.
L'homme n'est rien qu'une vaine fumée ! »
A-tant la Nymphe en parlant devalla
Son chef sous l'eau; l'onde, qui çà, qui là,
Flot dessus flot en se ridant grommelle,
D'un long tortis l'engloutit dessous elle.
Tandis Dicé, que le soin tient ravi,
De Francion le pas avoit suivi;
Deux grans levriers, yssus de bonne race,
(Fidelle guet) le suivoient à la trace ;
En abordant Francus plein de soucy,
Luy prit la dextre et le salue ainsi :
« Prince Troyen, dont la vertu première
Du père tien efface la lumière;
Quand mon païs en deux je partirois,
Et d'une part honoré je t'aurois,
Encor beaucoup je serois redevable
A ta vertu, qui n'a point de semblable.
Tu as sauvé mon enfant du danger ;
Seul tu as peu du Tyran me vanger,
Monstre cruel, engeance de malice,
Mocqueur des Dieux, mespriseur de Justice,
Qui, m'ahontant de toute indignité,
De son harnois estonnoit ma cité.
« Je t'offrirois en lieu de ta prouesse
Un grand amas de pompeuse richesse,

Le fier sanglier de sa defense en l'aine
L'a navré mort estendu sur la plaine.]

Les sept premiers vers sont dans 1578 et 1584 ; les quatre derniers ne sont que dans les éditions posthumes.

Bagues, lingots, coupes d'or et vaisseaux;
Mais tu ne veux, ô fleur des jouvenceaux,
Ta vertu vendre à si fresle despense;
Le seul honneur te plaist pour recompense.
« Le seul honneur en l'antique saison
Assit Hercule, et Thésée et Jason
Dedans le Ciel, et je t'ose promettre
Que ta prouesse encores te doit mettre
Dessus la nue, auprès de tes ayeux
Que la vertu enroolle entre les Dieux.
« Pource, estranger, la richesse mesprise;
Ne rouille point ton cœur de convoitise,
Et, comme prince aux armes bien appris,
De tes labeurs louange soit le prix.
Entre les biens les plus grands de ma ville,
Mon seul trésor (*a*) j'ay une chère fille,
Qui de beauté ne fait place à Venus,
Dont ja les ans accomplis sont venus
Qu'elle doit estre en fleur d'âge menée
Dessous la loy du nopcier Hymenée.
S'elle te plaist, nous joindrons en sa main
La tienne, afin que dès le lendemain
Tu sois espoux d'une si chaste fille,
Et de vous deux s'élève une famille (*b*)
Grande en honneurs, de ceste terre rois,
D'où tes ayeux sont issus autrefois:

a. Var. :

Entre les biens que fortune labile
M'a concedez...

b. Var. (1578) :

Si son Printemps ne te vient à desdain,
Joins par serment ta main dedans sa main,
Et de vous deux alliance se face.
De tel accord pourra naistre une race.

Car, si on croit à nostre vieille annale,
Crète de Teucre est la terre natale. »
Ainsi Dicée en le tenant luy dit,
Quand Francion luy contre-respondit:
« Prince Cretois, qui à bon droit te vantes
D'estre sorti de ces vieux Corybantes
Qui, sous le glaive et la loy qu'ils tenoient,
D'heureuse paix leurs peuples maintenoient (*a*).
En peu de mots pour si haute entreprise
Je respondray : j'auray tousjours esprise
D'un souvenir l'âme qui vit en moy (*b*),
Pour tant de biens que j'ay receus de toy,
Qui, pauvre et nud, le jouet du naufrage,
Ne m'as permis seulement ton rivage,
Mais, asseurant ma fortune et mon cours,
M'as presenté ta fille et ton secours.
« Or si j'avois puissance sur ma vie,
Si du Destin elle n'estoit ravie,
Et si j'estois porté de mon plaisir,
Je ne voudrois ton royaume choisir
Pour demeurer, ains, allegre de joye,
J'irois chercher encor ma vieille Troye,
Et me plairoit entre les vieux tombeaux
De mes ayeux bastir des murs nouveaux,
Et d'habiter la cendre de mes pères;
Mais les Destins, autheurs de mes misères,

a. Var. (1578) :

Qui par la loy leurs peuples gouvernoient,
Et par le glaive en paix les maintenoient.

b. Var. :

Qui par la loy, ame de la cité,
Gardoient leur sceptre en tranquille unité;
Puis qu'il t'a pleu sagement me semondre,
En peu de mots il me faut te respondre :
Un souvenir vivra toujours en moy.

Contre mon gré me trainent et me font
Enfoncer l'œil et abaisser le front.
Je souffre tout, ne pouvant autre chose
Contre le ciel, qui des hommes dispose (*a*).
[Ce fier destin la Gaule me promet,
Qui seulement marier me permet
En Allemagne, et non en autre place.
Du sang troyen meslé parmy la race
Du sang germain des roys doivent sortir,
Qu'on me promet le monde assujetir,
Ayant borné par le glaive leur gloire
Du rond du ciel, la mer de leur victoire (*b*).]
Donne, sans plus, à ce prince troyen
Des charpentiers, du bois, et le moyen
De rebastir une flotte nouvelle,
Pour retenter la fortune cruelle,
Et le malheur par qui tout est domté,
Qui maugré moy force ma volonté. »
Il dit ainsi. Dicée, qui prend garde
A son maintien, tout estonné regarde
D'yeux et d'esprit ce Troyen qui parloit,
Et pour son gendre en son cœur le vouloit.
En cependant son jeune fils Orée,
Pour celebrer la victoire honorée,
Et pour aux dieux s'acquiter de ses vœux,
Dedans ses parcs avoit choisi cent bœufs
Au large front, agreables offrandes,
Entiers et sains, victimes les plus grandes;
Et près la ville, en un bocage saint,

a. Var. :

Et sans gronder souffrir à bouche close
Tous les malheurs que le ciel me propose.

b. Var. :

Dont les vertus, triomphes et victoires,
Tout l'univers rempliront de leurs gloires.

Manoir des dieux religieux et craint,
Les amena. (On dit qu'en ceste place
Minos parloit à Jupin face à face,
Quand il prenoit les loix de ce grand Dieu.)
Il mit de rang les cent bœufs au milieu
Du verd bocage, et de gazons il dresse
A la Victoire un autel d'allegresse.
De tous costez errant en divers lieux,
Il amusoit son esprit et ses yeux
A regarder s'il verroit d'avanture
Quelque grand arbre esgayé de verdure.
Non guères loin sur le tertre prochain
Vit à l'escart un chesne au large sein,
Aux larges bras, qui ses branches fueillues
D'un chef superbe envoyoit jusqu'aux nues.
De ses rameaux tout le chesne esbrancha,
Et sur la cyme en trophée attacha
Du mort Gean les armes despouillées,
Cuissots sanglants, grèves de sang mouillées,
Maille, plastron, gantelets et brassards,
Le javelot, le poignard et les dards,
La large espée (*a*) et l'effroyable creste
Du morion gardien de la teste.
Devant l'autel les bœufs il assomma.
Le sang qui sort à gros bouillons fuma
Sous le cousteau qui fendoit leur poitrine :
L'un la peau crue arrache de l'eschine,
L'un les estrippe, et l'autre peu à peu,
D'une estincelle allumoit un grand feu ;
Dedans le ciel en voloit la fumée !
Quand par le feu l'humeur fut consumée,
De la chair crue, un chacun s'approcha,
Et pour manger sur l'herbe se coucha.

a. Var. :

(Car le tyran avoit accoustumé
Pour ornement d'aller tousjours armé,
Non par besoin)...

Le vin se verse, et l'escumeuse couppe
De main en main erre parmy la troupe,
Que, de bon cœur s'invitant, recevoient,
Et la moustache en la tasse lavoient.
De la cité les dames bien coiffées,
Aux doux regards, aux gorges atifées
De beaux joyaux, au riche corps vestu
D'un or broché en la soye battu (*a*),
Menoient le bal. Terpin, qui les devance,
Tout le premier mesuroit la cadance,
Chantant cet hymne, et mariant sa voix
Au luth poussé du trembler de ses doits :
« Fille du Ciel, invincible Victoire,
Dont les habits sont pourfilez de gloire,
D'honneur, de pompe, et dont le front guerrier
Est illustré de palme et de laurier;
[Qui devant toy fais broncher les murailles,
Qui pends douteuse au milieu des batailles,
Qui tout le monde estonnes de ton bruit,
Que la Loy craint, que la Justice fuit,
Quand le Renom aux ailes emplumées
Sème par tout l'effroy de tes armées,
Et quand chacun en tressaillant de peur
Attent suspens qui sera le vainqueur (1)];
[Royne, qui sœur de Fortune te nommes,
Qui tousjours pends douteuse sur les hommes
Et le conseil casses du bataillant,
Qui seule fais d'un couhart un vaillant
Et d'un vaillant un couhart, quand ta face

a. Var. :

De la cité les dames honorables,
Sortans dehors en robes venerables,
Et serenant le ciel de leurs regars,
Les mains ensemble, à petits bons gaillars.

1. Vers ajoutés dans l'édition de 1578.

Cache en nos cœurs ou le chaud ou la glace;
Tu es douteuse, incertaine et sans foy;
Tu fais, defais, comme il te plaist, un roy,
Puis le refais, et les citez tenues
Sous tyrannie eslèves dans les nues.
Tantost l'espoir, tantost la peur te suit.
Tout l'univers se comble de ton bruit,
Quand le Renom aux aisles emplumées
Sème partout l'effroy de tes armées.
Aucune fois tu flattes les humains;
Aucune fois tu coules de leurs mains
Un songe vain, faute de te poursuivre,
Et le vaincu vainqueur tu laisses vivre;
Et le vainqueur, qui te pense souvent
Tenir chez luy, ne tient rien que du vent.
Pour compaignon tu meines l'Arrogance,
Et ne sçay quelle impudente Esperance
Qui, pour gaigner aucune fois le bien
De ton voisin, te fait perdre le tien (1).]
Le sang, la mort, la colère acharnée,
Et des soldars la licence effrenée,
Et le mespris des grands dieux immortels
Suivent ton char; ce neantmoins tu es
Mère des rois, des sceptres et des villes;
Tu fais germer les campagnes fertiles
Et foisonner les costaux de raisins,
Rempart des tiens, crainte de tes voisins.
« Devant ton char, que la Crainte environne,
Marche Enyon et la fière Bellonne,
Et la Jeunesse, au sang bouillant et chaut,
Et le Peril, à qui le conseil faut.
« Sans ton secours Mars ne sçauroit rien faire.
Des fiers tyrans tu fus seule adversaire
Lors que ta mère un harnois te donna.
Pource Jupin d'honneur la couronna,
Et ne voulut par promesse asseurée

1. Ce passage ne se trouve que dans l'édition de 1572.

Que desormais son eau fust parjurée.
« Escoute-moy, vieille race des dieux :
Du bon Francus les faits laborieux
Attache au ciel en lettres immortelles ;
En sa faveur romps le vol de tes aisles,
Et, sans partir, sois en toute saison
De ce Troyen hostesse en sa maison (*a*) ! »
Il dit ainsi : la joyeuse assemblée
A jusqu'au ciel la chanson redoublée.
[C'estoit au mois que le bel an tourné
Avoit partout le printemps ramené,
Son jeune enfant, quand la terre très-belle
Comme un serpent sa robe renouvelle,
Et quand Amour pousse de toutes parts,
L'arc en la main, ses flames et ses dards ;
Quand les forests, les plaines et les fleuves,
Tertres et bois, vestus de robes neuves,
Enorgueillis de cent mille couleurs,
Pompent leur sein d'un riche email de fleurs.
Mais quoyque l'an et le printemps ensemble
Fussent trez beaux, leur jeunesse ne semble
(Bien que fleurie en mille nouveautez)
Ny au maintien, aux graces, aux beaultez
Du jouvenceau Francion, ny à celles
Qui donnoient lustre aux royales pucelles :
Comme trois lys à l'envy florissoient,
En leurs regards les traicts d'amour croissoient,
Et sur leurs fronts au vif estoient descrites
Venus, Pithon et toutes les Charites.
Ce Francion avoit un beau menton,
Crespu de soye et pareil au coton

a. Var. :

Que Styx conceut à son bord odieux,
Horrible sœur des Fureurs immortelles ;
En la faveur de Francus romps tes ailes,
Sois-luy compagne, et loin de tout meschef,
Pren-le en ta garde et luy pends sur le chef.

Prime et douillet, dont le fruitier automne
La peau des coings blondement environne.
Sa taille estoit d'un prince genereux,
Grande, heroïque et pareille à ces preux
Jason, Thesée, et à ceux qui semée
Ont en tous lieux leur vive renommée.
Sa large espaule, et sa greve et sa main,
Et le relief honneste de son sein,
Estoient si beaux, si bien faicts de nature,
Qu'on ne pourroit les tracer en peinture.
De ces deux sœurs, par un art nompareil,
Les beaux cheveux surmontoient le soleil
Enlassez d'or; semblable estoit leur joue
Au teint vermeil de la rose qui noüe
Dedans du laict, et sortoit de leurs ris
Je ne scay quel enchanteur des esprits.
De ronds tetins, messagers de jeunesse,
S'enfloit leur sein; une gaillarde presse
D'amours, d'attraits, de graces et de jeux
Une embuscade avoient dans leurs cheveux.
Le doux parler en leurs bouches habite,
Et l'homme auroit le courage d'un Scythe
Et seroit né des tigres et des ours
Qui, les voyant, ne s'alumoit d'amours.
A tant Vesper de flammes habillée
S'estoit au ciel la première esveillée,
Menant le bal des astres radieux
Qui çà et là sautent parmy les cieux (*a*)].

a. Var. (1578) :

Tous les coteaux et les bords d'alentour
Ne resonnoient qu'allegresse et qu'amour.

(Editions posthumes) :

Puis, reprenant la tasse tour à tour,
Remplirent l'air d'allegresse et d'amour.

Ces seuls distiques remplacent cinquante vers du texte primitif.

Finis les vœux qu'on rendoit à Victoire,
Voicy Venus à la paupière noire,
Mue d'amour, qui vint sur la minuict
De ces deux sœurs environner le lict.
Elle se change en la vieille prestresse,
Qui sous Hyante avoit de la deesse
Autels et temple en venerable soin;
Tousjours au guet elle escoutoit de loin
L'abboy des chiens qui d'Hecate cornue
Aux carrefours annonçoient la venue,
Quand à trois fronts affreuse elle arrivoit
Dedans son temple, où l'Horreur la suivoit.
En se couchant sur le chevet d'Hyante,
Luy dit ainsi : « D'un chesne d'Erymante
Ou d'un rocher, le rempart de la mer,
Oses-tu bien ta poitrine enfermer ?
As-tu succé des louves la mammelle ?
As-tu le cœur d'une tygre cruelle,
Cœur sans amour, sans grace ny mercy,
Qui du Troyen n'as pitié ny soucy ?
Pauvre Troyen qui a laissé sa terre,
Non, comme il dit, pour les Gaules conquerre,
Mais, tout ravy du bruit de ta beauté,
A de la mer vaincu la cruauté
Pour voir ta face, et, s'il estoit possible,
Se joindre à toy d'un lien invincible;
Et toutesfois, fière de son ennuy,
Tu vois sa playe et te mocques de luy. »
Disant ainsi, de sa belle ceinture
Du lict d'Hyante encerna la closture.
Ceste ceinture estrangement pouvoit,
Que la nature en se jouant avoit
De sa main propre à filets d'or tissue,
Et d'elle en don Venus l'avoit receue,
Quand le boiteux Lemnien tant osa
Que pour sa femme au ciel il l'espousa,
Dont est sorty tout l'estre de ce monde :
Tout ce qui noue au plus profond de l'onde,

Ceux qui d'un aile en l'air se font un train,
Tout ce qui paist la terre au large sein,
Tout animal cazanier et sauvage
Fut enfanté de ce grand mariage.
[En la tissure estoient pourtraicts au vif
Deux Cupidons. L'un avoit un arc d'if
Au traict moussu, qui tire aux fantaisies,
Craintes, soupçons, rancœurs et jalousies;
L'autre de palme avoit l'arc decoré,
Son traict estoit à la pointe doré,
Poignant, glissant, dont il cache dans l'ame
Et verse au sang une gentille flame
Qui nous chatouille et nous fait desirer
Que nostre genre entier puisse durer.
Là fut Jeunesse en longs cheveux portraicte,
Forte, puissante, au gros cœur, la retraite
Des chauds desirs; Jeunesse qui tousjours
Pour compagnie ameine les Amours.
Comme un enfant pendoit à sa mamelle
Le Jeu trompeur, la Fraude, la Cautelle,
Les Ris, les Pleurs, les Guerres et la Paix,
Trèves, discords et accords imparfaicts,
Et le Devis qui deçoit nos courages,
Voire l'esprit des hommes les plus sages.]
Quand la ceinture eut versé sa vertu
Dessus le lict, le feu qui n'avoit eu
Puissance entière au cœur des Damoiselles
Se renforça de larges estincelles,
De nerfs en nerfs, d'os en os, prit vigueur,
Puis tout soudain se fist roy de leur cœur (*a*).
[Comme le feu caché sous les fougères
Qu'au mois d'hyver les peureuses bergères
D'un devanteau vont et revont soufflant

a. Var. (éd. posthumes) :

Chaudes au cœur où le sang bouillonnoit
Par le desir qui les aiguillonnoit.

Feuille sur feuille, et, largement enflant
Poulmons et gorge, à toute peine evantent;
D'un petit trac mille flames s'augmentent
En longue pointe; à la fin un grand feu
En se suivant s'alonge peu à peu,
Brule les champs, et d'une forte voye
Jusques au ciel une fumée envoye
Trouble d'esclairs. Le feu victorieux
Règne au sommet des chesnes les plus vieux.
Ainsi d'Amour les flames allumées
De peu à peu dedans l'esprit semées
De ces deux sœurs par un traq devoyé
Un grand brasier ont au cœur envoyé.]
Incontinent que la belle journée,
Chassant la nuit, au ciel fut retournée,
Le bon Troyen, larmoyant sans confort,
Fait apprester les obsèques du mort
Qui d'un sanglier avoit l'aisne tranchée,
Et que la nymphe au sein de l'eau cachée (*a*)
Avoit enjoint de soudain enterrer,
Et son esprit ne point laisser errer
Dessus le corps privé de sepulture,
Qu'il ne servist de malheureux augure.
L'esprit humain qui son hoste a laissé
N'est pas heureux si Styx il n'a passé;
L'honneur du corps dont la vie est cassée
Est le sepulchre, et la terre amassée
Sur le tombeau qui finit les douleurs,
Et des amis les regrets et les pleurs.
Premièrement on explane une place
Large en quarré de deux cents pas d'espace,
Où au milieu on assemble un bucher,

a. Var.:

Il se frappoit de regret la poitrine,
Se souvenant que la nymphe marine...

Puis sur la cyme un lict pour le coucher.
Par les forests d'une penible traite
Va haut et bas mainte large charrette,
Qui, gemissant sous le faix, apportoit
Le bois coupé que le fer abbatoit.
Avec les coins le chesne bon à fendre
Trebusche icy; on laisse là descendre
Avec grand bruit de la cyme des monts
Touffus ormeaux, trembles aux larges fronts.
[Contre le til la mordante cognée
Coup dessus coup resonne embesoignée,
Et plat à terre on laisse devaler
Les gras fousteaux faciles à bruler.]
Le sapin tombe, et le pin plus utile
Pour voir la mer; puis on dresse une pile
Bois dessus bois, nourisson des forests;
Tous les costez sont parez de cyprès,
Le bas de pin, et de chesne le faiste:
Dedans le ciel le bucher a la teste!
[D'une autre part ses plus loyaux amis
Sur les charbons des chaudrons avoient mis.
La flamme esparse autour du ventre large
Fait bouillir l'eau; les uns prennent la charge
D'oindre et laver le corps froid, triste deuil!
Autres après le couchent au cercueil,
Et, souspirant, ils arrousoient leurs armes,
Le corps, la bière et la terre de larmes.
Le bon Francus, pleurant et sanglotant,
De son amy la teste alloit portant
Melancholique et triste de pensées.
Les uns portoient des torches renversées,
Autres chantoient les faits du demi-dieu.
Mais aussitost qu'ils arrivent au lieu
Où il falloit que la flame soudaine
Le devorast, une tristesse humaine,
Un long souspir entre-baigné de pleurs,
Un triste cri, presage des malheurs,

Venant d'une ame en longs souspirs attaincte,
Dedans le ciel envoya sa complainte.]
Dessus couché, au plus haut du sommet
De ceste pile, en larmoyant on met
Le corps tout froid, office pitoyable (a).
Tout ce qu'il eut en sa vie agreable
Y fut jetté, autant qu'en permettoit
Le bien troyen que l'exil agitoit.
 Francus, qui tient une torche fumeuse,
Boute le feu ; la flamèche gommeuse
D'un pied tortu rampant à petit saut,
En se suivant s'en-vole jusqu'en haut ;
Le bois craquette, et la pile allumée
Tomba sous elle en cendres consumée,
Le vent soufflant du soir jusqu'au matin.
 Incontinent le vieil prestre Mystin,
Qui du corps mort, soigneux, avoit la garde,
Lave la braise et la cendre boivarde,
Choisit les os, et les enferme au sein
(Sacré tombeau) d'un vase fait d'airain ;
Puis arrousa par grand' ceremonie
D'une saincte eau trois fois la compagnie ;
Les derniers mots de l'obseque acheva.
A-tant se teut, et le peuple s'en-va.
 Francus, qui veut sous les ombres descendre,
Tond ses cheveux, les jette sous la cendre
Du trespassé, cent fois la rebaisant :
« Cher compagnon, pren de moy ce present,
Triste tesmoin de ma fatale perte. »
Disant ainsy, la cruche il a couverte
De ses cheveux, qu'il avoit autrefois

a. Var. :

Sur cette pile, au plus haut du sommet,
Plein de parfums en larmoyant on met
Le corps du mort, office charitable !

Promis en vœux au grand peuple gaulois (*a*),
Au dieu de Seine et aux nymphes compagnes
Qui de Paris (1) arrousent les campagnes.
[« Nous n'irons plus, comme nous soulions faire,
Tous deux seulets en un lieu solitaire,
Loing de la troupe ensemble deviser;
D'un dur sommeil il te faut reposer.
La mort te tient, de silence suivie,
Et maugré moy je traine ceste vie,
Qui m'estoit douce alors que je pouvois
Voir ton visage et entendre ta voix.
Soulagement de ma fortune extresme,
Cher compagnon, ainçois second moy mesme,
Je te supply, ne te faches de quoy
Plus grands presents tu n'as receu de moy,
Qui suis banny sans foyer et sans terre,
Qui pour partage ay la mer et la guerre.
« Mais si le Ciel, qui predit mon bonheur,
Me faict un jour de ce peuple seigneur
Que Seine embrasse en son giron fertille,
Je bastiray en ton nom une ville
Et couvriray d'un tombeau solennel
Tes os couchez en repos eternel. »
A-tant se teut. Les larmes respandues,
Dessus la face en roulant descendues,
L'une sur l'autre à gouttes se hastoient,
Et les souspirs l'estomac luy battoient,
Blasmant la mort d'une plainte profonde,
Qui rien de bon ne laisse vivre au monde.]

a. Var. :

Vouez au Dieu qui baigne les François.

1. Il est permis aux dieux, aux morts, aux pontifes, aux devins et aux poëtes, en leur fureur, de prevoir l'advenir et les noms qui ne sont encore imposez aux choses. Voyez les Commentaires de Virgile, au sixiesme, sur ce passage : *Portusque require Velinos.*

Ce triste office à l'envy regardoient
Les jeunes sœurs qui leurs beaux yeux dardoient (*a*)
Sur ce Troyen, dont les larmes jettées
Avoient beauconp les graces augmentées.
Bref, le voyant ensemble bon et fort,
Plus que devant Amour gaigna le fort
De leur raison par les sens renversée,
D'un trait nouveau reblessant leur pensée;
Mais plus Clymène ardant il retouchoit,
D'autant que plus sa flame elle cachoit.
De toute chose elle perd la memoire,
Se perd soy mesme; une tristesse noire
Bien loin du corps desroba son esprit,
Qui de pensers seulement se nourrist (*b*).
D'un feu secret elle escoule ses peines
Aux nerfs, aux os, aux muscles et aux veines,
Et dans le foye, où la playe se fait
Grande en douleur, quand Amour de son trait
Blesse un amant, et bref depuis la plante
Jusqu'à la nuque un soucy la tourmente,
Poingt, frape, bat. Elle, qui sent parmy
Ses propres os loger son ennemy,
Pense et repense, et discourt en sa teste;
Son penser vole et jamais ne s'arreste,
Deçà, delà, virant et tournoyant.
Comme l'esclair du soleil flamboyant
Sortant de l'eau naguères respandue

a. Var. :

Tandis les sœurs d'un regard tout ravy
Jettoient les yeux et le cœur à l'envy.

b. Var. :

Son esprit, plein d'une tristesse noire,
L'effaroucha d'imaginations,
Troublant son sang d'estranges passions.

Dans un chaudron à la panse estendue (*a*),
Ce prompt esclair, ore bas, ores haut,
Par la maison sautelle de maint saut,
Et bond sur bond aux soliveaux ondoye,
Pirouettant d'une incertaine voye,
Et fait courir ses longs rayons espars
De place en place errer de toutes pars.
Ainsi discourt sans arrest de pensée
De trop d'amour la pucelle offensée;
Sur maint penser maint autre redoubla,
Mais cestuy-cy le meilleur luy sembla :
Ce fut de prendre une chambre secrette,
Et loin à part pleurer toute seulette.
  Dessus un coffre à bouche se coucha;
Puis quand Phebus en la mer se cacha,
Se jette au lict, Le sommeil qui la presse
Fit pour un temps à son mal prendre cesse,
Mais pour-neant : car le songe trompeur,
Entre-meslant l'esperance en la peur,
Vint l'effroyer comme il a de coustume
D'effroyer ceux de qui la playe fume
Dessous le cœur, quand un extresme ennuy
Commande au corps et regne tout en luy (*b*),
  Elle songeoit, pleine d'amour extresme,
Entre-dormant, que Francus de soy-mesme
Estoit venu en Crète pour oser

a. Var. (1578) :

Qui rebat l'onde au giron respandue
D'un creux chaudron à la panse estendue.

(1584) :

Qui rebat l'onde, à lumière eslancée,
Dans le giron d'une cuve versée.

b. Var. :

Dessous le cœur, quand le mal chaleureux
Par le sang traine un ulcère amoureux.

Prier son pere afin de l'espouser,
Et que, la dextre en la dextre ayant mise
De l'estranger, la luy avoit promise;
Que par courroux desdit il s'en estoit;
Que le Troyen pour elle combatoit
A toute force, et que, tout bouillant d'ire,
Il la trainoit en sa creuse navire,
Bien loin de Crete, en la profonde mer,
Et que son pere ardant faisoit armer
Mille vaisseaux afin de la poursuivre,
Et le larron ne laisser ainsi vivre;
Que le rivage estoit remply de feus,
D'armes, de nauz et de peuples esmeus,
Faisant grand bruit, et ce bruit la reveille.
Or, comme Amour traistrement la conseille,
Devant le jour hors du lict se leva,
Et par sa chambre à tastons elle va,
Touchant les murs d'une main incertaine,
Et ramassa son esprit à grand' peine,
Que le sommeil du corps lui destacha;
Puis derechef au lict se recoucha,
D'amour, de peur et de rage frapée,
Où de rechef le songe l'a trompée.
Tousjours au cœur Francus lui revenoit,
Et le maintien qu'en parlant il tenoit,
Quel geste il eut, quel port et quelle face,
Et quelle fut la douceur de sa grace,
Quelle sa robe et quel fut son parler,
Ses doux regards, sa taille et son aller,
Son menton crespe et sa perruque blonde.
Elle pensoit qu'il n'y eust prince au monde
Pareil à luy; tousjours sa douce vois,
Ses doux propos et ses devis courtois,
Comme pasmée et pleine de merveille,
Coup dessus coup lui refrappoient l'oreille.
Aucunefois elle songeoit errer
Par les deserts, et seule s'egarer
Parmy rochers, rivières et bocages,

Sans compagnie, entre bestes sauvages,
Et que Francus, amoureux estranger,
Le fer au poing la sauvoit du danger.
[Aucunes fois, après l'avoir vengée,
L'offroit luy mesme afin d'estre mangée,
Puis hors des dents des lions la sauvoit,
Et son secours luy nuisoit et servoit.]
Tout en sursaut elle s'est resveillée,
Nuds pieds, sans robe, affreuse, eschevelée;
Puis s'accoudant dessus le coin d'un banc,
Mille souspirs repoussa de son flanc :
« Pauvrette moy! en quel effroy m'ont mise
Ces songes, las! qui toute nuict m'ont prise.
L'ame m'en tremble, et le cœur m'en debat :
Crainte et amour me font un grand combat.
Certes je suis toute autre devenue
Que je n'estois; je crains que la venue
De ce Troyen ne m'apporte malheur
Comme en songeant il m'apporte douleur!
Tousjours j'y pense! heureuse et plus qu'heureuse,
Si forcenant je n'estois amoureuse,
Et si jamais pour eviter la mort
Le fils d'Hector n'eust touché nostre bort. »
Comme au printemps on void une genice,
Qui n'a le col courbé sous le service
Du premier joug, courir parmy les champs,
A qui le tan aux aiguillons trenchans
Pique le flanc et la pousse en furie;
Ny les ruisseaux, hostes de la prairie,
Forests ni fleurs, bocage ni rocher,
Ne la sçauroient engarder de moucher,
De toutes parts vagabonde et courante :
Ainsi Clymène, en son esprit errante,
Court et recourt, et n'est jamais osté
Le poignant trait qui navre son costé.
« Que dois-je faire? où iray-je? dit-elle;
Pour me guarir personne ne m'appelle!
Je meurs sans aide, et si je ne veux pas

Que sœur ni frere entende mon trespas,
Faut-il qu'en pleurs je distille ma vie!
Que de ma sœur ainsi je me desfie,
Qui seule fut mon conseil autrefois,
Qui m'aimoit seule, et que seule j'aimois!
Helas! faut-il que mon mal je lui conte!
Et quoy, Clymène, auras-tu point de honte
De confesser qu'Amour soit ton veinqueur,
Que tu voulois lui arracher du cœur,
Quand l'autre jour par un fin artifice
Tu luy prouvois qu'aymer estoit un vice?
Non! c'est tout un. Des parents l'amitié
Va surmontant Amour de la moitié (*a*);
Et si elle est de Francus amoureuse,
Me fera lieu, me voyant langoureuse.
Pauvre abusée! hé! ne sçais-tu pas bien
Que les parens desrobent notre bien,
Et que pour eux entier ils le desirent,
Joyeux au cœur quand les autres souspirent?
Ce n'est qu'un sang que ma sœur et que moy:
Elle prendra pitié de mon esmoy!
Foy ni pitié ne regnent plus en terre,
Et le parent au parent fait la guerre!
Las! que feray-je? Il vaut mieux la tenter:
Le secours vient en voyant lamenter.
Il n'y a louve aux forests, tant soit fiere,
Qui ne soit douce aux pleurs d'une priere,
Helas! on dit en proverbe souvent:
Prière et pleurs se perdent comme vent!
Oui! si l'on prie une ame inexorable;
Mais ma sœur est et douce et pitoyable.
Au pis aller, je ne saurois sentir
En l'essayant que honte et repentir. »
En la façon qu'elle estoit habillée,

a. Var.:

Il ne m'en chaut, elle aura son retour;
La parenté doit surmonter l'amour,

Nuds pieds, sans robe, affreuse, eschevelée,
Delibera contre le mal d'amours
De voir sa sœur et demander secours.
Elle courut comme son pied la porte.
Mais aussi tost qu'elle fut à la porte,
Se recula; comme le pelerin
Qui de fortune a trouvé par chemin
Un long serpent timbré d'une grand'creste
Qui le menace et s'enfle de la teste,
Et fait mourir les herbes du toucher:
Il se recule et n'ose en approcher.
  Ainsi tourna la pucelle en arrière.
Dessus la langue elle avoit la prière,
La larme à l'œil, le soucy sur le front,
Dedans l'esprit un pensement profond,
Et maint sanglot se crevoit en sa bouche;
Quand trop d'amour qui la touche et retouche
Qui compaignon ses pas alloit suivant,
Fit avancer ses jambes en avant;
Et derechef la honte les recule;
L'honneur la gèle et le desir la brule.
Trois fois Amour la voulut faire entrer,
Honte trois fois vint ses pieds rencontrer;
Trois fois revient et trois fois s'en retourne;
Son pied douteux, qui maintenant sejourne,
Maintenant va comme Amour le seduit,
Porté d'ardeur, derechef la conduit,
Et la vergogne encores la repousse.
  Ce dieu qui bat d'une forte secousse
Son cœur douteux si bien la fourvoya,
Que dans la chambre en fin la convoya
En gemissant, comme une fiancée
Qui dès long temps a lié sa pensée
Au jouvenceau qui debvoit l'espouser,
Que la mort fait en terre reposer (*a*),

a. Var. :

A son amant, qui, premier qu'appaiser
Sa flame, est mort avant que l'espouser.

Elle, de dueil et d'amour enflammée,
Lamente seule en sa chambre enfermée,
[Secretement, de peur que ses regrets
Ne soient oüis des passants indiscrets,
Qui de brocards piqueroient la pauvrette.
Elle en esprit son fiancé regrette]
D'un cry muet, à bouche close. Ainsi
Pleuroit Clymène, et cachoit son soucy.
Pour raconter sa douleur, qui n'a trève,
Ores au bout de sa langue s'eslève
La voix poussée et aux lèvres lui pend,
Ores tombée aux poumons redescend,
Sans nul effect, car le son, qui ne touche
Langue ny dent, ne desserroit sa bouche:
Ainsi qu'on void les fantaumes de nuit
Béer (1) en songe et ne faire aucun bruit.
Or, comme Amour en fureur l'importune,
Sans declarer à sa sœur sa fortune,
Seule en sa chambre en haste s'en reva,
Où de longs pleurs sa poitrine lava.
A ses soupirs la bride elle destache,
Rompt ses habits, ses cheveux elle arrache,
Esgratignée, et d'un esprit transi
Pensoit, douteuse, et repensoit ainsi:
« Que dois-je faire? helas! en quelle peine
Me tient Amour! Hà! chetive Clymène,
Tu vis sans vie, et, folle, tu n'as soin
(Cruelle à toy) de toy-mesme au besoin!
Las! puis qu'Amour ta part ne favorise,
Par la fureur conduy ton entreprise.
Quand la fortune en se jouant nous pert,
Pour la raison le desespoir nous sert.
Dois-je prier un homme qui peut-estre
Ne sçait mon mal? Si je luy fay parestre,
Il trahiroit mon amour sans guerdon.
Il est issu du roy Laomedon,

1. Ouvrir la bouche sans parler.

Inceptus clamor frustratur hiantes.

Prince sans foy, et luy prendroit à gloire
De me tromper, et en feroit victoire.
Dois-je me plaindre et ma sœur retenter ?
Cela feroit son ardeur augmenter ;
Car je sçay bien (Amour m'a fait sçavante)
Que Francion est amoureux d'Hyante,
Et que ma sœur ce Troyen aime mieux
Que son cœur propre et le jour de ses yeux.
Je n'en sçay rien, seulement je m'en doute :
L'amant douteux toute parole escoute.
Dois-je par fraude et par dol controuver
Qu'au fond du cœur ma sœur laisse couver
Un feu peu chaste, et le dire à mon frère ?
En le disant, il me seroit contraire ;
Pour un soupçon ne voudroit un discord
Contre celuy qui l'a sauvé de mort.
Je souffre trop sans donner cognoissance
De mon travail ; la seule patience
Est le remède : un feu, souventefois,
Meurt de son gré quand il n'a plus de bois.
Pensers et pleurs apprestent la matière
A mon brazier ; il faut que toute entière
En liberté je me redonne à moy :
Un amoureux sur luy n'a point de loy !
Plus fil à fil ses liens il desserre,
Et plus Amour à la chaine l'enferre.
A tous venans dirai-je mon malheur ?
Dire son mal allège la douleur.
Non, ny mon sang, mon honneur ny ma race
Ne veulent point que fable je me face,
Et que chacun, d'un cœur dissimulant,
Flatte mon mal, et puis, en s'en allant,
Me deshonore, et, tançant sa famille,
Par mon malheur fasse sage sa fille.
[Donc que feray-je ? Irai-je en autre part
Comme bannie ? Amour, qui tient le dard
Dedans mon cueur en si profonde playe,
Ne permet point qu'autre pays j'essaye ;

Puis, pour passer meint fleuve et meint rocher,
Je ne sçaurois de mon flanc arracher
Ce trait qui met la tristesse en mes veines,
Mon cueur en feu et mes yeux en fontaines.
Pour le meilleur, Clymène, il faut mourir,
Et par la mort ton amour secourir. »
Comme en son cœur elle pensoit la sorte
De se tuer, ou d'une sangle forte
Pendre son col au bout d'un soliveau,
Ou se percer l'estomac d'un couteau,
Ou s'estoufer au plus profond des ondes,
Ou s'en-aller par les forests profondes,
Par les deserts de rochers enfermez,
Servir de proye aux lions affamez,
Une poison luy sembla la meilleure
Pour destacher son ame tout à l'heure
Loin de son corps, et du corps le souci.
D'un pesant pas et d'un pesant sourci,
Cruellement de passions outrée,
Elle est pleurante au cabinet entrée
Où tout le bien que plus cher elle avoit
D'un soin de femme en garde reservoit.
Sur ses genoux elle mit une quesse,
Puis mit la clef en la serrure espesse;
La clef tourna, la serrure s'ouvrit.
Là, choisissant entre mille, elle prit
Une poison qu'on dit que Promethée
A de son sang autrefois enfantée,
Quand le vautour, tout herissé de faim,
A coups de bec luy deschiroit le sein.
[Le sang coula dessus la terre mère;
Le soleil chaud, qui toute chose esclaire,
Luy donna force, accroissance et vigueur.
Elle a de tige un coude de longueur;
Rouge est sa fleur, sa fueille un peu noirastre,
Que la sorcière et la fausse marastre
Sçavent cueillir de leurs ongles trenchans,
Disant dessus des mots qui sont meschans,

Voire et qui font, quand la lune décline,
Hors des enfers retourner Proserpine (*a*).
  Quand elle vid telle forte poison,
S'évanouyt de longue pasmoison,
Rouant les yeux et horriblant la face,
Et de ses pieds trepigna sur la place.
Un spasme avoit tous ses nerfs estendus.
Elle cria; ses cris sont entendus
De sa nourrice, à qui, dés son enfance,
Elle portoit honneur et reverence.
Or, de fortune, elle estoit près de l'huis.
Clymène avoit raconté ses ennuis
Un jour devant à la vieille chenue,
Qui, se doutant d'une mesavenue (*b*),
Tousjours en peur de sa fille vivoit,
Et, pas à pas, soigneuse la suivoit.
D'un coup de pied la porte elle a poussée,
Puis, en voyant la pucelle pressée
De traits de mort, d'un parler redouté,
Luy a l'espoir dans le cœur rebouté,
La conseillant : « O princesse bien-née,
En quel malheur tourne ta destinée?
Suy la raison : le Destin ne peut rien
Sur l'homme autheur de son mal et son bien.
[Nous sommes seuls maistres de nos fortunes;
Comme il nous plaist, ell' sont blanches ou brunes,
Et le grand Dieu, bon père des humains,
Le franc arbitre a mis entre nos mains.

a. Var. :

Et n'est poison qui si prompte delivre
Loin de son ame un corps fasché de vivre.

b. Var. :

Or' de fortune à l'huis elle escoutoit:
Car la pucelle un peu devant s'estoit
A sa nourrice en segret découverte.
Ceste nourrice, en doute de sa perte.

Sans nous lier aux etoiles celestes,
Dont les vertus ne nous sont manifestes,
Ny au destin, qui ne peut nous borner.
Bien que le ciel il fasse retourner
Et les saisons en leur temps il ramène,
Il ne peut rien sur la prudence humaine,
Si non d'autant qu'elle luy donne lieu.
Nostre vouloir en nous est nostre Dieu.]
Je ne dy pas que le sort n'ait puissance
Sur tout cela qui çà bas prend naissance,
Mais on le peut corriger par conseil,
Et à la playe apposer l'appareil :
Chacun y sert à soy-mesme de guide.
Amour ressemble au scorpion homicide,
Qui blesse l'homme. A la playe qu'il fait
Luy-mesme sert de remède parfait.
« Donc ne crains point ton malheur faire entendre
A ce Troyen qui met ton cœur en cendre.
Il est trop beau pour n'estre point espris (*a*);
Il est neveu de l'amoureux Pâris,
Juge courtois, qui, vuidant la querelle,
Donna la pomme à Venus, la plus belle.
Tous ses ayeux, grands princes genereux,
Furent jadis des beautez amoureux,
Troë, Dardan et le beau Ganymède.
Contre l'amour on trouve assez remède,
Quand la raison se veut évertuer,
Et non ainsi laschement se tuer.
Bagues, joyaux et robbes bien-ouvrées,
Avec argent sont tousjours recouvrées
Quand on les perd; rien n'est icy perdu
Qui ne puisse estre à son maistre rendu,
Mais par argent ne s'achette la vie
Quand une fois la Parque l'a ravie.

a. Var.:

Et qui de race à l'amour est appris.

[C'est un thrésor qui n'a point de pareil.
Garde donc bien les rayons du soleil.
Si tu pensois, quand la tombe nous serre,
Qu'on cultivast les vignes sous la terre,
Qu'on labourast les champs, que les saisons
De leurs présents remplissent les maisons,
Tu es trompée. Une nuit éternelle
Règne partout, et tout renferme en elle.
« Le jeu, l'amour, ne vivent plus là bas;
Ce n'est qu'horreur, que tombeaux, que trépas,
Faute de jour, frayeurs, silences sombres,
Et vains esprits qui volent par les ombres (*a*).]

a. Var. :

A partir du vers : *Et non ainsi lâchement se tuer*, le texte est ainsi conçu dans l'édition de 1578 :

L'âme couarde et vilaine s'offense,
Toujours la bonne au mal fait resistance.
L'homme est bien sot qui tombe en desespoir;
Rien n'est perdu qu'on ne puisse ravoir.
Champs et maisons, et bagues bien ouvrées
A force d'or sont toujours recouvrées.
Par la fortune on perd le bien mondain,
Par elle mesme on le racquiert soudain.
Mais nos trésors ne rachètent la vie
Quand une fois la parque l'a ravie.
Quand elle dort en un tombeau reclus,
C'est fait, les sœurs ne la refilent plus.
Il faut descendre aux bords acherontides,
Voir Rhadamante et les trois Euménides,
Et le palais du frère du sommeil.
Doncques jouis des rayons du soleil,
Et, sans descendre en l'abysme profonde,
Demeure vive hostesse de ce monde.
Le jeu, l'amour, ne vivent plus là bas;
Ce n'est qu'horreur, que tombeaux, que trépas,

Tu es, Clymène, encore en ton printemps,
Tu n'as d'amour senty les passe-temps
Ny les plaisirs du chaste mariage.
Garde-toy donq pour un meilleur usage;
Tente Francus et fay-luy par escrit
Sçavoir le mal qui ronge ton esprit. »
  De tels propos la fille elle admoneste.
Prompte au conseil, la pucelle fut preste :
Trois fois la plume elle prit en ses dois,
Et de la main luy tomba par trois fois;
Trois fois elle eut la bouche ouverte et close,
Puis, soupirant, cette lettre compose,
Et la voulut de tels mots ordonner :
  « Salut à toy, qui me le peux donner.
L'aveugle archer m'a tellement blessée
De ton amour le cœur et la pensée
Que je mourray si guarir tu ne veux
D'un prompt secours le mal dont je me deulx,
Amour m'a faict en ce papier t'écrire
Ce que l'honneur me deffendoit de dire,
Et j'ay ma bouche ouverte mille fois,
Mais la vergongne a retenu ma vois.
  « A cet escrit vueilles donques permettre
Ta blanche main. L'ennemy lit la lettre
De l'ennemy; la mienne vient d'aimer,
Qui de pitié te devroit enflamer.
[Si tu t'enquiers en quoy le temps je passe:
Songer, resver, repenser en ta grace,
Et, me perdant, t'engager mon desir,
Est seulement le tout de mon plaisir.

Faute de jour, frayeur, silences sombres,
Et vains esprits qui ne volent qu'en ombres.

Dans l'édition de 1584, la même version est conservée, sauf les quatre derniers vers, qui ont disparu.

Les éditions posthumes ne donnent que les vers 5 à 12 de la variante de 1578, et les vers 17 et 18, dont le premier mot, *Et*, est remplacé par *Donq*.

Soit que le jour de l'Orient retourne,
Soit qu'à midy dessus nous il sejourne,
Soit que la mer le reçoive à coucher,
Je pense en toy, et si n'ay rien plus cher
Que de me paistre en ta vaine figure.
Ainsy pour toy cent passions j'endure,
Et sans pouvoir ny veiller, ny dormir,
Seule en mon lict, je ne fais que gémir.
Que ne me fist Diane la pucelle
Mourir le jour, d'une flèche cruelle,
Que je te vy? Le temps vescu depuis
N'est qu'une mort vive de mes ennuis (*a*).]
Comment vivroy-je? Ah! mon ame affolée,
Laissant mon corps, en la tienne est allée.
Je suis perdue, et ne me puis trouver;
J'ay beau les sorts des sorciers esprouver,
Rien ne me sert, ny herbe ny racine;
Tu es mon mal, tu es ma medecine,
Tu es mon roy, de toy seul je despens,
Je meurs pour toy, et si ne m'en repens.
« Ayes pitié d'une fille amoureuse;
La volupté sur toutes doucereuse
C'est en amour cueillir la prime fleur,
Non un bouton qui n'a plus de couleur.
Tu me diras que je suis indiscrette,
Comme nourrie en ceste isle de Créte,
Où Jupiter de tant d'amours espris
Le premier laict de sa nourrice a pris
[Et que je suis d'Ariadne parente,

a. Var.:

Dans les éditions de 1578 et 1584, le 3e et le 4e vers sont ainsi conçus:

Te rechercher, t'engager mon desir,
Est mon seul bien, mon tout et mon plaisir.

Les quatre derniers vers sont retranchés.

Fille à Minos, qui d'amour violente
Oza son père et son pays changer
Pour un Thésée, un parjure estranger].
Certes, ce n'est ma terre ny ma race
Qui me contraint, c'est seulement ta face
Et ta jeunesse, et ton œil nompareil.
Malheureux est qui ne voit le soleil
Quand il esclaire, et son œil tourne arrière
Pour ne jouir de si belle lumière!
[Oste ton front, oste moy tes beaux yeux,
Oste ta taille égale aux demy-dieux,
Ton entretien, ton maintien, ta parole,
Et, qui plus est, ta vertu qui m'affole,
Tu esteindras de mon cœur le flambeau;
Mais, te voyant si vertueux et beau,
Je t'aimerai d'ardeur insatiable,
Et, si je faux, tu en es punissable.]
Je ne crains point, comme les dames font,
De m'appeller femme d'un vagabond,
Pauvre fuitif qui n'a maison ny Troye;
Il ne m'en chaut, las! pourveu que je soye
A ton service et tu daignes m'aimer,
Soit que tu vueille espouse me nommer,
Soit ton esclave, et deussé-je, amusée,
Tourner ton fil autour d'une fusée.
Labeurs presens et futurs je reçoy,
Pourveu, Troyen, que je puisse estre à toy.
Je ne craindray tes perilleux voyages,
Terres ny mer, tempestes ny orages;
Ou, si j'ay peur, j'auray peur seulement
De toy, mon tout, et non de mon tourment.
Si je peris, au moins en ta presence
Je periray; ou ta cruelle absence
(Si tu ne veux pour tienne m'acquerir)
Cent fois le jour me tu'ra sans mourir.»
De tels vers fut son epistre achevée,
Puis la scella d'une agathe engravée,
La mit au sein de la nourrice, et lors

Une sueur ruissela de son corps.
Avec la lettre encor' luy baille l'ame
Pour luy porter, et my-morte se pâme.
  Tandis Cybèle avoit changé de peau,
Et transformé son vieil corps en un beau,
Prenant la face et la voix et la taille
De Turnien (qui depuis la muraille
Bastit de Tours et la ville fonda).
Lors de tels mots Francion aborda :
  « Jusques à quand, fils d'Hector, sans rien faire
Nous tiendras-tu sur ce bord solitaire,
Acagnardez en paresseux sejour,
A boire, à rire, à demener l'amour;
A perdre en vain nos jours par les bocages,
Suivant les cerfs et les bestes sauvages?
Que ne fais-tu (sans le temps consommer)
Ce que t'a dit la nymphe de la mer?
Courtise Hyante, afin qu'elle te face
Voir ces grands rois qui viendront de ta race;
Puis donne voile, et, sans plus t'allecher,
Va-t-en ailleurs ta fortune chercher. »
  Ce Turnien avoit la face belle,
Les yeux, le front, compagnon très fidelle
De Francion, qu'à part il escoutoit,
Et ses secrets en privé luy contoit.
Il estoit fils de la nymphe Aristine,
Qu'Hector avoit sous sa masle poitrine
Pressée au bord du fleuve Simoïs.
Ses chers parens en furent réjouis,
Enorgueillis de voir leur fille pleine
Du fruit issu d'un si grand capitaine.
Elle accoucha dessus le bord herbeux
Du fleuve mesme, en regardant ses bœufs,
Qui, bien cornus, paissoient par le rivage;
D'un prince tel il avoit son lignage.
  Ceste deesse, en s'en-volant de là,
Bien loin du peuple à l'escart s'en alla
Voir la maison toute rance et moisie

Où croupissoit la vieille Jalousie.
  C'estoit un antre à l'entour tapissé
D'un gros halier d'espines herissé.
[Le clair ruisseau ny la vive fontaine
N'y gazouilloient luitans contre l'arène;
Mais d'un marest une vapeur sortoit
Qui parmy l'air, puante, se portoit.]
Jamais clarté n'y flamboit allumée,
Et toutefois ce n'estoit que fumée.
Elle estoit louche et avoit le regard,
Parlant à vous, tourné d'une autre part.
[De fiel estoit sa poitrine empoulée,
Son col plombé, sa dent toute rouillée;
De froid venin sa langue noircissoit,
Comme saffran son teint se jaunissoit;
Boufie, enflée, inconstante et farouche,
A qui le ris ne pendoit à la bouche.
  Jamais ses yeux ne prenoient le sommeil
Soit au coucher ou lever du soleil,
Veillant sans fin, toujours pensive et blesme,
Et se rongeoit de sa lime elle mesme,
Se tourmentant de travail et d'ennuy
Quand le bonheur favorisoit autruy.
  Devant sa porte estoit Melancolie,
Froide déesse, et la chaude Folie,
Le Desespoir, la Rage et le Trepas.
Elle prenoit à terre ses repas
De noirs serpents tout herissez d'escailles,
Nourrissement de ses noires entrailles.
D'un mauvais œil Cybèle regarda;
Lors la déesse ainsi luy commanda (*a*)]:

a. Var. (1578):

Sa dent rouillée et son visage blesme
Monstroient assez qu'elle mangeoit soy-mesme,
Rongeant son cœur de haine et de souci.
D'elle s'approche et luy a dit ainsi.

«Vieille, debout; marche en Créte, et te haste;
Pren tes serpens, et de Clymène gaste
Par ta poison les veines et le cœur.
Dans l'estomac jette-luy la rancueur,
Le desespoir, la fureur et la rage;
Mesle son sang et trouble son courage;
Tu le peux faire, et je veux qu'il soit fait.»
A-tant s'en-vole et laisse l'antre infait.
Quand Jalousie eut la parole ouye
De la déesse, elle en fut réjouye;
Puis, en frisant de serpens ses cheveux,
Et s'appuyant d'un baston espineux,
Alla trouver en Créte la pucelle,
Que le sommeil couvoit dessous son aile,
Et dont le cœur, qui de dueil se fendoit,
Entre-dormant nouvelles attendoit.
Incontinent ceste vieille maline
De la pucelle assiegea la poitrine;
D'un froid venin ses lévres elle enfla,
Et la poison haletant luy soufla
Aux yeux, au cœur; et en l'ame renverse
Un long serpent qui, en glissant, lui perse
Foye et poumons; et lors, en desnouant
Ses cheveux tors, elle alla secouant
Mille lezars au sein de la pauvrette,
Qui la suçoient d'une langue secrette,
A sourdes dents les membres luy mordoient,
Et leur venin par ses os espandoient.
Comme ceci s'achevoit, la nourrice,
Espiant l'heure et la saison propice,
A Francion la lettre presenta,
Et de parole encore le tenta.
Francus la prit, et, après l'avoir leue,
De honte espris, baisse en terre la veue.
Il trembla tout. Une froide sueur
Lava son corps; un battement de cueur
Fit esbranler sa poitrine etonnée;
Puis de tels mots response il a donnée :

« Vieille, deloge, ou par le fer trenchant
Je puniray un acte si meschant,
Ou je feray chastier par le père
Un fait si plein d'horrible vitupère (*a*).
Je ne suis pas en ceste isle venu
Pour tromper ceux à qui je suis tenu.
Le beau Pâris, pour Helène ravie,
De mille nauz vid sa faute suivie,
Tuer son père, Ilion embraser,
Et jusqu'au fond ses murailles raser.
Je crains des Dieux la vengeance homicide,
Et Jupiter foudroyant, qui preside
Au cœur d'un roi qui benin veut loger
Sans le cognoistre un fuitif estranger.
Si l'hoste faut, d'une tempeste haute
Ou d'un orage il sent punir sa faute.
Toujours du mal le paîment est comptant.
« Or, si j'estois de nature inconstant (*b*),
Prompt au plaisir où Venus nous appelle,
J'aimerois mieux sa sœur Hyante qu'elle:

a. Var. :

Le sang vermeil sur le front luy saillit,
Presque la voix aux poumons luy faillit;
Puis, à la fin, d'une langue estonnée,
Telle response à la vieille a donnée :
« Vieille, desloge, ou par le fer trenchant
Je te pay'ray de ton port si meschant,
Ou je feray que le père Dicée
Voirra l'escrit de sa fille insensée.

b. Var. :

Or' si j'avois le loisir et l'envie
Sous Hymenée assujettir ma vie,
Crète habiter, et la Gaule oublier,
Et par promesse icy me marier.

Elle est modeste, et plus que la beauté
L'homme en la femme aime l'honnesteté (*a*). »
Il dit ainsi. Une froide gelée
S'est par les os de la vieille escoulée;
Tremblant de peur, à la fin elle va
D'un pied si prompt que Clymène trouva
Encore au lit du sommeil assommée :
« Réveille-toy, ma fille mieux aimée;
Ce beau Troyen, d'un autre amour piqué,
Et de ta lettre et de toy s'est moqué. »
Toute en sursaut, oyant telle parole,
Se réveilla; son esprit, qui s'en-vole
Vers l'estranger, emporté du penser,
Luy fit ainsi ses plaintes commencer :
« Donques ma lettre a servi de risée!
Ha! pauvre moy! j'estois mal-avisée,
Folle d'amour, d'envoyer un escrit
A ce banni sans cueur et sans esprit,
Qui n'a sceu prendre aux cheveux la fortune!
C'est un niais que la mer importune
Comme il merite, et qui sottement pert
Le bien qu'Amour luy a de grâce offert,
N'osant cueillir, pour crainte de l'espine,
Le beau bouton de la rose pourprine.
Puis il se vante, ô le brave empereur!
Que de la Gaule il sera conquéreur,
Qui n'a sceu vaincre une fille veincue.
J'ay de sa honte et l'ame toute esmeue,
Et tout le cœur; il n'est du sang des preus,
Mais d'un pasteur et d'un piqueur de bœufs.
Son front, ses yeux, son parler et sa grace,
Son port royal, qui les autres surpasse,
Sont, ô Venus, indignes de son corps,

a. Var. :

Elle est modeste, et l'honneste amoureux
Est plus des mœurs que des biens desireux.

Laid par dedans et beau par le dehors!
Ame coüarde en un beau corps logée,
Que ciel, que terre, et que la mer Ægée
Vont bourrelant : car vray-semblable il est
Que ta simplesse à Jupiter desplaist.
« Du beau Pâris (dont tu mens ta lignée)
La beauté fut d'amour accompagnée;
Helène à luy de bon cœur se rendit,
Et par combats dix ans la defendit,
Plein de sueur, de guerres et de peines,
Cœur genereux qui valoit cent Heleines.
Mais tu ne vaux, jeune escumeur de mer,
Qu'à bien ramer, et non à bien aimer.
Puisse arriver que ma sœur soit trompée,
Et, sans espoir en ses larmes trempée,
Soit delaissée au front de quelque bord,
Et qu'elle pleure aux vagues sans confort.
« Quand ce banni, par honneste cautelle,
Aura tiré le plaisir qu'il veut d'elle,
D'un cœur parjure oubli'ra sa beauté :
Car l'œil senestre envain ne m'est sauté.
« Si le destin les Gaules lui ordonne,
Qu'en ma faveur cent guerres il lui donne;
Ains que bastir les rempars de Paris,
Voye à ses yeux ses alliez peris;
Qu'il soit chassé, et que de terre en terre
En suppliant secours il aille querre;
Puis, par les siens surpris en trahison,
Soit membre à membre occis en sa maison. »
Disant ainsi, de son chef elle arrache
Ses longs cheveux, qu'en pleurant elle attache
Contre son lict, signe de chasteté,
Et que son corps n'avoit encore esté
Honni d'amour; puis sa chambre elle baise :
« Chambrette, adieu; que j'estois à mon aise
Ains que ce traistre et fuitif incognu
A nostre bord naufragé fust venu! »
Incontinent la fureur et la rage

De jalousie irrite son courage,
Et tellement la douleur la ferut
Que par les champs hurlante elle courut.
C'estoit le jour que les folles Evantes,
Criant Bacchus, seules, alloient errantes
(Ayans les corps environnez de peaux)
Par les forests, aux faistes des coupeaux,
Par les deserts, par ces taillis sauvages,
Et sur le bord des sablonneux rivages;
L'air respondoit sous le bruit enroué
D'Evan, d'Iach, de Bassar, d'Evoé.
  Ce puissant Dieu qui blesse les pensées
D'un traict felon les avoit insensées;
En ses liens captives les avoit,
Et de raison la fureur leur servoit.
  Ceste pucelle, à qui l'erreur commande,
S'alla jetter au milieu de la bande
Eschevelée, et d'un bras forcené
Branloit un dard de pampre environné.
  « Qui, la première, en me suivant, dit-elle,
De ce sangler respandra la cervelle,
Et d'un espieu la première en son flanc
Fera la playe et s'yvra de son sang?
Marchons, courons, suivons comme tempeste
Les pas fourchus de ceste noire beste,
Monstre hideux qui s'enfuit devant nous;
Armons nos mains et l'assomons de coups! »
  Son faux demon avoit pour couverture
Pris d'un sangler la menteuse nature;
Et figurant Francus de bord en bord,
De bois en bois l'amenoit à la mort.
Loing du troupeau s'eslança la première,
Branlant au poing une fourche guerrière (*a*).

a. Var. :

Elle, pensant par fausse impression,
Que le sangler fust le vrai Francion,
Pour le tuer la première est courue,
Branlant au poing une fourche cornue.

Luy, vagabond, sans qu'on le peust toucher
Gagna courant le faiste d'un rocher,
Qui sous ses pieds tenoit la mer sujette.
Là ce demon à corps perdu se jette
Dedans le gouffre : elle, qui s'avança
Pour le tuer, comme luy se lança.
La mer en bruit; trois fois sous l'eau profonde
Son corps alla, trois fois revint sur l'onde,
Trois fois le flot le revint abysmer.
Elle mouroit, sans les dieux de la mer,
Qui, soulevans la jalouse tombée,
Luy ont du corps la Parque desrobée,
Et, luy perdant sa figure et son nom,
L'ont enrollée à la troupe d'Inon
Et du vieil Glauque à la double naissance ;
Dessus la mer lui ont donné puissance
De faire enfler les vagues et le vent,
Fière déesse, et qui a bien souvent
Contre Francus poussé la frenesie,
Gardant sous l'onde encor sa jalousie.
[La passion, cause de nos trepas,
Quand le corps meurt en l'esprit ne meurt pas.
Le remords vit et du mort l'alegeance
Par ombre ou songe est de prendre vengeance.
Il hait l'auteur de son malheur passé,
Et l'offenseur est tousjours offensé.]

FIN DU TROISIEME LIVRE.



LE QUATRIESME LIVRE

DE

LA FRANCIADE

ARGUMENT DU QUATRIESME LIVRE

PAR AMADIS JAMIN

Dicée se courrouce, sçachant la mort de sa fille Clymène, et pense comme il doit punir Francion, qu'il soupçonnoit en estre cause. Ce prince phrygien fait entendre à Hyante l'amour qu'il luy porte. Hyante et Francus vont le lendemain au temple ; une corneille parle et advertit Amblois de n'accompagner Francion. Ce prince supplie Hyante de luy monster les roys qui sortiront de son estoc. Hyante discourt si elle doit aimer ou non. Elle commande à Francion d'apprester un sacrifice aux esprits des enfers, et se parfumer d'encens masle et autres semblables suffumigations. Il obeit à ce commandement. Le poëte descrit une fosse et horrible descente aux enfers. Après que Francus a immolé la victime et invoqué toutes les puissances de l'empire de Pluton, Hyante vient toute tremblante et folle de fureur, laquelle prophetise audit Francus son voyage ès Gaules. Elle predit le songe du fantosme qui doit apparoistre à Marcomire, et ce que fera Marcomire ayant en son armée trois cens capitaines. Après, elle discourt comme les ames viennent et revont en nouveaux corps, et de quoy tout ce qui est vivant en ce monde prend sa naissance ; que deviennent les ames, le corps mourant, quelle punition elles endurent aux enfers pour leurs pechez et comment elles s'en purgent, et par quel espace de temps. Francion sacrifie derechef aux deïtez infernales, et les ames sortent incontinent pour boire du sang de la victime. Lors il demande à Hyante qui sont ceux qu'il voit, et par ce moyen apprend sommairement quelques noms (1) des roys de France, les actes infames des vicieux et les gestes magnanimes des vertueux. Bref, ce livre est des plus beaux, pour estre divisé en quatre parties. La première est d'amour, la seconde de magie, la troisiesme de la philosophie pythagorique, dite μετεμψύχωσις. L'autheur se sert exprès de cette vieille opinion, à fin que cela luy soit comme un chemin et argument plus facile pour faire venir les esprits de nos roys en nouveaux corps ; car, sans telle invention, il eust fallu se monstrer plustost historiographe que poëte. La quatriesme partie consiste au narré de la première origine des monarques de France jusques à Pepin (2), duquel commence la seconde generation.

1. Var. : L'un après l'autre les noms (édition 1572).
2. Var. : Charles le Grand (1572).



LE QUATRIESME LIVRE

DE

LA FRANCIADE

Quand la nouvelle au père fut venue,
D'ardeur et d'ire une bouillante nue
Pressa son cœur, qui menu sanglotoit.
De coups plombez l'estomac se battoit,
Pensant, songeant et discourant la sorte
Comme sa fille en la mer estoit morte.
Il souspiroit, et d'un bourbier fangeux
Des-honoroit sa barbe et ses cheveux;
Prise de deuil, sa raison se fourvoye (*a*).
Son fils Orée aux oracles envoye,
Auquel (cherchant d'un cœur devotieux
Trois jours entiers la volonté des Dieux
Par mainte offrande en victime immolée)
Telle voix fut du trepié revelée:

a. Var. :

Il rompt sa robe, et tout privé de joye.

« Si le roy veut se soulager d'ennuy,
Ne loge plus d'arondelles chez luy (*a*). »
Telle parole en doute respondue
Fut aisément de ce prince entendue;
C'est qu'il devoit, par prudente raison,
Les estrangers chasser de sa maison (*b*),
Hommes sans foy, parjures et sans âme,
Et du trespas de sa fille le blasme.
« En nul pays la foy n'a plus de lieu,
Disoit ce prince, et Jupin le grand Dieu
N'a plus de soin de l'humaine malice,
Et le peché ne craint plus la justice.
Cest estranger, pauvre, chetif et nu,
Un vif naufrage à ma rive venu,
Couvert d'escume et de bourbe et de sable,
Ah! que j'ay fait compagnon de ma table,
Que j'ay voulu pour mon gendre choisir,
Et luy partir ma terre à son plaisir,
Moque mon sceptre, et, masqué de feintise,
Ma vieille barbe et mes cheveux mesprise!
Et, sous couleur d'un destin, ne veut point
Par foy promise aux femmes estre joint,
Second Pâris, pirate qui consomme
Ses ans sur l'eau. Toutefois ce preud'homme,

a. Var. (1578) :

Si le Roy veut sa peine soulager,
Il ne doit plus d'arondelles loger.

b. Var. (1578) :

Que le vieillard esteigne le tizon,
Et l'arondelle oste de sa maison.

Editions posthumes :

C'est de l'amour esteindre le tizon,
Et l'estranger chasser de sa maison.

Fin artisan de cauteleux moyens,
Comme heritier du malheur des Troyens,
En toute terre à l'impourveu se rue,
Seduit des rois les filles et les tue;
Puis, en faisant ses galères ramer,
Lave le meurdre ez vagues de la mer,
Met voile au vent; le vent, qui luy ressemble,
Pousse sa voile et sa foy tout ensemble;
Et tu le vois, Jupin aux rouges bras,
Tu le vois bien, et ne le punis pas (*a*)!
« Or, pour souler de vengeance mon ire,
Je le veux pendre au mast de son navire,
Couvert de soufre et de salpestre ardant,
Afin qu'en l'air il se voye pendant,
Vestu de flame, et sente consumée
Sa triste vie esteinte de fumée
[Ou bien du corps ses boyaux arracher
Et membre à membre en morceaux les trancher,
Puis les jeter sans droit de sepulture
Parmy les champs, des mastins la pasture].
Que dis-je? Où suis-je? En quelle folle erreur,
Troublé d'esprit, me pousse la fureur?
Il ne faut pas qu'un prince debonnaire
Du premier coup s'enflame de colère;
Il ne doit croire aux flateurs de leger:
Le commun bruit est tousjours mensonger.
Il doit attendre et sagement cognoistre
La verité que le temps fait paroistre;
J'attendray donq; un roy ne doit sentir
D'un prompt courroux un tardif repentir. »
Tandis Francus, qui la saison espie,
Aborde Hyante, et de tels mots la prie:
« Vierge sans pair, dont la grace et les yeux

a. Var.:

Et tu le vois, Jupiter! sans souci
Ny de bien-fait ny de mal-fait aussi.

Pourroient tenter les hommes et les Dieux,
Qui sous tes pieds presses serve ma teste,
Qui de mon cœur remportes pour conqueste
L'orgueil premier qui n'avoit point esté
D'un autre amour que du tien surmonté;
Si la pitié, si l'humble courtoisie
Peut des humains gaigner la fantaisie,
Soit par mes pleurs ton courage adoucy;
Guary ma playe et me prens à mercy.
Quand je touchay ton isle de ma dextre,
Je ne vins pas, ô destin! afin d'estre (*a*),
Comme je suis, miserable amoureux,
Ains pour chasser le peril dangereux
Qui menassoit ma teste du naufrage.
Mourir devoy-je au plus fort de l'orage,
Puisque sur terre Amour m'est plus amer
Que la tempeste au milieu de la mer
[Contre l'Amour, invincible adversaire,
J'ay resisté, mais en vain, car l'ulcère
S'en aigrissoit plus je voulois celer
Le mal qu'il faut par force reveler.]
L'homme seroit heureux en toute chose,
S'il ne cachoit au fond de l'ame enclose
La passion que nous engendre Amour,
Qui de la vie embrunit le beau jour,
Et verse au cœur par mauvaise coustume
Bien peu de miel et beaucoup d'amertume.
[Et toutesfois la raison et les yeux
Nous font aymer! S'il est ainsy, ô Dieux,
Que l'amour soit aux veines espandue
Par la raison, vous l'avez cher vendue!]
Heureux trois fois, voire quatre, un rocher
Qui, sans tendons, sans muscles et sans chair,

a. Var. :

Quand la fortune à mes desirs senestre
Poussa ma nef, ce ne fut pas pour estre.

Vit insensible, et qui n'a l'ame attainte
Ny de douleur, ny d'amour, ny de crainte!
Je voudrois estre en quelque rive ainsi!
Je vivrois dur, sans ame et sans souci,
Où maintenant par trop de cognoissance
Je sens mon mal, et si je n'ay puissance
De delivrer mon esprit affligé,
Que tes beux yeux retiennent engagé (*a*). »
Il dit ainsi ; mainte larme roulée
Onde sur onde en son sein est coulée.
  Hyante alors, souspirant d'autre part,
Contre-respond : « Troyen, il est trop tard
Pour deviser, et la nuict sommeilleuse
De nos propos est, ce semble, envieuse;
Chacun nous voit et jette l'œil sur nous.
Du fait d'autruy le vulgaire est jalous :
Allons dormir, la nuict nous le conseille.
Si le matin, dés l'Aurore vermeille,
Te plaist venir au bocage sacré
Où mes ayeux à costé d'un beau pré
Ont fait bastir d'Hecate le grand temple,
Plus privément, en imitant l'exemple
Des amoureux, tu me diras ton soin,
Et j'en prendray la déesse à tesmoin. »
  Ainsi disans, main en main se pressèrent (*b*),
Et tous honteux à regret se laissèrent;
Mais le souci ne laissa sans gemir
Les deux amans toute la nuict dormir.
  Quand le Soleil perruqué de lumière
Eut de Tethys, sa vieille nourricière,

a. Var. :

De voir mon cœur remis en liberté,
Tant je me suis à tes yeux endetté.

b. Var. :

Les yeux ils abaissèrent,

En se levant abandonné les eaux,
Et fait grimper contre-mont ses chevaux
Et que l'Aurore à la main safranée
Eut annoncé la clarté retourneé,
Le soin d'amour, qui poignant travailla
La belle Hyante, au matin l'éveilla,
Et, pour aller au lieu de sa promesse,
Se revestit d'un habit de princesse.
En cent façons son chef elle peigna,
D'eau de senteurs son visage baigna,
Prit un collet ouvert à rare voye,
Entre-broché de fils d'or et de soye,
Rare, subtil, à replis bien tissus;
Puis un beau guimple affubla par dessus,
Prime, dougé, filé de main sçavante,
Qui la couvroit du chef jusqu'à la plante.
[A chaque oreille un ruby luy pendoit;
Un diamant en table descendoit
De sur son front, dont la vive étincelle
Tenoit sa grace et sa face plus belle.]
Son col d'yvoire enrichit d'un carquan
Fait en serpent (ouvrage de Vulcan),
D'or et d'esmail merveille élabourée,
Qu'il fit jadis pour la deesse Rhée;
Et Rhée à Nède en present le bailla.
De ce serpent tout le dos escailla
D'aspres replis (*a*), si bien que la facture
De l'artizan surmontoit la nature.
De Nède après un Corybante l'eut;
Puis à Dicée en partage il escheut,
Qui, pour garder tel bien à sa famille,
L'avoit donné dés long temps à sa fille.
Hyante adonc fit son coche atteler;
Tous les chemins faisoit estinceler

a. Var.:

En Arc-en-Ciel.

Soubs ses joyaux. Et lors douze pucelles,
Qu'on luy choisit en beauté les plus belles,
Qui dès enfance au logis la suivoient
Et de son corps soigneuse garde avoient (*a*),
D'un pas leger dedans l'estable allèrent,
Hastant leurs mains, et le coche attelèrent.
A chaque roue ils entent un moyeu,
Douze rayons font passer au milieu
Jusqu'à la gente, et autour de la gente
Mettent d'airain une bande pesante,
Le garde roue, où maints cloux argentez
A grosse teste en ordre estoient plantez.
Au limon d'or, couple à couple, ils attachent
Quatre jumens souple-jarrets, qui marchent
D'un pas venteux, et font dessous leurs pieds
Voler menu les sablons deliez.
Elle en son char monte seule et se guide;
Une main tient le fouet, l'autre la bride,
Chassant tousjours les jumens en avant (*b*).
Le char rouloit plus viste que le vent!
Quand les juments au temple l'ont rendue,
Soudain à bas du char est descendue,

a. Var. :

D'ardeur de femme envieuse d'aller
Au lieu promis; et lors douze pucelles,
De ses secrets ministres plus fidelles,
Qui seules part en ses graces avoient,
Et dès enfance en tous lieux la suivoient,

b. Var. :

D'un brave train, qui fit tourbillonneux
En-nubler l'air d'un poudrier sablonneux.
Elle monta : une main tient la bride,
L'autre le fouet. Par la campagne vuide
A bonds legers s'eslançoient en avant.

Osta leur bride. Elles non guière loin
En hennissant vont paistre le sain-foin,
Trefles et thym ; puis, de manger faschées,
Se sont sur l'herbe au frais de l'eau couchées.
Le temple estoit d'un taillis couronné,
Et le taillis de prés environné (*a*).
Là l'amoureuse, après le sacrifice
Qu'elle devoit, controuve une malice :
Ce fut s'asseoir, et faire d'un grand tour
Comme elle asseoir ses filles à l'entour.
« Il n'est pas temps, cher troupeau que j'honore,
De retourner à la maison encore :
Sur l'herbe tendre il vaut mieux sejourner;
Au frais du soir nous pourrons retourner.
Chantons, dansons, que chacune s'avance,
Et la carole elle mesme commence. »
Mais ny le bal ni autre passe-temps
Ne luy playsoient; ses beaux yeux inconstans
Tousjours au guet s'escartoient en arrière
Sur les chemins, pour voir si la poussière
Dessous Francus iroit point s'eslevant.
A chasque bruit, à chasque flair de vent,
Elle trembloit, et sans estre asseurée,
D'yeux et d'esprit erroit toute esgarée.
De bon matin Francus qui s'eveilla
De ses habits en Troyen s'habilla
[Prit son turban enflé d'espaisses bandes;
De son habit les manches estoient grandes,
Et cet habit au talon descendoit.

a. Var. (1578) :

Le temple estoit au milieu d'un taillis,
Dont les cheveux par le fer assaillis
N'estoient tombez, comme chose sacrée,
Entourné d'eaux d'une prochaine prée,
Riche de fleurs que la faux ne trenchoit,
Ny le bestail de sa dent ne touchoit.

Sa cimeterre au fourreau luy pendoit]
D'une ceinture à la boucle esmaillée (*a*)
Qu'Hector avoit à son frère baillée
Par amitié : car sur tous il l'aimoit,
Et sa vaillance et son art estimoit.
Or Helenin, qui avoit par grand'cure
Nourry Francus, luy donna la ceinture
Quand il partit, se souvenant d'Hector;
A la ceinture il adjoignit encor
Un beau poignard à houpes bien perlées (*b*),
Qu'en se jouant Helène avoit filées.
Jamais enfant, jamais neveu des dieux,
N'eut le maintien, la bouche, ni les yeux
Si beaux qu'avoit Francus ceste journée.
Telle beauté du ciel luy fut donnée,
Les yeux pour plaire, et la voix pour sçavoir
En devisant sa maistresse esmouvoir.
A son costé menoit pour compagnie
Le vieil Amblois, dont l'ame estoit garnie
De prophetie, et outre il avoit soin
De conseiller ses amis au besoin.
Prés le chemin, au milieu de la plaine,
Un orme estoit, dont la cyme estoit pleine
De mainte branche, où les oiseaux au soir
Prenoient leur perche et se souloient assoir.
Là de fortune, importun aux aureilles,
Jazoit sous l'ombre un troupeau de corneilles :
L'une se hausse, et comme en se jouant,

a. Var. :

Prit son espée à la gaine esmaillée.

a. Var. :

Or Helenin luy donna ceste espee
Quand il partit, laquelle fut trempée
Dans les fourneaux du févre Lemnien.
Luy donne encore un poignard Norien
Au pommeau d'or, à houpes bien perlées.

Coup dessus coup ses ailes secouant,
Et herissant le noir de son plumage,
En voix humaine eschangea son ramage.
« Ah! où vas-tu, viel prophète insensé,
Qui par ton art en l'esprit n'as pensé
(Bien que tu sois prudent en toute chose)
Que la pucelle aura la bouche close
Et tout le cœur revesche et rechigné
Si elle voit l'amant accompagné?
Maudit devin, tourne le pas arrière,
Laisse-le seul user de sa prière,
Et leur devis compagnon ne defens.
Tu ne sçais pas cela que les enfans
N'ignorent point? Va, jamais Cytherée
De sa faveur n'a ton ame inspirée. »
Le vieil Amblois, qui telle voix ouit,
Dedans le cœur soudain s'en réjouit,
Et cognut bien la corneille évantée
Avoir d'un Dieu la parolle empruntée.
Pource, en tournant sur le trac de ses pas,
Dit à Francus : « Prince amoureux, tu n'as
Besoin de guide; un dieu qui te supporte
En lieu de moy te sert d'heureuse escorte.
De tes souhaits ton cœur sera content.
Sans nul refus la pucelle t'attend,
Obeissante et preste à te complaire.
Par doux propos commence ton affaire;
Sois doux en tout; le desdain genereux
D'une fille aime un courtois amoureux. »
Francus, luisant de beautés et de grace,
Luy apparut d'une colline basse
Beau comme Amour; les rayons de ses yeux
Estoient pareils à cet astre des cieux,
Qui, bien nourry de l'humeur marinière,
Jette de nuit une espesse lumière (*a*),

a. **Var.** :

Respand au ciel une rousse lumière.

Et de rayons redoutables et crains
Verse la soif et la fiévre aux humains,
De sa splendeur effaçant chasque estoile.
  Elle, qui tint dessus sa face un voile,
Par le travers du crespe l'apperçeut;
Adonc un trait en l'ame elle reçeut.
Le cœur luy bat au fond de la poitrine;
Ses pieds tenus comme d'une racine
Ne remuoient ny deçà ny delà.
Dessus sa joue une rougeur alla,
[Chaude de honte; une froide gelée
Sur ses genoux lentement est coulée,
Et ne sçay quelle ombrageuse obscurté
De ses beaux yeux offusqua la clarté;]
Et tout le corps comme fueille luy tremble.
  Ils sont long temps sans deviser ensemble,
Tous deux muets l'un devant l'autre assis;
Ainsi qu'on voit deux pins, qui vis-à-vis
D'un beau ruisseau sont plantez au rivage,
Ne remuer ny cyme ny fueillage,
Cois et sans bruit en attendant le vent;
Mais quand il soufle et les pousse en avant,
L'un prés de l'autre en murmurant se jettent,
Cyme sur cyme, et ensemble caquettent;
Ainsi devoient babiller à leur tour
Les deux amans dessous le vent d'amour.
  Francus venu, la compagnie attainte,
De honte et peur, se recula de crainte,
Et se cachant sous le bocage ombreux,
En leur devis les laissèrent tous deux.
L'amant vit bien dez la premiere œillade
Que l'amoureuse au cœur estoit malade,
Que son esprit cherchoit à s'en-voler;
Pource il la flate et commence à parler.
  « Chasse la crainte et la rougeur qui monte
Dessus ton front; tu ne dois avoir honte
De parler seule à moy seul, estranger :
Je ne vien pas, vierge, pour t'outrager,

Mais pour t'aimer; et mon humble courage
Ne semble point à ceux du premier âge,
Fiers estrangers, Hercules et Jason,
Qui ravissoient les filles de maison.
Telle insolence au cœur n'est point entrée
D'un qui n'a lieu, ni terre, ni contrée,
A qui le ciel sa clarté va niant.
Je suis, hélas! estranger, et priant;
Le grand Jupin à telles gens preside,
Et sous sa main les conserve et les guide;
Père commun, les defend contre tous.
Pource au besoin j'embrasse tes genous.
Imitant Dieu, sois, vierge, secourable
A moy, fuitif, priant et miserable.
« Jadis Ariadne en ce pays icy,
Prise d'amour, prit Thesée à mercy;
Victorieux sans danger le renvoye
Par un filet qui conduisoit sa voye.
Un gentil cœur aide tousjours autruy!
Pour tel bien-fait elle encore aujourd'hui
Reluit au ciel, et ses yeux manifestes (*a*)
Roulent de nuict par les voûtes celestes.
Je ne requiers richesses ni thresors,
Ny grand empire enflé de larges bors;
Je veux sans plus que ton bel art me face
Voir ces grans rois qui naistront de ma race,
Et par sur tous un CHARLES DE VALOIS,
Qui l'univers envoira sous ses lois.
[Pour un tel roy toute peine m'est douce,
Le vent m'est doux, la mer qui se courrouce,
Foudres, esclairs, ne m'offensent, pourveu
Que de moy naisse un si puissant neveu.
Montre le moy; tu en as la puissance.
Le bas enfer te rend obeissance,

a. Var. :

Est un bel astre, et ses feux manifestes

Tant ton sçavoir est divin et parfaict.
Hecate en vain, prestresse, ne te faict
Garder son temple et commet ses mystères.
Herbes et fleurs et plantes salutaires
Craignent ta main. Les murmurantes voix,
Les poincts couplez, les mots redits trois fois
Te font service, et la fureur divine
Du Delien eschauffe ta poitrine,
Prophète ensemble et ensemble qui peux
Tirer d'enfer les esprits quand tu veux.]
« Je bastiray pour telle recompense
Maint temple fait de royale despense
En ton honneur; et si je puis jamais
Aborder Seine, icy je te promets
Par ton Hecate et par ses triples testes
Que tous les ans en solennelles festes
A jours certains je te feray des jeux,
Où sur la lyre à jamais nos neveux
Par vers chantez diront ta renommée;
Et s'il te plaist espouse estre nommée
D'un fugitif, je te donne la foy
De n'espouser autre femme que toy.
[Tu me diras, douteuse d'esperance,
Qu'un estranger erre sans assurance,
Et que la voile au premier vent qui vient
L'emporte ensemble et sa foy, qui ne tient
Ny jurement ny convenance aucune,
Et que tout fuit au vouloir de Neptune.
Je le sçay bien, mais, las! je ne suis tel.
Tesmoin en soit le soleil immortel,
Qui de ses yeux toute chose regarde!
Si mon serment envers toy je ne garde,
Jamais son jour ne me soit departy
Et vif puissé-je en terre estre englouty!
Tu me diras, comme princesse fière,
Que je ne puis assigner ton douère
Que sur la mer, mes erreurs et le vent,
Sur un destin qui me va decevant,

Qui me promet et jamais ne me baille
Qu'un long soucy qui tousjours me travaille.
Je le sçay bien, mais c'est beaucoup encor
De te donner pour ton beau-père Hector,
Paris pour oncle et Priam pour grand-père,
Qui peust jadis, quand fortune prospère
Le caressoit, l'Orient surmonter.
Entre les tiens c'est beaucoup de conter
Teucre, Assarac et l'ancienne race
Du vieil Dardan, qui au ciel a sa place.]
Je te supply (*a*) par ta jeune beauté,
Par ton beau port tout plein de royauté,
Par ton Orée, et par la vieille teste
Du père tien, d'accorder ma requeste.
[Tu le feras; je le juge à tes yeux,
Qui sont si beaux, si doux, si gracieux;
Puis une dame en vertus admirable,
Comme tu es, est toujours pitoyable.] »
  Ainsi disoit Francus en la louant.
D'aise qu'elle eut son cœur s'alloit jouant,
Folle d'esprit; toute femme douée
De grand' beauté desire estre louée.
Comme un printemps Francus luy paroissoit;
Mais rien au cœur si fort ne la pressoit
Que le sainct nom du promis mariage.
S'en souvenant elle ardoit d'avantage
Et consumoit sa vigueur peu à peu,
Comme la cire à la chaleur du feu.
  Elle vouloit, tant le plaisir l'affole,
Tout à la fois desgorger sa parole,
Et ne pouvoit sa langue demesler,
Tant tout d'un coup elle vouloit parler.

a. Var. :

Je te suppli' par ta belle lumiere,
Qui dans mon cœur flamboye la première,
Par ton regard.

Aucunefois, comme un homme qui erre
D'esprit troublé, devant ses pieds à terre
Fichoit les yeux demy-clos et honteux,
Aucunefois de larmes tous moiteux
Les rehaussoit, rabaissoit tout ensemble,
Et d'un sousris, qui de douceur ressemble
Au plus doux miel (*a*), et d'un parlant sourcy,
Sans dire mot tesmoignoit son soucy;
Mais à la fin, en telle peine extresme,
Honte la fit consulter en soy-mesme :
« Un mal au mien ne se trouve pareil :
En mon malheur j'ay perdu le conseil;
Un nouveau feu par force me consomme;
Rien n'est si fort que la douleur qu'on nomme
Le mal d'aymer (*b*). Je me travaille en vain,
Et si ne puis l'arracher de mon sein.
D'un puissant trait ma raison est forcée.
Oste du cœur la flame commencée,
Si tu le peux, et, constante, deffens
Que les braziers ne s'allument plus grans.
Je guarirois si je le pouvois faire;
Un Dieu plus fort me repousse au contraire,
Du ciel me vient ce désastre fatal.
Je voy le bien, et je choisi le mal.
[Le traistre Amour me conseille une chose,
Et la raison une autre me propose.
Je ne sçaurois me resoudre, et ne puis
Me commander, tant douteuse je suis.]

a. Var. :

Les rehaussoit levant un peu la face,
Et rabaissoit soudain contre la place;
Puis d'un sousris...

b. Var. :

Un nouveau soin tient mon ame engourdie.
Rien n'est si fort que ceste maladie
Qu'on nomme aimer...

« Pour mon espoux un banni dois-je suivre,
Et par les vents, par les tempestes, vivre
Comme un plongeon porté du flot amer,
Qui prend sa vie et sa mort dans la mer (*a*)?
Non, ceste terre, où j'ay mon parentage,
Me peut donner un riche mariage,
Et, sans me perdre, au gré de mon plaisir,
Je puis en Crète autre mary choisir,
Riche de biens, de race noble et forte.
Ah! je me trompe, et mon isle ne porte
Des fils d'Hector, et, quand elle en auroit,
Nul esgaler sa vertu ne pourroit,
Ny sa beauté, ny sa jeunesse tendre,
Armes d'Amour qui prise me font rendre.
[Vaut il pas mieux franche me deslier
De tant d'amour, que mon père oublier
Pour un fuitif qui n'a point de demeure,
De foy, de loy? Mourir puissé-je à l'heure
Que, destachant de honte le bandeau,
Je presseray de mes pieds son bateau,
Sans avoir soing des vergogneux diffames
Que mes parents, les filles et les femmes,
Me jetteroient : Hyante, pour n'avoir
Ny jugement, ny raison, ny sçavoir,
Brute, lascive, amoureuse, insensée,
A ses amis et sa terre laissée
Pour un banny qui, traitre, la deçoit!]
Desja mon cœur son malheur aperçoit.
Par les citez ira ma renommée (*b*),

a. Var. :

Loin de mon père, avecq un estranger
Qui n'a rien seur, sinon que le danger?

b. Var. :

Je fremis toute et ne suis plus en moy!
Ja par esprit prophète j'aperçoy
Qu'en tous endroits ira ma renommée.

De bouche en bouche en vergongne semée.
Je n'oseray par les danses baller;
Honte et despit retiendront mon parler,
Et, par les lieux où sera l'assemblée
Des jouvenceaux, j'auray l'ame troublée,
Fable de tous, des tables le propos :
Et lors la terre engloutisse mes os!
[Fuyez, amours, delices, mignardises,
Regards, attraits dont les filles sont prises!
Venez, honneur, pour me servir d'escu;
Venez, vertu, dont Amour est vaincu!]
Que dis-je, helas! il n'a pas la nature
D'homme meschant, et si la conjecture
Ne me deçoit en voyant sa beauté,
Il n'a le cœur rempli de cruauté.
Au fond de l'ame un rocher il ne porte,
Et ce penser mon travail reconforte.
Au pis aller, c'est un plaisant malheur
De secourir quelc'un en sa douleur! »
Ainsi pensoit, d'amour toute affolée.
Francus vid bien qu'elle estoit esbranlée;
Pource, en touchant son menton derechef,
Et ses genoux, l'adjura par le chef
De son Hecate, hostesse familière
De ses secrets, d'accorder sa prière.
Hyante songe à par-soy longuement,
Comme un qui réve et qui n'a sentiment,
Puis en sursaut, de son destin pressée,
Se réveilla d'une longue pensée;
Loin de son front la honte s'en alla,
Et, prenant cœur, ainsin elle parla,
Chaude d'amour qui au sang luy commande :
« Non seulement je feray ta demande,
Amy Troyen, et cognoistras par moy
Ces puissans rois qui sortiront de toy;
Mais, qui plus est, si tu avois envie
D'avoir mon sang, mes poumons et ma vie,
Mon estomac en deux je t'ouvrirois,

Et pour present je te les offrirois.
Or il te faut pour chose necessaire
Sçavoir devant cela que tu dois faire
Afin, Troyen, que les esprits d'embas,
Fantaumes vains, ne t'espouvantent pas,
Et que ton ame en rien ne soit atteinte,
En les voyant, de frayeur et de crainte.
Sortons d'icy, à fin de te monstrer
Où les esprits te viendront rencontrer.
« Lève les yeux, et regarde à main destre;
Voy ce vallon tout desert et champestre.
Là tu viendras après trois jours, au soir,
Quand le soleil en l'eau se laisse choir.
Je m'en iray par monts et par valées,
Par les forests, par les eaux reculées,
Trois jours entiers, loin du regard humain,
Couper à jeun, d'une serpe d'airain,
Herbes et fleurs, bois, racines et plantes.
Puis, invoquant les deitez puissantes,
Pluton, Cerbère, Hecate et tous les dieux
Qui sont seigneurs des manoirs stygieux,
Trois jours finis, au soir, sur la vesprée,
Dans le vallon, en la place montrée,
J'apparoistray. Sois diligent et caut
A preparer de ta part ce qu'il faut.
« Premierement, arreste en ta memoire
De ne venir sans mainte brebis noire
Qui soit sterile; ameine à noire peau
Vaches et porcs les plus grands du troupeau.
Ta robbe soit de couleur noire et veuve;
Lave ton corps dans le courant d'un fleuve
Par trois matins, et trois fois, en priant,
Et l'Occident regarde et l'Orient.
« De masle encens et de souffre qui fume
Puant au nez tout le corps te parfume;
Ayes le chef de pavot couronné,
Et tout le corps de vervene entourné;
Masche du sel, et pour quelque lumière

Qui s'obscurcisse espoisse de fumière,
Ny pour les feux de salpestre fumeux,
Ny pour l'aboy des mastins escumeux,
Ny pour le cry des idoles menues
Qui sortiront comme petites nues,
Ne sois peureux, et, sans trembler d'effroy,
Ne tourne point les yeux derrière toy;
Car si, craintif, tu retournes la face,
Tout est perdu. Au milieu de la place
Fais une fosse assez large, où dedans
Le sang versé des victimes respans
Tiède, à bouillons, et tout ensemble mesle
Du vin, du laict et du miel pesle-mesle.
« Quand tu verras que les esprits voudront
Boire le sang, et qu'espais se tiendront
Prés de la fosse au sang toute trempée,
Hors du fourreau tire ta large espée,
Les menaçant, et ne souffre, hardy,
Boire un esprit, si je ne te le dy (a).
Adonc, ayant l'ame toute grossie
De la fureur qui vient de prophetie,
Je te monst'ray la plus grand part de ceux
Qui sortiront enfans de tes neveux.
Je te diray quelque part de leurs gestes,
Et non pas tout : les puissances celestes
Ne veulent point qu'une mortelle vois
Les faits futurs chante tout à la fois.
« Or je sçay bien qu'après t'avoir monstrée
Ta race, helas! tu fuiras ma contrée,
Comme Thesée abandonnant ta foy.
A tout le moins, Francus, souvienne-toy
De ton Hyante et de ta foy promise.
Or, quand mon père au tombeau m'auroit mise,

a. Var. :

Et fay semblant de les vouloir trencher,
Si près de toy s'efforçoient d'approcher.

Maugré la mort, maugré toute rigueur,
J'auroy tousjours un Francus dans le cœur,
Et tes beautés, dont prise tu me lies.
Et s'il advient, ingrat, que tu m'oublies,
Ce jour puissé-je un oiseau devenir,
Pour de mon nom te faire souvenir,
Volant sur toy, et peut être qu'à l'heure
Aurois pitié de moy, pauvre, qui pleure
Pour ton depart, qu'arrester je ne puis,
Car ton destin est plus que je ne suis (a). »
Ainsi disant, bras à bras s'accollèrent,
Puis au logis par deux chemins allèrent.
Elle en son char monte sans y monter:
Son foible esprit se laissoit emporter
Après Francus, et toute froide et blesme
En son logis retourna sans soy-mesme.
Au jour promis, Francus ne faillit pas.
Il a choisi, du troupeau le plus gras
Et le plus grand, trois genices vestues
De noire peau, aux cornes bien tortues,
Au large front, à l'œil grand et ardant,
Et dont la queue avoit le bout pendant
Jusques à terre, et sans coups les ameine;
Puis trois brebis grosses de noire laine,

a. Var. :

Ne permets point qu'en ton histoire on lise
Des faits malins qui noircissent ton nom ;
Par la candeur achète un beau renom,
Et, fils de roy, ne seduis en cautelle
Le cœur royal d'une amante pucelle.
J'auray tousjours, maugré toute rigueur,
Maugré la mort, ton pourtraict en mon cœur,
Bien que la terre en béant departie
M'avallast morte aux Enfers engloustie.
Amour, cent fois plus puissant que la mort,
L'Enfer traverse et vole outre son bort.

A langue blanche, à qui l'œil tressailloit,
Offrande entière où rien ne defailloit,
Que le belier n'avoit jamais cognues,
Grasses brebis, bien noires et pelues.
Prit un fuzil, et frappant à maints coups
Dru et menu l'acier sur les caillous,
En fit sortir mille et mille flammeches,
Les nourrissant avec les feuilles seches;
Puis, en soufflant et soufflant peu à peu,
De ce genièvre allume un petit feu
Qui devint grand, nourry par la pasture
Des bois qui sont gommeux de leur nature.
  De noir pavot et d'encens parfuma
L'air d'alentour; de l'ache il alluma,
De la cygüe, et faisoit de leurs braises (*a*)
Sortir un flair dont les esprits sont aises:
Car ils ne vont ny mangeant ny beuvant,
Nourris en l'air de vapeur et de vent.
  Sous le vallon s'élevoit un bocage
Branche sur branche, espoissi de fueillage,
Dont les cheveux par le fer non tondus
S'entr'ombrageoient l'un sur l'autre espandus.
Percez n'estoient ny de l'aube première,

a. Var. :

Le dos du fer encontre les caillous,
Fit rejaillir sur les estoupes sèches
A poincte vive un milier de flammèches
Que l'alumette au bec de soulfre adonq
Prompte reçeut : la flame vole en-long;
Puis eslargie aviva (1) *sa pasture.*
Des pins gommeux, qui sont secs de nature.
  L'air d'alentour d'encens il parfuma
D'ache et pavot; en trois lieux alluma
Trois feux en rond, faisant loin de leurs braises.

(1) Rendit vive.

Ny du midy. Une chiche lumière
D'un jour blafard au dedans pallissoit,
Et d'ombre triste affreux se herissoit,
[Plein de silence et d'horreur et de crainte.
Arbre n'estoit où ne pendist empreinte
L'image sainct d'Hécate au triple front,
Qui règne en ciel, en terre et au profond].
Prés ce bocage une fosse cavée,
A grande gueule en abysme crevée,
Béoit au ciel ouverte d'un grand tour,
Qui corrompoit la lumière du jour
D'une vapeur noire, grasse et puante,
Que nul oiseau de son aile volante
N'eust sceu passer, tant le ciel ombrageux
S'espoississoit d'un air marescageux,
Et de vapeurs pesle-mesle allumées,
A gros bouillons ondoyans de fumées.
De là maints cris, maints trainemens de fers,
Estoient ouys, souspirail des enfers.
Près cest abysme en horreur desbordée
Creusa le lieu profond d'une coudée,
De toutes parts l'eslargissant en rond;
Puis la victime attira par le front,
Les yeux tournez vers l'Occident, et pousse
Les noirs taureaux sur le bord de la fousse
De la main gauche, et le poil qui vestoit
Le front cornu des bestes il jettoit
Dedans le creux de la fosse, et r'espanche
Du miel, du vin, de la farine blanche,
Avec du lait, et, brouillant tout cela,
Du mandragore au jus froid il mesla (*a*).
Lors, en tirant de sa gaine yvoirine
Un long couteau, le cache en la poitrine

a. Var. :

Du vin, du miel, appelant par grans cris
Hyante, Hecate et tous les bas esprits.

De la victime; et le cœur luy chercha.
Dessus sa playe à terre elle broncha
En trepignant; le sang rouge il amasse
Dedans le creux d'une profonde tasse,
Puis le renverse en la fosse à trois fois,
L'espée au poing, priant à haute voix (*a*)
La royne Hecate et toutes les familles
Du noir Enfer, qui de la Nuict sont filles,
Le froid abysme et l'ardent Phlegeton,
Styx et Cocyt', Proserpine et Pluton,
L'Horreur, la Peur, les Ombres, le Silence,
Et le Chaos, qui fait sa demeurance
Dessous la terre, en la profonde nuit,
Voisin d'Erèbe, où le soleil ne luit.
Il achevoit, quand un effroy luy serre
Tout l'estomac; un tremblement de terre,
Se crevassant par les champs, se fendit;
Un long aboy des mastins s'entendit
Par le bocage, et Hyante est venue
Comme un esprit affublé d'une nue.
« Voicy, disoit, la déesse venir.
Je sens Hecate horrible me tenir;
Je tremble toute, et sa force puissante
Tout le cerveau me frappe et me tourmente.
Tant plus je veux alenter son ardeur,
Plus d'aiguillons elle me lance au cœur,
Me transportant, si bien que je n'ay veine
Ny nerf sur moy, ny ame qui soit saine,
Car mon esprit, qui le dœmon reçoit,
Rien que fureur et horreur ne conçoit. »
[A-tant retint sa parole esvolée,
Donnant repos à son ame esbranlée,
Puis coup sur coup le dœmon luy esprit

a. Var. :

Puis le renverse, et, s'inclinant le chef,
Contre la fosse invoqua derechef.

Le sang, le cœur, la cervelle et l'esprit.]
Plus que devant une rage l'allume;
Elle apparut plus grand' que de coustume;
De teste en pied le corps luy frissonnoit,
Et rien d'humain sa langue ne sonnoit.
[Le vent par l'air ses cheveux luy emmeine;
Son estomach s'esventoit d'une haleine
Courte et pantoise, et ses yeux qui trembloient
Deux grands flambeaux allumés ressembloient.]
Lors, en rouant ses yeux à demy-morte
Devers Francus, luy dit en telle sorte :
« Prince Troyen invaincu de travaux,
Qui sur la mer as souffert mille maux,
Et qui en dois par longue et longue guerre
Souffrir encor' de plus grands sur la terre,
En Gaule iras, mais tu ne voudrois pas
Y estre allé; mille et mille trespas,
Mille perils plus aigus que tempeste,
Desja tous prests te pendent sur la teste.
Comme ton père, en defendant son fort,
Conneut Tydide et Achille le fort,
Fils invaincu d'immortelle déesse,
Conneut Ajax et l'achaïque presse,
Tu dois un jour cognoistre à ton malheur
Mille ennemis d'invincible valeur,
Si que le cours de la gauloise Seine
Du sang troyen ondoy'ra toute pleine
D'armes, d'escus, de chevaux renversez,
Et de bouclairs d'outre en outre percez (a).
[Mais parsus tout garde toy que le fleuve
D'Aisne en ses eaux durement ne t'abreuve,
Et que Remus, sous ombre de vouloir
Te marier, ne te fasse douloir.

a. Var. :

Et dans ses eaux l'un sur l'autre tombez
Voirra chevaux et bouclairs embourbez.

« La gloire humaine enfin est perissante;
La mort saisist toute chose naissante.
Prends cœur au reste; avecque la vertu
Tu vaincras tout par le glaive pointu.]
Toy parvenu vers la froide partie
Où la Hongrie est jointe à la Scythie,
Tu bastiras prés le bord Istrien,
Sejour des tiens, le mur Sicambrien,
Que tes enfans en longue et longue race
Tiendront après pour leur royale place.
[Le bon Hymen, ayant soucy de toy,
Te doit conjoindre à la fille d'un roy
Qui regira, sous sa dextre garnie
D'un juste fer, les champs de Pannonie.]
Le grand soleil, qui voit tout de ses yeux,
Ne vit jamais princes si glorieux
Que tes enfants tous chargés de trophées,
Ayant de Mars les âmes eschauffées (a).
Par mainte guerre en maints lieux donteront
Huns, Goths, Alains, et au chef porteront
Mille lauriers, signe que par conqueste
A leurs voisins auront froissé la teste.
« Ja deux mil ans auront fini leur tour
Quand ta Sicambre et les champs d'alentour
Seront laissez de ta race germaine
Conduite en sort par un grand capitaine,
Qui, soubs l'obscur des ombres de la nuit,

a. Var. (1578) :

Le grand soleil, qui voit tout de ses yeux,
Voirra tes fils, les uns malicieux,
Les autres bons : la nature n'assemble
Toutes vertus en une race ensemble;
Mais, en meslant le bien avecq' le mal,
Tient la balance en contre-poids égal;
Tous neantmoins honorez de trophées
Auront de Mars les ames eschauffées.

Verra dormant un fantaume en son lit (a).
(De Dieu certain çà bas viennent les songes,
Et Dieu n'est pas artisan de mensonges.)
Ce grand fantaume aura trois chefs divers,
L'un de chouan, aux yeux ardans et pers,
L'autre d'un aigle, et l'autre la figure
D'un grand lion à la maschoire dure;
Puis tous ces trois en un s'assembleront,
Et ces trois corps un homme sembleront,
Qui murmurant se voudra faire entendre;
Mais Marcomir' ne le pourra comprendre.
Voulant savoir, du songe tout esmeu,
Que portendoit ce grand fantaume veu,
Alla trouver une vieille prophète,
Qui fut du songe infaillible interprète :
C'est qu'il falloit par le conseil des dieux
Laisser Sicambre et chercher d'autres lieux,
Et s'en aller vers le Rhin, où la Gaule
Du roy Brutus n'entrevoit que l'espaule,
Et rechercher ses anciens amis,
Qui dès longtemps leur siège y avoient mis,
Seigneurs du Rhin, où sa corne bessonne
D'un large cours dedans la mer s'entonne.]
« Donc amassant son peuple et le rangeant
Sous trois cens ducs, hautain, ira chargeant
Le corps des siens de fer et de cuiraces,
Et leurs regards de guerrières menaces;
Mars en leurs cœurs sera si bien entré
Qu'ils laisseront leurs maisons de bon gré,
Prenans congé des vieux dieux de leur terre.
Loin devant eux courra la triste guerre!
« Des laboureurs les champs abandonnez
Dessous leurs pieds trembleront estonnez,

a. Var. :

Qui, par Morfée en sommeillant instruit,
Verra, miracle! un fantaume de nuit.

Et des ruisseaux les courses azurées
N'estancheront leurs gorges alterées,
Presque espuisez jusqu'au profond des eaux,
Ou soit par eux, ou soit par leurs chevaux
Peuple invincible en toutes sortes d'armes,
Vaillans pietons, chevaleureux gendarmes,
Fiers, courageux, aux batailles ardant,
Qui d'Orient jusques à l'Occident,
Victorieux, espandra ses armées.
Les champs de Tyr, les terres Idumées
Les coignoistront, et toy, fleuve qui fuis
Dedans la mer desgorgé par sept huis;
Et d'Apollon la roche inaccessible
Cognoistra bien leur puissance invincible;
Voire tous rois se verront surmontez,
Si les Gaulois ne sont de leurs costez.
«Or, à la fin, de troupe plus espaisse
Que n'est la nège ou la gresle que presse
Le vent d'hyver, qui bond à bond se suit,
Et sur le toict des maisons fait grand bruit;
Et plus espais que fueilles d'un bocage,
Du Rhein venteux gaigneront le rivage;
Puis, surmontant par l'effort du harnois
Phrysons, Gueldrois, Zelandois, Holandois,
Verront la Meuse, et par forte puissance
De leurs voisins prendront obeyssance,
De toutes parts aimez et redoutez
Comme guerriers aux armez indomtez,
Terreur des rois et des fortes murailles.
Sous Marcomire auront longues batailles
Contre la Gaule intraitable; et je veux
De ce grand-duc te monstrer les neveux,
Et les enfans yssus de ta lignée,
Par qui la Gaule un jour sera gaignée,
Et qui tiendront (sang troyen et germain)
Le sceptre entier laissé de main en main.»
A-tant la vierge un petit se repose,
Et Francion luy demande autre chose:

« Vierge, l'honneur des dames et de moy,
Toute divine, heureux germe de roy,
Je te suppli', prophète véritable,
Sage en conseil, dy-moy s'il est croyable
Que les esprits qui sont sortis dehors
De leurs vieux corps r'entrent en nouveaux corps,
Quelle fureur, quelle maudite envie
Les tient seduits de retourner en vie,
Et d'où leur vient ce furieux amour
Que de revoir encore un coup le jour,
Se revestant de muscles et de veines
Pour re-souffrir tant de nouvelles peines;
Et quand doit l'homme esperer un repos,
Si, despouillé de chair, de nerfs et d'os,
Mesme au tombeau le repos il ne treuve,
Et d'une peau en recherche une neuve;
Donques la mort n'est la fin de nos maux,
Puisqu'en mourant, de travaux en travaux
Nous revivons, pour mourir à toute heure,
Errans sans fin, sans repos ny demeure. »
A-tant se teut. Elle, qui l'entendit,
D'un haut discours luy contre-respondit (*a*) :
« Seigneur troyen, tout ce qui vit au monde
Est composé de la terre et de l'onde,
D'air et de feu (membres de l'univers),
Et bien qu'ils soient quatre elemens divers,
Ils sont entr'eux liez de telle sorte
Que l'un à l'autre enchainé se rapporte,
Et s'empruntant d'un accord se refont,
Et changeant d'un en l'autre s'en-revont.
« Or, tout ainsi que le corps sans une ame

a. Var. Vers ajoutés en 1578 :

D'une voix sage. Apollon, qui la laisse
En son bon sens pour un temps, ne la presse,
Afin de mieux par raison discourir
Des hauts secrets qu'elle vouloit ouvrir.

(Ame surgeon de la divine flame)
Ne pourroit vivre, ains mourroit sans avoir
Un esprit vif qui le corps fait mouvoir,
Et chaud et prompt par les membres a place,
Ainsi la grande universelle masse
Verroit mourir ses membres discordans,
S'elle n'avoit un esprit au dedans
Infus par tout, qui l'agite et remue,
Par qui sa course en vie est maintenue,
Esprit actif meslé dans le grand tout,
Qui n'a milieu, commencement ny bout.
« Des elements, corruptible matière,
Et du grand Dieu, dont l'essence est entière,
Incorruptible, immortelle, et qui fait
Vivre par luy tout ce monde parfait,
Vient nostre genre, et les poissons qui nouent,
Et les oiseaux qui parmy l'air se jouent,
Les habitans des bocages ombreux,
Et les serpents qui vivent en leur creux,
Voire du ciel les diverses puissances,
Tous les démons et les intelligences,
Vont de ces deux comme nous se formant,
De Dieu l'esprit, le corps de l'element.
De là nous vient la tristesse et la crainte;
De là la joye en nos cœurs est emprainte,
L'amour, la haine et les ambitions;
De là se font toutes nos passions.
« Or de nos corps la qualité diverse
Empesche et nuit que nostre ame n'exerce
Sa vive force enclose en la maison
De terre, ainçois en la morne prison
Des membres lourds, qui la chargent et pressent,
Et vers le ciel retourner ne la laissent,
Tant le fardeau terrestre et ocieux
Ne luy permet qu'elle revole aux cieux.
« Elle, d'en haut nostre hostesse venue,
Est par contrainte icy bas detenue,
Où, n'employant sa première vigueur,

Par habitude et par trait de longueur
Consent au corps, et faut qu'en despit d'elle,
S'estant infuse en la chair corporelle,
Elle se souille et honnisse aux pechez
Dont les humains ont les corps entachez.
« Or quand la mort aux hommes familière
Dissipe au vent nostre douce lumière,
L'ame pourtant après le froid trespas,
Laissant son corps, son taq ne laisse pas
Ny sa souilleure; elle emporte l'ordure
Empreinte en soy, qui longuement luy dure;
Pource aux enfers, comme un songe leger,
Elle devalle, afin de se purger
Et nettoyer la macule imprimée
Qu'elle receut dans le corps renfermée.
[L'une un caillou pousse amont d'un rocher,
L'autre sa soif ne sçauroit estancher,
Et l'autre au vent dedans l'air est perdue;
Sur une roue une autre est estendue,
L'autre en un crible espuise en vain de l'eau,
Et l'autre sent les griffes d'un oyseau;
L'autre dessoubs un arbre qui chancelle
Tremble d'effroy qu'il ne tombe sur elle.]
En l'air, en l'eau, par le feu, dans le vent,
Vont expiant, et purgeant, et lavant
Les vieux delits de leurs fautes commises,
A l'examen de Rhadamant' soumises.
En ces tourmens ardans et violans
L'une est mille ans, et l'autre deux mil ans,
L'autre trois mil, et ne sont soulagées
Qu'elles ne soient parfaitement purgées,
Et que la tache adherante ne soit
Nette en souffrant le mal qu'elle reçoit.
Quand un long tour de siècles et d'années
L'une sur l'autre à course retournées
Ont nettoyé leurs taches, et ont fait
L'esprit divin estre pur et parfait,
Et que le feu de très-simple nature

Ne tient plus rien de la terrestre ordure,
Tout aussi pur comme il estoit alors
Que pur et simple il vint en nostre corps;
Adonc Mercure à la verge d'yvoire,
Les assemblant, au fleuve les fait boire,
Fleuve qui fait toute chose oublier:
Car autrement ne se voudroient lier
En nouveaux corps, s'ils avoient souvenance
Des maux passés dont ils font penitence (*a*).
«Ainsi qu'aigneaux en troupes amassez
Par le baston de Mercure poussez,
Les ames vont sur la rive guidées
Boire le fleuve à friandes ondées;
Puis à l'instant perdent tout souvenir.
Lors un desir les prend de revenir
Et de revoir leur liaison première,
Et du soleil la celeste lumière.»
A-tant se teut; Francion tout soudain
Prend un couteau au manche fait d'airain,
Et d'une truye infertile et brehaigne
Ouvre la gorge. En tombant elle saigne
Dessus la terre, où le sang renversé
Tiède fuma dans le creux du fossé;
Priant Mercure et les sœurs Eumenides,
Le vieil Caron, vouloir servir de guides
A ces esprits qui devoient quelquefois
Venir aux corps des monarques françois.
Comme il disoit, entre soufres et flames
Voicy venir de l'abysme les ames.
Un tourbillon tournoyant et fumeux,
Un feu de poix resineux et gommeux
Alloit devant, qui de puante haleine

a. Var.:

A nouveaux corps, et ne voudroient plus estre
Pour r'acquerir des maux par tant renaistre.

Infectoit l'air, le taillis et la plaine,
Avec grand son, comme un tonnerre bruit
Brisant la nue espaisse d'une nuict (*a*).
Adonc Francus, ayant l'ame frappée
De froide peur, au poing saque l'espée,
Les souffrant boire, et, se tirant à part
Sur un terreau qui pendoit à l'escart,
Pour mieux pouvoir leurs visages cognoistre,
Sçavoir leurs noms, leurs habits et leur estre,
Les contemploit, et, de frayeur transi,
Appelle Hyante et luy demande ainsi :
« Quel est celuy de royale apparence
Qui d'un grand pas tous les autres devance,
Et d'olivier se couronne le front? »
Elle luy dit : « C'est le roy Pharamond,
Qui, des Gaulois abaissant un peu l'ire
Et le desir conceu sous Marcomire
D'assujetir les terres et les rois,
Adoucira les armes par les lois,
Et la fierté sicambroise et scythique
Amollira par la douceur salique,
Pour refroidir du chaud mestier de Mars
Le cœur felon de ses braves soudars.
— Quel est ce prince appuyé d'une hache
Qui tout son chef ombrage d'un panache,
Au front severe, aux yeux gros et ardans,
A longue barbe, à longs cheveux pendans,
Qui rien qu'horreur ne monstre en son visage?
— C'est Clodion, qui l'ocieux courage
Des vieux Gaulois aux armes refera,

a. Var. Vers ajoutés en 1584 :

Ce jour, Hecate aux enfers redoutée
Les revestit d'une forme empruntée,
D'un corps fantasque, esblouissant les yeux
Faits d'air espais, pour les cognoistre mieux.

Et leur paresse en guerre eschauffera (a),
Donnant courage à leurs masles poitrines
Pour conquerir les provinces voisines.
« Luy, tout ardent du feu de guerroyer,
Enfant de Mars, doit un jour foudroyer
L'orgueil romain; puis d'une vertu vive
Du Rhin gaulois outrepasser la rive,
Et la forest Charbonniere percer.
« A forte main doit un jour renverser
Les Turingeois, et la muraille ancienne
De Mons, Cambray et de Valencienne,
Et de Tournay, et doit rougir les bors
De Somme, tiede au carnage des morts;
Doit bien avant en Gaule faire entrée.
Nulle puissance en armes rencontrée
Son masle cœur supporter ne pourra;
Comme une foudre en Bourgongne courra,
Vaincra Tholoze, et les Gots (1) d'Aquitaine
Comme sapins estendra sur la plaine;
Puis, en donnant exemple à ses neveux
De liberté, portera longs cheveux,
S'esjouissant pour remarque immortelle
Que Chevelu toute Gaule l'appelle.
— Quel est celuy qui marche le premier
Après ces deux, au visage guerrier,
Qui tient la face aux astres élevée?
— C'est le vaillant et juste Merovée,
Aspre ennemy des Huns, qui descendront
Plus dru que gresle, et par force prendront,
Pillant, bruslant, à flames allumées
(Mars tout sanglant conduira leurs armées),

a. Var. :

Des peuples siens reschaufera l'ardeur,
Les emplissant de force et de vigueur.

1. Les Gots qui avoient conquis l'Aquitaine.

Trèves, Colongne, et mille forts chasteaux
Que le grand Rhin abreuve de ses eaux,
Et ru'ront Mets à l'egal de la terre,
Cruelle engeance, indontable à la guerre,
La mer ne jette aux bords tant de sablons
Que de Germains hideux en cheveux blonds
S'amasseront, trope venant sur trope,
Pour mettre à sac l'occidentale Europe
Sous Attila, cruel prince inhumain,
Extrème fleau de l'Empire romain.
Contre un tel peuple espoinçonné de rage,
Tout acharné de meurdre et de carnage,
Craint comme foudre à trois poinctes tortu,
Ce Merovée opposant sa vertu,
Près de Chalons doit atterrer l'audace
De ces felons menu dessus la place.
L'un dessus l'autre adentez tomberont;
Le ventre creux des mastins ils auront
Pour leur servir de digne sepulture,
Nuds sur le champ gras de leur pourriture (a).
« Luy le premier, suivi de ses Troyens,
Regaignera les bords parisiens,
Sens, Orleans, et la coste de Loire.
« Puis de ton nom, Francus, ayant memoire,
Le nom de Gaule en France changera.
Ton sang versé par armes vangera,
Et nul des tiens chargé de tant de proye
Ne doit pousser si haut le nom de Troye;
Vaillant monarque, invincible, invaincu,
Victorieux. Autour de son escu
(Frayeur, horreur des guerres eschaufées)
Naistront lauriers et palmes, et trophées,

a. Var. :

Les vieux corbeaux leur corps en-tomberont,
Et des mastins les gorges affamées
Qui vont flairant le meurdre des armées.

Et le premier fera voir aux François
Que vaut l'honneur acquis par le harnois;
Puis il mourra, car toute chose née
Est en naissant à la mort destinée.
« De son grand nom les vieux Sicambriens
Seront long temps nommez Merovéens,
Et ses vertus auront tant de louanges,
Qu'aimé des siens, redouté des estranges,
Après sa mort, d'inviolable loy
Nul, tant soit preux, n'aura l'honneur de roy
Portant au chef la couronne elevée,
S'il n'est yssu de la gent Merovée.
— L'autre qui vient, baissant un peu les yeux,
Ensemble triste et ensemble joyeux,
Est-il des miens? dy-le moy, je te prie.
— C'est Childeric, roy de meschante vie,
Ord de luxure, infect de volupté,
Au cœur paillard des vices surmonté,
Prince prodigue, execrable en despenses,
Qui, pour fournir à ses folles bombances,
De ses sujets rongera tous les os,
Boira le sang, haussera les impos,
Tailles, tributs, et de si orde injure
Faite aux François nourrira sa luxure.
Il ravira des pucelles la fleur
(Honte aux parens, des pères la douleur!)
Et sera plein de telle nonchalance,
Que, deniant aux peuples audiance,
Consommera pour neant le soleil (*a*),
Sans voir jamais ny palais ny conseil.
« Pource la France, à l'envi conjurée
Contre sa vie ainsi demesurée,

a. Var. :

Perdra en vain les filles du Soleil (1).

1. Les Heures.

Le chassera de son throsne royal.
Fuira banni vers son ami loyal,
Roy d'Austrasie, où, suivant son usage,
Sans reverer le sainct droit d'hostelage,
Et Jupiter protecteur d'amitié,
Opiniastre en toute mauvaistié
(Dieux, destournez un acte tant infame
Du cœur des rois!), luy honnira sa femme
Pour le loyer de l'avoir bien receu.
L'homme de bien est volontiers deceu (*a*)!
[De Childeric esliront en la place
Un duc Gillon, d'italienne race,
Qui regira les Romains à Soissons,
Pire que l'autre en cent mille façons.
Le bon François, qui son prince desire,
Plaignant le roy chassé de son empire,
Rappellera Childeric son seigneur.
Luy, se voyant en son premier honneur]
Amendera par vergogne ses fautes.
Lors, plein de force et d'entreprises hautes (*b*),
Pour effacer de ses pechez le nom,
Brave au combat, ne taschera sinon
Que la vertu par les armes suivie
Perde le bruit de sa première vie.
« [Adonc suivra Gillon son ennemy
Par les forests, les rochers, et parmy
Les flots du Rhin. Gillon, plein de vergogne,
S'ira sauver dans les murs de Coulogne,
Que Childeric, à qui le cœur ne fault,
Le fer au poing emportera d'assault;

a. Var. :

L'homme courtois aisement est deceu!

b. Var. :

Il doit après, par entreprises hautes,
Se corriger et amender ses fautes.

Puis, sans donner aux Romains nulles trèves
Fera broncher les murailles de Trèves]
Où ce Gillon vagabond s'enfuira (*a*).
Les fiers Saxons en bataille occira;
Il tu'ra Paul, de nation romaine,
Et d'Orleans tirant jusqu'au domaine
Du riche Anjou, hazardeux aux dangers,
Se fera roy, victorieux d'Angers,
Et des Romains les armes estoufées
Au Dieu de Loire appendra pour trofées.
« Vois-tu Clovis, grand honneur des Troyens,
Qui, le premier abhorrant les Payens
Et des Gentils les menteuses escoles,
Pour suivre Christ laissera ses idoles,
Donnant baptesme aux François devoyez?
Et, lors, du ciel luy seront envoyez
Un oriflame, estendart pour la crainte
De ses haineux, et l'ampoulle tressainte,
Huile sacré, onction de vos rois.
Son estendart, deshonoré de trois
Crapaux bouffis pour sa vieille peinture,
Prendra des lys à la blanche peinture (*b*),
Present du ciel. Dieu, qui le choisira,
De cœur, de force et d'honneur l'emplira.
[Ne vois-tu pas comme son front assemble
La gravité et la douceur ensemble,
Ayant le bras armé sans estre armé,
Ensemble craint, ensemble bien-aymé?
Nul ne vaincra ce roi de courtoisie;
Mais quand l'espée au poing aura saisie,

a. Var.:

Son bras armé du Rhin se saisira.

b. Var.:

Crapaux, prendront pour marques honorées
En champ d'azur des fleurs de lis dorées.

Nul conquerant, tant soit brave de cœur,
De ce Clovis ne vaincra la fureur.
Il poursuivra d'une ardente colère
Siagre, fils de Gillon, qui son père
Deposseda, et son camp assaudra
Si vivement que Soissons il prendra,
Perdant du tout la puissance romaine;
Puis dès le Rhin jusqu'aux rives de Seine,
De Seine à Loire, il sera conquereur,
Des rois voisins le foudre et la terreur.]
« Luy, conduisant une gaillarde armée
(La fortune est d'inconstance emplumée),
Outre le Rhin contre les Allemans,
Peuples hardis, aux guerres vehemens,
Sera pressé d'une si grande suite,
Que, tout honteux de penser à la fuite,
En son peril aura recours à Dieu :
Lors, s'eslançant furieux au milieu
Des Allemans, de sa françoise espée
Rendra de sang la campagne trempée,
Tu'ra leur roy, et des peuples dontez
Tributs chaque an luy seront apportez.
« Lors, enrichi des despouilles conquises,
Au nom de Christ bastira des eglises;
Puis, se chargeant (après avoir vaincu)
Le dos de fer et le bras de l'escu,
Ira de Vienne aborder le rivage.
Un cerf chassé monstrera le passage
Au camp françois, grand miracle divin!
Près de Poitiers fera trembler le Clin
Dessous ses pieds, aheurtant de furie
Alaric, roy des peuples de Gothie.
« Dejà le vent branle les estendars,
Pied contre pied se fichent les soldars,
Joyeux de sang. Tout le cœur leur bouillonne,
Une poussière en rond les environne,
Et sans relasche au milieu des travaux
Sont renversez chevaliers et chevaux.

« Le roy Clovis, ardant à la conqueste,
Perçant son camp, opposera sa teste
Contre Alaric ; là, d'un cœur hazardeux,
Ces puissans rois s'affronteront tous deux,
Braves, hautains, furieux comme foudres (*a*).
Sous leurs chevaux deux tourbillons de poudres
Noirciront l'air, et sans avoir repos,
Ici Clovis, ici le roy des Gots,
Poussez, tournez de fortune diverse,
Seront portez tous deux à la renverse.
Le mol sablon imprimera leurs corps.
Eux relevez, plus ardents et plus forts,
Cherchant la mort, espandront sur la place,
Gréves, cuissots, morions et cuirace,
Suans tous deux de colère et de coups ;
Mais, à la fin, Clovis, plein de courrous,
Fera du Goth victime à Proserpine,
D'une grand'playe enfondrant sa poitrine.
Ainsi Clovis Alaric occira.
L'ame gothique aux Enfers s'en ira.
[Puis, s'emparant des thresors de ce prince,
Prendra Tholose et toute la province
D'Alby, Rouergue, Auvergne et Limousin,
Et tout le champ de Garonne voisin.
De là, pompeux d'une si noble gloire,
Des Bourguignons ravira la victoire,
Les massacrant d'un courage trop chaud,
Pour le forfait de leur roy Gondebaud.
Bref, ce Clovis, d'invincible puissance,
Doit bouter hors son empire d'enfance,
Le faire masle et le rendre aussy fort
Qu'un grand rocher, la muraille d'un bord (*b*).]

a. Var. :

Comme lions, ou plustost comme foudres.

b. Var. :

En place de ce passage, les éditions posthumes contiennent

« De ses vertus l'acquise renommée
Sera si large et si au loing semée,
Que ses enfans ne seront maintenus
En leur grandeur que pour estre venus
D'un père tel, lequel durant sa vie
Ne vaincra pas tant seulement l'envie
Des rois vassaux à son glaive pointu,
Mais si fameuse estendra sa vertu,
Qu'enseveli dessous la terre sombre
Fera trembler les princes de son ombre :
Tant vaut l'honneur d'un prince après sa mort
Qui en vivant fut equitable et fort (a)!
Or, pour monstrer que telle creature
Se vestira de celeste nature,
Avant sa mort les feux presagieux,
Le tremble-terre et les foudres des cieux
Esbranleront sa royale demeure.
Mais quoi! Troyen, il faut que l'homme meure :
En son bateau Caron prend un chacun,
Et du tombeau le chemin est commun.
« Voy Childebert et Clotaire son frère,
Qui, tous ardans d'une juste colère
Que Gondebaud, comme prince cruel,

la comparaison suivante, qui ne manque pas de beauté :

Son corps tombé bruira sur la poussière
Comme un belier qui sur une rivière
Congne des paux, le fondement d'un pont;
Le fleuve en bruit, tout le ciel luy respond.

a. Var. :

Ce distique est omis dans l'édition de 1572; il est remplacé par le suivant dans les éditions posthumes :

Et plus pourront en la tombe enfermez
Ses os, qu'un camp de grands princes armez.

Ayt fait meurdrir leur oncle maternel,
Dessus son fils Sigismond de Bourgongne,
De telle mort vengeront la vergongne.
Les rois unis et leurs camps compagnons
Donnant bataille ensemble aux Bourguignons,
Les meurdriront d'une mort très-amère,
Gratifians aux larmes de leur mère,
Qui souspiroit de ne point voir vengé
Le corps royal de son père outragé.
« Ce Childebert et Clotaire, grands princes,
Pour augmenter les bords de leurs provinces,
Rompant après la nature et la loy,
(Entre les rois ne dure point la foy,
Tant le desir de regner leur commande),
Frères germains, suivis d'une grand'bande
D'hommes armez, partiaux et meschans,
Voudront, helas! de leurs glaives trenchans
S'entre-tuer, et rougir les batailles
Du sang tiré de leurs propres entrailles;
Mais sur le poinct qu'ils voudront s'assaillir,
Voicy du jour la lumière faillir;
Neiges et vents et tourbillons et gresle
Du ciel crevé tomberont pesle-mesle,
Entre-semez de foudres et d'esclairs;
Hommes, chevaux, morions et bouclairs
Seront frappez d'un orageux tonnerre.
Un tel miracle appaisera la guerre
De ces germains; le bon Dieu l'a permis,
Puis de haineux devenus bons amis,
Frères de sang et de cœur, sans rancune
Ramasseront leurs puissances en une,
Fiers aux combats, invaincus chevaliers;
Puis, en poussant milliers dessus milliers
D'hommes armez, par hautes destinées,
Iront gaigner les cymes Pyrénées,
Princes hardis, mespriseurs de travaux.
Les monts d'Espagne au bruit de leurs chevaux
Retentiront, et, couverts de gens d'armes,

Les champs luiront sous la splendeur des armes (a).
Lors Almaric (1), roy des Gots, qui tiendra
Sous luy l'Espagne, ardant les assaudra
(Nouveau fuzil de l'ancienne noise),
Mais pour neant; car la vertu françoise,
De pieds, de mains et de teste poussant,
Ira des Gots la force renversant (b).
Leur roy, voyant sa puissance coupée
Du fer gaulois, sçaura que vaut l'espée
De Childebert, qui, luy perçant la peau,
Costes et cœur, ira jusqu'au pommeau.
D'une grand' playe en la poitrine ouverte
Avec le sang fuira l'ame deserte
Du corps gothicq, et, franche de ses os,
Ira chercher là bas autre repos (c).
[Ces frères rois, ains frayeur des campagnes,
Ardront, perdront, pilleront les Espagnes,
Mettant à sac et peuples et seigneurs.
Lors, tout enflez de butins et d'honneurs],
Et d'une gloire aux François eternelle
Viendront revoir leur terre paternelle;
Puis sans enfans, des hommes le confort,

a. Var. :

Retentiront, et le cours des rivières
Sera humé de leurs troupes guerrières.

b. Var. :

Se bandant toute et de veines et d'os,
Fera broncher sur la poudre les Gots.

c. Var. :

Du corps gothic, qui, grinçant, maudira
Dequoy si tost son printemps s'en ira.

1. La première édition porte *Almaric*, les suivantes mettent *Alaric*. C'est *Amalaric*, roi des Wisigoths.

Comme tous rois sçauront que peut la mort.
— [Quel est cest autre, ehonté de sa face ?
— C'est Aribert, deshonneur de ta race,
Le nourrisson de toute volupté,
Qui pour ton fils ne doit estre conté.]
L'autre d'après, qui, tout morne, se fasche,
Qui tient sa gorge et qui, marchant, remasche
Mainte menace et rève tout à soy,
C'est Childeric, indigne d'estre roy;
Mange-sujet, tout rouillé d'avarice,
Cruel tyran, serviteur de tout vice,
Lequel d'imposts son peuple destruira,
Ses citoyens en exil bannira,
Affamé d'or, et par armes contraires
Voudra ravir la terre de ses frères,
N'aimant personne et de personne aimé;
Qui de putains un serrail diffamé
Fera mener en quelque part qu'il aille,
Soit temps de paix ou soit temps de bataille;
En voluptez consommera le jour,
Et n'aura Dieu que le ventre et l'amour.
[Du peuple sien n'entendra les complaintes;
Toutes vertus, toutes coustumes saintes
Des vieux Gaulois fuiront devant ce roy,
Grand ennemy des pasteurs de sa loy (*a*).]
« Les escoliers n'auront les benefices,
Les gens de bien ny honneurs ny offices;
Tout se fera par flateurs eshontez,
Et les vertus seront les voluptez.
[Jamais d'en haut la puissance celeste
Ne monstra tant son ire manifeste,

a. Var. (Éd. posthume) :

Tel prince semble au pourceau qui se veautre
En un bourbier : un plaisir tire l'autre.
Déjà le ciel par signes le preschoit
Que d'un tel roy la vie le faschoit.

Et jamais Dieu, le grand père de tous,
Ne monstra tant aux hommes son courroux.
Signes de sang, de meurtres et de guerre,
De tous costez un tremblement de terre,
Horrible peur des hommes agitez,
De fond en comble abattra les citez.]
« Jamais les feux la terre ne crevèrent
En plus de lieux; jamais ne s'eslevèrent
Plus longs cheveux de comètes aux cieux;
[Jamais le vent, esprit audacieux (a),
En fracassant et forests et montagnes,
Ne fist tel bruict balayant les campagnes.
Les pains coupez de sang se rougiront,
En plein hyver les arbres fleuriront,]
Et toutesfois, pour ces menaces hautes,
Ce meschant roy n'amendera ses fautes;
Mais tout superbe, en vices endurci,
Contre le ciel élevant le sourci,
(O cœur brulé d'infame paillardise!)
Estoufera, contre sa foy promise,
En honnissant le sainct lict nuptial,
Sa propre espouse, espoux très-desloyal.
« Ny lict, ny foy, ny la nuict amoureuse
Ne defendront Galsonde malheureuse
Qu'en luy pressant le gosier de sa main
Ne la suffoque, homicide inhumain!
Acte d'un Scythe, et non d'un roy de France;
Lequel devoit s'opposer en defence
Pour la sauver, et luy-mesmes s'offrir
Plustost cent fois à la mort que souffrir
De voir sa femme ou captive ou touchée;
Et toutefois, auprès de luy couchée,
Joincte à son flanc, le baisant en son lict,
Seure en ses bras, l'estranglera de nuict.

a. Var. :

De son malheur monstres presagieux.

Cruel tyran ! à qui dessus la teste
L'ire de Dieu pend déjà toute preste.
Son propre sang son crime lavera,
Et sa putain sa femme vengera.
[Après la mort de sa femme Galsonde,
Espousera sa garse Fredegonde,
Qui, d'un visage eshonté, de regards
Et de maintiens lubriques et paillards,
Et d'un parler entre l'humble et le grave,
Fera ce roy de maistre son esclave,
L'abestissant si bien à ses desirs
Qu'il servira, valet, à ses plaisirs,
Ah ! apprenant aux despens de sa vie
Que l'homme est fol qui aux putains se fie.
« Or, elle, ayant assoté son mari,
Pour mieux jouir de son ribaud Landri,
Qui du royaume avoit toute la charge,
Folle d'amour, à deux meurdriers encharge,
A son retour de la chasse, bien tard,
De luy percer la gorge d'un poignard.
Ainsi mourra, par les mains de sa femme,
Ce Childeric, des princes le diffame.
« Elle, sans peur ny de Dieu ny de lois,
Toute effrontée, ayant encor les dois
Rouges du sang de son mari, pour taire
Par un beau fait le meurdre et l'adultère,
Ira, guerrière, au milieu des combas,
Tiendra son fils de trois mois en ses bras,
Traistre pitié ! pendant à sa mammelle,
Dont son paillard aura pris la tutelle.
Puis, ceste royne abominable, ainçois
Ceste furie, execrable aux François,
De qui la teste attendoit le supplice,
Comme si Dieu favorisoit le vice,
Vivra sept ans en pompes et honneur
Avec Landri, des François gouverneur;
Et qui pis est, morte, on la fera sainte.
Ainsi tout va par fraudes et par fainte !

« L'autre d'après est Clotaire, son fils,
Par qui seront les Saxons desconfis,
Ne souffrant vivre en leur terre occupée
Masle debout plus grand que son espée,
Sage guerrier, victorieux et fort,
Qui, pour l'honneur, mesprisera la mort.
« De Brunehaut, princesse miserable,
Fera punir le vice abominable,
Luy attachant à la queu' d'un cheval
Bras et cheveux, puis à mont et à val,
Par les rochers, par les ronces tirée,
En cent morceaux la rendra dechirée,
Si qu'en tous lieux ses membres diffamez
Seront aux loups pour carnage semez (*a*).
[Bien qu'un grand roy ne puisse avoir louange
Quand par la mort d'une femme il se venge,
Pourtant Clotaire est absous par les loix
D'avoir vengé le sang de tant de rois
Que par poison, par glaive et par cautelle
Avoit occis ceste royne cruelle.]
« Les Lœstrigons, les Cyclopes, qui n'ont
Qu'un œil au front, en leurs rochers ne sont
Si cruels qu'elle, à toute peste née,
Qui, en filant menée sur menée,
Guerre sur guerre et debats sur debats,
Fera mourir la France par combats;
Mais à la fin, soubs les mains de Clotaire,

a. Var.:

Doit chastier la malice execrable.
Jambes et bras à deux chevaux tirez;
Ses vieux cheveux, des ronces deschirez,
Seront espars comme flocons de laine
Que la brebis a laissé sur la plaine,
Par les chardons aux poignans hameçons,
Et de son sang rougiront les buissons.
Rien si malin qu'une femme peut naistre,
Ny rien si bon, quand bonne elle veut estre.

Doit de ses maux recevoir le salaire.]
« Ce gentil prince, entre ses nobles faits,
Voyant ses gens en bataille desfaits,
Et Dagobert, son fils, jusqu'à la taye,
Près la cervelle, attaint d'une grand' playe,
Perdre le sang en longue pasmoison,
Revestira son chauve poil grison
D'un morion, armes de la jeunesse,
Et tout son corps refroidi de vieillesse
Réchaufera d'un cœur jeune et gaillard;
Puis, en brossant les flancs de son Bayard (1),
Chaud de colère et de vengeance fière,
Passant à nou le fil d'une rivière,
Ira trouver le roi sur l'autre bord
Qui se moquoit de son fils demi-mort.
Alors ces rois, d'un valeureux courage,
Front contre front, sur le premier rivage,
S'acharneront comme loups au combat.
Le bon Clotaire à la renverse abat
Son ennemi, et sa teste coupée
Embroche droite au bout de son espée,
Avec grans cris repassant vers les siens,
Acte gaulois et digne des Troyens,
De siècle en siècle à jamais memorable.
Tant vaut un père à son fils pitoyable!
— L'autre qui vient en magnifique arroy,
Qui de maintien represente un grand roi,
Est-il des miens? dy-le moy, je te prie.
— C'est Dagobert, fleur de chevalerie.
En sa jeunesse aura le cœur hautain,
Revesche en mœurs, coupera de sa main
(Acte impiteux) la barbe de son maistre;
Puis par le temps venant son âge à croistre,
De prince fier deviendra gracieux,
Tant seulement en deux points vicieux:
L'un, de nourrir par trop de concubines;

1. Bayard, cheval généreux et prompt à la main.

L'autre, de faire excessives rapines
Sur mainte eglise, à fin d'enrichir un
Moustier à part du revenu commun.
[Au reste, accort, de bonnes mœurs et sage,
Qui craindra Dieu, qui punira l'outrage
Des orphelins, qui vivra par conseil,
Qui n'aura point aux armes son pareil.]
Prudent guerrier, qui sera sans contrainte
L'amour des siens, de ses voisins la crainte;
[Qui chassera les peuples circoncis
De ses pays; par qui seront occis
Les Esclavons; qui dessus la campagne
Estendra morts les peuples d'Allemagne,]
Et les Lombars par guerre destruira;
Qui les Gascons rudement punira,
Et qui rendra la nation servile
Des Poitevins, et qui Poitiers leur ville
Saccagera par glaives et par feux,
Et la fera labourer par des bœufs,
Semant du sel où furent ses murailles;
Qui destruira les Hongres par batailles,
Trenchant au fer tant de peuples armez.
Des os des morts les champs seront semez,
Et les chevaux nageront jusqu'au ventre,
Souillez de sang; la rivière qui entre
Dedans la mer à peine par ses bords
Pourra couler, tant elle aura de morts.
Luy, tout enflé de gloire militaire,
Rendra sous luy Bretagne tributaire,
Et leur royaume en duché changera.
Tout au contraire, amy, deschargera
(Aux uns hautain, aux autres debonnaire)
Les fiers Saxons, surmontez par son père,
De trois cens bœufs qu'ils devoient tous les ans.
Puis, desliant de ses membres pesans
L'ame legère, après mainte victoire,
Rendra son nom d'eternelle memoire.
« L'autre qui suit, d'honneur environné,

Qui a le front de palme couronné,
Qui ja les Turcs menace de la guerre,
Sera Clovis, lequel ira conquerre
Hierusalem et les sceptres voisins
D'Egypte jointe aux peuples sarrazins.
[Outre la mer, bien loing de sa patrie,
Tiendra des Juifs l'heureuse seigneurie,
Et son ost brave et luy brave à la main
Boiront sept ans les ondes du Jourdain.]
Puis, retourné victorieux en France,
De ses enfans punira l'arrogance,
Qui, par flateurs, par jeunes gens deceus,
Vers celle ingrats qui les avoit conceus,
De tout honneur dégraderont leur mère,
Et donneront la bataille à leur père.
« Leur mère, adonc, ah! mère sans merci,
Fera bouillir leurs jambes, et ainsi
Tous mehaignez les doit jetter en Seine.
Sans guide iront où le fleuve les meine
A l'abandon des vagues et des vens;
Grave supplice! afin que les enfans
Par tel exemple apprennent à ne faire
Chose qui soit à leurs parens contraire.
Bien que ce roy soit magnanime et fort,
Soit aumosnier, des pauvres le support,
Pourtant son ame, aux vices inclinée,
De trop de vin se verra dominée.
L'amour, la gueule et les plaisirs qui font
Rougir de honte un prince, le feront
Esclave roy de vilaine luxure,
Trompant son nom, soy-mesme et sa nature.
« Vois-tu ceux-cy qui abaissent les yeux,
Honteux de voir la lumière des cieux,
Qui ne devroient au monde jamais naistre,
Ny moins avoir Hector pour leur ancestre?
Clotaire est l'un, et l'autre Childeri,
Theodoric l'autre, en delices nourri,
Trois fai-neants, grosses masses de terre,

Ny bons en paix, ny bons en temps de guerre,
La maudisson du peuple despité.
« L'un, pour souiller son corps d'oisiveté,
Pour n'aller point au conseil ny pour faire
Chose qui soit au prince necessaire,
Pour ne donner audience à chacun,
Pour n'avoir soin de soy ny du commun,
Pour ne voir point ny palais ny justices,
Mais pour rouiller sa vie entre les vices,
Traistre à son peuple et à soy desloyal,
Sans plus monter en son throne royal,
Ains le fraudant de son naturel guide,
A Ebrouin en laschera la bride,
Et le fera, soit en guerre ou en paix,
Chef du conseil et maire du palais.
« Cet Ebrouin aura soin des batailles,
De la finance, et d'augmenter les tailles,
Et de respondre à tous ambassadeurs;
Et son estat aura tant de grandeurs,
Comme chargé d'une peine honorable,
Qu'il deviendra si craint et redoutable
(En ce pendant que les rois amusez
A bouffonner, aux femmes abusez,
Sans nul conseil, trahis de leur plaisance,
Sont rois de nom, Ebrouin de puissance)
Qu'en peu de jours ces maires, approuvez
De tout le peuple, aux honneurs élevez,
Puissans de faits, de parole et d'audace,
Des premiers rois aboliront la race,
Et se feront, d'autorité pourveus,
Eux-mesmes rois, leurs fils et leurs neveux.
Pource, Troyen, ne commets telle faute;
N'élève point en dignité trop haute
Quelque vassal; ton dommage en depend.
Quand un roy faut, trop tard il s'en repent.
L'autre second, de luxure tout palle,
Perdra long temps sa dignité royale,
Et sans égard à son sang descendu

De tant de rois, sera moine tondu
Et renfermé dedans un monastère[1].
« Le tiers, qui vient pensif et solitaire,
De ses sujets comme peste hay,
A contre-cœur des seigneurs obey,
Chaud de colère, à regner mal-habile,
Fera fouetter le chevalier Bodille,
En lieu public, lié contre un posteau,
Tout deschiré de veines et de peau.
« Bodille, plein d'un valeureux courage,
Tousjours pensif en si vilain outrage,
Ne remaschant que vengeance en son cœur,
Lairra couler quelque temps en longueur,
Puis, sans respect de sceptre ou de couronne
(Tant le despit furieux l'espoinçonne),
Tout allumé de honte et de courroux,
Ce roy peu sage occira de cent coups.
« Luy, de son prince ayant la dextre teinte,
Près le roy mort tura la royne enceinte;
D'un mesme coup, tant son fiel sera grand,
Perdant le père, et la mère, et l'enfant
Qui se cachoit dedans le ventre encore.
Seigneur troyen, le prince ne s'honore
De felonie; il faut que la fierté (*a*)
Soit aux lions, aux princes la bonté,
Comme mieux-nez, et qui ont la nature

a. Var. :
Tout allumé de honte et de fureur,
Fera payer à ce roy son erreur
Par son sang propre, en rougissant sa dextre
Dedans le cœur de son prince et son maistre,
Et d'un tel fiel sa vengeance emplira,
Que, le roy mort, la royne il occira,
Et son enfant enclos en ses entrailles.
Il faut qu'un roy soit cruel aux batailles
Mais doux aux siens; il faut que la fierté...

1. Chilpéric.

Plus près de Dieu que toute creature.
Ce roy doit estre abusé par flateurs,
Peste des rois, courtisans et menteurs,
Qui des plus grands assiegeant les aureilles,
Font les discrets et leur content merveilles.
Pource, Francus, si le Ciel te fait roy,
Sage, entretiens des vieillars près de toy,
Qui te diront leurs raisons sans feintise,
En longs cheveux, en longue barbe grise.
« Ne vueilles point pour conseillers choisir
Ces jeunes fols qui parlent à plaisir.
Le plus souvent les princes s'abestissent
De deux ou trois que mignons ils choisissent,
Vrais ignorans qui font les suffisans,
Qui ne seroient entre les artizans
Dignes d'honneur, grosses lames ferrées
Du peuple simple à grand tort honorées,
Qui vivent gras des edits et des maux
Que les rois font à leurs pauvres vassaux;
Tant la faveur, qui les fautes efface,
Fait que le sot pour habile homme passe!
« Quelle fureur, qu'un roy, père commun,
Doive chasser tous les autres pour un,
Ou deux, ou trois, et blesser par audace
Un masle cœur issu de noble race,
Sans regarder si le flatteur dit vray!
Ce Childeric doit cognoistre à l'essay
Le mal qui vient de croire à flatterie,
Perdant d'un coup femme, enfant et la vie.
« Voy, Francion, ces autres rois dontez
De vin, d'amour, de toutes voluptez,
Qui, abestis, en un monceau se pressent,
Et le regard contre la terre baissent.
Une grand' nue esparse sur leur front
Les obscurcit; regarde comme ils vont
Effeminez, et d'une alleure lente
Monstrent au front une ame nonchalante.
Ah malheureux! ils seront fils des tiens,

Germe maudit, Troyennes, non Troyens;
Qui tant s'en faut qu'ils soient en France dignes
D'avoir au chef les couronnes insignes,
Qu'ils ne sont pas, pestes du genre humain,
Dignes d'avoir l'aiguillon en la main;
Rois sans honneur, sans cœur, sans entreprise,
Dont la vertu sera la paillardise.
Leur beau royaume, acquis par le harnois
De tant d'ayeux très invincibles rois,
Par la sueur de tant de capitaines,
Par sang, par fer, par discours et par peines,
En peu de jours tombé de sa vigueur,
Ah! fier destin! perdra puissance et cœur (*a*).
Ne vois-tu pas comme Clovis en pleure?
Tay-toy, grand roy : rien çà-bas ne demeure
En son entier; tant plus le sceptre est haut,
Et plus il tombe à terre d'un grand saut.
« Ces rois hideux en longue barbe espesse,
En longs cheveux ornez presse sur presse
De chaisnes d'or et de carquans gravez,
Hauts dans un char en triomphe élevez
Une fois l'an se feront voir en pompe,
Enflez d'un fard qui le vulgaire trompe,
Quittant leur sceptre aux maires du palais,
Dont ils seront esclaves et valets,
Masques de rois, idoles animées,
Et non pasteurs ny princes des armées,
Qui se verront, honnis de voluptez,
De leurs vassaux à la fin surmontez.
Appren, Troyen, comme un lasche courage
Perd en un jour son sceptre et son lignage.
Il ne faut estre aux affaires retif :
La royauté est un mestier actif.

a. Var. :

Tout en un jour, par lascheté de cœur,
Perdra puissance, accroissance et vigueur.

« Voy Chilperic, le dernier de la race
De Pharamond, comme il baisse la face,
Moyne razé pour sa lubricité,
Un faineant moisi d'oisiveté,
Qui jà, ce semble, aux plaisirs s'abandonne.
Cestuy perdra le sceptre et la couronne
Du grand Clovis, et son maire Pepin
S'en fera roy par ne sçay quel destin,
En transferant l'ancien diadesme
De la maison de son maistre à soy-mesme.
Bien qu'à grand' peine ait quatre pieds de corps,
Bas de stature, et de membres peu forts,
Il aura l'ame active et vigoureuse,
Et de conseil et de prudence heureuse,
Il dontera la force des plus grans;
Pource, Francus, par tel exemple apprens
Que tout royaume augmente en accroissance
Par la vertu, et non par la puissance;
Et que Dieu seul, qui toute chose peut,
Perd et maintient les sceptres comme il veut.
Pour les garder l'homme en vain se travaille,
Car c'est luy seul qui les oste et les baille.
— Qui sont ces deux qui vont marchant à part?
Qui de la troupe eslongnez à l'escart
Discourent seuls de grans propos ensemble?
A voir leur port, l'un et l'autre me semble
Sage guerrier, et nul ne s'est montré
De tant d'honneur ny de gloire illustré?
— Celuy, Troyen, qui fait bruire ses armes,
Grand capitaine et pasteur de gendarmes,
Qui jà la main sur une lance met,
Qui d'un panache ombrage son armet,
Au fier maintien, au superbe courage,
Qui rien que Mars ne monstre en son visage,
Sera Martel, gouverneur des François,
Non roy de nom, mais le maistre des rois.
Jusques au Ciel fera monter l'empire
Du nom Gaulois, et nul devant son ire

N'opposera ny lance ny escu,
Qu'il ne soit pris, ou fuitif, ou vaincu.
« Voy quels lauriers, marques de sa conqueste,
Vont plis sur plis environnant sa teste!
Voy son maintien, combien il est gaillard,
Et de quels yeux il enfonce un regard!
Il occira par bataille cruelle
Des forts Saxons la nation rebelle;
Ceux de Bavière à mort desconfira;
Les Allemans tributaires fera
Jusqu'au Danube, et la terre frizonne
Rendra, vainqueur, servile à sa couronne;
Prendra d'assaut, invaincu chevalier,
Nismes, Marseille, Arles et Montpellier,
Beziers, Narbonne, et toute la Provence
Fera servile à son obeissance;
Prendra Bordeaux et Blaye, et tous les forts
Que la Gironde arrouse de ses bords.
« Voi-cy comme Eude, Empereur d'Aquitaine,
Les Sarrazins, peuple innombrable, ameine
Contre Martel, à la guerre conduits
Par Abdirame, antique sang des Juifs,
Qui d'Abraham et de Sara, sa femme,
Se vantera. Ce cruel Abdirame,
Cruel de mœurs, de visage et de cœur (*a*),
Des puissans dieux et des hommes mocqueur,
Tout acharné de meurdre et de furie,
Enflé d'orgueil, enflé de vanterie,
Doit amasser les siens de toutes pars,
Femmes, enfans, vieux et jeunes soudars,
Valets, bouviers, marchans, afin que l'onde
D'un si grand ost effroyast tout le monde.

a. Var. :

Cruel de port, de moustache et de cœur.

« Ces Sarrazins, au travail obstinez,
Outre-passans les cloistres-Pyrenez,
Et file à file espuisans toute Espagne,
Se planteront au pied de la campagne
Avec grands cris, tels que les grues font
Quand queue à queue en ordre s'en revont,
Hautes aux vents, et, dehachant les nues,
Vont reloger en leurs terres cognues,
Fuyant l'hyver; un cry trenchant et haut
Se fait en l'air, tout le Ciel en tressaut.
« La mer ne pousse aux rives tant d'areines,
De tant de feux les voûtes ne sont pleines
Au ciel la nuict, que de peuples pressez
Dessous ce roy se verront amassez.
Ils tariront le coulant des fontaines,
Dessous leurs pieds feront trembler les plaines,
Grands comme pins en hauteur élevez;
Prendront Bordeaux et les peuples lavez
De la Gironde, et d'ardeur violante
Viendront puiser les eaux de la Charante,
Ne pardonnans à temples ny moutiers.
D'avares mains saccageront Poictiers,
Razans chasteaux et villes enfermées,
Et prés de Tours camperont leurs armées.
« Là l'invincible, indontable Martel,
Ne s'estonnant de voir un nombre tel,
Mais d'autant plus ayant l'ame eschaufée
Qu'il verra grand le gain de son trofée,
Chaud de louange, au peril hazardeux,
Ira planter son camp au devant d'eux,
Les menaçant; la déesse Bellonne
Courra devant, et Mars, qui aiguillonne
Le cœur des rois, pour sauver de meschef
Ce vaillant duc, luy pendra sur le chef.
« Ce jour Martel aura tant de courage,
Qu'apparoissant en hauteur d'avantage
Que de coustume, on dira qu'un grand dieu,

Vestant son corps, aura choisy son lieu (a).
« Luy, tout horrible en armes flamboyantes,
Meslant le fifre aux trompettes bruyantes,
Et de tambours rompant le Ciel voisin,
Eveillera le peuple sarrazin,
Qui l'air d'autour emplira de hurlées.
Ainsi qu'on voit les torrents aux valées
Du haut des monts descendre d'un grand bruit,
En escumant ; la ravine se suit
A gros bouillons, et, maistrisant la plaine,
Gaste des bœufs et des bouviers la peine;
Ainsi courra, de la fureur guidé,
Avec grand bruit ce peuple desbridé.
« Or comme on voit alors qu'une tempeste
D'un grand rocher vient arracher la teste,
Puis, la poussant et lui pressant le pas,
La fait rouler du haut jusques à bas;
Tour dessus tour, bond dessus bond se roule
Ce gros morceau qui rompt, fracasse et foule
Les bois tronquez, et d'un bruit violant,
Sans resistance, à val se va boulant.
Mais quand sa cheute en tournant est roulée
Jusqu'au profond de la creuse valée,
S'arreste coy; bondissant il ne peut
Courir plus outre, et d'autant plus qu'il veut

a. Var. :

on le dira vestu
D'un corps divin renforcé de vertu.

Les éditions posthumes donnent ensuite ces quatre vers :

Le sacre fait, l'hostie estant rompue
Et départie à la troupe repue
Du vray sainct pain, chacun, armé de Dieu,
S'arme de fer et s'arrange en son lieu.

Rompre le bord, et plus il se courrousse,
Plus le rempart le chasse et le repousse.
Ainsi leur camp en bandes divisé,
Ayant trouvé le peuple baptisé
(Bien qu'acharné de meurdre et de tu'rie),
Sera contraint d'arrester sa furie.
« Chacun de rang en son ordre se met,
Le pied le pied, l'armet touche l'armet,
La main la main et la lance la lance,
Contre un cheval l'autre cheval s'eslance,
Et le pieton l'autre pieton assaut.
Icy l'adresse, icy la force vaut,
Sort et vertu pesle-mesle s'assemblent;
Dessous les coups les armeures qui tremblent
Font un grand son. Victoire, qui pendoit
Douteuse au Ciel, les combats regardoit.
« Au mois d'esté, quand la pauvre famille
Du laboureur tient en main la faucille
Et, se courbant, abat de son seigneur
Les espics meurs, des campagnes l'honneur,
Tant de moisson, tant de blonde javelle
L'une sur l'autre espais ne s'amoncelle,
De tous costez esparse sur les champs,
Que de corps morts par les glaives tranchans
Seront meurdris de la gent sarrazine.
En moins d'un jour, hostes de Proserpine,
Iront là bas trois cens mille tuez,
L'un dessus l'autre en carnage ruez.
« Mille ans après, les tourangelles plaines
Seront de morts et de meurdres si pleines (*a*),
D'oz, de harnois, de vuides morions,
Que les bouviers, en traçant leurs sillons,

a. Var. :

Seront encor de carcasses si pleines,

N'orront sonner sous la terre ferue
Que de grands oz hurtez de la charrue.
Tel au combat sera ce grand Martel,
Qui, plein de gloire et d'honneur immortel,
Perdra, vainqueur, par mille beaux trofées,
Des Sarrazins les races estoufées,
Et des François le nom victorieux
Par sa prouesse envoyra jusqu'aux Cieux.
« L'autre est Pepin, heritier de son père,
Tant en vertu qu'en fortune prospère,
Qui mari'ra la justice au harnois,
Et regira les siens par bonnes lois.
Luy, bas de corps, de cœur grand capitaine,
Par neuf conflits assaillant l'Aquitaine,
De Gaïfer occira les soudars
Il rendra serf le prince des Lombars,
Dontant sous luy les forces d'Italie.
Rome, qui fut tant de fois assaillie,
Sera remise en son premier honneur;
Par luy le Pape en deviendra seigneur,
Et des François prendra son accroissance;
Tant le bon zèle aura lors de puissance!
« Par cent combats, par cent mille façons,
Renversera le peuple des Saxons,
Peuple guerrier, des François adversaire,
Et sous sa main le rendra tributaire.
La loy pendra sur son glaive pointu
Craint de chacun; taut vaudra sa vertu,
De la fortune heureuse accompagnée!
Sous luy faudra de Clovis la lignée,
Si qu'en perdant le sang très-ancien
Des premiers rois, fera naistre le sien,
Donnant lumière à sa race nouvelle
Par ses hauts faits de sa dextre immortelle.
N'espère rien au monde de certain :
Ainsi que vent tout coule de la main;
Enfant d'Hector, tout se change et rechange;
Le temps nous fait, le temps mesme nous mange.

Princes et rois et leurs races s'en vont;
De leurs trespas les autres se refont.
Chose ne vit d'eternelle durée,
La vertu seule au monde est asseurée! »

FIN DU QUATRIESME LIVRE DE LA FRANCIADE.

L'AUTHEUR PARLE.

Si le roy Charles eust vescu,
J'eusse achevé ce long ouvrage;
Si tost que la mort l'eut vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

Nil intentatum nostri liquere Poetæ,
Nec minimum meruere decus, vestigia trita
Ausi deserere, et celebrare domestica facta.

DE LUY-MESME.

Les François qui mes vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
En lieu de ce livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.



ELEGIE

SUR LE LIVRE DE LA CHASSE DU FEU ROY CHARLES IX

Recueilly et ramassé par la diligence
de M. de Villeroy (1).

Soit que ce livre icy ne vive qu'un printemps,
Soit qu'il force la Parque et vive plus long temps,
Par maint siècle endurcy contre la faux dentée
Des ans, dont toute chose à la fin est domtée,
Jamais on ne pourroit (sans jetter larmes d'œil)
Le lire en le voyant ainsi vestu de dueil,
Non comme un orphelin qui a perdu son père,
Mais comme un avorton, à qui la main contraire
De Lucine a trenché le fil, sans avoir sçeu

1. Cet ouvrage, qui n'a jamais été achevé, ne fut pas imprimé du vivant de Ronsard. Il a été publié sous ce titre : La Chasse royale, composée par le Roy Charles IX et dédiée au Roy très-chrestien de France et de Navarre Louys XIII, très-utile aux curieux et amateurs de chasse. Paris, Nicolas Rousset et Gervais Alliot, au Palais, 1625 (in-12 de 138 pages, plus 4 ff. préliminaires).

Deux nouvelles éditions en ont été données en 1857 : l'une reproduisant la première (Paris, madame veuve Huzard, in-12); l'autre, annotée par M. Chevreul (Paris, Potier, Aubry et Techener, in-12 de XL et 95 pages).

Cette dernière seule contient les vers du poète. C'est un charmant volume, fait avec le plus grand soin.

Ny cognoistre ny voir celuy qui l'a conçeu.
Tel enfant et ce livre ont pareille naissance,
Qui n'eurent de leur père oncques la cognoissance;
Toutefois un chacun, en contemplant le traict
De son corps imparfaict, voit bien qu'il est extraict
De royale lignée et de haut parentage,
Rapportant de sa race au front le tesmoignage.
Or son père ne fut de ceux qui par les champs
Renversent les sillons de leurs coutres tranchans,
Ny de ceux qui, gardans la troupe camusette
Des brebis, ont és mains la fluste et la houlette;
Mais seigneur des François, en vertus nompareil,
En la terre aussi grand qu'au Ciel est le soleil,
Qui, pour n'empoisonner les ans de sa jeunesse
D'amours ny de festins, de jeux ny de paresse,
Et pour tromper l'ennuy des civiles fureurs,
Aima chiens et chevaux, cognoisseurs et coureurs,
Et de meute et d'abois par brusque violence,
Des forests et des cerfs réveiller le silence.
Il se fit si pratique en l'art de bien chasser,
Qu'aux heures de loisir il en voulut tracer
Le projet de ce livre, aimant la renommée
Qui s'acquiert par la plume et par l'encre animée,
Mieux que le vain honneur de bastir des chasteaux
Qui tombent à la fin morceaux dessus morceaux;
Car le temps, qui renverse et sceptres et empires,
Egalement abat et marbres et porphyres (*a*).
Mais la jalouse mort, despite d'un tel faict,
Ne luy permit de voir son ouvrage parfaict.
Ainsi par la tempeste à terre on voit flestrie
La rose Adonienne avant qu'estre fleurie.
O Charles, dont le front est vestu de laurier,
Tu te peux bien vanter que tu es le premier

a. Var. :

Ouvrage de sablon, de chaux et de marteaux,
Qui tombent pièce à pièce, et leurs testes superbes
Se couvrent en cent ans de lambrunsches et d'herbes.

Des monarques françois qui, rompant la coustume
Des princes, t'es acquis louange par la plume,
Allongeant au tombeau d'un renom esclairçy
Les ans victorieux de ton age accourcy.
Ta peine toutesfois par ton livre semée
Se fust en l'air perdue, ainsi qu'une fumée,
Si le tien Villeroy, des muses le support,
N'eust arraché ton fils des griffes de la mort,
Et ravy de ta cendre. Ainsi la main fidèle
De Silène sauva du ventre de Semele
Bacchus, germe imparfaict, par le foudre avorté.
Et, si le sentiment là bas ne t'est osté,
Aggravé du sommeil et de la tombe vaine,
Tu le remercîras d'une si docte peine,
Qui a fait, comme Hercule en forçant le trespas,
Que, toy mort, ton labeur au monde ne meurt pas,
Monstrant par tel exemple aux nations de France
Que jamais la vertu ne meurt sans recompense (*a*).

VERS DU ROY CHARLES IX

A RONSARD.

1578.

Ronsard, je cognoy bien que si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand roy la vois;
Mais, pour t'en souvenir, pense que je n'oublie

a. Var. :

Aggravé de la tombe et de la froide cendre,
Tu dois pour recompense un grand-merci luy rendre
D'avoir forcé ta mort, ainsi qu'Hercule fit
Jadis celle d'Alceste; et cela nous suffit
A tous deux, Villeroy, pour donner à cognoistre
Que les bons serviteurs aiment tousjours leur maistre.

Continuer tousjours d'apprendre en poésie;
Et pource j'ay voulu t'envoyer cest escrit,
Pour enthousiazer ton phantastique esprit.
Donc ne t'amuse plus à faire ton mesnage,
Maintenant n'est plus temps de fairè jardinage;
Il faut suivre ton roy, qui t'aime par-sus tous
Pour les vers qui de toy coulent braves et dous;
Et croy, si tu ne viens me trouver à Amboise,
Qu'entre nous adviendra une bien grande noise.

RESPONCE AUX VERS PRECEDENTS

DU FEU ROY CHARLES IX.

1578.

Charles, en qui le Ciel toutes graces inspire,
Qui as le cœur plus grand que n'est grand ton empire,
Une ame prompte et vive, un esprit genereux,
De vertus, de science et d'honneur amoureux;
Qui passes tes ayeux d'un aussi long espace
Que l'aigle les autours, dont l'aile ne se lasse
En volant outre l'air d'approcher le soleil;
Ainsi entre les rois tu n'as point de pareil
Que François ton grand père; et si l'honneste honte
Le vouloit, je dirois que ton cœur le surmonte,
D'autant que nostre siècle est meilleur que le sien,
Et que le temps present vaut mieux que l'ancien;
Et d'autant qu'il fut docte au declin de vieillesse,
Et tu es tout sçavant en la fleur de jeunesse.
Car si ta Majesté (après le soin commun
Qu'elle prend du public, et d'escouter chacun,
Permettant à ton peuple une facile entrée,)
Soit en prose ou en vers pour plaisir se recrée,
Donnant quelque relasche à ton divin esprit,

Qui monstre sa vigueur en monstrant son escrit,
Et qui rien que parfait ne medite ou compose,
Ronsard te cède en vers, et Amyot en prose;
Et suis marry d'avoir si longuement vescu
Au giron des neuf Sœurs, pour estre ainsi vaincu.
N'estoit-ce pas assez de m'avoir en cent sortes
Monstré l'affection que, maistre, tu me portes,
Sans encor' me vouloir defier en mon art,
Et en vers appeler au combat ton Ronsard,
Descouvrant contre moy la fureur de ton stile?
Ainsi le grand Auguste escrivoit à Virgile;
Virgile, qui l'esprit de son maistre suivoit,
Pour luy donner plaisir luy contre-rescrivoit.
Tu m'as donné des vers, très-magnanime Prince,
Afin qu'en imitant ton exemple, j'apprinse
Que peut ton cœur superbe, et pour avoir aussi
Tousjours l'esprit touché d'un vertueux souci.
Toutesfois te jouant, grand monarque de France,
Tu as plus avancé que ta plume ne pense;
Car tes faits quelque jour par le temps periront;
En mon livre à jamais tes beaux vers se liront,
Que je veux engraver, environnez de gloire,
Sur l'autel le plus sainct du temple de Memoire,
Pour mieux faire cognoistre à la posterité
Qu'en France j'ay vescu regnant ta Majesté,
Et que ta Majesté dessous elle a veu naistre
Ma Muse, qui se plaist de servir un tel maistre.

VERS DU ROY CHARLES IX

A RONSARD.

1578.

Ronsard, si ton vieil corps ressembloit ton esprit,
Je seroy bien content d'avouer par escrit
Qu'il sympathiseroit en mal avec le mien,

Et qu'il seroit malade aussi bien que le tien.
Mais lors que ta vieillesse en comparaison ose
Regarder ma jeunesse, en vain elle propose
De se rendre pareille à mon jeune printemps;
Car en ton froid hyver rien de verd n'est dedans;
Il ne te reste rien qu'un esprit grand et haut,
Lequel comme immortel jamais ne te defaut.
Or donc je te diray que bien-heureux serois
Si de ton bon esprit un rayon je tirois,
Ou bien que sans t'oster rien du tien si exquis,
Par estude et labeur un tel m'estoit acquis.
Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien;
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien.
Par ainsi je conclu qu'en sçavoir tu me passe
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.

RESPONCE AUX VERS PRECEDENTS

DU FEU ROY CHARLES IX.

1578.

Charles, tel que je suis vous serez quelque jour;
L'âge vole tousjours sans espoir de retour;
Et comme hors des dents la parole sortie
Ne retourne jamais après qu'elle est partie;
Ainsi l'âge de l'homme après qu'il est passé (*a*)
Ne retourne jamais quand il nous a laissé.
Voyez au mois de may sur l'espine la rose,
Au matin un bouton, à vespre elle est esclose,
Sur le soir elle meurt! ô belle fleur, ainsi
Un jour est ta naissance et ton trespas aussi.

a. Var. (1587):

Ainsi l'âge qui fuit par les siècles cassé.

Si chasteaux, si citez de marbres estofées,
Si empires, si rois, si superbes trofées
Vieillissent, je puis bien, en imitant le cours
De nature, decroistre, et voir vieillir mes jours.
13 Je vous passe, mon Roy, de vingt et deux années;
Mais les vostres seront si soudain retournées,
Qu'au prix du long sejour que fait l'eternité,
Qui les siècles devore en son infinité,
Vingt, trente, quarante ans accomparés, ressemblent
Un grain prés d'un monceau où tant de grains s'assemblent;
Et qui meurt ce jourd'huy, soit riche ou souffreteux,
Quant à l'eternité, meurt à l'egal de ceux
Qu'engloutit le Deluge en l'eau demesurée.
Tout terme qui finit n'a pas longue durée.
Et soit tost ou soit tard il faut voir le trespas,
Et descendre au parquet des juges de là-bas.
14 Heureux, trois fois heureux, si vous aviez mon âge!
Vous seriez delivré de l'importune rage
Des chaudes passions, dont l'homme ne vit franc
Quand son gaillard printemps luy eschauffe le sang.
De là l'ambition, de là la convoitise,
De là vient la chaleur que Venus nous attise,
Et l'ire qui abbat le fort de la raison,
Ennemis incognus du bon père grison.
15 Vous verriez, mon grand Prince, en barbe venerable,
Vostre race royale autour de vostre table,
Comme jeunes lauriers; et, monarque puissant,
Vous verriez dessous vous le peuple obeissant,
Vostre espargne fournie, et vos villes françoises,
Terres, havres et ports, loin de civiles noises;
Riche d'honneur, de paix et de biens plantureux,
Et, vieillard, vous seriez plus qu'en jeunesse heureux.
Il ne faut estimer que la mère Nature
Les saisons des humains ordonne à l'avanture,
Comme un meschant comique en son theatre fait
Le premier acte bon, le dernier imparfait;
Elle compose tout d'une meure sagesse;

Si la jeunesse est bonne, aussi est la vieillesse.
La jeunesse est gaillarde et discourt librement,
Vieillesse a la raison, l'esprit, le jugement;
L'une a l'opinion et l'autre la prudence;
L'une aime oiseaux et chiens, amour, chevaux et dance;
L'autre aime le bon vin, le bon lict, le bon feu.
Ainsi toute saison diffère de bien peu,
Et presque l'une à l'autre à l'egal se rapporte;
Chacune a son plaisir, mais de diverse sorte.
Pourquoy en vous moquant me faictes-vous ce tort
De m'appeler voisin des ombres de la mort (*a*),
Et de me peindre aux yeux une fin si prochaine,
Quand de mon chaud esté je ne sors qu'à grand peine,
Je n'entre qu'en autonne, et ne puis arriver
De quinze ou de seize ans aux jours de mon hyver,
Et vous puis (si le ciel à ma vie est propice)
Faire encore long temps agreable service?
Et quand le corps seroit de trop d'age donté,
L'age ne peut forcer la bonne volonté.
De force et de vigueur mal-gré moy je vous cède;
Vous possedez la fleur, l'escorce je possède;
Et je vous cède encore en genereux esprit,
Qui m'appelle au combat par un royal escrit.
Et bref, s'il vous plaisoit un peu prendre la peine
De courtiser la Muse, et boire en la fontaine
Fille de ce cheval qui fist sourcer le mont,
Tout seul vous raviriez les lauriers de mon front (*b*),
Un second roy François (1): de là viendroit ma gloire:
Estre vaincu d'un roi, c'est gaigner la victoire.

a. Var. (1587):

De m'appeller squelète et l'ame de la mort.

b. Var.:

Qui baigne d'Helicon les vergers et le mont,
Tout seul vous porteriez les lauriers sur le front.

1. Il le compare à François Ier.

AUTRES VERS DU ROY CHARLES IX

A RONSARD (1).

Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien;
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien;
Par ainsy je conclu qu'en sçavoir tu me passe
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.
L'art de faire des vers, deust on s'en indigner,
Doit estre à plus haut prix que celuy de regner.
Tous deux egalement nous portons des couronnes;
Mais, roy, je la reçus; poète, tu la donnes.
Ton esprit, enflammé d'une celeste ardeur,
Esclatte par soy-mesme, et moy par ma grandeur.
Si du costé des Dieux je cherche l'advantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ay que les corps;
Elle t'en rend le maistre, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire;
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté :
Je puis donner la mort, toi l'immortalité.

1. J'ai pris ces vers dans *les Poëtes françois depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe* (Paris, Crapelet, 1824, 6 vol. in-8). L'abbé Goujet, dans sa Bibliothèque françoise (art. Ronsard), en cite une partie. Ils ont été envoyés à l'impératrice de Russie Catherine II par M. de Meilhan, qui les avoit probablement retrouvés le premier.

Charles IX n'avoit, dit-on, que quatorze ans quand il composa les deux pièces précédentes. Celle-ci vaut beaucoup mieux; elle est même si belle que je crains qu'elle ne soit apocryphe. On remarquera qu'elle commence par un quatrain qui termine les vers de la page 258. P. B.

LE

BOCAGE ROYAL

DE P. DE RONSARD

Gentil-homme vendomois

DÉDIÉ A HENRY III

Roy de France et de Pologne

Non quivis videt immodulata poëmata judex

LES REMARQUES SONT DE P. DE MARCASSUS

Comme un Seigneur praticq et soigneux du mesnage
Regarde en sa forest ou dedans son bocage
Mille arbres differents de fueilles et de fruict :
L'un pour l'ouvrage est bon, l'autre, indocile, fuit
La main de l'artizan ; l'autre, dur de racine,
Tantost va voir la guerre, et tantost la marine ;
L'autre est gresle et chancelle, et l'autre, spacieux,
Ses bras durs et fueillus envoye jusqu'aux cieux :
Ainsi dans ce Bocage on voit de toutes sortes
D'arguments differents, comme tu les apportes,
O Muse ! au laboureur qui sçait bien defricher
Ton domaine, et, suant, le cercler et becher,
Prodiguant tes presens à celuy qui s'employe.
Stace entre les Romains nous en monstra la voye,
Combien qu'il fust sans art, de fureur transporté,
Beaucoup plus ampoullé que plein de majesté ;
Car tous ceux qu'on oyt braire et heurter à la porte
Des Muses n'entrent pas en leur temple, de sorte
Qu'il faut par long travail se purger et lustrer
De nuict en leur fontaine avant que d'y entrer,
S'initier novice en leur dance privée :
Le labeur assidu force toute corvée.

(1584.)



LE

BOCAGE ROYAL

CONSACRÉ A HENRY III

Roy de France et de Pologne

PANEGYRIQUE DE LA RENOMMÉE

AUDIT SEIGNEUR ROY.

Tout le cœur me debat d'une frayeur nouvelle;
J'entens dessus Parnasse Apollon qui m'appelle,
J'oy sa lyre et son arc branler à son costé;
Quelque part que mon pied vagabond soit porté,
Ses lauriers me font place, et sens ma fantasie,
Errante entre les Dieux, se souler d'ambroisie.
Fuyez, peuple, fuyez! des Muses favory,
J'entre sacré poëte au palais de Henry,
Pour chanter ses honneurs, afin que dés l'aurore,
De l'Occident, de l'Ourse et du rivage more
Sa vertu soit cognue, et qu'on cognoisse aussi
Qu'un si grand prince avoit mes chansons en souci.
J'ay les yeux eblouys (1), tout le cerveau me tremble;
J'ay l'estomac panthois: j'avise, ce me semble,

1. Il exprime sa fureur poëtique.

Sur le haut des citez une femme debout (1),
Qui voit tout, qui oyt tout et qui déclare tout;
Elle a cent yeux au front, cent aureilles en teste:
Dans les voûtes du ciel son visage elle arreste,
Et de ses pieds en terre elle presse les monts,
Une trompette enflant de ses larges poumons.
Je voy le peuple à foule accourir auprès d'elle:
Le peuple volontiers se paist d'une nouvelle;
Elle va commencer, il m'en faut approcher:
Le temps ne se doit perdre, il n'y a rien si cher.
Peuples qui m'escoutez, pendus à ma parole,
N'estimez mes propos d'une femme qui vole;
Mais que chacun y donne aussi ferme credit
Que si les chesnes vieux d'Epire (2) l'avoient dit.
La deesse (3) ennemie aux testes trop superbes,
Qui les grandeurs egale à la basseur des herbes,
Qui dedaigne la pompe et le fard des humains,
A chastié l'orgueil des François par leurs mains.
Eux, arrogans de voir leurs voiles trop enflées,
Du vent de la fortune heureusement soufflées,
D'abonder insolens en succez de bon-heur,
D'obscurcir leurs voisins d'empires et d'honneur,
Geans contre le Ciel, d'une audace trop grande,
N'avoient crainte de Dieu qui aux sceptres commande,
Ains contre sa grandeur obstinant le sourcy,
Avoient contre sa main le courage endurcy.
Quand la bonne Adrastie, en vengeant telle injure;
Citez contre citez de factions conjure (4),
Fit le soc et le coutre en armes transformer,
De leurs vaisseaux rompus pava toute la mer,

1. Il descrit la Renommée comme Virgile au quatriesme de son Eneide.

2. Il y avoit une forest dans l'Epire où les colombes rendoient les oracles sur les chesnes.

3. Nemesis, qui avoit la charge de punir l'orgueil et l'insolence des hommes.

4. Il entend les guerres civiles qui furent depuis la mort de Charles IX.

Les plaines de leurs os, renversa leurs murailles,
Et mit leur propre glaive en leurs propres entrailles,
Si que leur sang vint ans aux meurtres a fourny,
Et David ne vit oncq son peuple si puny.
Maintenant la deesse, encline à leur prière,
Douce, ne jette plus leurs plaintes en arrière (1),
Ains, pour guarir nos maux, nous fait present d'un roy (2)
Qu'en lieu de Jupiter le ciel voudroit pour soy;
Qui par mille vertus en son ame logées
Des roys ses devanciers les fautes a purgé es
Ainsi qu'une victime expiant le forfait
Que le peuple a commis, et qu'elle n'a pas fait.
Encor' que la nature en naissant l'ait fait prince,
Monarque d'une grande et fertile province;
Qu'il ait dès son enfance avec le laict succé
L'honneur qui son renom aux astres a poussé,
Voire et que sa vertu, qui la terre environne,
Luy mette sur le front une double couronne (3):
Encor qu'en sa jeunesse, avant que son menton
Se frisast de la fleur de son premier cotton,
Ait (chargé du harnois) deux batailles gaignées (4),
Remis sur les autels les messes dedaignées,
Rendu la reverence aux images brisez,
Assemblé en accord ses peuples divisez,
Et, sans bouffir son cœur d'une noire colère,
A tous se soit monstré non pas prince, mais père,
Il ne doit se fascher si le publique son
De ma trompe luy chante encore une chanson.
Le prince genereux doit les aureilles tendre,
Et d'ire ne s'enfler quand on le veut apprendre.
Dieu ne se voit jamais par la faute assaillir;
Le naturel de l'homme est souvent de faillir.

1. Il marque le temps auquel Henry III vint à la couronne.
2. Henry III.
3. Celle de France et de Pologne.
4. Celles de Moncontour et de Jarnac.

Au retour du pays où va soufflant Borée (1),
Il trouva sa couronne en sectes séparée (2) :
L'un tenant cest article et l'autre cestuy-là ;
Mais si tost que son front en France estincela
Rayonnant de vertu, chacun à son exemple
Embrassa nostre eglise et mesprisa le temple,
Et des nouveaux prescheurs ne fut plus curieux,
Zelateur de son prince et de ses bons ayeux.
Si tost le gouvernail ne tourne la navire,
Errante au gré des vents, que le peuple se vire
Vers les mœurs de son prince, et tasche d'imiter
Le roy qui va devant afin de l'inviter.
Ny prison, ny exil (3), ny la fière menace
De la corde ou du feu, ny la loy, ny la face
Du senat empourpré, ne poussent tant les cœurs
Du peuple à la vertu, que font les bonnes mœurs
Du prince venerable, et quand le sceptre egale
La bonne et juste vie à la force royale.
Pour atteindre au sommet d'une telle equité,
Il faut la piété joincte à la charité,
Et la religion dont reliez nous sommes,
Tant elle est agreable et aux Dieux et aux hommes.
La loy (toile d'araigne) est trop foible et ne peut
Le prince envelopper (4), si luy mesme ne veut
S'en-rêter de bon cœur, la croyant estre faite
De Dieu, et non de l'homme à plaisir contrefaite ;
S'il ne la garantist ; si premier ne la suit ;
Si luy-mesme et les siens par elle ne conduit.
Quand le jeune phenix sur son espaule tendre
Porte le lit funèbre et l'odoreuse cendre,
Reliques de son père, et plante en appareil
Le tombeau paternel au temple du soleil,
Les oyseaux esbahis, en quelque part qu'il nage,

1. De Pologne, parce que ce vent souffle de ce costé.
2. A cause de la pretendue et vraye religion.
3. Imité d'Horace.
4. Selon l'opinion des vieux jurisconsultes, les souverains ne sont point sujects aux lois.

De ses ailes ramant, admirent son image,
Non pour luy voir le corps de mille couleurs peint,
Non pour le voir si beau, mais pour ce qu'il est saint,
Oyseau religieux aux manes de son père,
Tant de la pieté nature, bonne mère,
A planté dès le naistre en l'air et dans les eaux
La vivace semence au cœur des animaux!
Donques le peuple suit les traces de son maistre;
Il pend de ses façons, il l'imite, et veut estre
Son disciple, et tousjours pour exemple l'avoir,
Et se former en luy ainsi qu'en un miroir.
Cela que le soudart aux espaules ferrées,
Que le cheval flanqué de bardes acerées,
Ne peut faire par force, amour le fait seulet,
Sans assembler ny camp, ni vestir corcelet.
Les vassaux et les roys de mutuels offices
Se combattent entr'eux, les vassaux par services,
Les roys par la bonté : le peuple desarmé
Aime tousjours son roy quand il s'en voit aimé.
Il sert d'un franc vouloir quand il est necessaire
Qu'on le face servir. Plus un roy debonnaire
Luy veut lascher la bride, et moins il est outré,
Plus luy-mesmes la serre, et sert de son bon gré,
Se met la teste au joug sous lequel il s'efforce,
Qu'il secou'roit du col s'on luy mettoit par force.
C'est alors que le prince en vertus va devant;
Qu'il montre le chemin au peuple le suivant;
Qu'il faict ce qu'il commande, et de la loi suprême
Rend la rigueur plus douce obéissant luy-mesme;
Et tant il est d'honneur et de louange espoint,
Que, pardonnant à tous, ne se pardonne point.
Quel sujet ne seroit devot et charitable
Sous un roy pieteux (1)? Quel sujet miserable
Voudroit de ses ayeux consommer les thresors,
Pour, homme, effeminer par delices son corps
D'habits pompeux de soye elabourez à peine,

1. Pour pieux.

Quand le prince n'auroit qu'un vestement de laine,
Et qu'il retrancheroit par edictz redoutez
Les fertiles moissons des ordes voluptez,
Couppant, comme Herculés, l'hydre infame des vices,
Par l'honneste sueur des poudreux exercices?
A forcer par les bois un cerf au front ramé,
Enferrer un sanglier de defenses armé,
Voir levreter (1) le lièvre à la jambe pelue,
Voir pendre les faucons au milieu de la nue,
Faire d'un pied leger poudroyer les sablons,
Voir bondir par les prez l'enflure des ballons (2),
A porter le harnois, à courir la campagne,
A donter sous le frein un beau genet d'Espaigne,
A sauter, à luitter d'un bras fort et vouté :
Voilà ies ferremens trenchans l'oisiveté.
Mais porter en son ame une humble modestie,
C'est à mon gré des rois la meilleure partie.
Le prince guerroyant doit par tout foudroyer;
Celuy qui se maintient doit bien souvent ployer;
L'un tient la rame au poing, l'autre espie à la hune;
En l'un est la prudence, en l'autre est la fortune.
Tousjours l'humilité gaigne le cœur de tous;
Au contraire, l'orgueil attize le courrous.
Ne vois-tu ces rochers, rempars de la marine?
Grondant contre leurs pieds, tousjours le flot les mine,
Et d'un bruit escumeux à l'entour aboyant,
Forcenant de courroux, en vagues tournoyant,
Ne cesse de les battre, et d'obstinez murmures
S'opposer à l'effort de leurs plantes si dures,
S'irritant de les voir ne ceder à son eau.
Mais quand un mol sablon par un petit monceau
Se couche entre les deux, il flèchit la rudesse
De la mer, et l'invite, ainsi que son hostesse,
A loger en son sein : alors le flot qui voit

1. Voir faire les petits aux lièvres, de mesme que l'on dit chienner.

2. Il parle à la façon des Grecs, pour : les ballons enflez.

Que le bord luy fait place, en glissant se reçoit
Au giron de la terre, appaise son courage,
Et la lichant se joue à l'entour du rivage.
  La Vigne lentement de ses tendres rameaux
Grimpe, s'insinuant aux faistes des ormeaux,
Et se plie à l'entour de l'estrangère escorce
Par amour seulement, et non pas par la force;
Puis mariez ensemble, et les deux n'estant qu'un,
Font à l'herbe voisine un ombrage commun.
  La peste des grans rois sont les langues flateuses,
Esponges et corbeaux des terres souffreteuses;
Mais le mal le plus grand qu'un prince puisse avoir,
C'est quand il hait le livre, et ne veux rien sçavoir,
  Le roy dont je vous parle et que le ciel approuve
Jamais en sa maison l'ignorance ne trouve,
Ayant fait rechercher (d'une belle âme espris)
Par tout en ses pays les hommes mieux appris,
Près de luy les approche, et les rend venerables,
S'honorant d'honorer les hommes honorables.
De parolle il les loue, et de biens avancez,
Comme ils le meritoient, les a recompensez.
  Il a voulu sçavoir ce que peut la nature,
Et de quel pas marchoit la première closture
Du ciel, qui tournoyant se resuit en son cours,
Et du soleil, qui fait le sien tout au rebours.
  Il a voulu sçavoir des planètes les danses,
Tours, aspects et vertus, demeures et distances;
Il a voulu sçavoir les cornes du croissant,
Comme d'un feu bastard il se va remplissant,
Second Endymion amoureux de la lune.
  Il a voulu sçavoir que c'estoit que Fortune,
Que c'estoit que Destin, si les influxions
Des astres commandoient à nos complexions.
  Puis, descendant plus bas sous le second estage,
Il a cognu du feu la nature volage,
Il a pratiqué l'air, combien il est subtil,
Comme il est nourrissier de ce monde fertil,
Comme il est imprimé de formes differentes.

Il a cognu la foudre et ses flèches errantes
D'un grand bruit par le vague, et si le soleil peint
L'arc au ciel en substance, ou s'il apparoist feint.
Puis il a fait passer son esprit sous les ondes,
A cognu de Tethys les abysmes profondes,
Et du vieillard Protée(1) a conté les troupeaux.
Il a cognu le flot et le reflot (2) des eaux;
Si la lune a credit sur l'element humide,
Ou si l'ame de l'eau d'elle-mesme se guide,
Eslançant son esprit des terres à l'entour (3)
Pour ne vivre en paresse et croupir en sejour.
Puis, venant sur la terre, a visité les villes,
Les hommes et leurs mœurs et leurs reigles civilles,
Pour sçavoir à son peuple en vertus esclairer,
Pour luy lascher la bride ou pour la luy serrer,
Cognoissant par effect toutes vertus morales.
Puis, entrant sous la terre aux caves infernales,
A cherché les métaux, et, d'esprit diligent
Cognu comme se fait l'or, le plomb et l'argent,
Quelle humeur les engendre ès veines de la terre,
Et le cuivre et le fer, instrument de la guerre.
Puis d'un si haut travail se voulant soulager,
Et d'un docte laurier ses temples ombrager,
Prenant le luth en main qui dextrement me guide,
Se va seul recréer en l'antre Pieride (4),
Toutes les fleurs d'Euterpe attachant à son front.
Apollon, qui l'escoute, et les Muses, qui vont
Dansant autour de luy, l'inspirent de leur grace,
Soit qu'il vueille tourner une chanson d'Horace,
Soit qu'il vueille chanter en accords plus parfaits
Les gestes martiaux que luy-mesmes a faits,

1. Il appelle les poissons le troupeau de Protée, parce que ce dieu est le berger des campagnes humides.

2. Pour flus et reflus.

3. Il y a inversion en ce vers. Il en faut ranger ainsi les paroles: *Eslançant son esprit à l'entour des terres*, parce que la terre est ceinte des eaux.

4. La caverne des Muses, qui estoit en Grece.

Imitateur d'Achille (1) alors que l'ire outrée
L'enflammoit en sa nef contre le fils d'Atrée (2),
Et que le Priamide (3), aiguisant ses soudars,
Rompoit d'un grand caillou la porte des rempars.
Nul prince n'eut jamais l'ame si valeureuse,
Ny si doué du ciel d'une mémoire heureuse.
De miel en son berceau la Muse l'arrousa,
Pithon (4) en l'allaittant sa bouche composa
D'eloquence naïve, afin de faire croire
Aux soudars ce qu'il veut pour gaigner la victoire,
Ou pour prescher son peuple et par graves douceurs
Leur tirer de sa voix par l'aureille les cœurs,
Comme son devancier Hercule (5), dont la langue
Enchainoit les Gaulois du fil de sa harangue.
Nul prince, tant soit grand, n'a le bruit aujourd'huy
De mieux recompenser ses serviteurs que luy (6),
Ny faire tant d'honneur à leurs cendres funèbres,
Les rappellant au jour (7) en despit des tenèbres :
Roy qui ne peut les siens ny vivans oublier,
Ny quand la mort les vient de leurs corps deslier,
Favorisant les uns de ses faveurs premières,
Les autres d'oraisons, de vœux et de prières.

1. Achille, fasché contre Agamemnon, à cause qu'il luy avoit osté Briseis, se retira au rivage de la mer, où il jouoit bien souvent du luth pour passer sa melancholie.

2. Agamemnon.

3. Hector, fils de Priam.

4. La deesse de persuasion, du verbe grec πείθω, persuader.

5. Il y a eu, si nous croyons les autheurs, un Hercule en France qui jettoit de sa bouche des petits chaisnons d'or, par lesquels il attachoit par les aureilles tous ceux qui l'escoutoient.

6. Il le feit paroistre prés de Sainct Clou aprés les barriquades, où il donna à un vieux capitaine qui le vint saluer cinq cens escus qu'il avoit seulement portez en sa retraicte.

7. Il entend parler des monuments qu'il fit dresser à Queslus et Maugiron, et des beaux vers qu'il fit faire sur la mort de l'admiral de Joyeuse, à fin d'eterniser leur memoire.

Quand la Parque, ennemie aux Valois, nous ravit
Charles, astre du ciel, par toute France on vit
Les Muses se cacher (1) : Phœbus n'osoit rien dire,
Ny le Dieu voyageur inventeur de la lyre (2) :
Les lauriers estoient secs, sec le bord Pimpléan (3),
Le silence effroyant tout l'antre Cyrrhéan (4) ;
De limon et de sable et de bourbe estoupée,
Claire ne couroit plus la source Aganippée (5).
Les Muses, maintenant, honorans son retour,
Couvertes de bouquets, osent revoir le jour.
Phœbus n'a plus la main ny la voix refroidie,
Et des lauriers fanis sa teste est reverdie,
Voyant ce grand Henry, des peuples conquereur,
Les aimer et se plaire en leur douce fureur,
Et d'une ardeur qui vit d'Apollon toute pleine,
Faire parler Thespie (6) et sourcer sa fontaine (7).
Nul poëte françois des Muses serviteur
Ne presenta jamais ouvrage à sa hauteur
Qu'il n'ait recompensé d'un present magnifique,
Honorant le bel art que luy-mesmes pratique,
Et ne l'ait caressé d'accollades ou d'yeux,
Invitant l'artizan à faire encores mieux.
Tels estoient les bons rois de l'âge plus fleurie,
Numa le sacerdote instruit par Egerie ;
Tel estoit Numitor, et ses pères romains

1. Parce qu'il les avoit autant cheries et favorisées que François premier son grand père.

2. Mercure, le messager des Dieux, qui le premier trouva le moyen de faire un luth de la coquille d'une tortue.

3. Pimple, montagne de Macedoine, au pied de laquelle y avoit une belle fontaine consacrée aux Muses.

4. Cyrrhe, ville du mont Helicon, en Bœotie, prés de laquelle y avoit un antre sacré aux Muses.

5. Aganippée estoit une fontaine de Bœotie consacrée aux Muses.

6. Thespie, ville de Bœotie proche du mont Helicon, à cause de quoy l'on nomma les Muses Thespiades.

7. Ouvrir les sources de la fontaine des Muses.

Qui avoient du labour les ampoulles ès mains ;
Tel Euphrate empalmé, de son rivage humide,
Vit Salomon regner sur le throne Isacide,
Dont les sceptres estoient des peuples redoutez
Par la loy que portoient leurs glaives espointez,
Ayant en lieu du fer la douceur pour leur marque.
Tel fut le roy François, des princes le monarque.
Tel est ce bon Henry, qui, prince très humain,
Porte de ses subjects tous les cœurs en sa main.
Ny corcelets ferrez, ny targues, ny heaume,
Ny chevaux ny soudars ne gardent son royaume,
Ny fossez, ny rempars, mais la seule vertu
Qui le peuple combat sans estre combatu.
Au contraire, Alexandre, affamé d'avarice,
Enflé d'ambition, qui réduit en service
Le sceptre persien, et qui fit son harnois
Luire comme une foudre aux terres des Indois,
Et ces fiers empereurs de la maistresse Romme
Qui couvroient un aspic sous la forme d'un homme,
Estans princes cruels, eurent cruelle fin ;
Ou par le fer meurtrier ou par le froid venin
Ont espanché leur vie, et, morts sans sepulture,
Ont esté des corbeaux et des chiens la pasture,
Sans avoir le loisir que les cheveux grisons
Vinssent blanchir leur teste en leurs propres maisons.
Le bon prince Trajan et le bon Marc Aurelle
Ont vieillars accomply leur vie naturelle,
Ont veu pour leur trespas la republique en pleurs,
Et leurs tombeaux couvers de cheveux et de fleurs.
Nature, qui peut tout, dont le ventre desserre
Le germe d'un chacun, ne fait naistre sur terre
Rien si parfait qu'un roy modeste et moderé,
Au poids de la vertu justement mesuré.
Seul entre les humains il a peinte au visage
De Dieu la venerable et redoutable image :
Il en est le miroir; si par un vilain traict
De l'image qu'il porte il souille le pourtraict,
Si quelqu'un le diffame, empoisonne ou massacre,

Dieu, jaloux de l'honneur de son saint simulacre,
Punira le forfaict, sans laisser impuny
D'extremes chastimens cil qui l'aura honny,
Et, ne souffrant en terre un seul pas de sa trace,
Perdra luy, ses enfans, sa maison et sa race,
Puis moy, qui de ma langue annonce verité,
En chanteray l'histoire à la posterité.
Ainsi dist la Déesse, et de sa bouche ronde
Envoya de Henry les honneurs par le monde.

(1578.)

A LUY-MESME.

Si l'honneur de porter deux sceptres en la main,
Commander aux François et au peuple germain
Qui de l'Ourse sarmate habite la contrée;
Si des Venitiens la magnifique entrée (1),
Si avoir tout le front ombragé de lauriers,
Si avoir pratiqué tant de peuples guerriers,
Tant d'hommes, tant de mœurs, tant de façons estranges;
Si revenir chargé de gloire et de louanges,
Si ja comme un Cesar concevoir l'univers,
Vous a fait oublier le chantre de ces vers,
Roy dont l'honneur ne peut s'amoindrir ny s'accroistre,
Sans vous dire son nom vous le pourrez cognoistre.
C'est, prince, c'est celuy qui d'un cœur courageux
Grimpa dessus Parnasse en groupes ombrageux,
Importunant pour vous les filles de Mémoire,
Quand Dieu près de Jarnac vous donna la victoire,
Quand vostre bras armé fut le jour des François,
Quand la Charante, fleuve au peuple Sainctongeois,
Vous veit, presque sans barbe, ainsi qu'un jeune Achille,
Foudroyer l'ennemy sur sa rive fertile,

1. Lors qu'il y passa, s'en revenant de Pologne en France.

Remirant en ses eaux vos armes et l'esclair
De vostre morion et de vostre bouclair,
Qui flamboient tout ainsi que fait une comète,
Qui, glissant par le ciel d'une crineuse traite,
Tombe dessus un champ, et va signant les cieux (1)
De cheveux rougissants d'un feu présagieux.
Ce fut quand vostre main, à craindre comme foudre,
Fit à la gent mutine ensanglanter la poudre (2):
Quand nos autels sacrez revirent leurs bons saincts
Et quand mille estendarts, tout deschirez et teincts
De poussière et de sang, pour immortels exemples (*a*)
D'un long ordre attachez pendirent à nos temples.
Encore qu'un tel acte honoré de bon-heur
Eust deu trouver à l'heure un superbe sonneur
Qui d'un bruit heroïque eust enflé les trompètes,
Si est-ce que la voix des plus braves poëtes
De peur fut enrouée, et le vent de leur sein
Ne sortit pour enfler la trompette d'airain,
Chacun craignant sa vie en saison si douteuse ( ),
Où celuy, sans trembler d'une crainte honteuse,
Qui vous escrit ces vers, asseuré vous chanta,
Sur le haut d'Helicon vos trionfes planta,
Et si en combatant vostre lance sceut poindre,
Celebrant vos honneurs sa langue ne fut moindre;
Œuvre si agreable à vous, prince vainqueur,
Que vous louastes l'hymne et l'appristes par cœur.
Mais quand toute la France, à tromper bien-aisée,
D'ardentes factions et de guerre embrasée,

a. Var. :

Quand de nos ennemis les estendars depeincts,
Et tous relents de sang, pour immortels exemples.

1. Marquant la partie des cieux sous laquelle elle tombe avec un certain presage de malheurs.

2. Quand ceux de la religion pretendue s'estoient mutinez sous son frere.

3. Personne n'osoit escrire en faveur de l'un ny de l'autre party, à cause des ligues des grands.

Estoit sous le razoir, et l'horrible mechef
Soustenu d'un filet nous pendoit sur le chef,
Et la victoire neutre errant entre les armes,
Partizanne, esbranloit le cœur de nos gens d'armes;
Incertains qui seroit par la faveur des cieux
Des deux camps si puissants le seul victorieux.
  Vous, pour sauver le sceptre et nos saints tutelaires,
Nos autels, nos maisons, vous-mesmes et vos frères,
Et vostre mère, helas! qui de peur frémissoit,
Et tout le Ciel pour vous d'oraisons emplissoit;
  Vous, dy-je, enorgueilli de forces animées,
Auprès de Montcontour campastes vos armées,
Livrastes la bataille, où Dieu vous regardoit
Et sa croix dessus vous Jesus-Christ estendoit.
  Là furent envoyez par vos mains martiales
Seize mille mutins aux ombres infernales,
Victimes de Pluton, si que tout Montcontour,
La riviere de Dive et les champs d'alentour
Sonnoient dessous vos coups, qui pavèrent les places,
Champs, chemins et guerets de puantes carcasses,
Et d'ossements de morts l'un sur l'autre arrangez.
  Les sillons du pays en furent si chargez,
Voire si engraissez de charongneux carnages,
Et les ventres des chiens et des bestes sauvages
(Tombeau des ennemis) si gras et si refaits,
Que l'on peust égaler le moindre de vos faits
Au plus grand des Romains: tant merita de gloire
A l'extreme peril une telle victoire.
  Celuy qui la chanta, ravi d'esprit, alla
Sur les bords de Permesse, aux Muses il parla,
Les entretint de vous, et vous fit un tel hynne
Que la langue superbe et gregeoise et latine (1)
Tournèrent son françois, fecondant par ses vers
Vostre nom admirable en ce grand univers.
  Un jour qu'il celebroit le feu Roy vostre frère,

1. Ce fut Daurat qui fit la traduction latine de *l'Hydre défait*. P. B.

Son Charles, son seigneur, prince tout debonnaire,
Le tançant luy disoit : « N'escrivez point de moy,
Escrivez de mon frère, escrivez de sa foy,
Et comme sa vertu, prodigue de prouesse,
S'immolant en mon lieu, le sceptre me redresse. »
Admirant telle amour, qu'au monde on ne voit plus,
Il bastit de Castor le temple et de Pollux,
Et vous le dedia, pour remarque immortelle
D'une rare amitié si saincte et fraternelle.
C'est celuy qui pour vous en cent mille façons
Fit sonnets et discours, eclogues et chansons,
Mascarades, tournois, et chiffres et devises,
Et, bref, qui a chanté toutes vos entreprises.
Mesme à vostre berceau, quand encor vous pendiez
Ez bras de la nourrice, et vers elle tendiez
Les mains en vous jouant, il prist la hardiesse
De vous sonner une ode en si basse jeunesse,
Et faisiez, tout ravi, la teste sou-levant,
Semblant de vostre front de l'aller approuvant.
Quand vous fustes esleu monarque de Polongne,
Quand Dieu sur vostre teste en posa la couronne,
Et qu'il fallut partir d'entre les bras aimez
De vos plus chers parents, en larmes consommez,
Qu'il vous fallut laisser le doux air de la France,
Capitaines, soldats, amis et cognoissance,
Que chacun vous suivoit d'une humble affection,
Il ne chanta jamais de telle election,
D'autant qu'elle emportoit des François la lumière
Pour en pays estrange esclairer la premiere.
Or' à vostre retour, qui luist comme un soleil
Sortant de l'Ocean en flammes nompareil,
Qui donne jour aux siens, dissipant les tenèbres,
Et de nostre feu Roy(1) les complaintes funèbres,
Il a, gros d'Apollon, celebré ce retour.
Les hommes volontiers honorent plus le jour
Que la nuit tenebreuse, et Vesper n'est si belle

1. Charles IX.

Que l'Aurore au matin qui sort toute nouvelle ;
Aussi vostre apparoistre aux François fait sentir
Plus d'allegresse au cœur que vostre departir.
  Mais ainsi que le jour descouvre toutes choses
Que l'ombre sommeilleuse en ses bras tenoit closes,
Brigandages, larcins, et tout ce que la nuit
Recelle de mauvais quand le soleil ne luit ;
Ainsi nous esperons que les guerres civiles,
Licences de soldats, saccagemens de villes,
Qui regnoient sans frayeur de vostre majesté,
S'enfuiront esblouis devant vostre clarté.
  Chacun d'un œil veillant vos actions contemple ;
Vous estes la lumière assise au front du temple.
Si elle reluit bien, vostre sceptre luira ;
Si elle reluit mal, le sceptre perira.
Il faut bien commencer : celuy qui bien commence,
Son ouvrage entrepris de beaucoup il avance.
Sire, commencez bien à vostre advenement,
De tout acte la fin suit le commencement.
Il faut bien enfourner ; car telle qu'est l'entrée,
Volontiers telle fin s'est tousjours rencontrée.
  Vous ne venez en France à passer une mer
Qui soit tranquille et calme et bonasse à ramer ;
Elle est du haut en bas de factions enflée [1],
Et de religions diversement souflée.
Elle a le cœur mutin, toutefois il ne faut
D'un baston violant corriger son defaut ;
Il faut avec le temps en son sens la reduire :
D'un chastiment forcé le meschant devient pire.
  Il faut un bon timon pour se sçavoir guider,
Bien calfeutrer sa nef, sa voile bien guinder ;
La certaine boussolle est d'adoucir les tailles,
Estre amateur de paix, et non pas de batailles,
Avoir un bon conseil, sa justice ordonner,
Payer ses créanciers, jamais ne maçonner,

1. A cause des princes et du party de ceux de la religion pretendue.

Estre sobre en habits, estre prince accointable,
Et n'ouyr ny flateurs ny menteurs à la table.
On espère de vous comme d'un bon marchand,
Qui un riche butin aux Indes va cherchant,
Et retourne chargé d'une opulente proye,
Heureux par le travail d'une si longue voye :
Il rapporte de l'or, et non pas de l'airain.
Aussi vous auriez fait si long voyage en vain,
Veu le Rhin, le Danube, et la grande Allemaigne,
La Pologne, que Mars et l'hyver accompaigne,
Vienne, qui au ciel se brave de l'honneur
D'avoir sceu repousser le camp du Grand-Seigneur;
Venise mariniere, et Ferrare la forte,
Thurin qui fut françois(1), et Savoye qui porte,
Ainsi que fait Atlas, sur sa teste les cieux;
En vain vous auriez veu tant d'hommes, tant de lieux,
Si, vuide de profit, en une barque vaine
Vous retourniez en France après si longue peine.
Il faut faire, mon prince, ainsi qu'Ulisse fit,
Qui des peuples cogneus sceut faire son profit.
[Comme à vostre retour soigneusement vous faites,
Honorant vostre estat des loix les plus parfaites,
Ayant à vos François, après mille dangers,
Enseigné les vertus des peuples estrangers.]
Mais quoi ? prince invaincu, le sort ne m'a fait estre
Si docte que je puisse enseigner un tel maistre;
En discours si hautains je ne doy m'empescher,
Et ne veux faire icy l'office de prescher.
Ma langue se taira ; vos sermons ordinaires,
La complainte du peuple, et vos propres affaires,
Vous prescheront assez; ce papier seulement
S'en va vous saluer, et sçavoir humblement
De vostre Majesté si vous, son nouveau maistre,

1. Henry II l'avoit en ses mains et le possedoit; mais il fut rendu, avec tout ce que l'on tenoit du Piedmont, par le mariage qui fut fait de Marguerite, sœur du roy, avec le prince de Piedmont, depuis duc de Savoye, et tout après la bataille de S. Quentin.

Le pourrez par sa Muse encores recognoistre.
Il n'a pas l'Italie en poste traversé (1)
Sur un cheval poussif, suant et harassé,
Qui a cent fois tombé son maistre par la course;
Il n'a vendu son bien à fin d'enfler sa bourse
Pour vous aller trouver, et pour parler à vous,
Pour vous baiser les mains, embrasser vos genous,
Courtiser, adorer; il ne le sçauroit faire,
Son humeur fantastique est aux autres contraire.
Ceux qui n'ont que le corps sont nais pour tels mestiers,
Ceux qui n'ont que l'esprit ne les font volontiers.
Toutefois, sans courir et sans changer de place,
Il est asseuré d'estre en vostre bonne grace;
Encor le desespoir ne l'a pas combatu:
L'honneur aime l'honneur, la vertu la vertu.
S'il vous plaist l'appeller, sans farder une excuse;
Il vous ira trouver avec la mesme Muse
Dont il chanta Henry (2), son Charles, et aussi
Vous, à present son Roy, des Muses le souci;
Ou si vostre disgrace à ce coup il essaye,
Il sera cazanier comme un vieil morte-paye,
Qui renferme sa vie en quelque vieil chasteau,
Acrochant, paresseux, ses armes au rateau,
Au pays inutile, et, moisi de paresse,
Près de son vieil harnois confine sa vieillesse.

(1578.)

1. Comme Chèmeraut, qui après la mort de Charles IX fut envoyé en poste par la royne mère en Pologne, pour advertir le roy du decés de son frère Charles, lequel fit telle diligence qu'il arriva dans treize jours à Cracovie. Memy fut envoyé après luy, le mardy ensuivant, avec la mesme charge.
2. Henry II.

A LUY-MESME.

A vous, race de Rois, prince de tant de princes,
Qui tenez dessous vous deux si grandes provinces,
Qui par toute l'Europe esclairez tout ainsi
Qu'un beau soleil d'esté de flames esclairci,
Que l'estranger admire et le sujet honore;
Et dont la majesté nostre siècle redore;
A vous, qui avez tout, je ne sçaurois donner
Present, tant soit-il grand, qui vous puisse estrener.
La terre est presque vostre, et dans le ciel vous mettre
(Je ne suis pas un Dieu), je ne puis le promettre,
C'est à faire au flateur; je vous puis mon mestier
Promettre seulement, de l'encre et du papier.
Je ne suis courtizan ny vendeur de fumées,
Je n'ay d'ambition les veines allumées,
Je ne sçaurois mentir, je ne puis embrasser
Genoux, ny baiser mains, ny suivre, ny presser,
Adorer, bonneter, je suis trop fantastique;
Mon humeur d'escolier, ma liberté rustique,
Me devroit excuser, si la simplicité
Trouvoit aujourd'hui place entre la vanité.
C'est à vous, mon grand prince, à supporter ma faute
Et me louer d'avoir l'ame suberbe et haute,
Et l'esprit non servil, comme ayant de Henry,
De Charles, de François, trente ans esté nourry.
Un gentil chevalier qui aime de nature
A nourrir les harats, s'il treuve d'avanture
Un coursier genereux, qui, courant des premiers,
Couronne son seigneur de palme et de lauriers,
Et, couvert de sueur, d'escume et de poussiere,
Rapporte à la maison le prix de la carrière;
Quand ses membres sont froids, debiles et perclus,
Que vieillesse l'assaut, que, vieil, il ne court plus,

N'ayant rien du passé que la monstre honorable,
Son bon maistre le loge au plus haut de l'estable,
Luy donne avoine et foin, soigneux de le penser,
Et d'avoir bien servy le fait recompenser,
L'appelle par son nom, et si quelqu'un arrive,
Dit : « Voyez ce cheval qui d'haleine poussive
Et d'ahan maintenant bat ses flancs à l'entour :
J'estois monté dessus au camp de Montcontour;
Je l'avois à Jarnac; mais tout en fin se change. »
Et lors le vieil coursier, qui entend sa louange,
Hennissant et frappant la terre, se sou-rit,
Et benist son seigneur qui si bien le nourrit.
Vous aurez envers moy (s'il vous plaist) tel courage,
Sinon à vous le blasme, et à moy le dommage.
Je rève! vostre main me doit faire sentir
Qu'au service des rois n'a point de repentir(*a*).
Mais je suis importun : la personne importune
Ne rencontre jamais une bonne fortune;
Laissons faire au Destin qui nous donne la loy :
Le Destin de grand duc(1) vous a fait un grand roy;
Puis il ne faut jamais ou parler à son maistre,
Ou il faut de doux mots les aureilles luy paistre.
Sire, voici le mois où le peuple romain,
Qui tenoit tout le monde enclos dedans la main,
Donnoit aux serviteurs, par manière de rire,
Congé de raconter (2) tout ce qu'ils vouloient dire.
Donnez-moy (s'il vous plaist) un semblable congé,
J'ay la langue de rongne et le palais mangé;
Il faut que je les frotte ou il faut que je meure,
Tant le mal grateleux me demange à tout' heure.
Puis voicy le printemps où se purge un chacun,

a. Var. :

Que la maison des rois ne loge un repentir.

1. Il estoit duc d'Anjou.

2. Dans une feste qu'on nommoit les Saturnales, les maistres faisoient les valets, et les valets les maîtres.

Il faut que mon humeur se purge sur quelqu'un;
Mais je ne puis sans vous; sans vostre faveur, sire (*a*),
Je n'ose envenimer ma langue à la satyre.
Si est-ce que la rage et l'ulcère chancreux
Me tient de composer; le mal est dangereux
Qui desplaist à chacun; mais si je vous puis plaire,
Il me plaist, vous plaisant, d'escrire et de deplaire.
Qui, bons Dieux! n'escriroit voyant ce temps icy?
Quand Apollon n'auroit mes chansons en soucy,
Quand ma langue seroit de nature muette,
Encores par despit je deviendrois poète.
C'est trop chanté d'amour et en trop de façon:
La France ne cognoist que ce mauvais garçon,
Que ses traits, que ses feux; il faut qu'une autre voye
Par sentiers incognus sur Parnasse m'envoye,
Pour me serrer le front d'un laurier attaché,
D'autre main que la mienne encores non touché.
Après que vostre esprit et vos mains diligentes
Seront lasses du faix des affaires urgentes,
Aux heures de plaisir vous pourrez vostre esprit
Esbatre quelquefois en lisant mon escrit.
S'il y a quelque brave ou mutin qui se fasche,
Et qui entre ses dens des menaces remasche,
Pour se voir ou de biens ou de faveur desdit;
Si un plus qu'il ne doit veut monter en credit;
Si quelqu'un en faveur de sa faveur abuse,
S'il fait le courtisan et s'arme d'une ruse;
Si quelque viloteur aux princes devisant
Contrefait le boufon, le fat ou le plaisant;
Si nos prelats de Cour ne vont à leurs églises;
Si quelque trafiqueur, qui vit de marchandises,
Veut gouverner l'Estat, faisant de l'entendu;
Si quelqu'un vient crier qu'il a tout despendu

a. Var.:

La bile abonde en moy, voicy le renouveau,
Il faut contre quelqu'un descharger mon cerveau.
Fuyez, meschans, fuyez; mais sans vostre ayde, sire.

Malin, j'offenserois contre toute la France,
Dont vous portez le faix dès vostre jeune enfance,
S'importun, j'amusois vostre divin esprit
(Aux affaires bandé) par un fascheux escrit.
Dieu ne demande pas (car Dieu rien ne demande)
Qu'on charge ses autels d'une pesante offrande;
Il n'aime que le cœur, il regarde au vouloir,
La seule volonté l'offrande fait valoir.
Ainsi suyvant de Dieu la divine nature,
Vous prendrez mon vouloir, et non mon escriture.

(1578.)

SONGE.

A LUY-MESME.

Nos pères abusez pensoient que le songer
Du matin n'estoit point ny faux ny mensonger.
Au contraire, mon roy, je pense que tous songes
Sans rien signifier ne sont que des mensonges,
Et que Dieu ne voudroit (Dieu qui ne peut tromper)
De fantosmes confus nostre ame enveloper,
S'apparoissant à nous, quand le sommeil commande
Au corps ensevely de vin et de viande,
Mais plustost en plein jour, alors qu'il est permis
De veiller et d'avoir les sens non endormis,
Et savoir discerner si l'image legère
Qui pousse nostre esprit est fausse ou mensongère.
Or sans tant discourir je vous diray le fait :
L'ouvrage commencé s'en va demy parfait.
Je songeoy l'autre nuict que peu devant l'aurore,
Quand du soleil naissant les chevaux sont encore
En la mer, et leurs crins s'espandent par les cieux,
Qu'un buisson espineux se monstroit à nos yeux,
De ronces remparé, fortifié d'eau vive,

Et d'un large fossé, dont la glissante rive
Me monstroit que du bas jusqu'au plus haut du bord
Le passage estoit clos, tant le parc estoit fort.
Dedans faisoit sa bauge une beste sauvage,
Qui jamais autre part ne cherchoit son gaignage,
S'aviandant de glands qui secs se desroboient
Des chesnes en autonne et à terre tomboient.
Les voisins du pays l'appelloient la merveille;
Sa gueulle estoit dentée, effroyable l'aureille,
Ventre large et pansu, la peau rude au toucher,
Et son front se dressoit en pointe de clocher.
Il n'y avoit seigneur, marchant ny gentilhomme
Qui n'eust couru la beste, ainsi qu'on faict à Romme
Le bufle par la ville, alors que les Romains
De traicts jettez sur lui se desarment les mains.
Transporté d'une forte et chaude frenaisie,
Après tant de coureurs il me print fantaisie
De les devancer tous, et, comme bon veneur,
Faire bien mon enceinte et en avoir l'honneur.
Cela ne m'effroya ny ne pallit ma face,
Voyant de mes voisins les chiens morts sur la place,
Et les autres blessez au logis revenir,
Mais plustost irrita mon courroux à tenir
Fort contre le sanglier, suivant mon entreprise,
Ou mourir au combat, ou voir la beste prise.
Je descouplay mes chiens, et for-huant après,
Les nommant par leurs noms, il n'y eut ny forets,
Montagnes, ny chemins, ny lande inhabitée,
Qui ne fissent un bruit sous ma chasse ameutée.
Errant egratigné de ronces par les bois,
Tantost d'un tram de trompe, et tantost de la voix,
Je leur donnoy courage et leur monstroy la voye;
Mais, couars, sans la mordre ils aboyoient la proye
A gueule ouverte, ainsi que de nuict en revant,
Leurs dents mordent en vain les ombres et le vent.
Je fy sonner pour chiens; la trompe les assemble;
Coulpables de leur faute, ils se rendent ensemble
Tous craintifs à mes pieds d'un visage abaissé,

Puis comme des poltrons ainsi je les tancé :
« Chiens indignes de suivre une beste à la trace,
Chiens gris, qui dementez vostre première race,
Dont le bon Sainct Hubert par les forests cherchoit
Les sangliers, et leur hure à son huis attachoit;
Rendez-moy maintenant, rendez la recompense
Du soin que j'ay de vous, n'espargnant la despense
Ny le bon traictement pour vous faire nourrir,
A fin de surpasser les autres à courir!
« Ains que le soleil plonge et nous cache sa teste,
Retournez au logis braves de la conqueste,
Le muffe ensanglanté, le corps navré de coups,
Ou vous serez ce soir le carnage des loups! »
Ainsi les menaçant, monstrerent au visage,
Abboyant contre l'air, d'avoir meilleur courage.
Au plus fort du taillis un gros hallier estoit,
Où pour bien se bauger le sanglier se mettoit,
Hallier que le soleil de ses rayons ne perse,
Tant rameaux sur rameaux d'une obscure traverse
Ensemble entrelacez le haut s'espeississoit,
Et le bas plein d'effroy d'ombres se noircissoit.
Au milieu croupissoit une mare fangeuse;
Là souloit à midi ceste beste outrageuse
Fouiller, et tout son corps de bourbe revestir.
Là je pousse mes chiens pour la faire sortir;
Là, l'espieu dans la main, courageux, je devance
Ma chasse de vingt pas, je la tance et retance,
Je la presse et la hue allant tout à l'entour,
Mais en vain; car plutost je vy faillir le jour,
Qu'elle osast approcher du monstre pour le mordre.
Au contraire, il s'elance et les mit en desordre,
Massacrant la moitié, puis en les secouant
Du groin les enlevoit, et s'en alloit jouant.
Trois fois, recreu d'ahan, je m'estends sur la place,
Trois fois, reprenant cœur, mes armes et l'audace (*a*),

a. Var.:

Et morts les estendoit sur le dos la plaine.
Trois fois recreu d'ahan, trois fois je prins haleine.

Je retourne au combat, de fureur transporté
Qu'un sanglier sur mes chiens eust l'honneur emporté.
Il estoit déjà nuict, et la lune première
Doroit le haut des bois d'une blonde lumière,
Quand, regardant son arc nouvellement plié
D'une corne voûtée, ainsi je la prié :
« Lune, l'œil de la nuict, qui reluis à trois faces,
Deesse des veneurs, des chemins et des chasses,
Tu as courbé trois fois tes voûtes en un rond,
Et trois fois replanté tes cornes à ton front,
Depuis le jour qu'errant par ces bois je m'amuse
A suyvre pour neant une beste qui ruse.
Guide ma main, deesse, et m'enseigne le lieu
D'où je pourray sanglant retirer mon espieu,
Et fais par ta faveur que mon souhait advienne,
O des astres l'honneur, vierge Latonienne ! »
Comme ainsi je prioy, la lune m'entendit,
Qui soudain de son ciel en terre descendit;
Puis, despouillant son front et sa corne argentine,
Prist la forme et l'habit d'une mienne voisine,
Qu'on disoit toute nuict parler aux animaux,
Et par charmes tirer les esprits des tombeaux,
Ensorceler les bleds, et faire à contre-course
Les ruisseaux esbahys retourner à leur source.
En me hurtant du coude ainsi me vint tanser :
« Ah ! malheureux veneur, tu es sot de penser
Qu'un monstre si cruel soit né de la nature
Des autres animaux. Quitte ton aventure,
Et cherche autre party, ou bien sois diligent
A trouver un limier et des chiens tout d'argent :
La beste ne se prend sinon en telle sorte. »
A tant s'evanouit ; l'air venteux qui l'emporte
Fist un bruist par la nuict, et tout soudain la peur,
Escoutant tel propos, me vint glacer le cœur.
Comme je m'estonnoy de sa response obscure,
Je vous vy, ce me semble, en une clairté pure
Reluire autour de moy, mesme front, mesmes yeux
Que vous avez alors qu'entre les demi-dieux

De vostre sainct conseil administrez justice,
Honorant la vertu et chastiant le vice.
  Puis me distes ainsi : « Quel sort te menaçant
Te tient si tard au bois à l'ombre du croissant,
Quand les hommes lassez et quand toute autre chose,
Oubliant le travail, en son lict se repose?
Conte-moy ton meschef : c'est le fait d'un bon roy
D'aider à son sujet en peine comme toy. »
  « O prince, mais ô Dieu, dont la celeste face
Ne s'apparust jamais à nostre humaine race
Sinon pour faire bien, s'il vous plaist me prester
Vostre aureille, en deux mots je vous le veux conter.
  « Six mois sont ja passez que, suant sous la peine,
Je pourchasse un sanglier d'une esperance vaine.
Une vieille m'a dit que je sois diligent
De trouver un limier et des chiens tout d'argent,
Si je veux telle beste en mes toiles surprendre,
Qu'autrement je m'abuse, et ne faut m'y attendre.
  « Je suis tout esbahy des propos qu'elle dit,
A qui la raison mesme et le sens contredit;
Car jamais chiens d'argent ne furent en nature :
C'est tout ce que peut feindre une vaine peinture. »
  Vous respondites lors : « Dieu n'est jamais l'appuy
D'un cœur qui se defie et ne s'asseure en luy.
Les princes et les dieux ont pouvoir de tout faire.
Heretique est celuy qui pense le contraire.
Recouple-moy tes chiens, je te puis asseurer
Que tu verras bien tost ce miracle averer. »
  En me disant tels mots, d'une blanche houssine
Que vous aviez ès mains, vous frappastes l'eschine
De mes chiens par trois fois, et soudain, sans bouger
D'une place, en argent je les vy tous changer.
Leur voix estoit d'argent, leurs mufles et leur veue,
Les aureilles, le front, les pattes et la queue,
Et n'avez tresorier, tant soit ferme et constant,
Qui ne les eust bien pris pour bon argent contant.
  O prince, si Cerès, si Mars et si Neptune
Me commandoient tous trois, contre la loy commune,

L'un de faire par l'air des navires marcher,
L'autre d'ensemencer la poincte d'un rocher,
Et l'autre sans soudars donner une bataille,
Je leur obeirois ; il ne faut que l'homme aille
Contre la deité, et ne faut point avoir
De doute que les dieux nous vueillent decevoir.
Je m'en vay rechasser dessous vostre parole,
Qui jamais sans effect par le vent ne s'en-vole,
Et sous vostre promesse, en laquelle douter
Ce seroit hors du ciel les dieux vouloir oster.
Donques souvenez-vous, si la beste me donte,
Qu'à vous seul, non à moy, sera toute la honte.
Vous estes le motif, je ne suis seulement
Que l'organe qui sert à vostre mandement.
Aussi, si je la prens, tout au plus haut du faiste
De vos portaux sacrez j'en appendray la teste,
Pour donner un exemple à vos peuples françois
De ne douter jamais d'obéir à leurs rois.
Puis j'escriray dessous : « Je, celuy qui les songes
Naguières n'estimois que fables ou mensonges,
Je les croy maintenant : tant vaut la verité
D'un miracle en moy fait par une deité ! »

(1584.)

DISCOURS DE L'EQUITÉ
DES VIEUX GAULOIS.

Estrennes à luy-mesme (1).

La victime estoit preste (2) et mise sur l'autel,
Quand ce brave Gaulois de renom immortel,
Grand prince, grand guerrier, grand pasteur des armées

1. Collationné sur le tome 43 du fonds de Dupuy, Bibliothèque impériale, manuscrits. (P. B.)
2. Tout ce conte est de l'invention du poëte, comme je croy.

Qui avoit saccagé les plaines Idumées,
Et, foudroyant les champs d'un armé tourbillon,
Avoit espouvanté le rocher d'Apollon,
Commande à Glythimie (ainsi s'appelloit celle
Qui fut à son espoux espouse mal fidelle) :
« Pren le pied de l'agneau, et fay pour ton renvoy
Aux bons dieux voyageurs des veus ainsi que moy.»
Elle pour obéir prend le pied de la beste;
Lors en lieu de l'hostie il decola la teste
De la femme perfide, et le sang, contremont
Jaillissant, du mary ensanglanta le front (*a*).
Ainsi de son forfaict elle tomba victime,
Sans teste, dans son sang lavant son propre crime.
Le mary, spectateur d'un acte si piteux,
Eut le sein et les yeux de larmes tout moiteux;
Une horreur le saisit, il sanglotte en son ame,
Et, outré de douleur, contre terre se pame,
Puis, à soy revenu, renfrongnant le sourci,
D'une voix effroyée au Gaulois dit ainsi :
« Quoy! est-ce là la foy que tu m'avois promise?
Est-ce là ton serment, est-ce ta dextre mise (1)
En la mienne, ô parjure! après avoir receu
La rançon pour ma femme ainsi m'as tu deceu?
Du jour que le harnois sonna sur tes espaules;
Qu'espuisant la jeunesse et la force des Gaules,
Et qu'à ton camp nombreux les ondes des ruisseaux
Ne bastoient à fournir breuvage à tes chevaux,
Et que l'ambition, que rien ne rassasie,
Te faisoit comme un feu saccager nostre Asie,
Je prevy mon malheur et prevy que nos champs
Ne seroient qu'un tombeau par tes glaives trenchans,
Mais je le prevy mieux oyant la renommée

a. Var. :

Et le sang qui saillit
Tout chaud contre le front de son mary jaillit.

1. C'estoit le compliment des anciens pour bastir leurs amitiez et se promettre reciproquement la foy.

Que ton camp assiegeoit nostre ville enfermée.
  Près les murs de Milete un temple s'élevoit,
Où Cérès ses honneurs et ses autels avoit,
Et ce jour de fortune on celebroit ses festes.
Nos femmes couronnant d'espics de bled leurs testes,
Et portant en leurs mains les premices des fruits.
Que la terre, nourrice, en son sein a produits,
Supplioient la Déesse et sa semestre (1) fille
Leur donner bons maris, et planté de famille,
Santé, beauté, richesse et la grace des dieux.
Le parfum de l'encens fumoit jusques aux cieux.
Autour du temple alloit la danse mesurée,
Quand voici, comme loups à la gorge altérée
Ou du sang des aigneaux ou du sang des brebis,
Venir ton camp vestu de flamboyans habits (2),
Qui, sans crainte du lieu, les autels despouillèrent,
Et sans respect d'honneur nos femmes violerent,
Autant que l'appetit vainqueur le permettoit,
Et la jeune fureur qui sans raison estoit.
  On dit que de Cerès le venerable image
Fremissant et suant abaissa son visage;
Son autel en trembla, sa couleur en mua,
Et trois fois de despit la teste remua.
  Soudain la Renommée à l'aile bien agile,
Dessus le mur rampée, espouvanta la ville,
Annonçant aux maris d'une effroyable vois
Que leurs femmes estoient la proye des Gaulois.
  Le jour estoit sous l'onde, et la nuit estoilée
Avoit d'un habit brun la terre emmantelée (3),
Quand la clameur se fist, et des enfans pleureux
Et des pères privez de leurs lits (4) amoureux.
Non autrement de loin s'entendoit la complainte
Que si déjà la ville eust veu l'image peinte

1. C'est Proserpine. Il l'appelle *Semestre*, à cause qu'elle demeuroit six mois aux enfers et six mois avecque nous.
2. C'est-à-dire de harnois reluisants.
3. Mot feinct pour dire couverte de son manteau.
4. A la façon des poëtes grecs il prend licts pour femmes.

De la mort en ses murs, et les feux indontez,
Riblant par les maisons, voler de tous costez.
Enfin sur la minuict en la place s'assemblent,
Où de mille conseils les deux meilleurs leur semblent
De prier l'ennemy, et d'un soin diligent
Apporter la rançon et fléchir par argent
(Poison des cœurs humains) l'arrogance barbare,
Qui de son naturel est tirante et avare.
Le sauf-conduit venu, ayans les pleurs à l'oeil,
Et tristement vestus de noirs habits de dueil,
Au premier poinct du jour sortirent de la porte.
Mercure alloit devant qui leur servoit d'escorte,
D'un air envelopé; à la fin parvenus
En ton ost, et voyant tes hommes incognus,
Haranguerent ainsi d'une douce prière,
Pour amollir les cœurs de ta troupe guerrière,
Qui, brave en son harnois, donnoit d'une autre part
Asseurance aux prians d'un paisible regard.
« Peuples enfans de Mars, héritiers de la guerre,
Qui courez nostre Asie, ainsi que le tonnerre
Court grondant parmy l'air, et à vos dieux Gaulois
Appendez pour trofée et nous et nos harnois;
Ne vueillez point souiller, magnanimes gens d'armes,
Vos honneurs illustres par la splendeur des armes
Au sang vil et couard de nos femmes, qui n'ont
Ny corselets au dos, ny morions au front
Pour revancher leur peau, de nature amusées
A filer leur quenouille et tourner leurs fusées;
Ou bien si, mesprisant les Dieux et les humains,
Vivez ainsi que loups du meurtre de vos mains,
Tournez le fer trenchant en nos masles poitrines,
Et, courtois, pardonnez aux ames feminines;
Ou si vous craignez Dieu protecteur de la loy,
Et la fortune humaine, inconstante et sans foy,
(Croyant que vos voisins peuvent ravir les vostres
Ainsi qu'en ce pays vous ravissez les nostres,
Vous contre-injuriant de pareille façon)
Rendez-les, s'il vous plait, et prenez leur rançon,

Afin que désormais, exemptes du servage,
Libres en nos maisons, facent nostre mesnage,
Et sans plus en vostre ost engager leurs beaux ans (*a*)
Aillent faire nos lits (1) et traiter nos enfans. »
Ils parlerent ainsi; tes guerriers de leur testes
Firent signe aux prians d'accorder leurs requestes.
Il n'est rien qui tant l'homme ameine à la raison
Que l'art persuasif d'une douce oraison.
Les unes par argent retournèrent troquées;
Les autres, qui s'estoient déjà domestiquées
En l'amour des Gaulois, les pensant plus gaillars
Aux combats amoureux que leurs maris vieillars,
S'arrestèrent au camp, mesprisant leurs penates,
Licts, enfans et maris, pour suivre les Galates.
Ma femme fut ravie; ambassadeur alors,
J'estois loin du païs, pour rompre les efforts
Et l'instante fureur d'un martial orage
Qui déjà conjuroit contre nostre rivage.
Si tost qu'à mon retour l'histoire j'entendi,
Le sang gela mon cœur, de crainte refroidi;
La honte et le despit me fermèrent la bouche,
A terre renversé comme une froide souche,
Pleurant ma chère espouse, et n'ayant pour confort
Remede en mon malheur que l'espoir de la mort.
En tous lieux que j'allois où je l'avois cognue,
Soit veillante ou dormante, ou soit en robbe, ou nue,
Au jardin, en la chambre, au cabinet segret,
Tout le cœur me crevoit de deuil et de regret.
D'un pied mal asseuré mille fois en une heure
Je changeois de logis, de place et de demeure;
Mais en vain, car tous lieux me sembloient odieux,
Et toujours sa beauté venoit devant mes yeux.

a. Var. :

Et sans plus asservir le reste de leurs ans,

1 Ainsi parle Agamemnon dans Homère, quand il ne veut pas rendre la fille du prestre Chryses.

En songe toute nuit me revenoit ma femme,
Et tout cela de doux qui nous chatouille l'ame,
Et dont le souvenir est plaisant au penser,
Qu'amour me fait au cœur cent fois le jour passer;
La face qu'elle avoit quand elle fut ravie
Toujours me revenoit, comme elle, poursuivie,
Couroit parmi le temple embrassant les autels
Et les images saints des hauts dieux immortels.
Pasmée, échevelée et non plus femme vive,
Et s'échappant de l'un, de l'autre estre captive,
N'ayant autre confort en son péril, sinon
M'appeller, et d'avoir en sa bouche mon nom.
Puis tousjours me sembloit qu'elle me venoit tendre
Ses bras croisez en l'air, à fin de la defendre.
Deux fils conceus de nous, germes de nostre chair,
Vray gage d'amitié aux deux parens si cher,
Qui du tout ressembloient au portraict de leur mère,
Assis sur mes genous, redoubloient ma misère,
Et de leurs tendres mains touchant mon poil grison,
Me prioient de tirer leur mère de prison.
Affection d'enfans de nature est si grande,
Qu'elle obtient des parens tout ce qu'elle demande,
Pour recouvrer ma vie et retrouver mon cœur (*a*),
Sans qui je vivotais en extrême langueur,
Je vendi tout mon bien; que m'en servoit l'usage,
Quand mon meilleur tresor estoit ailleurs en gage?
Toujours à chaque pas à ma femme revant,
Chargé de mon avoir, je mis la voile au vent.
Le vent en ma faveur, qui pouppier se réveille,
Me poussa de Milete aux rives de Marseille.
Du lieu de ta demeure aux voisins je m'enquis;
Mais l'honneur de tes faits par les armes acquis
M'enseigna le chemin; car il n'y avoit race
Qui n'eust ouy sonner le bruit de ta cuirasse.
Entrant dans ton palais, d'elle je fus cognu;

a. Var. (1587):

Pour recouvrer ma femme, ainçois plustost mon cœur.

Puis, t'enquerant de moy pourquoy j'estois venu,
Ainsi te respondi : « L'affection extresme
Que je porte à ma femme, hélas ! plus qu'à moy-mesme,
Les pleurs versez pour elle et les regrets amers
M'ont fait vendre mon bien et passer tant de mers
A fin de racheter une si chère chose. »
Puis tout soudain du prix avec toy je compose,
Et le mis en ta main ; mais ton cœur genereux,
Plus cent fois de l'honneur que de l'or amoureux,
Forçant ta nation qu'on estime si fière,
Ne voulut accepter de moy la somme entière.
Tu mis ceste rançon en quatre lots à part,
Une quarte à ma femme et l'autre pour ma part,
L'autre pour mes enfans et l'autre pour toy, maistre.
Tu me fis un festin, tu m'assis à ta destre,
Je beu dedans ta couppe, et d'un front adouci
Humainement traicté, tu m'ostas le souci.
Quand le vin fut versé en l'honneur de Mercure,
Et la nuict fut venue, à la courtine obscure,
Tu me livras ma femme, et me la fis toucher,
Puis en un mesme lict ensemble nous coucher,
Sans plus retenir droict ny pouvoir dessus elle.
Toutefois, ô cruel ! ô barbare infidelle,
Après avoir comme hoste en ton palais logé,
En ta coupe rebeu, à ta table mangé,
Après mon or baillé, après ta foy promise
Tu l'as devant mes yeux cruellement occise ! »
Le prince, qui long temps ce discours entendit,
D'un magnanime cœur luy contre-respondit.
« Citoyen de Milete, estranger et mon hoste,
Afin que hors du cœur l'impression je t'oste
Qui pourroit à bon droit t'irriter contre moy,
Entens toute l'histoire et l'emporte chez toy :
Aussi tost que l'aurore au matin fut venue,
Ta femme toute nuict entre tes bras tenue,
Qui t'appelloit son sang, son cœur et son souci,
Embrassant mes genoux, me fit sa plainte ainsi.
(Il est bien malaysé de tromper une amante !

Elle ayant, comme femme, une ame défiante
Et un cœur soupçonneux (cela leur est fatal)
Avant qu'il fust venu conjectura son mal.)
« Après que par le fer tu m'as tienne ravie,
Que par terre et par mer tes armes j'ay suivie,
Compagne de ton lict; après t'avoir aimé,
Après avoir cent fois en te baisant armé,
Baillé ton morion, ta lance et ta rondache,
Et planté sur ton tymbre un menaçant pennache;
Puis, venu du combat, du travail ennuyé,
Après t'avoir cent fois tout le corps essuyé,
Salle d'une poussière honneste et genereuse,
Et tes playes succé de ma levre amoureuse,
Après avoir pansé de mes mains tes chevaux,
Tes coursiers, compagnons de tes nobles travaux,
Les nommant par leur nom, qui souloient recognoistre
Ma voix encor plustost que celle de leur maistre,
Peux-tu bien maintenant tes delices haïr,
Et pour un peu de gain, perfide, me trahir?
Ha! ce n'est pas la foy ny la destre fidelle
Mise en la mienne, hélas! quand, tremblante et rebelle,
J'embrassois les autels de Cerès, appellant
Les dieux à mon secours contre toy me volant;
A la fin, adjoustant la priere à l'audace,
Par force et par amour je t'accorday ma grace,
Pourveu que tu serois, d'une invincible foy,
Tousjours mon defenseur, sans te fascher de moy.
Mais je vois (desmentant ta promesse heroïque)
Qu'autant comme ton cœur ta parolle est gothique.
Pourrois-je bien souffrir absente de tes yeux
Encore une autrefois un servage ennuyeux?
Le premier m'estoit doux, et le second en l'ame
Me seroit une mort dont le penser me pasme.
Tu estois mon pays, mon pere et mon espoux,
Et, tous perdus, en toy je les retrouvois tous;
Seul, tu estois mon tout, et pour une parole
Maintenant dans le vent ta promesse s'envole.
Ne crains-tu point les dieux? ne crains-tu que les bois,

Les rochers entournez de naturels effrois,
Les deserts remparez de longue solitude
Ne content aux passans ta fiere ingratitude?
Tu me devois tuer quant ta main me ravit,
Et non trahir le cœur qui forcé te suivit.
Le mourir de ta main valoit mieux que la vie,
Et ravie en ce point, je n'eusse esté ravie.
  En tous lieux où le nom des hommes j'entendray,
Plustost par les forets aux loups je me rendray
Qu'en leurs mechantes mains, croyant par conjecture
Qu'ils sont tous comme toy de meschante nature.
  Or, puis que mon malheur ne se peut revancher
De toy, cruel ingrat, que par le reprocher,
Je te reprocheray ta semence germée,
Que tu as par amour en mon ventre semée.
Tu devois pour le moins, avant que me chasser,
Souffrir que ton enfant peust ton col embrasser,
Te rebaiser les mains, et t'appeller son père.
Les larmes de l'enfant eussent sauvé la mere!
  Baille-moy ton poignard pour nous tuer tous deux!
Je te seray, defuncte, un fantosme hideux,
Je rompray ton sommeil, et, contre toy marrie,
Je te suivray tousjours, importune furie,
Te donnant à manger ton fils pour ton repas:
Ainsi doux (me vengeant) me sera le trespas!
  Que dis-je? mon amour ne merite un supplice;
Vivons donc à tes pieds pour te faire service,
Et tuons mon mary, ce causeur effronté,
Qui, de tout nostre bien qu'il avoit apporté,
T'a baillé seulement la moitié de la somme,
[Il faut qu'on l'accravante et sa teste on assomme(a)
De traicts ou de caillous, et qu'en mille morceaux
Ou luy tranche la chair, les veines et les os,
Et qu'on le jette aux chiens, puisqu'il a par fallace
Trompé ta main, tes dieux, ton logis et ta grace.] »

a. Var.:

Vray acte de larron, et non pas de preud'homme.

Elle me dit ainsi. Le sang froid s'assembla
Tout autour de mon cœur, qui soudain me troubla,
Douteux si je devois l'envoyer tout à l'heure
En ces lieux tenebreux où le Trespas demeure,
Ou bien si je devois mon courroux retarder,
Et te conter le fait afin de te garder.
J'ay faict ce sacrifice, et feint de te conduire,
Pour immoler ta femme, et aussi pour te dire
Que vous estes deceus de blasmer les Gaulois,
Vous autres Asiens, comme peuples sans lois,
Barbares et cruels, transportez par le vice,
Ennemis d'equité, de droit et de justice.
Dessous la loy escrite enseignez vous vivez,
Et, doctes en papier, vos lois vous ne suivez.
Nous autres nous n'avons que la loy naturelle
Escrite dans nos cœurs par une encre eternelle,
Que nous suivons tousjours sans besoin d'autre escrit,
Comme portans nos loix en nostre propre esprit.
En-tombe si tu veux, ou donne aux chiens ta femme,
Ou la jette en la mer, ou la baille à la flame;
Un corps tronqué de teste est un fardeau pesant :
Ne remporte en ta ville un si vilain present.
Or quant à la rançon que j'ay reçeu pour elle,
Et au reste du bien que ta dextre me celle,
Prens tout, je n'en veux rien, à fin qu'en ton pays
Tu faces au retour tes voisins esbahis,
Leur contant nos vertus. Va chercher ta demeure;
Adieu, donne la main, va t'en à la bonne-heure.»
Henry, dont le renom n'est seulement allé
Aux peuples estendus sous le pole gelé,
Mais de l'Europe entière a rempli tout l'espace,
Tu ne tiens seulement en la Gaule la place
Que tenoit ce guerrier, mais aussi l'equité,
Les vertus, les honneurs et la fidelité.
Je voudrois que ton peuple en armes redoutable
Se monstrast envers toy ou autant equitable
Que tu es envers luy, ou qu'il fust envers toy
Aussi fidelle et bon que tu luy es bon roy;

Les guerres tous les ans ne seroient attendues,
Tes villes sous ta main seroient dejà rendues,
Les harnois ne seroient un faix à nostre dos,
Et tes sujets vivroient en paisible repos.
Cependant il te plaist en telle deffiance
Vaincre non par le fer, mais par la patience.
Vy heureux ceste année et cent autres encor,
Et en regnant vieillis autant que fit Nestor,
Et m'estreine, grand roy, ainsi que je t'estreine.
Du labeur profitable agreable est la peine.

(1578.)

LES PARQUES.

A LUY-MESME.

Les Parques, qui leur chef de chesne couronnèrent
Le jour que tu nasquis, ton corps environnèrent,
Puis en filant ta vie autour de leur fuseau,
Et parfumant d'odeurs ton lict et ton berceau,
Te chantèrent ces vers, que les dieux approuvèrent,
Et pour estre gardez au ciel les engravèrent :
« Enfant, en qui le ciel renverse son bon-heur,
Te remplissant autant de vertus et d'honneur
Qu'Hercule en fut rempli le jour de sa naissance,
Crois pour te faire un jour l'ornement de la France.
Crois donc, et deviens grand, et d'un bras enfantin,
Riant dès le maillot(1), embrasse ton Destin.
Comme Alcide, qui fut d'une force indontée,
Souffrit mille travaux sous son frère Eurystée,

1. Les anciens croyoient que c'estoit un bon presage quand les enfans rioient au berceau. Mille biens furent predits et arriverent à Zoroastre, à cause qu'il avoit ri le premier jour de sa naissance.

DIALOGUE

ENTRE LES MUSES DESLOGÉES ET RONSARD.

A luy-mesme.

Levant les yeux au ciel et contemplant les nues,
J'avisay l'autre jour une troupe de grues,
Qui, d'un ordre arrangé et d'un vol bien serré,
Representoient en l'air un bataillon quarré,
D'avirons emplumez et de roides secousses
Cherchant en autre part autres terres plus douces,
Où tousjours le soleil du rayon de ses yeux
Rend la terre plus grasse et les champs plus joyeux.
Ces oiseaux, rebatant les plaines rencontrées
De l'air, à grands coups d'aile alloient en leurs contrées,
Quittant nostre païs et nos froides saisons,
Pour refaire leur race et revoir leurs maisons.
Les regardant voller, je disois en moy-mesme :
« Je voudrois bien, oiseaux, pouvoir faire de mesme,
Et voir de ma maison la flame voltiger
Dessur ma cheminée, et jamais n'en bouger,
Maintenant que je porte, injurié par l'âge,
Mes cheveux aussi gris comme est vostre plumage.
Adieu, peuples ailez, hostes Strymoniens,
Qui, volant de la Thrace aux Æthiopiens,
Sur le bord de la mer encontre les pygmées
Menez, combat leger, vos plumeuses armées :
Allez en vos maisons. Je voudrois faire ainsi.
Un homme sans foyer vit tousjours en soucy.»
Mais en vain je parlois à l'escadron qui volle :
Car le vent emportoit comme luy ma parolle,
Remplissant de grands cris tout le ciel d'alentour,
Joyeux de retourner au lieu de son sejour.
De l'air abaissant l'œil le long d'une valée,

Je regarday venir une troupe haslée,
Lasse de long travail, qui par mauvais destin
Avoit fait (ce sembloit) un penible chemin.
Elle estoit mal en conche et pauvrement vestue;
Son habit attaché d'une espine poinctue
Luy pendoit à l'espaule, et son poil dédaigné
Erroit salle et poudreux, crasseux et mal peigné.
Toutefois de visage elle estoit assez belle;
Sa contenance estoit d'une jeune pucelle,
Une honte agreable estoit dessus son front,
Et son œil esclairoit comme les astres font;
Quelque part qu'en marchant elle tournast la face,
La vertu la suivoit, l'eloquence et la grace,
Monstrant en cent façons, dès son premier regard,
Que sa race venoit d'une royale part,
Si bien qu'en la voyant toute ame genereuse,
Se réchaufant d'amour, en estoit amoureuse.
Devant la trouppe alloit un jeune jouvenceau,
Qui portoit en courrier des ailes au chapeau,
Une houssine en main de serpens tortillée,
Et dessous pauvre habit une face éveillée;
Et monstroit à son port quel sang le concevoit,
Tant la garbe de prince au visage il avoit.
Tout furieux d'esprit, je marchay vers la bande,
Je luy baise la main, puis ainsi luy demande
(Car l'ardeur me poussoit de son mal consoler,
M'enquerir de son nom, et de l'ouyr parler):

RONSARD.

Quel est vostre païs, vostre nom, et la ville
Qui se vante de vous? L'une, la plus habile
De la bande, respond.

MUSES.

Si tu as jamais veu
Ce Dieu qui de son char tout rayonné de feu
Brise l'air en grondant, tu as veu nostre père;
Grèce est nostre païs, Memoire est nostre mère.

Au temps que les mortels craignoient les deitez,
Ils bastirent pour nous et temples et citez;
Montaignes et rochers et fontaines, et prées,
Et grottes et forests nous furent consacrées.
Nostre mestier estoit d'honnorer les grands rois,
De rendre venerable et le peuple et les lois,
Faire que la vertu du monde fust aimée,
Et forcer le trespas par longue renommée;
D'une flame divine allumer les esprits,
Avoir d'un cœur hautain le vulgaire à mespris,
Ne priser que l'honneur et la gloire cherchée,
Et tousjours dans le ciel avoir l'ame attachée.
Nous eusmes autrefois des habits precieux,
Mais le barbare Turc, de tout victorieux,
Ayant vaincu l'Asie et l'Afrique, et d'Europe
La meilleure partie, a chassé nostre trope
De la Grèce natale, et, fuyant ses prisons,
Errons, comme tu vois, sans biens et sans maisons,
Où le pied nous conduit, pour voir si sans excuses
Les peuples et les rois auront pitié des Muses.

RONSARD.

Des Muses! di-je lors. Estes-vous celles-là
Que jadis Helicon les neuf Sœurs appella?
Que Cyrrhe et que Phocide avoüoient leurs maistresses,
Des vers et des chansons les sçavantes Déesses?
Vous regardant marcher nuds pieds et mal-en-poinct
J'ay le cœur de merveille et de frayeur espoint,
Et me repens d'avoir vostre danse suivie,
Usant à vos mestiers le meilleur de ma vie.
Je pensois qu'Amalthée eust mis entre vos mains
L'abondance et l'argent, l'autre ame des humains;
Maintenant je cognois, vous voyant affamées,
Qu'en esprit vous paissez seulement de fumées,
Et d'un titre venteux, antiquaire et moysi,
Que pour un bien solide en vain avez choisi.
Pour suivre vos fureurs miserables nous sommes.
Certes, vous ressemblez aux pauvres gentils-hommes,

Lors que tout est vendu, levant la teste aux cieux,
N'ont plus autre recours qu'à vanter leurs ayeux.
Que vous sert Jupiter dont vous estes les filles?
Que servent vos chansons, vos temples et vos villes?
Ce n'est qu'une parade, un honneur contrefait,
Riche de fantaisie, et non pas en effet.
  Vertu, tu m'a trompé, te pensant quelque chose!
Je cognois maintenant que le malheur dispose
De toy, qui n'es que vent, puisque tu n'as pouvoir
De conserver les tiens qui errent sans avoir
Ny faveurs ny amis, vagabonds d'heure en heure,
Sans feu, sans lieu, sans bien, sans place ny demeure.

MUSES.

  Hà que tu es ingrat de nous blasmer ainsi!
Que fusses-tu sans nous, qu'un esprit endurcy,
Consumant, casanier, le plus beau de ton âge
En ta pauvre maison, ou dans un froid vilage,
Incognu d'un chacun? où t'ayant abreuvé
De nectar, et l'esprit dans le ciel eslevé,
T'avons faict desireux d'honneur et de louanges,
Et semé ton renom par les terres estranges,
De tes rois estimé, de ton peuple chery,
Ainsi que nostre enfant en nostre sein nourry.
  Dieu punit les ingrats : à tous coups que la foudre
Trebuchera de l'air, tu auras peur qu'en poudre
Tu ne sentes ton corps et ta teste briser,
Pour la punition d'ainsi nous mespriser.
Pource, adjoute creance à qui bien te conseille :
Ayde-nous maintenant, et nous rens la pareille.

RONSARD.

Que voulez-vous de moy? L'une des sœurs alors,
Qui la bande passoit de la moitié du corps,
Me contre-respondit :

MUSES.

Nous avons ouy dire
Que le prince qui tient maintenant vostre empire,
Et qui d'un double sceptre honore sa grandeur,
Est dessus tous les rois des lettres amateur,
Caresse les sçavans, et des livres fait conte,
Estimant l'ignorance estre une grande honte :
Dy-luy de nostre part qu'il luy plaise changer
En mieux nostre fortune, et nous donne à loger.

RONSARD.

Vous m'imposez au dos une charge inégale;
J'ay peu de cognoissance à sa grandeur royale,
C'est un prince qui n'aime un vulgaire propos,
Et qui ne veut souffrir qu'on trouble son repos,
Empesché tous les jours aux choses d'importance,
Soustenant presque seul tout le faix de la France,
Meditant comme il doit son peuple gouverner
Et faire dessous luy l'âge d'or retourner,
Honorer les vertus et chastier le vice,
Defenseur de la loy, protecteur de justice.
Je n'ose l'aborder, je crains sa majesté,
Tant je suis esblouy des raiz de sa clairté :
Pource, cherchez ailleurs un autre qui vous meine.
Adieu, troupe sçavante, adieu belle neuvaine.

Prince qui nous servez de phare et de flambeau,
Ne laissez point errer sans logis ce troupeau,
Troupeau de sang illustre et d'ancienne race,
Pauvre, mais de bon cœur, digne de vostre grace.
Jupiter le conceut, lequel vous a conceu :
Ainsi de mesme père ensemble avez receu
L'estre et l'affinité : Vous, comme le plus riche,
A vos pauvres parens ne devez estre chiche.

(1584.)

AU ROY CHARLES IX.

Au grand Hercule animé de courage
Vous ressemblez ; il avoit son lignage
Du fils de Rhée, et le vostre est d'un roy,
Qui comme un dieu tint la France sous soy.
Dès le berceau, de sa main enfantine
Il estoufa la race serpentine ;
Vous dès enfance à la mort avez mis
La plus grand' part de vos fiers ennemis.
Un puissant roy contraignoit sa prouesse.
Necessité, qui est grande deesse,
Vous a contraint. Il eut pour son confort
Un jeune frère, et vous, prince trèsfort,
En avez deux qui donnent esperance
D'estre sous vous les lumières de France.
Hercule avoit pour habit le plus beau
Le rude cuyr de l'effroyable peau
D'un grand lion, monstrant par un tel signe
Qu'un riche habit des princes n'est pas digne,
Mais la vertu et la force qui sert
De robe aux rois, et jamais ne se perd (a).
Vous comme luy, bien que soyez grand prince,
Et riche roy de si grande province,
Ayant vertu pour vostre habillement,
Allez tousjours accoustré simplement,
Blasmant l'orgueil des grands rois d'Assyrie,
Qui, tous chargez de riche broderie,
D'argent et d'or, demy-dieux se monstroient,
Enflez de pompe, à ceux qu'ils rencontroient,

a. Var. :

Mais la vertu, qui jamais ne se pert,
Et qui de robe en tout âge leur sert.

Faisant estat de robe somptueuse,
Et non d'avoir une ame vertueuse.
Ainsi masquez reluisoient par-devant.
Mais au dedans ce n'estoit que du vent.
  Or cet Hercule, à tous labeurs adestre,
Une massue avoit dedans la dextre
Dont il frappoit les hommes depravez.
Dedans la main le sceptre vous avez
Dont vous domtez l'impudente malice,
Gouvernant tout d'une egale police.
  Hercule alloit la terre tournoyant,
De tous costez les monstres guerroyant;
Et vous tournez vostre royaume, Sire,
Pour sainctement nettoyer vostre empire
De tout erreur, et des monstres qui vont
Sans plus avoir la honte sur le front.
  Hercule aimoit et l'arc et les sagettes;
Pour passe-temps si bon archer vous estes
Et si certain, que le trait eslancé
Frappe le but par vos yeux menacé.
  Sa sœur Pallas, Deesse forte et sage,
Le conduisoit, bien-heurant son voyage;
Et vous avez vostre mère, qui fait
Vostre voyage heureusement parfait.
  Après sa mort, ce magnanime Hercule
Au ciel monta, sans tache, sans macule,
Estant purgé sur le mont Œtéen.
Vous, despouillé du manteau terréen,
Irez au ciel à la gloire eternelle.
Et c'est pourquoy, Sire, je vous appelle
Nostre Herculin, qui serez une fois
Par vos vertus l'Hercule des François;
Car c'est à vous à qui le ciel ordonne
Du monde entier le sceptre et la couronne.
Ainsi de vous l'a promis le destin
Inexorable au fuseau aimantin,
Dur, aceré, d'invincible puissance;
C'est que seriez en vostre adolescence,

Estant bien jeune orphelin demeuré,
Un peu troublé ; car rien n'est asseuré.
Mais aussi tost que la blonde jeunesse
Aura doré d'une toison espesse
Vostre menton, et qu'aux guerres dispos,
Le fort harnois bruira sur vostre dos,
Branlant au poing la hampe d'une hache,
Et remuant les crestes du pennache
D'un morion reluisant tout ainsi
Qu'un beau soleil de flames esclairci,
Irez vainqueur ès provinces lointaines;
Où conduisant vos embuches certaines,
Et vos soldats sous le fer fremissans,
Et vos chevaux au combat hennissans,
Le lys sacré planterez sur la rive
Où du soleil le chariot arrive,
Quand vers le soir, lassé de ses travaux,
Dans l'Ocean abreuve ses chevaux,
Fumans, suans, et souflans des narines,
Le jour tombé dans les ondes marines;
Et sur le bord où il sort hors de l'eau,
Frais, gaillard, jeune, ainsi qu'un jouvenceau
Qui pour l'amour de sa belle guerrière
Monte à cheval et passe une carrière.
En ces deux mers le ciel fera laver
De vos harnois les poudres, et graver
Du bout trenchant de vostre forte lance
Le nom sacré de Charles et de France,
Et de Henry, et de tous vos ayeux,
Qui d'œil benin nous regardent des cieux (*a*).
Or ce destin qui tel bien vous desire
N'a seulement designé vostre empire,
Faicts vertueux, triomphes de bon-heur,
Villes, chasteaux, dont vous serez seigneur,
Terres et mers; mais il a d'avantage

a. Var. :

Qui sont au ciel à la table des dieux.

Depeint vos mœurs, vos yeux, vostre visage
Et vostre taille, à fin qu'estant venu,
Fussiez de tous par vos signes connu;
Et pour remarque il a bien voulu mettre
De vostre nom la capitale lettre,
Un C fatal, lettre qui par neuf fois
A commencé le beau nom de nos rois.
Ce roy qui doit (ce dit la destinée)
Tenir sous soy la terre dominée,
Aura le teint comme entre noir et blond,
Palle-vermeil, le visage un peu long,
Les yeux chastains, la taille droite et belle,
Posé maintien, la grace naturelle,
Une voix douce, un parler sage et pront,
Belle la grève et la main et le front,
Ayant au corps une ame genereuse,
Et la jeunesse active et vigoureuse.
Au reste, humain, non-trompeur, non moqueur,
Non renfrongné, non remply de bas cœur,
Non abuseur, non controuveur de ruses,
Et par-sur tout grand hostelier des Muses,
Qui, de la main en laquelle il aura
L'estoc sanglant, en sa tente escrira,
Comme un Cesar, des livres dont la gloire
Des ans vainqueurs combatra la victoire,
Ayant le front couronné de laurier,
Pour estre ensemble et sçavant et guerrier;
Car pour bien faire il faut qu'un roy se serve
De l'une et l'autre excellente Minerve.
Or, en voyant tous ces signes en vous,
Je suis certain (ainsi le croyons tous)
Qu'estes ce roy de qui la Parque sage
A tant rendu par escrit tesmoignage,
Vous ordonnant tout ce grand univers:
Et c'est pourquoy je vous offre mes vers
Avec l'ouvrier, qui bouillonne d'envie
D'user pour vous ses plumes et sa vie.
Donq, aussi tost que la vive vertu
Vous armera du fort glaive pointu,

Et qu'on oyrra pour l'honneur de vos Gaules
Le corselet sonner sur vos espaules,
Ayant la fleur de la jeunesse attaint,
De vos sujets trop plus aimé que craint (*a*),
Allez combattre, allez à la bonne heure
Conquerir tout sous fortune meilleure,
Et, fait vainqueur, rapportez à foison
Mille lauriers dedans vostre maison.
[Rien ne pourra tromper vostre puissance,
Armant d'accord tous vos seigneurs de France,
Ayant pour garde autour de vostre flanc
Ces grands Bourbons yssus de vostre sang;
Et comme on voit Achille, dans Homère,
Se trouver bien du conseil de sa mère,
Croyez la vostre, et serez en tous lieux
De tous, de vous, du temps victorieux.]
Moy, plus armé de plumes que d'espée,
Suivray du camp la victoire trempée
Au sang vaincu. Si quelque chevalier
Fait un beau coup entourné d'un millier
Des ennemis, je feray sous ma plume
Sonner son coup comme un fer sur l'enclume,
[Qu'un noir Vulcan, des deux hanches boiteux,
Laissant la forge et les soufflets venteux,
Coup dessus coup à tour de bras martelle,
Frappant de rang. Meinte vive estincelle
Du fer ardent s'elance de travers
Avec un bruit. Un tel bruit de mes vers
S'eslevera, si bien qu'en toute place
Estant ouïs, laisseront une trace
D'horrible effroy pour le cœur estonner
De l'estranger qui les oyra sonner.] (*b*)

a. Var. :

Des ennemis comme une foudre craint.

b. Var. :

Qu'un noir Vulcan, des deux hanches tortu,
Bat au marteau de flames revestu.

J'ay d'une ardante et brusque fantaisie
Dès la mammelle aimé la poesie,
Ainsi qu'on voit les hommes volontiers
Ou par destin suivre divers mestiers,
Ou par l'instinct de leur propre nature,
L'un la musique, et l'autre la peinture;
L'un par esprit les astres va cherchant,
Et l'autre vit ou guerrier ou marchand.
Moy qui l'honneur plus que les biens estime,
Né d'une race antique et magnanime,
Franc d'avarice et pur d'ambition,
Libre de toute humaine passion,
D'un esprit vif, ardant et volontaire,
Pour la vertu j'ai quitté le vulgaire,
Villes, chasteaux, bourgades et marchez,
Et suis allé par les antres cachez,
Par les desers, rivages et montagnes,
Suivre les pas des neuf Muses compagnes,
Qui toute nuict m'enseignent par les bois
A n'avoir point autres maistres que rois,
Et à pousser jusqu'aux troupes celestes
Ceux qui en guerre ont osé de beaux gestes,
Et qui d'un cœur avantureux et fort
Une louange achètent par la mort.
Quiconque aura pour marque memorable
Dans l'estomac une playe honorable,
S'en-vienne à moy : son coup si noble et beau
Privé d'honneur n'ira sous le tombeau.
[Et si quelqu'un icy me vitupère
D'avoir promis tels mots à vostre père,
Il doibt sçavoir que ce grand roy Henry
M'a honoré, estimé et chery,
Non advancé, bien qu'il en eust envie,
(Car le malheur luy desroba la vie),
Où vous mon roy ne m'avez seulement
Aimé, chery, mais liberalement
M'avez donné commencement de vivre;
Et c'est pourquoy, Sire, je vous veux suivre

Comme mon tout, m'estimant fortuné
D'estre soubs vous en si bon siècle né.]
  Pource, mon roy, s'il vous plaist que je face
La Franciade, œuvre de long espace,
Oyez mes vœux : Il seroit bien saison
Qu'eussiez esgard à moy, pauvre grison,
Sur qui dejà l'autonnale tempeste
A fait gresler quarante ans sur la teste :
Bien tost semblable au bon cheval guerrier
Qui souloit estre au combat le premier,
Et tout couvert d'une belle poussière
Gaignoit, vainqueur, le prix de la carrière,
Le chef orné de roses, maintenant
Languit poussif à l'estable, prenant,
Sans nul soucy de fleurs ni de bataille,
Le peu de foin que son maistre luy baille.
  Donq s'il vous plaist, Sire, n'attendez plus
Que je sois vieil, impotent et perclus,
Fascheux, hargneux, ayant l'ame estourdie,
Et tout le corps, de longue maladie.
  Mais or' que j'ay tout l'esprit vigoureux,
Le genou fort et le sang genereux,
Commandez-moy et m'aimez tout ensemble
Et m'honorez. Ces trois poincts (ce me semble)
Font le poëte heureux et glorieux,
Le font gaillard, le poussent jusqu'aux cieux.
  Car, sans honneur, la muse, consommée
De long travail, s'alambique en fumée;
Et l'escrivain qui n'a le plus souvent
Qu'une promesse aussi froide que vent
Devient poussif et retif à l'ouvrage :
Le seul honneur luy hausse le courage,
Quand il se voit d'un prince bien traité,
Comme je suis de vostre Majesté.

(1575.)

A LUY-MESME.

Si les souhaits des hommes avoient lieu,
Et si les miens estoient ouys de Dieu,
Je luy ferois une requeste, Sire,
De vous donner non un meilleur empire,
Non plus de grace ou plus grande beauté,
Non plus de force ou plus de royauté,
Ou plus d'honneur pour illustrer vostre âge,
Mais vous donner six bons ans d'avantage.
[Lors vous seriez en âge très-parfait
Et je verrois accomply mon souhait,
Qu'avecque moy tout le peuple souhaite
Pour une joye accomplie et parfaite.]
D'où vient cela qu'au retour des beaux mois
On voit les fleurs, les herbes et les bois
Croistre soudain, et les rois de la terre,
Qui dessous Dieu ont le second tonnerre,
Qui doivent tant de provinces tenir,
Mettre en croissant si long temps à venir?
[Et toutes foys ils sont de Dieu l'image,
Ses filz ainez ont la terre en partage,
Luy tout le ciel; et qui resiste au roy
Resiste à Dieu et si n'a point de loy.]
Alors qu'un prince a pleine cognoissance
De ses sujets, il a plus de puissance.
Quand Jupiter dedans Crète habitoit,
Et qu'Amalthée en l'antre l'alaitoit,
Et que, petit, avecques sa compagne
Nede, rampoit sur Ide la montagne,
Il n'estoit craint, bien que sa Majesté
Dejà monstrast mainte vive clairté.
Mais aussi tost qu'il gaigna le trophée
Du fort Briare et du gean Typhée,

Et qu'il eust mis la foudre entre ses mains,
Lors il fut craint des dieux et des humains.
  Charles, c'est vous à qui le destin donne
Non seulement la superbe couronne
Que vos ayeux dessur le chef portoient,
Et de leur nom les peuples surmontoient;
Le ciel, amy de vos vertus, appelle
Vostre jeunesse à victoire plus belle.
Car aussi tost que vostre beau menton
Sera doré d'un jaunissant cotton,
Comme Alexandre aurez l'ame animée
Du chaud desir de conduire une armée
Outre l'Europe, et d'assauts vehemens
Oster le sceptre aux puissans Ottomans,
Qui sous leurs mains par armes ont saisie
Tout le meilleur d'Europe et de l'Asie,
Lesquels, hardis d'hommes et de vaisseaux,
Ont d'avirons ja couvertes les eaux
Qu'on voit flotter dessus la mer Tyrrhène;
Ont ja campé leurs soldars sur l'arène
De la Sicile et de Calabre, à fin
Que nostre loy par le Turc prenne fin,
S'il ne vous plaist d'un valeureux courage
Vostre puissance opposer à leur rage.
  Et bien qu'ils soient hautains et glorieux,
De tant de rois les rois victorieux,
Et que d'enflure ayent l'ame grossie,
Si craignent-ils pourtant la prophetie.
  C'est qu'un grand roy de France doit un jour,
En les dontant et chassant du sejour
Que Constantin esleut pour sa demeure,
Rompre leur sceptre, et d'une foy meilleure
Gaigner les cœurs des peuples Asiens,
De circoncis en faire des chrestiens,
François d'habits, de mœurs et de langage.
  Je me promets par signe et par presage,
Et par augure et par sort, que c'est vous
Qui les devez abbatre à vos genous,

Et que vous seul en aurez la victoire,
Et de Mahom effacerez la gloire.
J'enten dejà vos soldats fremissans
Et les chevaux sautans et hennissans
Dessous le faix de vos braves gensdarmes;
Je voy l'esclair du bel acier des armes
Sous le soleil s'eclatter jusqu'aux cieux;
Je voy vostre ost conduit par les bons dieux,
Sans que la peine ou la peur le surmonte,
Dejà campé sur le bord d'Hellesponte.
Courage, Prince! encor' n'estes-vous pas
Le premier roy de France qui les pas
Aura planté sur la terre payenne
Pour le soustien de nostre foy chrestienne!
Un roy Loys, endossé du harnois,
Y a dressé les honneurs des François.
Ce Godefroy, jeune duc de Lorraine,
D'hommes croisez couvrit toute leur plaine,
Print Cormoran le grand gean, et fist
Si vaillamment qu'après il desconfist
Tous les payens par la gent baptisée;
Cassa leur sceptre, et leur gloire brisée
Dessous ses pieds en triomphe foula,
Et combatant se fist seigneur de là.
Vous, plus grand roy, devez bien vous promettre
Les faits qu'un duc à fin a bien sceu mettre,
Pauvre de biens et riche de bon-heur,
Qui par vertu s'acquist si grand honneur.
Là vous voirrez ces grand's villes hautaines
Fières du nom de ces vieux capitaines,
Alexandrie, Antioche, et aussi
Celle qui, riche, eslève le sourci
Du nom d'Auguste, et celle qui la gloire
Retient encor d'une heureuse victoire.
Là vous voirrez mille peuples divers
D'habits, de mœurs, de langage, couverts
L'un de laurier et l'autre de lyerre,
Vous saluer le seigneur de leur terre,

Et remarquant en vous cent deïtez,
Vous presenter leurs cœurs et leurs citez.
De l'autre part, la Grèce, qui est telle
Qu'onque en beauté terre ne fut plus belle,
Qui a conceu tant de peuples guerriers,
Et tant de fronts couronnez de lauriers,
Mère des arts, des philosophes mère,
Dont l'ame vive, ingenieuse et clère
Abandonna la terre (pesant lieu),
Et d'un grand cœur s'en-volant jusqu'à Dieu,
Le voulut voir, le cognoistre et l'apprendre;
Puis se laissant par les astres descendre,
Leur fist des noms et cognut leur vertu,
Veit le soleil de flammes revestu,
D'argent moiteux veit la lune accoustrée,
Et son beau char qui conduit la serée;
Cognut leurs tours, distances et retours,
Cognut les ans, les heures et les jours;
Sçeut le destin et ce qu'on dit fortune;
Cognut le haut et le bas de la lune,
L'un immortel, l'autre amy du trespas;
Sçeut la raison pourquoy tombent çà bas
Flammes, esclairs, et foudres et tonnerres;
Cognut de l'air les accords et les guerres,
Cognut la pluye, et la neige et le vent.
Puis leurs secrets hautement escrivant,
Par un bel art, les fist à l'homme apprendre,
Et tout le ciel en terre fist descendre,
Ne laissant rien en la voûte des cieux
Dont son labeur ne fust victorieux.
Bref, ceste Grece, œil du monde habitable,
Qui n'eust jamais ny n'aura de semblable,
Demande, helas! vostre bras très-chrétien
Pour de son col desserrer le lien,
Lien barbare, impitoyable et rude,
Qui tout son corps genne de servitude
Sous ce grand Turc, qui presque de l'esprit
Du peuple grec a chassé Jésus-Christ,

Et, luy pillant ses enfans et ses villes,
Le rend esclave à choses très-servilles.
Or, si la foy vous esmeut à pitié,
Si aux captifs portez quelque amitié,
Vous devez, Sire, armer vos mains fidelles,
Pour racheter tant d'âmes immortelles
Qui sous Mahom s'en vont déjà perir,
S'il ne vous plaist bien tost les secourir.
Ah! si je puis jusqu'à tel âge vivre
Que vos combats ma plume puisse suivre,
Tout au milieu de vos assauts divers,
Fifres, tabours, je chanteray mes vers
A l'envy d'eux, si bien qu'on pourra dire
Que vos canons feront place à ma lyre.
Lors Amyot (*a*), qu'Apollon a nourry,
Saule, qui est des Muses tant chéry (*b*),
Ne me vaincront, non pas Apollon mesme:
Car, plein d'ardeur et d'une envie extreme
De bien chanter, je feray dans les cieux
Vostre beau nom voler jusques aux dieux.
[Je chanteray que la bonne nature
Et que le ciel sur toute créature
Vous ont formé, et qu'à vous seul ils ont
Mis dedans l'ame en l'esprit et au front
Ce qu'ils avoient de mil ans en espergne
Et que vertu, non le sort, vous gouverne.
Je chanteray de vostre mère aussy
Le sage advis, le conseil, le soucy,
Et le bonheur que le destin luy donne
D'asseurer ferme au chef vostre couronne,
En balançant, par un juste compas,

a. Var.:

Alors Daurat.

b. Var. (1578):

Belleau, des Sœurs le nourrisson chéry

Ce qui peut nuire et ce qui ne nuit pas.]
Tandis la paix en vos terres florisse,
La paix le peuple et les princes nourrisse;
Florisse aussi la justice et les lois
Jusques au jour que le puissant harnois
Pour le soustien de vos fertiles Gaules
Face un grand bruit sur vos jeunes espaules;
Et que, tenant les armes en la main,
Soyez l'honneur de tout le genre humain,
Faisant marcher devant vous la justice,
Pour corriger les meschans et le vice.
Lors vostre sceptre opulent et puissant
De jour en jour se verra florissant,
Et serez dit, comme le bon Auguste,
Non pas un roy, mais un père très-juste.

(1567.)

A TRÈS-HAUTE ET TRÈS-ILLUSTRE
ET TRÈS-VERTUEUSE

PRINCESSE ELISABET,

Royne d'Angleterre.

Mon cœur, esmeu de merveilles, se serre
Voyant venir un François d'Angleterre,
Lors qu'il discourt combien vostre beauté
Donne de lustre à vostre royauté.
[Beauté qui est en grâce si extresme
Que rien ne peut la vaincre qu'elle mesme,
Pour estre seule exemple très parfait
Sur qui le ciel si grand miracle a fait,
Puis en rompit le moule émerveillable
Pour n'en refaire au monde de semblable,

Afin que telle en terre vous fussiez
Et que pareille en beauté vous n'eussiez.
Car, quand j'oy dire à ceux qui vous cognoissent
Que les beautez diverses apparoissent
Sur vous, Madame, et y luisent ainsy
Que luit un ciel d'estoiles esclaircy
Aux nuicts d'hyver, quand les belles planettes
Qui de la mer sortent cleres et nettes
Montrent leur face, et du clair de leurs yeux
Dorent la nuit et font honneur aux cieux;
Puis quand on dit qu'avez mis en reserve
Tous les beaux arts de la grecque Minerve,
Et qu'avez fait de vostre beau cerveau
Naistre en savoir un Mercure nouveau,
Qui vous conduit la main à bien escrire,
Miracle estrange, et la langue à bien dire,
A bien parler et à bien discourir
Pour le secret des sciences ouvrir,
Que vous sçavez conter en tous langages,
Ayant choisi les livres les plus sages;
Et c'est pourquoy outre l'humain devoir
Les plus sçavans vous passez en sçavoir
Pour demourer la merveille des dames
En qui le ciel a mis de belles ames;
Puis quand on dit que vous avez pillé
L'or et la soye et qu'avez habillé
De leur splendeur vos longues tresses blondes
Qui sur la joue, en s'allongeant comme ondes,
Vont quelquefois, et quelquefois aussi
Ont leur beau cours d'un scophion racourcy
Dont le gaillard et délicat ouvrage
Pourroit gagner non l'amoureux courage
D'un qui seroit de nature courtois,
Mais l'estomach d'un barbare Scythois,
S'il contemploit la douce mignotize
De vostre chef, alors qu'il s'adonise
D'un beau bonnet, ou, le voyant encor
Couvert d'un ret fait de perles et d'or,

Et audessous la ronde et nette oreille
Servant de lustre à la joue vermeille
Et au beau col delicat et mollet,
Dont la blancheur est plus blanche que lait
Que sur du jonc une pucelle appreste,
Estant oysive au long jour d'une feste,
Et entremet mille fraises parmy,
Pour le donner à son nouvel amy,
Qui seul, absent, s'escoule de misère,
N'osant la voir pour crainte de sa mère ;
  Puis quand on dit que vous portez au front
Cent majestez royales qui vous font
Presque adorer, et que portez ensemble
Une douceur qui vos subjets assemble
Sous vostre sceptre, ayant en gravité
Joinct la douceur avec la majesté ;
  Puis quand on dit que les flammes fatales (1)
Vous furent tant, en naissant, libérales
Que d'enrichir de leurs feux les plus beaux
Vos yeux divins, plus clairs que ces flambeaux
Qui vont sauvant du danger la navire
Quand le fort vent la frappe de son ire,
Yeux maintenant cruels et gratieux
Tantost benins, tantost audacieux,
Clos, demy-clos, qui d'une œillade tirent
Ainsy qu'un haim les cœurs qui les admirent,
Pendus en eux ; yeux jumeaux où l'Amour,
Le Jeu, la Grace, ont basty leur séjour,
Tant ils sont beaux et tant ils se descouvrent ;
Doux, quand aux cœurs le Paradis ils ouvrent,
Le Paradis en terre, ou le Plaisir
Y a voulu sa demeure choisir ;
  Puis quand on dit que le vermeil des roses
Tout fraischement dessous l'aube descloses,
Et les œillets et la blancheur des liz
Tout fraischement sous l'aurore cueillis,
Ont coloré le teint de vostre joue,

1. Les astres.

Où la Cyprine et la Grace se joue;
Puis quand on dit qu'un courail revouté
Clost en rondeur d'un et d'autre costé
Le beau portrait de vos lèvres jumelles,
Et que deux rangs de perles naturelles
Ornent vos dents, d'où sortent ce doux ris
Et ces beaux mots, les appats des esprits,
Qui tout ravis pendent à vostre bouche,
Tant la douceur de vos propos les touche;
Bref, quand on dit que vos bras, que vos mains,
Que vostre aller estonnent les humains,
Qui osent bien regarder vostre face,
Et que surtout vous avez une grâce
Dans le ciel née, un geste et un maintien
Qu'homme mortel n'oseroit dire sien,
Et parsus tout une façon de faire
Que l'art humain ne sçauroit contrefaire;
Lors, en oyant si braves raconteurs,
Dedans mon cœur je les pense menteurs
Et ne sçaurois comprendre en ma cervelle
Qu'on puisse veoir une royne si belle.
Il m'est advis que je songe en mon lict
Ou que j'advise un fantosme de nuict,
Qui çà, qui là, autour de mes yeux vole,
Ainsi qu'un ombre incertain et frivole,
Dont je ne puis la forme retenir,
Ny au matin de luy me souvenir.] (1)
Et lors je dy : Si ceste royne angloise
Est en beauté pareille à l'Escossoise (2),
Comment voit on, en lumière pareils,
Dedans une isle ensemble deux soleils?
[S'il est ainsy, o grand soleil du monde,
Tu as raison de n'abreuver en l'onde
D'un tel pays tes beaux chevaux lassez;
Sans toy leurs yeux y font du jour assez.

1. Ces vers, conservés jusqu'à l'édition de 1578, ont disparu, sauf les huit premiers, dans l'édition de 1584, et ont été entièrement supprimés dans les éditions posthumes.

2. Marie Stuart, la plus belle princesse qui fut jamais.

Or pour sçavoir si vraye est la nouvelle,
Si tost qu'au ciel on verra l'arondelle
Du triste hyver nous annoncer la fin
Je veux aller en Angleterre, afin
De voir vos yeux et vostre isle royale
Qui en la mer ne trouve son égale.] (a)
On dit qu'au temps que les dieux habitoient
Ça bas en terre, et les peuples hantoient,
Que l'isle vostre alloit libre sur l'onde,
Comme Delos errante et vagabonde,
Et que son pied par un nouveau destin
N'estoit serré d'un lien aimantin;
Mais sans tenir à nulle chaisne dure
Flot dessur flot erroit à l'avanture.
Souventefois le nocher hirlandois
L'a rencontrée au rivage flandrois,
Près de sa nef, sur la vague eslevée,
Puis au retour bien loin l'a retrouvée,
Aucunefois, sautant comme un mouton,
S'alloit jouer au rivage breton,
Puis, en flotant où son pied luy commande,
Se blanchissoit de l'escume normande;
Aucunefois s'en venoit balloyer
Le flot qui vient à Boulongne ondoyer,
Puis tout soudain sauteloit à la rive
Où l'Océan à Graveline arrive;
Puis alloit voir les Orcades; après
D'un long chemin revenoit à Calais.
Un jour estant vers Calais arrestée,
Voicy venir le dieu marin Protée,
Qui, de son gré vagabond, s'absentoit
Bien loin d'Egypte, où, prophète, habitoit,
Ayant laissé sa demeure fertille,
Trop irrité contre sa propre fille,

a. Var. Ces 10 vers sont réduits à deux dans les éditions posthumes :

Ou bien on voit deux flames esclairantes
De mesme feu, mais de sort différantes.

Appellera les isles par honneur,
Tu marcheras devant l'isle de Crète,
Bien qu'elle soit la nourrice secrète
De Jupiter, et marcheras aussi
Devant Samos, de Junon le souci,
Et devant Rhode ingénieuse, encore
Que le soleil sur toutes elle adore.
Bien loin, bien loin les Orcades viendront
Après ta queue, et, petites, tiendront
Rang sous tes pieds, estant princesse telle
Que de ton sein à la large mammelle
Alaicteras mille vaillans Artus,
Grands rois armez de fer et de vertus.
Du sang tyran les mains auront trempées,
Et des grands coups de leurs grandes espées,
En combattant pour l'honneur de l'Amour,
Feront sonner les forests d'alentour.
« De tels guerriers courra par tout le monde
L'honneur fameux, et de leur table ronde,
Grands palladins de prouesse animez,
Qui aux combats armez et desarmez
Pour le secours des pauvres damoiselles,
Hardis, feront des emprises si belles
Que le vieil temps n'en sera le vainqueur,
Tant vaut l'amour espris en un bon cœur.
« De là viendront les preux et les gensdarmes,
De là viendront les escolles des armes,
Combats, assauts, barrières et tournois,
Et de briser le fer sur le harnois.
« Entre ces preux doit regner un prophète,
Que vif et sain une femme parfaite
En art magique enfermera dedans
Un froid tombeau pour y finir ses ans.
« En ce tombeau l'ame sera vivante,
Et dedans l'ame une voix resonnante
Entre les os, qui dira les destins
Et les dangers aux nobles palladins,
Oyant l'oracle en mainte et mainte sorte

De la despouille ensemble vive et morte.
« De tous les dieux tu seras en honneur;
Mesmes Junon respandra le bon-heur
Dessus tes champs de sa mammelle pleine;
Un seul Bacchus doit se boufer de haine
Contre ton isle, et comme à tes voisins
N'enrichira tes coutaux de raisins.
« Mais quelque jour Cerès la vagabonde,
Ayant tourné les quatre parts du monde,
Cherchant sa fille au travers des humains,
Tenant deux pins allumez en ses mains,
Doit arriver lassée à ton rivage,
Qui pour du vin te doit faire un breuvage
Non corrosif ny violent ny fort,
Trouble-cerveau, ministre de la mort,
Mais innocent à la province angloise
Et de Cerès sera nommé cervoise,
Et se pourra si gracieux trouver
Que tes voisins s'en voudront abreuver.
« Bientost verras ta terre fructueuse
Estre en palais superbe et somptueuse,
Et en citez et en ports spacieux,
Dont les sommets voisineront les cieux.
« Alors Cerès, d'Abondance compagne,
Fera jaunir de froment ta campagne,
Et tous tes champs auront le ventre plein
De mines d'or et d'argent et d'estain,
Qu'au plus profond de tes plus riches veines
Le grand troupeau des Nymphes souterraines
Iront cherchant, choisissant, affinant,
Lavant, cuisant, et d'un marteau sonnant
Dessur l'enclume à la fournaise neuve,
Feront d'argent ondoyer un grand fleuve,
Qui doit servir de monnoye à chacun;
Car à chacun l'argent sera commun.
« [Bien tost courant au travers de la plaine
A crins espars, soufflant à grosse haleine,
Brusque, aspre, allegre, au combat le premier,

Voiras hannir le beau cheval guerrier.]
« D'autre costé, le long de tes rivages,
Entre les fleurs, au milieu des herbages,
Ou sur les monts aux verdoyans coupeaux,
Verras errer mille et mille troupeaux,
Blancs comme laict, dont la Lune amoureuse
De leurs toisons seroit bien desireuse;
Car, comme on dit, la Lune eut le cœur pris
D'une toison blanche de riche prix.
Ainsi qu'on voit dessur l'arène blonde
De la grand mer une onde suivre une onde,
Puis sur une autre une autre s'élever;
« Ainsi verras à l'estable arriver
Devers le soir, ou à midy sous l'ombre,
De grands troupeaux une foulle sans nombre;
L'un après l'autre, et marchant en avant,
D'un ordre espais iront s'entre-suivant,
Troupe sur troupe emplissant les estables;
Les uns seront d'âge et de poil semblables,
Les uns cornus, et les autres laineus,
Dont les toisons crespes de mille nœuds
Perdant par art leur première nature,
Se changeront en diverse teinture,
Que les grands roys tourneront en habits
Ornez du don de tes riches brebis.
[Plus precieux que la soye estrangère
Qu'un Florentin ouvre de main legère.
« Bien tost verras tes faunes et tes Pans
Aux pieds de bouc, martelez comme faons,
Courir après tes nymphes fontainières
Et se plonger au profond des rivières,
Craignant la main du satyre cornu
A qui l'amour encore n'est venu
Poindre le cœur, et dont l'ame sauvage
N'a point senty que peut un beau visage
Ny un bel œil qui pourroit allecher
D'un seul regard en amour un rocher.]
« Bien tost verra la Tamise superbe

Maints cygnes blancs, les hostes de son herbe,
En nombre espais, puis elevez aux cieux,
Tout à l'entour des bords delicieux
Jeter un chant pour signe manifeste
Que maint poëte et la troupe celeste
Des Muses sœurs y feront quelque jour,
Laissant Parnasse, un gratieux sejour (a),
Pour envoyer aux nations estranges
Des rois anglois les fameuses louanges. »
Puis se tournant devers le pied mangé
D'un chesne creux, advise un camp logé
De blonds fourmis, qui dedans leur tesnière
Brilloient couverts de paille et de fougère.
« Change, Neptune, en peuple (ce dit-il)
Tout ce monceau diligent et subtil
A travailler, et à mettre en reserve
D'un prudent soin le bien qui nous conserve,
Pour estre actifs et soigneux tout ainsi
Qu'est le fourmy au labeur endurcy. »
A peine eut dit, que le chesne remue
Sans aucun vent sa perruque menue,
Et en branlant ses rameaux accorda
Ce que Protée en priant demanda.
Lors ces fourmis transmuez se trouvèrent;
Un plus grand corps sur deux pieds eslevèrent;
Aux deux costez des espaules leur pend
Comme rameaux des grands bras; et plus grand
Devient leur chef, et plus grande leur bouche;
Et pour le creux d'une sauvage souche

a. Var. (éd. posthumes) :

Chantants en l'air d'un son melodieux,
Tourner ses bords et réjouyr les cieux,
Oiseaux sacrez à Phebus, pour predire
Que les neuf Sœurs, et l'autheur de la lyre,
Changeant la Grèce, y feront quelque jour
Comme en Parnasse un desiré sejour.

Vont par les champs de rang, comme ils souloient
Aller l'esté quand les champs ils pilloient,
Lors qu'ils chargeoient sur leur dos porte-proye
Les grains de bled par une estroitte voye.
Ces animaux de nouveau transformez
De grands outils se virent tous armez.
L'un plante aux champs une forte charrue,
L'autre en ses mains porte une bizagüe;
L'un tient un van, l'autre tient un rateau,
L'autre une fourche, et l'autre un grand couteau;
Mais la plus-part branloit, armes guerrières,
Haches, poignars, piques, lances fresnières,
Arcs voutez d'if, flèches, traicts, et carquois,
Et sur le dos leur sonnoit le harnois,
Race de gens vaillante et magnanime,
Aspre au combat, et qui, guerrière, estime
L'homme estre heureux et comblé de bon-heur
Quand par la vie il achette l'honneur.
Adonc Proté', voyant tant de gensdarmes,
Qui desiroient de nature les armes,
Pareils en âge, en force et en vigueur,
De tel propos leur mollissoit le cœur :
« Contentez-vous, enfans, de vostre terre,
Et si ardans ne courez à la guerre;
Comme amoureux du sang ne bataillez,
Et vos voisins par armes n'assaillez.
Par vous ne soient en poignantes espées,
Ny vos rateaux ny vos faux detrempées,
Et ne creusez vos sapins en vaisseaux,
Et pour le gain ne tourmentez les eaux.
« Soient vos esprits amoureux de science,
Du cours du ciel ayez experience,
Des arts humains qui font l'homme courtois;
Vos grand's citez ornez de belles lois,
Ne les changeant quand elles sont receues
Pour autres lois nouvellement conceues;
Aimez les bons, chastiez les meschans,
Et bien-heureux vivez parmy vos champs.

Las ! j'ay grand peur que ce morceau de terre
Qui de la France est joinct à l'Angleterre
Cause ne soit de malheur à venir;
Car estranger ne se pourra tenir
De retourner au lieu de sa naissance,
Et vous après avecq' forte puissance
Pour le r'avoir franchirez vostre bord,
Mettant sans fin vos terres en discord.
« N'offensez point par armes ny par noise,
Si m'en croyez, la province gauloise;
Car bien qu'il fust destiné par les cieux
Qu'un temps seriez d'elle victorieux,
Le mesme ciel pour elle a voulu faire
Autre destin au vostre tout contraire.
« Le Gaulois semble au saule verdissant :
Plus on le coupe et plus il est naissant,
Et re-jettonne en branches d'avantage,
Prenant vigueur de son propre dommage.
Pource, vivez comme amiables sœurs :
Par les combats les sceptres ne sont seurs.
« Quand vous serez ensemble bien unies,
L'Amour, la Foy, deux belles compagnies,
Viendront çà bas le cœur vous eschauffer,
Puis, sans harnois, sans armes et sans fer,
Et sans le doz d'un corselet vous ceindre,
Ferez vos noms par toute Europe craindre;
Et l'âge d'or verra de toutes pars
Fleurir les lis entre les leopars.
« Tu ne seras, isle bien-accomplie,
Claire d'honneur et de vertu remplie,
Sinon au jour qu'une royne naistra,
Qui comme un astre icy apparoistra.
Elle aura nom Elisabet, si belle
Qu'autre beauté ne sera rien près d'elle.
« [Elle rendra son pays honoré
Par la vertu du beau siècle doré
Qui florira sous sa riche couronne,
Ayant banni la Discorde et Bellonne,

Après avoir les harnois despouillez
Pendus au croc, tous moisis et rouillez,
En qui l'abeille en un gaufré espace
Fera son miel, l'araigne sa fillace.]
« Ceste princesse, au cœur royal et haut,
Pleine d'un sang tout magnanime et chaud,
Jeune de face et vieille de prudence,
Par grande ardeur fera la guerre en France,
Et couvrira les eschines des eaux
De masts, de fusts, de voiles, de vaisseaux (*a*),
Qui de leur creux sur l'arène semée
Feront espandre une moisson armée
D'hommes chargez de harnois fremissans,
Et de chevaux aux combats hennissans.
« Mais, rencontrant une royne prudente
Qui des François sera sage regente,
Vive d'esprit et meure de conseil,
Retirera soudain son appareil,
Après avoir sa gloire accompagnée
Au premier bord d'une ville gaignée.
« Puis sans avoir de Mars trop de souci,
Elle estant royne, et l'autre royne aussi,
Estimeront les martiales flames
Duire plustost aux gendarmes qu'aux femmes,
Qui de nature ont le sexe plus doux,
Enclin à paix, ennemy de courroux.
« Pource, on verra bien tost fleurir entre elles
Des amitiez pour jamais eternelles,
Qui les feront plus craindre que les rois
Qui sur le dos ont toujours le harnois,
[Tout ce qu'a feint l'antique poésie
D'honneur, de saint, de bon, de courtoisie,
L'enrichira, et la voute des cieux
N'aura miroir en terre que ses yeux.

c. Var. :

Couvrant le dos de Neptune venteux
De caracons et de vaisseaux ventreux.

Il n'y aura science ni doctrine
Qui ne se cache en sa chaste poitrine,
Sejour d'honneur qui est moins revestu
D'or engemmé que de toute vertu,
Qui la fait luire au milieu des princesses
Comme Junon entre les grand's déesses;
Car la vertu, non les biens proprement,
Des roynes est tousjours l'accoustrement;
Et, bref, en tout elle sera royalle,
Douce, courtoise, honneste, libéralle,
Qui à chacun d'un cœur large et entier
Fera present digne de son mestier,
Estimant plus une belle louange
Que le tresor d'une province estrange,
Car sans l'honneur inutile est le bien.
Après la mort, un grand roy n'est plus rien
S'il n'est chanté d'une muse animée,
Qui du tombeau ravist sa renommée,
Ne souffrant point qu'ainsy qu'un bucheron
Il aille boire aux rives d'Achéron,
Mais desrobant du trepas ses beaux gestes,
D'homme l'envoye au nombre des celestes,
Et fait flamber son nom comme un soleil;
Car autrement il deviendroit pareil
Au songe vain qui de nos yeux s'absente (1)
Quand la nuit vient et le jour se presente. »
A tant se teut le Dieu marin Proté,
Qui du rivage en la mer est sauté:
La mer l'enferme, et l'eau qui pirouette
Fit mille tours sur le chef du prophète.

(1567.)

1. Dans l'édition de 1584 et dans les posthumes, ces trente vers sont remplacés par les deux suivants:

D'autant qu'on voit la paix estre meilleure
Que le discord, qui en enfer demeure.

A TRÈS-ILLUSTRE ET VERTUEUX PRINCE

PHILIBERT DUC DE SAVOYE

Prince de Piémont.

Vous empereurs, vous princes, et vous rois,
Vous qui tenez le peuple sous vos lois,
Oyez icy de quelle providence
Dieu regit tout par sa haute prudence;
Vous apprendrez, tant soyez-vous appris,
Puis vous aurez vous-mesmes à mespris,
Et cognoistrez par preuve manifeste
Que tout se faict par le vouloir celeste,
[Qui seul va l'homme abaissant et haussant,
Qui d'un berger fist un roy très-puissant
Et d'un grand roy, pour se trop mescognoistre,
Entre les bœufs aux champs le laissa paistre.
C'est du grand Dieu le jugement très-hault;
C'est son advis, contre lequel ne faut
Point murmurer, mais bien à bouche close
Comme très-juste approuver toute chose.]
  Qui oseroit accuser un potier
De n'estre expert en l'art de son mestier
Pour avoir fait d'une masse semblable
Un pot d'honneur, l'autre moins honorable,
D'en faire un grand, l'autre plus estreci,
Plomber celuy et dorer cestuy-cy,
Ou les fresler, ou bien, si bon luy semble,
Quand ils sont faits les casser tous ensemble?
Les pots sont siens, le seigneur il en est,
Et de sa roue il fait ce qu'il lui plaist.
  Qui voudroit donc accuser d'injustice
Le Tout-puissant, comme auteur de malice,
Si d'une masse il fait un empereur,

Et de là mesme un pauvre laboureur ?
[S'il pousse en bas les rois et leurs couronnes
Et s'il fait rois les plus basses personnes;
S'il va tournant les honneurs comme il veut ?
Il est l'agent; c'est la cause qui peut;
Nous ses subjects, nous recevons la forme,
Bonne ou mauvaise, ainsi qu'il nous transforme.
Aucunes fois il nous leve aux estats
Des hauts honneurs, et nous devale en bas,
Nous fait fleurir et flestrir en mesme heure,
Et changeant tout, sans changement demeure (*a*)].
Il ne faut point, pour ma cause approuver,
Un tesmoignage ès histoires trouver,
Ny rechercher les histoires antiques
Ny des Romains ny des hommes attiques (1) :
Toy, Philibert, duc des Savoysiens,
M'en fourniras plus que les anciens.
Donques à toy ma parolle j'adresse,
Mettant à part les histoires de Gréce
[Et des Romains, pour te chanter icy
Et ton bonheur et ton malheur aussy,
Non tout du long, il faudroit un Homère;
Mais, discourant, j'en dirai le sommaire.]
Quand par fortune, ou par le vueil des cieux,
Le pere tien eut veu devant ses yeux
Tout son païs reduit sous la puissance
De son nepveu, un puissant roy de France (2),

a. Var. :

Il est matière, et nous sommes la forme,
Qui à son gré nous change et nous transforme.

Ces deux vers, dans les éditions posthumes, remplacent les dix précédents.

1. Ces deux vers manquent dans les éditions qui ont précédé 1584.

2. C'est François Ier, nepveu du duc de Savoye et cousin de Philibert, prince de Piedmont, depuis duc de Savoye du costé de sa mere Louyse de Savoye, qui fut mariée avec

Et d'autre part qu'un empereur (1) plus fort
Le maistrisoit sous ombre de support,
Et qu'en ta terre en ce poinct occupée
Ne te restoit que la cape et l'espée,
Simple seigneur, ayant de ta maison
Perdu le bien contre droict et raison,
Doubteusement espiant la fortune
Qui ne te fut qu'à regret opportune;
(Car volontiers le sort impetueux
Rompt le dessein de l'homme vertueux) (2).
Qui eust pensé qu'après tant de traverses,
Que les beaux faits de tes guerres diverses
En ton païs, grand duc, t'eussent remis,
Estant ami de tous tes ennemis (3)?
[Qu'eusses-tu fait après tes villes prises,
Sans nul espoir de les revoir conquises,
Voyant ainsi fortune t'assaillir,
Voyant les tiens en ton aide faillir,
Et d'autre part le plus grand roi d'Europe
T'envelopper d'une invincible trope
De gens armés, contre qui les torrents
Des hauts sommets des montagnes courans,
Bruyans, tonnans, d'une course escumeuse,
Contre qui l'Alpe et sa mine orgueilleuse,
Son front, son dos, qui semblent despiter

Jean, comte d'Angoulesme, le pere de François Ier. François Ier, voulant passer en Italie, fut arresté par le duc de Savoye son oncle, à la sollicitation de Charles le Quint, qui luy promettoit monts et merveilles. Le roy François Ier, outré de cette discourtoisie, luy prit presque tout le Piedmont.

1. Charles le Quint, qui le trompa sur de belles promesses.

2. Ces deux vers manquent dans 1560.

3. Henry II, après la bataille de Sainct Quentin, rendit à Philibert, duc de Savoye, tout le pays que François Ier avoit conquis sur son pere, et luy donna en mariage Marguerite de France.

Les plus hauts cieux, n'avoient sceu resister?
Qu'eusses tu faict, si non perdre courage,
Et sans espoir faire place à l'orage,
Et pour avoir quelque petit support
En ton malheur gaigner le premier port,
Comme un nocher battu de la tourmente
A qui le nord, qui horriblement vente,
A froissé mast, voiles et gouvernal,
A la mercy d'un orage hyvernal,
Vaincu des flots, sans combattre à l'encontre
Se sauve au port le premier qu'il rencontre?
Ainsy feis-tu; car aprez ton malheur,
Pauvre de biens et riche de douleur,
Ayant perdu ta province si riche,
Tu vins au port du grand Charles d'Austriche,
Prince benin, qui ne t'abandonna,
Ains pour ami à son fils te donna,
Non pas traicté comme tu devois estre,
Car toy, grand duc, autres fois si grand maistre,
Qui commandois, te falloit obéir
Pour ne te faire à Philippes haïr.
Tu fus longtemps en la court de ce prince
Sans avoir charge en toute sa province,
Et ta vertu, qui vive se celoit,
Sans instrument oisive se rouilloit;
Mais quand Cesar mist ses gens en campaigne
Pour chastier les princes d'Allemaigne,
Lors ta vertu, qui faveur rencontra,
Plus que devant illustre se monstra,
Et feis si bien que l'empereur, qui ores
Ne t'avançoit en nulle charge encores,
Les faicts guerriers de ta main approuva
Et aux honneurs les plus hauts t'esleva;
Mais ton attente estoit desesperée
De regaigner ta terre desirée,
Quand des François François le roy fut mort,
Son fils regna, plus que le père fort,
Qui de chevaux, de pietons, de gens d'armes

Remplit l'Itale et mist l'Espaigne en armes,
Serra l'Anglois en son rempart marin,
Et, courageux, alla boire le Rhin;
Qui par prouesse et par ruse de guerre
Se feist seigneur du reste de ta terre;
Qui fust assez pour perdre tout espoir
De plus jamais ton doux pays revoir,
Ny tes subjects, comme chose impossible,
Estant vaincu d'un vainqueur invincible.
Et toutes fois ta vertu tant osa
Qu'à la grandeur du vainqueur s'opposa.
Car quand les roys et d'Espaigne et de France
L'un contre l'autre armèrent leur puissance,
Par ton moyen l'Espagnol assembla
Premier son camp, dont la France trembla.
Lors tu rompis les murs comme une foudre
De Terouanne, et mis Hesdin en poudre,
Et comme un feu qui s'apparoist ès cieux,
Aux nautonniers signe prodigieux,
Tu t'apparus, et, bruslant les villages,
Tu nous comblas de cent mille dommages,
Et monstras bien, en te monstrant vainqueur,
Perdant ton bien, n'avoir perdu le cueur.
Longtemps après, la Fortune, ennemie
A tes desseins, se voulust rendre amie
Pour te remettre en ton premier honneur,
Et pour ce faire appela le Bon-heur.
Bonheur, dict-elle, il est temps de permettre
A ce grand duc qu'il se puisse remettre
En son pays. Je l'ay trop offensé,
Il faut qu'il soit par moy recompensé
D'un double honneur, l'un de vaincre à la guerre
L'autre d'avoir par amitié sa terre.
C'est un guerrier lequel n'a son pareil
Ni en vertu, ni combat, ni conseil,
Auquel ma main si longtemps despitée
A desrobé sa gloire meritée;
Mais maintenant je le veux eslever.

Pource, Bon-heur, desloge pour trouver
En quelque part la Victoire, et la meine
Où ce grand duc est campé dans la plaine.
Vous deux ensemble allez dedans son ost
Et, le poussant, dites luy que bientost
Dresse ses pas vers la forte muraille
De Sainct-Quentin pour gaigner la bataille.
Faictes qu'en ordre il guide les Germains
(Son plus grand heur doit venir de leurs mains)
Et que sans crainte il combatte l'armée
Que j'ay pour luy à la fuite animée.
De là son heur, de là son bien depend :
Par ce moyen il doit se faire grand,
Doibt acquerir une gloire eternelle
Et recouvrer sa terre paternelle.
A peine eut dict que Bon-heur s'esleva
Et vistement la Victoire trouva.
Victoire avoit de grands aisles dorées,
Bien peu s'en fault des princes adorées;
Son œil estoit doubteux et mal certain,
Son front sans poil, inconstante sa main.
Elle et ce dieu dedans le camp entrèrent,
Où ce grand prince en armes rencontrèrent.
Va ! dict ce dieu, la victoire est pour toy.
Va vistement! combats le camp du roy
Tu tourneras tes ennemis en fuite,
Ayant Victoire et moy pour ta conduite ;
Car autrement, sans l'ayde de nous deux
Le faict seroit de ta part hazardeux.
A tant se teust le Bon-heur, qui à l'heure
Entra chez toy pour y faire demeure.
De tels propos toy lors espoinçonné,
Ayant ton camp bravement ordonné,
Aussy soubdain qu'un torrent des montaignes
A gros bouillons tombe sur les campaignes,
Perdant l'espoir du pauvre laboureur,
Aussy soudain, tout remply de fureur,
D'ire, d'ardeur, de cueur et de prouesse,

Tu renversas la françoise jeunesse
La lance au poing, et pavas tous les champs
De morts occis sous tes glaives tranchants.
  La Paix adonc, qui du trone celeste
Veit les effets de la guerre moleste,
Et que le monde erroit tout devestu
De foy, d'honneur, d'amour et de vertu,
En souspirant s'adressa vers son père,
Et de tels mots commença sa prière :
« Si des mortels tu as quelque soucy,
Père eternel, ne les souffres ainsy
S'entretuer comme bestes sauvages,
Ains d'un accord adoucis leurs courages.
Le sang versé des meurtres mutuels
Sied aux lyons et aux tigres cruels;
Non aux humains conviennent les querelles
Que par le nom de tes fils tu appelles,
Et qui ensemble en fermeté d'esprit
Sont baptisez en ton fils Jesus-Christ;
Pource, Seigneur, en ma faveur te plaise
Flechir leurs roys, et leurs guerres appaise ! »
Ainsy à Dieu ceste vierge parla
Quand du haut ciel en terre devala,
Pour y trouver un Charles venerable (1),
Un Anne (2) aussy, de France connestable,
Auxquels sa voix ainsy elle adressa
Et dans leurs cueurs sa parole laissa :
« Ne souffres plus, toy Charles, qui as prise,
Grand cardinal, la charge de l'eglise,
Que les chrestiens de meurtres inhumains,
Oubliant Dieu, ensanglantent leurs mains;
Tu en auras par les peuples estranges
De tous costez immortelles louanges,
Et des François seras en chascun lieu
Avec ton frère honoré comme un dieu.

1. Le cardinal de Lorraine, Charles de Guise.
2. Anne de Montmorency.

Toy, d'autre part, connestable de France,
Perdant la guerre, ourdis une alliance
Entre ces roys, et les conjoins amis
Autant ou plus qu'ils furent ennemis.
A deux genoux toute France t'en prie;
Humble, après toy toute l'Europe crie
Que ta bonté la veuille delivrer
Du cruel Mars qui l'a tant sceu navrer,
Si que sa playe est encores ouverte,
Et n'y a main, tant elle soit experte,
Sinon la tienne et du grand cardinal,
Qui puissent bien la curer de son mal.
Or de sa part chascun de vous essaye
De luy guerir sa miserable playe.
Tentez les cœurs de vos roys animez;
D'un dur rocher ils ne sont point formez;
Ils n'ont sucé le lait d'une tygresse;
Ils sont humains, et toute gentillesse,
Honnesteté, courtoisie et douceur
Comme à chrestiens habite dans leur cœur.
Je suis la Paix, du ciel vers vous venue. »
Et, ce disant, elle rompit la nue
Qui la couvroit, et de rayons ardens
Leur enflamma tout le cueur au dedans,
Encouragez du desir de parfaire
Entre deux roys un accord nécessaire.
Ce qui fut faict; car aprez maint discord
Et maint debat, ils ont estraint l'accord
Qui tient serrez en amitié nos princes,
Donnant repos à toutes ses provinces,
Et par lequel te fust aussy rendu
Ton beau pays que tu avois perdu,
Estant amy maintenant de la France
Que tu voulois saccager par outrance,
Contre laquelle en fureur tu avois
Ceint ton espée et vestu le harnois
Pour la detruire. O jugements des hommes!

Et maintenant tu aymes et tu nommes
Le roy ton frère, en lieu de le nommer
Ton ennemy, et ton courroux amer
En amitié pour tout jamais tu changes,
Et des François par la paix tu te venges.
Voilà comment quand le Dieu qui tout voit
A veu qu'assez la fortune t'avoit
Importuné, t'a descouvert sa face,
Te bienheurant de sa divine grace,
Et t'a fait veoir qu'il est le Tout-Puissant,
Qui va le prince et haussant et baissant
Comme il luy plaist, et faict, quand il nous taste,
De nous ainsy qu'un potier de sa paste] (1).
Or, tu n'as pas, comme par un destin,
Mis seulement ton entreprise à fin,
En regaignant tes terres detenues,
Qui sous ta main volontiers sont venues,
Où tes ayeux, un peu moindres que rois,
Par si long temps avoient donné leurs lois;
Tu as aussi comme par destinée
La sœur du roy pour espouse emmenée,
La Marguerite en qui toute bonté,
Honneur, vertu, douceur et majesté,
Toute noblesse et toute courtoisie
Ont dans son cœur leur demeure choisie.
[La Marguerite unique sœur du roy,
Fille d'un roy du mesme sang que toy

1. Ce long passage de 210 vers, conservé dans les éditions qui ont précédé 1584, et abrégé dans cette dernière, y commence au 37e vers. Les vers 165 à 180 sont retranchés, ainsi que les 8 derniers.

Dans les éditions posthumes, il disparoît complétement et est remplacé par ces deux seuls vers :

Comme celuy que Mavors accompagne,
Sous la faveur du monarque d'Espagne.

Et ta cousine et ta femme; en la sorte
Ce Dieu puissant qui la tempeste porte
Pour son espouse a prins là haut ès cieux
Sa sœur Junon, la princesse des dieux,
Qui du sourcil, comme grave matrone;
Gouverne tout, assise dans son throsne].
  Et bien que mille et mille grands seigneurs,
Riches de biens, de peuples et d'honneurs,
La Marguerite en femme eussent requise,
La Destinée à toy l'avoit promise
Pour jouir seul de ce bien desiré,
Pour qui maint prince avoit tant souspiré.
  Or ceste vierge en vertu consommée
D'un cœur très-haut desdaignoit d'estre aimée,
Et comme un roc qui repousse la mer,
Hors de son cœur poussoit le feu d'aimer.
[Comme un phœnix que l'amour ne tourmente
Vit seul à luy, de luy seul se contente
Et ne veult point ailleurs s'apparier,
Mais de luy seul soy mesmes s'allier;
Ainsy seulette et sans desir extresme
D'aimer autruy, la vierge aymoit soy mesme,
Et sans daigner un autre amour tenter,
De son amour se vouloit contenter.]
  Ainsi qu'on void une belle genice,
A qui le col n'est pressé du service,
Loin des taureaux par les champs se jouant,
Aller du pied l'arène secouant,
Hausser le front et marcher sans servage
Où son pied libre a guidé son courage,
Sans point avoir encores à l'entour
Du cœur senti les aiguillons d'amour;
Ainsi marchoit et jeune et toute belle
Et toute à soy la royale pucelle,
[Elle ignorant les faux allechements
Du faux amour et ses attouchements,
Ses feux, son arc, ses fleches et sa trousse,
Et le doux fiel de Venus aigre-douce,

Suivoit Minerve, et par elle approuvez
Estoient les arts que Pallas a trouvez] (*a*).
Aucunefois avec ses damoiselles,
Comme une fleur assise au milieu d'elles,
Guidoit l'aiguille, et d'un art curieux
Joignoit la soye à l'or industrieux
Dessus la toille, ou sur la gaze peinte
De fil en fil pressoit la laine teinte
En bel ouvrage, et si bien l'agençoit
Que d'Arachné le mestier effaçoit.
Mais plus son cœur elle addonnoit au livre,
A la science, à ce qui fait revivre
L'homme au tombeau, et les doctes mestiers
De Calliope exerçoit volontiers,
En attendant que Fortune propice
Eust ramené toy, son espoux, Ulysse;
Seule en sa chambre au logis t'attendoit,
Et des amans, chaste, se defendoit.
Mais quand tu vis sauteler la fumée
De ton pays, elle, inaccoustumée
Du feu d'aimer, par un trait tout nouveau
Receut d'amour tout le premier flambeau,
Qui deglaça sa froidure endormie,
Et de farouche il la rendist amie;
Flechit son cœur, lequel avoit appris
D'avoir Venus et ses jeux à mespris;
Et comme on voit une glace endurcie
Sous un printemps s'escouler addoucie;
Ainsi le froid de son cœur s'escoula,
Et en sa place un amour y vola,
Voyant celuy auquel ains qu'estre née
Pour femme estoit par Destin ordonnée.
Or vivez donc, heureusement vivez,
Et devant l'an un enfant concevez

a. Var. :

Comme une nymphe errante par les bois,
Qui suit Diane, et porte son carquois.

Qui soit à père et à mère semblable,
D'un beau pourtrait à tous deux agreable!
Vivez ensemble, et d'un estroit lien
Joignez tous deux le sang savoysien
Et de Valois en parfaite alliance,
Si qu'à jamais soupçon et defiance
Soit loin de vous, et en toutes saisons
La paix fleurisse entre vos deux maisons
De ligne en ligne et sur les fils qui d'elle
Naistront après d'une race eternelle.

(1560.)

A TRÈS-ILLUSTRE PRINCE

CHARLES

Cardinal de Lorraine.

J'ay procès, Monseigneur, contre Vostre Grandeur;
Vous estes defendeur et je suis demandeur;
J'ay pour mon advocat Calliope, et pour juge
Phebus, qui vous cognoist et qui est mon refuge;
Et pour vostre advocat vous avez seulement
Il me plaist, je le veux, c'est mon commandement.
Or devant que plaider il ne faut penser estre
Prince, ny cardinal, mon seigneur, ny mon maistre,
Issu de Charlemaigne, et de ce Godefroy
Qui par armes se fist de Palestine roy (1),
Ny oncle de la royne (2), ou celuy qui la gloire
Remporta sur Luther (3) d'une saincte victoire,

1. Estant descendu de la maison de Godefroy de Buillon, souche de la maison de Guise.

2. De Marie Stuart, femme de François II, et du depuis royne d'Escosse, niepce de feu monsieur de Guyse, qui fut tué en trahison, au siege d'Orleans, par Poltrot.

3. Il dit cela à cause que ce grand cardinal preschoit avec

Ou celuy qui ce règne a purgé des mutins,
Acte plus grand que ceux des empereurs latins.
Mais il faut penser estre un d'entre le vulgaire,
Et personne privée; autrement mon affaire
Auroit mauvaise issue, et sans heureux succés
Je serois en danger de perdre mon procés.
Pource, ne venez point comme un Dieu de la France;
Personne ne prendroit contre vous ma defence.
Ne parlez point aussi; car vostre docte vois,
Qui sçait gaigner les cœurs des peuples et des rois,
A qui la triple Grace, et Pithon où abonde
L'eloquence, ont versé le miel de leur faconde,
Vous faisant un Nestor, trop diserte, feroit
Que le tort eloquent du droict triompheroit.
Car la mauvaise cause avec art bien plaidée
Est plus que le bon droict souvent recommandée.
Donc, sans vouloir par art la mienne desguiser,
Mon advocat vous veut simplement accuser,
Se fiant en son droict (tout juge veritable
Donnera pour ma part sa sentence equitable);
Et si vous ennuyez de vous voir surmonté,
J'en appelle à vous seul, et à vostre bonté.
Or de vous accuser il prend la hardiesse
De n'avoir vers Ronsard gardé vostre promesse.
Tout homme qui ne veut sa promesse tenir
Se doit selon la loy sevèrement punir;
Puis d'autant plus se doit tenir la foy promise,
Qu'elle vient et d'un prince et d'un pasteur d'eglise;
Ou ne promettre point : peu d'honneur est receu
Quand par le grand seigneur le petit est deceu.
Il dit par ses raisons que dès la sienne enfance
(Si cela peut servir) eut de vous cognoissance,
Et en mesme college et sous mesme regent(1);

une grande erudition et eloquence dans Paris, contre ceux de la religion pretendue.

1. Ronsard et luy estudièrent ensemble au college de Navarre, sous un mesme regent, qu'on nommoit de Vailly.

Il dit qu'en croissant d'âge il est creu diligent
A vous faire service, et vous a, quant au reste,
En tous lieux honoré comme chose celeste;
Puis quand les aiguillons d'Apollon et l'erreur
Dont s'échauffent les cœurs le mirent en fureur,
Et que la Muse grecque et la Muse latine
Luy eurent vivement enflammé la poitrine,
Il conceut vos honneurs, et en toute saison
N'a cessé de chanter vous et vostre maison.
Quand vostre frère aisné, par superbe entreprise,
Engarda que de Mets la cité ne fust prise,
Et que Cesar, enflé de vengeance et d'orgueil,
Vid en lieu d'un trophée un horrible cercueil
De ses hommes occis, qui plus ne remportèrent
L'Aigle que pour enseigne ès fossez ils plantèrent,
Il chanta la desfaite, et si haut il vola,
Que son vers genereux la victoire egala;
Et, si vostre frère eut une belle victoire,
Ce Ronsard n'eut pas moins, en son œuvre, de gloire.
Puis quand, par la vertu que l'heur accompagna,
Vostre frère à Renty la bataille gaigna,
Et que tous les Flamens et les peuples d'Espaigne
A son bras foudroyant quittèrent la campaigne,
Il celebra sa gloire, et par son vers fut mis
La honte doublement au front des ennemis.
Puis quand les chiquaneurs se tourmentoient d'envie
De quoy vous reformiez les procès et leur vie,
Sans craindre leur fureur, leur fraude et leur courrous,
Vous sacra la Justice (1) et la mist dedans vous.
A Rome vous l'envoye, où point ne fut deceue,
Car elle fut de vous benignement receue,
Comme en un cœur gentil de vertus remparé,
Qui luy estoit du ciel pour logis preparé.
Puis quand vostre parent le grand duc d'Austrasie (2)
Eut la fille du roy (3) pour espouse choisie,

1. Ronsard luy envoya l'Hymne qu'il a fait de la Justice.
2. C'est Charles, duc de Lorraine.
3. Claude, fille de Henry II.

Et que le palais, veuf de procès et de plaids,
Vid, en lieu d'advocats, divers peuples espais
Crier Hymen, Hymen, et les fueilles sacrées
Orner de ses posteaux les superbes entrées,
Pasteur, mena sa Muse au chasteau de Meudon (1),
Il celebra la grotte, et vous en fit un don.
Tout Meudon resonna sous les vers qui sonnèrent
Le beau chant nuptial, les forests l'entonnèrent,
Echo les rechanta, et plus de mille fois
Vostre nom fut appris aux antres et aux bois;
[Au son de son flageol dansèrent les Naïades
Dansèrent les Sylvains, dansèrent les Dryades,
Les Satyres cornus, les Faunes et les Pans,
Et sautèrent les cerfs à l'entour de leur fans]:
Tant vaut le gentil son d'une Muse sacrée,
Quand par un bon Destin aux princes elle agrée!
Lors qu'il fallut changer et tourner le discord
Qui avoit trop regné en un paisible accord,
Vous fustes envoyé comme un sage Mercure
A Chasteau Cambresis (2) pour en prendre la cure,
Et vous faire apparoistre au milieu du Flamant,
De l'Anglois, de l'Ibère, un divin truchemant.
Il composa vostre hynne, et comme une pucelle
Qui va parmy les prez en la saison nouvelle
Pour charger son pannier et son giron de fleurs
Qui bigarrent les champs de diverses couleurs,
Elle ne laisse fleur ny petite ny grande
Sans en faire un bouquet, puis va trouver sa bande
Qui l'attend sur la rive, et versant son giron
Monstre toutes les fleurs des jardins d'environ;
Ainsin il ne laissa ny grande ny petite

1. Ronsard en sa faveur feit une eclogue qu'il appelle la Grotte de Meudon.

2. Le roy Philippe avoit espousé Marie, royne d'Angleterre; or, pour faire la paix entre le roy Philippe et Henry II, le cardinal de Lorraine fut au chasteau de Cambray, qui est à l'evesque de Cambray.

Vertu qui fust en vous, qu'elle ne fust descrite;
Il en ourdit un hynne, et sortant de ses mains
Vous en fist un present, à fin que les Germains,
L'Espagnol et l'Anglois, et toute l'assemblée,
(Qui de divisions erroit toute troublée)
Apprinssent vos vertus, et qu'il eust ce bonheur
D'estre aux peuples lointains chantre de vostre honneur.
Puis quand dernièrement tous les mutins de France (*a*).
Armèrent contre vous l'erreur et l'ignorance;
Quand le peuple incertain, errant deçà-delà,
Tenoit l'un ceste foy, et l'autre ceste-là,
Et que mille placarts diffamoient vostre race,
Il opposa sa Muse à leur felonne audace (1),
Tout seul les defiant, et, hardi, tant osa,
Que sa poictrine nue à leurs coups opposa,
Bien peu se souciant de leur rage animée,
Pourveu qu'il fust amy de vostre renommée.
Un chacun se taisant, car on ne sçavoit lors
Lesquels dedans le camp demeuroient les plus forts (*b*),
Il réveilla Baïf pour repousser l'injure
Qu'on vous faisoit à tort, par sa docte escriture;
Des-Autels et Belleau, et mille autres esprits
Furent par son conseil de vos vertus espris;
Il n'escrivit jamais qu'il n'eust la bouche pleine
Des illustres vertus de Charles de Lorraine,
Que mille et mille fois, en mille et mille lieux
Esparses il sema comme estoiles aux cieux.
Quand il auroit servi le plus cruel barbare,
Encore son service et sa plume assez rare

a. Var. :

Quand les François mutins, ains pestes de la France.

b. Var. :

Qui des deux camps auroit les destins les plus forts.

1. Ronsard escrivit contre ceux qui s'attaquerent à ce cardinal, à cause qu'il en vouloit à ces mauvais religionnaires.

Eschauferoit un Scythe, et, benin, le voudroit
Favoriser sur tous et luy garder son droit.
Adjoustez d'autre part qu'il ne vous importune,
Et, soit bien ou soit mal, il souffre sa fortune,
Se confiant en vous, sans talonner vos pas,
Sans vous suivre au chasteau, à la chambre, au repas,
Comme ce vieil prelat, las! qui ne se contente
De voir en sa maison cent mille francs de rente.
Miserable prelat! ny son chef tout grison,
Ny le repos aimable en la vieille saison,
Ne l'ont peu retirer que serf il ne se rende,
Et au vouloir d'autruy sa liberté ne vende.
Celuy pour qui je plaide est d'autre naturel,
Bien peu se souciant de ce bien temporel
Qui s'enfuit comme vent; et, n'estoit la contrainte,
Il ne feroit icy par ma bouche sa plainte.
Il a le cœur si haut qu'il aime mieux mourir
Sans support et sans biens que de les acquerir
Par importunité, comme ceux qui vous pressent
Et jamais en repos vos aureilles ne laissent.
Et toutesfois, Seigneur, après que ce Ronsard
A despendu pour vous son labeur et son art
A vous rendre immortel, pour toute recompence,
Un autre a pris le fruit de sa vaine esperance,
Vous ne l'ignorant point; car par vostre moyen
(L'ayant mis en oubly) un autre a pris son bien.
Il vous en advertit et vous en fit requeste;
Il tendit les filets, un autre prit la queste.
Car fortune et faveur, qui ont la plus grand' part
Du monde et de la cour, n'y eurent pas esgard.
Ainsi les gros taureaux vont labourant la plaine;
Ainsi les gras moutons au dos portent la laine;
Ainsi la mousche à miel, en son petit estuy,
Travaille en se tuant pour le profit d'autruy.
[Tout le bien qu'on amasse avecques trop de peine
Jamais aucun profit au possesseur n'ameine,
Et se tourne en malheur, quand celuy qui le quiert
Avecques trop de peine et de travail l'acquiert;

Et mesmes quand il voit que tousjours on diffère,
Et qu'à la vertu mesme un indigne on prefère.
Ainsi trop durement un bienfaict est vendu
Quand on a pour l'avoir son age despendu.]
Ha! que vous fustes fols, pauvres pères, de faire
Apprendre à vos enfans le mestier literaire!
Mieux vaudroit leur apprendre un publique mestier,
Vigneron, laboureur, maçon ou charpentier,
Que celuy d'Apollon, ou celuy qui amuse
Les plus gentils esprits des honneurs de la Muse,
Titres ambitieux, qui par les advancez
Les fait estimer fols, furieux, insensez.
Saint Gelais, qui estoit l'ornement de nostre age,
Qui le premier en France a ramené l'usage
De sçavoir chatouiller les aureilles des rois
Par un luth marié aux douceurs de la vois,
Qui au ciel égaloit sa divine harmonie,
Vid, mal-heureux mestier! une tourbe infinie
Advancer devant luy, et peu luy profitoit
Son luth, qui le premier des mieux appris estoit.
Du Bellay, qui avoit monté dessus Parnase,
Qui avoit espuisé toute l'eau de Pegase,
Qui avoit dans mon antre avecques moy dancé,
Ne fut, siècle de fer! d'un seul bien advancé.
O cruauté du ciel, ô maligne contrée,
Où jamais la vertu qu'en fard ne s'est monstrée,
Puis que les fols, les sots, les jeunes courtisans,
Sont poussez en credit devant les mieux disans!
Il faut donner des biens à ceux qui les meritent,
Mesmes en leur absence; ainsi les biens profitent
Quand ils sont peu cherchez; de-là vient le bon-heur,
Et par là se cognoist le vouloir du Seigneur.
[Quand on n'advance point aux honneurs les poëtes,
Qui sont du Dieu très haut les sacrés interprètes,
Qui sçavent deviner et songer et prevoir,
Qui ont l'ame gentille et prompte à s'esmouvoir
Comme venant du ciel, par vengeance divine
Tousjours dans le royaume arrive la famine,

La peste ou le malheur, ou la guerre y prend lieu,
Pour n'avoir honoré les ministres de Dieu.]
Je pensois, ô prelat qui n'as point de semblable,
De qui l'esprit est vif, ardant et admirable,
Que vous seriez fauteur de ce troupeau divin;
Mais Phebus en cela me feit mauvais devin,
Puis qu'en vostre presence et devant vostre veue
Ceste innocente troupe est par vous despourveue.
[Vous direz pour defense : « Hé mais! qui est celuy
Pour lequel je dois prendre et travail et ennuy,
Moy qui suis eslevé en dignité si grande,
Qu'après ou deux ou trois aux plus grands je commande?
Comment d'un tel galland me pourroit souvenir,
Qui prince ne suis nay sinon pour retenir
Les magnifiques noms d'un seigneur ou d'un prince?
Et comment voudroit on que le nom je retinsse
De ce gentil Ronsard? Comment pourrois-je bien
Me souvenir de luy pour luy faire du bien,
Entre cent millions d'affaires qui surviennent?
Les unes le matin, et les autres me tiennent
Toute l'après disnée, et les autres le soir,
Si bien que je ne puis tant seulement avoir
Une heure de repos pour penser de moy mesme,
Tant le faix de ma charge en labeur est extresme!
Puis on ne vit jamais ce poëte à la court!
Il faut qu'il se presente, encore qu'il soit sourd;
Car la face de l'homme et sa seule presence
Vault mieux que cent amis qui parlent en l'absence;
Et volontiers l'ami non acquis par vertu
Porte tousjours un cœur mensongier et tortu,
Comme ils font à la court, où ils parlent de bouche
De leurs amis absents; mais le cœur ne les touche.
Seulement par acquit, par ruse et par devoir,
Ils feignent d'estre amis et taschent d'en avoir
Eux-mesmes par cet art que doubles ils pallient,
Pour dire qu'au besoing les amis ils n'oublient.
S'il fust venu luy-mesme il eust eu ce bienfaict
Et de ma volonté il eust cogneu l'effect;

Mais luy ne venant point, l'offense n'est plus mienne,
Et si faute il y a, la faute est toute sienne.
Vous vous pourriez aider de mainte autre raison,
Dont, orateur facond, abondez à foison;
Mais il ne faut ouyr votre docte eloquence,
Qui pourroit subvertir des juges la sentence;
Il faut que l'amendiez, autrement l'équité
Ne seroit qu'un nom feinct, sans nulle authorité.] (*a*)
Ainsi dit Calliope, et Phœbus vous fit taire
De peur d'estre vainqueur; puis, consultant l'affaire
Avec le bon Nestor, cardinal de Tournon,
Et le docte Hospital, immortel de renom,
Après avoir tous trois la matière espluchée,
Et d'une et d'autre part la raison recherchée,
Vous fustes condamné à l'amende vers moy,
A payer mes despens et mes frais, et je croy
Que vous acquiterez bien tost de vostre dette,
Pour faire bien heureux un malheureux poëte (*b*).

(1567.)

a. Var. :

Dans l'édition de 1584 les six derniers vers de ce passage subsistent seuls. Dans les éditions posthumes la tirade entière est remplacée par ces deux vers :

De faveurs et de biens, l'autre ame des humains,
Que vous pouvez donner sans appauvrir vos mains.

b. Var. :

Pour n'encourir l'aigreur d'un médisant poëte.

A TRÈS-VERTUEUX SEIGNEUR

FRANÇOIS DE MONTMORENCY

Mareschal de France.

Le fort cheval et l'aigle genereux
N'engendrent point l'un un pigeon poureux
Ne l'autre un cerf; chacun, à sa naissance,
Du père sien rapporte la semence,
Mais bien plus l'homme, à qui la raison fait
Que nostre genre est plus saige et parfaict].
Le beau poulain yssu de bonne race,
Brusque et gaillard, laissant dessus la face
Et sur le col pendre ses longs cheveux,
En desnouant ses jarrets bien nerveux,
Court de luy-mesme, et, brusque en sa furie,
Fait mille bonds le long d'une prairie,
Se façonnant pour devenir guerrier,
Et d'un grand cœur s'eslancer le premier
Sur l'ennemy, portant, entre les armes,
La barde aux flancs et au dos l'homme d'armes;
[Rendant son maistre et soy mesmes appris,
Pour du laurier ensemble avoir le prix;
Car le cheval qui la victoire apreste
A son seigneur veut part à la conqueste.] (1)
Le petit aigle, après avoir esté (2)
Sans plume au nid tout le long de l'esté,

1. Ces quatre vers ne se trouvent que dans les éditions posthumes.

2. C'est ce vers et les neuf suivants qui, à partir de l'édition de 1578, commencent la pièce. Ensuite se trouve le septième vers : *Le beau poulain*, etc.; jusqu'à : *La barde aux flancs, et au dos l'homme d'armes.*

Incontinent que la faim et la mère
Le vont chassant, la naïve colère
Le fait sortir hors de l'aire, et s'enfuit
Où le sang chaud et le cœur le conduit,
Faire la guerre aux cygnes de Méandre.
Eux, au long col, couhards, n'osent attendre
La jeune ardeur de ce guerrier nouveau,
Mais pleins de peur se cachent dessous l'eau,
Faisant un bruit; tout le cœur, qui leur gele
De froide peur, coup sur coup les pointelle,
Les maistrisant d'un miserable effroy,
Craignant la serre et l'ombre de leur roy,
Qui çà qui là, mouvant ses aisles vives,
Couvre les champs et ombrage les rives,
Et dedans l'air apprend sans beaucoup d'art
Le naturel du père dont il part.
A l'homme seul il faut plus d'artifice,
D'autant que l'art est le maistre du vice.
Tous animaux, soit ceux qui vont nouant,
Ceux qui pendus en l'air se vont jouant,
Ceux qui privez, ceux qui sauvages vivent,
Sans passion leur naturel ensuivent.
L'homme sans plus, charpentier de ses maux (*a*),

a. A partir de ce vers, et en place des onze suivants, l'édition de 1578 donne une leçon différente :

L'homme, sans plus, charpentier de ses maux,
A sa nature adjouste des travaux,
L'honneur, le gain, l'ambition, l'envie,
Et luy-mesme est le tyran de sa vie.
Vous, mon grand duc, mon grand Montmorency,
Comme prudent ne vivez pas ainsy;
Car, esloigné des passions vulgaires,
Vous n'adjoutez aux humaines misères
Les maux forains que les soins temporels
Vont accouplant aux malheurs naturels.
L'ambition, le gain et l'avarice,
Et la vertu qui se farde du vice,

A sa nature ajouste ses travaux,
Et luy-mesme est le tyran de sa vie.
L'ambition, l'avarice, l'envie,
Despit, vengeance, et le soing des grand biens,
Ce sont les maux que l'homme adjoute aux siens,
Donnés à tous par la mère nature :
Douleur et mort. Les autres d'avanture
Par peine et force et soing sont recherchez,
Bien que par trop nous fussions empeschez
Des naturels, sans l'estrangère somme
Qui d'un surcroit corrompt l'aise de l'homme].
Or quant à vous, Monseigneur, comme issu
D'un père fort, vaillant estes conceu,
[Qui de nature aymez les choses grandes,
Chevaux, soldats, aux champs mener les bandes
Dont les harnois au soleil flamboyans
Jettent des feux dedans l'air ondoyans.
Or, tout ainsi qu'avez de vostre père
Et la vaillance et la force première,
Ainsy de luy la doctrine avez pris
Et les vertus où vous estes appris.]
Vous avez pris de luy la prevoyance,
Le jugement, le conseil, la prudence,
Le meur advis, la sagesse et l'honneur,
Et, qui plus est, la trace et le bon-heur;
Ayant de luy la matière assez ample
Pour vous former au paternel exemple,
Patron naïf, qui de luy-mesme fait
Pour ses enfans un exemple parfait.
Ainsi Chiron nourrit le jeune Achille,
Nourrit Jason; l'un renversa la ville
Du vieux Priam, et remplit d'hommes morts
Xanthe escumant et sanglant jusqu'aux bords.

Menace, peur, ny mesme la prison,
N'ont esbranlé vostre saine raison;
Et c'est pourquoy, seigneur, je vous admire
Plus du penser que de l'oser escrire.

L'autre, premier autheur de la gallée
De grands cueillers frappa l'onde salée,
Faisant fremir les Nymphes de la mer
De voir ainsi des soliveaux ramer
Dessur les eaux aux hommes incognues,
Et deverser tant d'escumes chenues.
[A la parfin, regagnant sa maison,
Fut le seigneur de la blonde toison (1)
Qui d'un serpent veillant estoit gardée,
Par le bienfait de la jeune Médée.]
  Comme ces deux bien-appris et bien-nez
Un rang d'honneur près du roy vous tenez,
Grand gouverneur de sa ville peuplée,
Qui sous vos loix est conduite et reglée.
  C'est toy, Paris, admirable cité,
Grand ornement de ce monde habité,
De tes voisins la crainte et la merveille,
A qui le ciel n'a donné de pareille,
Mère d'un peuple abondant et puissant,
Heureux en biens, en lettres florissant.
  Dedans le ciel tu mets ta teste fière,
Tu as le dos fendu d'une rivière
Au large cours, aux grands ports fructueux;
Tu as le front superbe et somptueux,
Qui des voyans estonne les courages;
Ton ventre est plein d'artizans et d'ouvragès,
Où Pallas tient ses deux mestiers ouvers.
Seconde Athène, honneur de l'univers,
Je te salue et celuy qui te guide,
Laschant, serrant, comme il te faut, la bride,
[Et retenant, par un juste compas,

a. Var. :

Du vieil Priam, l'autre coupa les flots
Pour gaigner l'or qu'eut le belier au dos;
L'un, grand guerrier, autheur de la galée.

1. La toison d'or.

Ta volonté, tes forces et tes pas.
Plus grand que Dieu rien ne vit en ce monde;
Les rois ensuite ont la place seconde;
Les gouverneurs des villes, après Dieu
Et les grands roys, ont le troisiesme lieu,
Pourveu qu'ils soient la dextre de justice,
Aymant vertu et corrigeant le vice.]
Quand un maçon, un peintre, un charpentier,
Un menuisier, un orfèvre, un potier,
Font une erreur, pource la republique
Ne se perd pas ny l'estat politique;
Si une veine ou un muscle ne fait
Office au corps, le corps n'est pas desfait;
Mais quand le chef où la raison repose
Sans y penser fault en la moindre chose,
Le peché marche, et la faute descend
Sur tout le corps, qui tout soudain se sent
Morne ou perclus, ou tombe en lethargie,
Et tout d'un coup perd la force et la vie;
Car par le chef le corps vit seulement,
Et du cerveau le corps a mouvement.
Je m'esbahis des paroles subtiles
Du grand Platon, qui veut regir les villes
Par un papier, et non par action.
C'est une belle et docte invention,
Qui toutesfois ne sçauroit satisfaire :
Elle est oisive, il faut venir au faire;
Ainsi que vous qui sçavez contenter
Par l'action, et non par l'inventer,
Tenant Paris dessous vos loix prudentes
Pleine d'humeurs et d'ames differentes,
D'hommes divers : l'un est fier, l'autre est doux,
L'un est benin, l'autre est plein de courroux,
L'un qui veut tout, l'autre rien ne demande,
Et si à tous la seule loy commande.
Comme un pilote à son tillac assis,
Craignant l'escueil, d'un sens froid et rassis
Guide sa nef parmy les vagues perses,

Bien qu'elle soit de cent pièces diverses,
De voiles, mast, de cordages divers;
L'un va tout droit, l'autre va de travers,
Et toutesfois l'advis d'un homme sage
Tout seul par art conduit tout ce mesnage:
Tant par-sur tous on doit l'homme estimer
Qui est prudent en terre et sur la mer,
Dont le souci bien modère et tempère
Sous luy le peuple à la guise d'un père,
Non d'un tyran de fureur allumé,
Craint d'un chacun et de personne aimé;
Car en tous lieux la douce courtoisie
Du peuple accort gaigne la fantaisie,
L'ame, le cœur, le courage et la main.
La cruauté engendre le desdain,
Et le desdain la haine qui bouillonne
D'une fureur fantastique et felonne.
Pource un tyran ne vit jamais bien seür:
Le vray bouclier d'un prince est la douceur.

(1567.)

A MONSIEUR DE FOIX

Conseiller du Roy (1).

Ton bon conseil, ta prudence et ta vie
Seront chantez du docte Outhenovie (2),
A qui la Muse a mis dedans la main
L'outil pour faire un vers grec et romain.
Il est bien vray, si tu voulois entendre
A te chanter, que seul tu devrois prendre

1. Conseiller du parlement de Paris de la maison de Foix, qui fut depuis ambassadeur pour Sa Majesté en Angleterre, où il fut assez mal-traicté à cause de la religion.

2. Grand poëte latin et grec qui florissoit du temps de Ronsard.

Si beau travail : car Nature t'a fait
En ce mestier artizan très-parfait;
Mais tu ne veux, puis ta charge publique,
Où ton esprit soigneusement s'applique,
Ne peut souffrir que tu penses à toy,
Du tout pensif aux honneurs de ton roy.
Ainsy ta peine heureuse le demande;
En lieu de toy mon devoir me commande
De te louer, et d'un mal-plaisant son
Chanter ta gloire en si basse chanson.
Ha! que les glix (1) sont heureux, qui sommeillent
Six mois en l'an et point ne se réveillent!
Hélas! De Foix, je voudrois volontiers
Avoir dormi trois bons ans tous entiers:
Je n'eusse veu, ô vengeance enragée!
Par ses enfants la France saccagée;
Je n'eusse veu le tort bien debatu
Se desguiser du masque de vertu;
Je n'eusse veu violer l'innocence,
Et toute chose aller par impudence;
Je n'eusse veu les hommes, transportez
De passion, faillir des deux costez,
Sans plus avoir la raison pour leur guide
Comme un cheval qui gallope sans bride;
Je n'eusse veu nos peuples estonnez,
De cœur, de sens, d'esprit abandonnez,
Tous esperdus comme atteints de l'orage,
Trembler de peur, sans force ny courage;
Je n'eusse veu les ministres soufflez
D'un nouveau vent, d'outrecuidance enflez,
Pleins de douceur et de mignoterie (*a*),

1. Petits animaux cendrez, semblables presque aux souris, qu'on croit dormir six mois de l'année.

a. Var. :

Et faire, tous enflez,
De l'Evangile une chiquanerie.

Poussant le peuple en ardante furie,
Plus mitouins aujourd'huy que ne sont
Nos mendians fenestrez par le front;
  Je n'eussé veu nos terres desolées
De laboureurs, nos citez violées,
Nos bourgs deserts, las! et si n'eusse veu
Ny ravager, ny flamboyer le feu
Sur le sommet des maisons embrasées,
Ny nos autels profanez de risées,
Où nos ayeux en la bonne saison
Souloient à Dieu faire leur oraison;
  Mais, sommeillant sous la terre poudreuse,
J'eusse dormy d'une mort bien heureuse,
Et en ma part je n'eusse point senti
Le mal venu d'un siècle perverti.
[De tels malheurs la nouvelle as bien sceüe
Outre la mer, et present je l'ay veue;
J'ay veu le mal et j'en maudis mes yeux,
Tristes tesmoins de faits si vicieux.]
  Hà! quantes fois ay-je desiré d'estre
Dedans un bois un gros chesne champestre,
Ou un rocher pendu dessur la mer,
Pour n'ouyr point ce vieil siècle nommer
Siècle de fer, qui la vertu consomme!
Le haïssant, il me faschoit d'estre homme,
Et maudissoy ma raison, qui faisoit
Que le malheur si vif me desplaisoit.
  Or le malheur d'un si fascheux esclandre
S'est en tous lieux si loin laissé respandre,
Que toy, qui fus en ambassade absent,
As enduré autant comme present,
Ayant souffert dedans ceste isle angloise
Beaucoup de mal pour la guerre françoise (1),
Rigueurs, prisons; aussi est-ce, De Foix,

1. A cause qu'en Angleterre on mal-menoit les catholiques, comme ceux de la religion estoient mal-menez en France.

Bien la raison qu'un parent de nos rois,
Comme tu es, coure mesme fortune,
Et qu'à la leur la tienne soit commune;
Le plus souvent, par un mesme meschef,
Les membres ont la peine qu'a le chef.
Je suis marri qu'un si cruel naufrage
Vienne s'espandre au milieu de nostre age,
Lors qu'on voyoit de maint homme sçavant
Et le labeur et le nom en avant,
Et la jeunesse assez dextrement née,
Estre du tout aux lettres addonnée;
Bien que tousjours les monarques sceptrez
Soient soupçonneux des peuples trop lettrez.
On dit bien vray, que lors qu'un populaire
Est trop sçavant, que prompt il delibère
Je ne sçay quoy de haut pour secouer
Le joug servil qui trop le vient nouer,
Et pour le rompre il se bande et invente
Mille moyens d'achever son attente.
Ce sont ceux-là qu'il faut craindre, et non ceux
Qui ont l'esprit grossier et paresseux,
Masse de plomb au ciel non eslevée,
Et vrais chartiers à porter la corvée.
Toy, bien ruzé aux affaires, sçais bien,
Lisant ces vers, si je di mal ou bien.
Or il est temps que ce propos je change
Pour re-viser au blanc de ta louange,
Dont je m'estois en tirant separé,
Plein de courroux qui m'avoit egaré.
Toy, le premier yssu de haute race,
Abandonnant du vulgaire la trace,
As embrassé, remply d'authorité,
La loy qui rend à chacun equité (1),
Faict senateur de ceste cour suprême
Qui en sçavoir n'a pareil qu'elle mesme,

1. La justice que les jurisconsultes nomment distributive, à cause qu'elle rend le droict à un chacun.

Où tu luisois en vertu tout ainsi
Qu'un beau rayon de rayons esclarci,
Quand, balançant d'une main equitable
Le droit douteux, juge non corrompable,
Faisois justice, et sans esgard d'aucun
Rendois la loy roturière à chacun.
Puis, te haussant par merites honnestes,
De conseiller fus maistre des requestes,
Puis envoyé en ambassade, à fin
Que ton esprit prompt et gaillard et fin
Ne se rouillast sans manier affaires
Qui sont au peuple et aux rois necessaires.
[Tu ne seras si soudain arrivé
Que ja ta place est au conseil privé,
Et si ma Muse en sa fureur augure
Je ne sçay quoy de la chose future,
Un jour premier à l'entour de nos rois
Auras les sceaux et garderas leurs lois,
Quand l'Hospital, despouillé de son voile,
Dedans les cieux luira comme une estoile;
Car ton esprit, courtisan et subtil,
Accort, prudent et gaillard et gentil,
Est de ton heur la future trompette,
Et moy j'en suis le present interprète.
Il ne faut point l'oracle desdaigner
Qu'Apollon veut par la Muse enseigner.] (*a*)
Quand une terre est de nature bonne
Elle produit le froment qu'on luy donne,
Pleine d'usure; aussi tu as produit
A double gain fertilement le fruit
Dont tu avois ensemencé ton age
Par les leçons d'Aristote le sage,
Et de Platon, qui te servent de fort

a. Var. des éditions posthumes. Tout ce passage a été remplacé par deux vers :

L'esprit oisif se rouille tout ainsy
Que faict le corps qui n'a point de soucy.

Contre le heurt du Destin et du Sort.
  Car en puisant de leur claire fontaine
Tant de sçavoir, tu en as l'ame pleine,
Qui se desborde, et monstre par effect
Que le sçavoir rend un homme parfaict.
[Et c'est pourquoy nostre royne, qui prise
Les plus parfaicts d'une meure entreprise,
T'a bien choisi pour te mettre en honneur
Et marier ta fortune au bonheur.]
Car la vertu n'est que fable commune
S'elle n'est jointe à la bonne fortune;
Et la fortune heureuse ne peut rien
Si la vertu ne luy sert de soustien;
Biens que le ciel en peu d'hommes assemble,
Et que tout seul tu possèdes ensemble.

(1567.)

FIN DU PREMIER BOCAGE ROYAL.





SECONDE PARTIE

DU

BOCAGE ROYAL

A TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-VERTUEUSE PRINCESSE

LA ROYNE CATHERINE DE MEDICIS

Mère de trois Roys (1)

Royne, qui de vertus passes Artemisie,
Et celles du vieil temps qui par la Poésie
Et par l'aide immortel des bons historiens,
Mortes, ont survecu les siècles anciens,
Et, femmes, ont passé les hommes de leur âge (a)
En puissance, en conseil, en force de courage,
Magnanimes, monstrant de parolle et de fait

1. Dans l'édition originale cette pièce est intitulée : *Complainte à la Royne, mère du Roy.*

a. Var. :

Ont fait ravir l'honneur des siècles anciens,
Et, femmes, surpasser les hommes de leur âge.

La vertu de leur sexe invincible et parfait;
[Royne à qui nostre roy humblement obtempère,
Dessous qui le François s'entretient et tempère,
Qui, sise au gouvernail, par jugemens prudens
Sçais reculer la nef des perils evidents
Pour la conduire au port: car tant plus tu rencontres
D'erreurs, d'opinions, de sectes et de monstres,
Que, sage, tu occis (comme Hercule tua
L'Hydre qui contre luy cent testes remua),
Plus ta victoire est grande, et tant plus estoffées
Tu verras tes vertus de superbes trophées,
Attendant que ton fils, favorisé des cieux,
Porte le sceptre en main que portoient ses ayeux,
Lequel croist dessoubs toy, comme une fleur nouvelle
Croist pour le passetemps d'une jeune pucelle
Qui, soigneuse, l'arrose et la cultive, afin
Qu'une gentille fleur croisse d'un petit brin;
Si à plus haut discours tu n'as presté l'aureille,
Entends un peu mon conte et tu oyras merveille.](a)
L'autre jour que j'estois, comme tousjours je suis,
Solitaire et pensif (car forcer je ne puis
Mon Saturne ennemy), si loin je me promeine
Que seul je m'esgaray dessur les bords de Seine,
Un peu dessous le Louvre, où les Bons-Hommes sont
Enclos étroitement de la rive et du mont.
Là, comme hors de moy, j'accusois la fortune
Qui ne me fust jamais que marastre importune;
Je blasmois ce destin qui m'avoit condemné

a. Var. :

Si à plus haut discours ton esprit ne s'envole,
Preste-moy ton aureille et entens ma parole,
Pour me plaindre de toy et du bien mal donné
Qui fut au temps passé des pères ordonné,
Non pour recompenser les enfans ny les femmes,
Mais les hommes sçavans ministres de nos ames.

(Ed. posthumes.)

Si malheureusement avant que d'estre né (*a*);
Je blasmois Apollon, les Graces, et la Muse,
Et le sage mestier qui ma folie amuse;
Puis, pensant d'une part combien j'ay faict d'escris,
Et voyant d'autre part veillir mes cheveux gris,
Après trente et sept ans, sans que la destinée
Se soit en ma faveur d'un seul poinct inclinée,
Je hayssois ma vie, et confessois aussi
Que l'antique vertu n'habitoit plus ici.
  Je pleurois Du Bellay, qui estoit de mon âge,
De mon art, de mes mœurs et de mon parentage,
Lequel, après avoir d'une si docte vois
Tant de fois rechanté les princes et les rois,
Est mort pauvre, chetif, sans nulle recompense,
Sinon d'un peu d'honneurs que luy garde la France.
  Et lors, tout desdaigneux et tout remply d'esmoy,
Regardant vers le ciel, je disois à part moy :
« Quand nous aurions servi quelque roy de Scythie,
Un roy Got ou Gelon, en la froide partie
Où le large Danube est le plus englacé,
Encor nostre labeur seroit recompensé. »
  Ainsi, versant de l'œil des fontaines amères,
Dedans mon cerveau creux je peignois des chimères,
Quand je vy arriver un devin, qui avoit
La face de Rembure à l'heure qu'il vivoit;
Son front estoit ridé, sa barbe mal-rongnée,
Sa perruque à gros poil ny courte ny peignée,
Ses ongles tout crasseux; lequel me regarda
Des pieds jusqu'à la teste, et puis me demanda :
« D'où es-tu, où vas-tu, d'où viens-tu à ceste heure ?
De quels parens es-tu, et où est ta demeure ? »
  Je luy respons ainsi : « Je suis de Vendomois,
Je n'ay jamais servi autres maistres que rois,

a. Var. :

La mère des flateurs, la marastre importune
Des hommes vertueux, en vivant condamnez
A souffrir le malheur des astres mal-tournez.

J'ay long temps voyagé en ma tendre jeunesse,
Desireux de louange, ennemi de paresse.
A la fin Apollon et ses Sœurs volontiers
En l'antre Thespien m'apprindrent leurs mestiers,
A bien faire des vers, à bien pouleer la lyre,
A sçavoir fredonner, à sçavoir dessus dire
Les louanges des rois, et en mille façons
A sçavoir marier les cordes aux chansons;
Ils me firent dormir en leur grotte secrette,
Me lavèrent trois fois et me firent poëte;
M'enflamèrent l'esprit de furieuse ardeur,
Et m'emplirent le cœur d'audace et de grandeur.
Lors je n'eus pour sujet les vulgaires personnes,
Mais, hardy, je me pris aux rois porte-couronnes.
O docte roy François, si tu eusses vescu,
Le sort qui m'a donté ne m'eust jamais vaincu (*a*).
Je celebray Henry et ses œuvres guerrières,
Voire en tant de façons et en tant de manières,
Que les plus nobles preux qui vivent aujourd'huy
Par l'encre ne sont pas tant celebrez que luy.
Que me vaudroit icy ses louanges redire,
Puis qu'en mille papiers un chacun les peut lire?
Après je celebray en mille chants divers
La royne son espouse (1), honneur de l'univers,
Et fis de tous costez aux nations estranges
Par le vol de ma plume espandre ses louanges.
Je chantay la grandeur de ses nobles ayeux,
Et, de terre elevez, je les mis dans les cieux.
Je chantay les eaux d'Arne (2), et Florence sa fille,
Comme Phebus ardent nomma la Tusque ville
Du nom de la pucelle, après avoir esté
Ardentement ravi des rais de sa beauté,
Et comme Arne predit du milieu de son onde

a. Var.:

J'eusse par ta faveur mon noir Destin vaincu.

1. Catherine de Medicis.
2. Rivière de la Toscane.

Que royne elle seroit la plus grande du monde,
Et que le nom de femme, autrefois à mespris,
Par elle emporteroit sur les hommes le pris.
Mais ainsi que Vesper, la cyprienne estoile,
De plus larges esclairs illumine le voile
De la nuict tenebreuse, et sur tous les flambeaux
Dont le ciel est ardant les siens sont les plus beaux,
Ainsi et la vertu, la grace et le merite
De la sainte et divine et chaste Marguerite,
Fille du roi François et la sœur de Henry (1),
Et du duc d'Orléans (2), qui jeune m'a nourry (3),
Me semblerent aux yeux sur les autres reluire.
Pour ce je la choisis le sujet de ma lyre,
Laquelle, ayant l'esprit de son père, eut à gré
Le labeur que j'avois à ses pieds consacré;
Et, comme magnanime et princesse invincible,
Pour l'honneur de vertu feist ce qu'il est possible (a)
D'avancer ma fortune, et, fille et sœur d'un roy,
Daigna bien, ô bonté! se souvenir de moy.
Mais en perdant, helas! sa clairté coustumière,
Comme aveugle je suis demeuré sans lumière.
Tousjours en sa faveur, soit hyver, soit au temps
De la chaude moisson, puisse naistre un printemps
Sur les monts de Savoye, et quelque part qu'elle aille,
Tousjours dessous ses pieds un pré de fleurs s'esmaille,
Dedans sa bouche naisse une manne de miel,
Et luy soit pour jamais favorable le ciel!
Fleur et perle de prix, Marguerite parfaite,

a. Var. :

Et, comme vertueuse et d'honneur toute pleine,
S'opposant à mon mal, charitable, mist peine.

1. Henry II.
2. Troisiesme fils du roy François Ier, qui mourut de fièvre pestilentieuse à Fermontier, près la ville de Rue, en l'âge de vingt et trois ans, l'an 1545, qu'il fut au voyage contre les Anglois pour le recouvrement de Bologne.
3. Ronsard fut son page.

Après que la bonté de nature t'eut faite,
Assemblant pour t'orner une confection
De ce qui est plus rare en la perfection,
Elle en rompit le moule, à fin que, sans pareille,
Tu fusses icy-bas du monde la merveille.
Que te diray-je plus! après avoir usé
Cordes et luth et fust, je me suis abusé
A louer les Seigneurs : aussi je n'en rapporte
En lieu de mon loyer qu'une esperance morte.
[En lisant mes escrits à l'heure ils diront bien :
C'est un gentil ouvrier; il faut qu'il ait du bien.
Mais dès le lendemain ils n'ont plus souvenance
De mes vers ny de moy; ô ingrate science!]
Si est-ce que les vers ont aux hommes mortels
Jadis fait eriger et temples et autels.
Cerès n'a pas esté deesse renommée
Pour avoir de son bled nostre terre semée,
Ny Pallas pour avoir monstré l'art de filer,
Escarder les toisons, ou l'huile distiler;
Les livres seulement, de mortelles princesses
(Et non pas leurs mestiers) les ont faites deesses.
Les livres ont à Mars les armes fait porter,
Le trident à Neptun', la foudre à Jupiter,
Les ailes à Mercure; et leur belle memoire
Sans les vers periroit au fond de l'onde noire.
L'autre jour que j'estois au temple à Saint Denys,
Regardant tant de rois en sepulture mis,
Qui n'agueres faisoient trembler toute la France;
Qui, ores par honneur et ores par vengeance (*a*),
Menoient un camp armé, tuoient et commandoient,
Et de leur peuple avoient les biens qu'ils demandoient,
Et les voyant couchez, n'ayans plus que l'escorce,
Comme buches de bois, sans puissance ny force,
Je disois à part moy : Ce n'est rien que des rois!
D'un nombre que voicy, à peine ou deux ou trois

a. Var. :

Qui, tous enflez d'orgueil, de pompe et d'esperance.

Vivent après leur mort, pour n'avoir esté chiches
Vers les bons escrivains, et les avoir fait riches.
Puis me tournant, helas! vers le corps de Henry,
Je disois: O mon roy, qui, vivant, as chery
Les Muses qui sont sœurs des armes valeureuses,
Ton ame puisse vivre entre les bien-heureuses!
Au haut de ton cercueil soient tousjours fleurissans
Les beaux œillets pourprez et les liz blanchissans,
Et leur suave odeur jusqu'au ciel à toy monte,
Puis que de ton Ronsard tu as fait tant de conte!
Je porterois mon mal beaucoup plus aisement,
Si, en fraudant les bons, le sort incessamment
N'avançoit les meschans; mais quand en mon courage
Je voy tout aller mal, de dueil presque j'enrage.
Je me fasche de voir les hommes estrangers,
Changeurs, postes, plaisans, usuriers, mensongers,
Qui n'ont ny la vertu ny la science apprise,
Posseder aujourd'huy tous les biens de l'eglise.
De là sont procedez tant d'abus infinis,
Et tu les vois, ô Dieu, et tu ne les punis!
Et nous, sacré troupeau des Muses, qui ne sommes
Usuriers ny trompeurs ny assassineurs d'hommes,
Qui portons Jesus-Christ dans le cœur arresté,
Ne sommes avancez sinon de pauvreté.
Tourneboeuf et Daurat (*a*), lumières de nostre âge,
Doctes et gens de bien, en donnent tesmoignage.
Que vous estes trompez de vos intentions,
O pauvres trespassez, qui par devotions,
En fraudant vos parens, fondastes en vos rentes
De nos riches prelats les mitres opulentes!
Mieux eust vallu jetter vostre argent dans la mer,
Que pour telle despence en vain le consumer!
Tels biens ne sont fondez pour estre recompense
De ceux qui en la guerre ont fait trop de despense,
Pour en pourvoir leurs fils, ou les donner à ceux

a. Var. :

Lambin, Daurat, Turneb.

Qui sont aux cours des rois des pilliers paresseux.
Tels biens ne faut donner par faveur ny prière,
Ny à ceux qui plustot font voler la poussière
Sous les chevaux de poste, et, haletant bien fort,
Apportent les premiers nouvelles de la mort;
Mais à ceux que l'on veoit fleurir en bonne vie,
A ceux qui dès enfance ont la vertu suivie,
Et à ceux qui pourront vivement empescher
De ramper l'heresie à force de prescher.
Presques un seul, Montluc, esloigné d'avarice,
Accomplit aujourd'huy sainement son office,
Presche, prie, admoneste, et, prompt à son devoir,
Avec la bonne vie a conjoint le sçavoir.
Je me deuls quand je voy ces ignorantes bestes
Porter comme guenons les mitres sur leurs testes,
Qui par faveur, ou race, ou importunité,
Sont montez, ô vergongne! en telle dignité.
Bien que de Mahomet la loy soit vicieuse,
Si est-ce que du Turc la prudence soigneuse
Choisit entre les siens les plus gentils espris,
Et ceux qui ont sa loy plus dextrement appris,
Et, sage, les commet comme graves prophètes,
Pour contenir son peuple et garder ses mosquètes.
Las! les princes d'Europe, au contraire de luy,
Des pasteurs ignorans commettent aujourd'huy
Sur le sacré troupeau de la chrestienne eglise
Que Jesus par son sang a remis en franchise.
De là Dieu se courrouce, et de là sont issus
Tant d'erreurs que l'abus a faussement conceus,
Enfantez par enfans qui sans mœurs ny sciences
Sont gardes de l'eglise et de nos consciences.
Il faudroit les oster, et pour l'honneur de Dieu
En mettre de meilleurs sans faveur en leur lieu;
Car le bien de Jesus n'est pas un heritage
Qui vient de père en fils et retourne en partage;
Il est commun à tous, lequel on peut oster,
Tantost diminuer et tantost adjouster,
Selon que le ministre en est digne et capable,

De mœurs non corrompu, de vices non coulpable.
Toy qui viens après moy, qui voirras en maints lieux
De mes escrits espars le titre ambitieux
De Francus, Francion, et de la Franciade,
Qu'egaler je devois à la grecque Iliade,
Ne m'appelle menteur, paresseux ny peureux.
J'avois l'esprit gaillard et le cœur genereux
Pour faire un si grand œuvre en toute hardiesse,
Mais au besoin les roys m'ont failly de promesse;
Ils ont trenché mon cours au milieu de mes vers;
Au milieu des rochers, des forests, des deserts,
Ils ont fait arrester, par faute d'equipage,
Francus, qui leur donnoit Ilion en partage.
Pource j'ay resolu de m'en aller d'icy
Pour trainer autrepart ma plume et mon soucy
En estrange pays, servant un autre prince.
Souvent le malheur change en changeant de province.
Car que feray-je icy sans aide et sans support?
L'espoir qui me tenoit se perdit par la mort
Du bon prince Henry (1), lequel fut l'esperance
De mes vers et de moy, et de toute la France. »
Alors le bon vieillard qui m'arresta le pas
Me mesura le front avecques un compas,
Me contempla des mains les lignes qui sont droites,
Celles qui sont en croix, celles qui sont estroites,
Celles d'autour le poulce, et celles des cinq mons,
Les angles malheureux, les angles qui sont bons;
Trois fois me fit cracher sur la seiche poussière,
Trois fois esternuer, et trois fois en arrière
Me retourna les bras, trois fois les ramena,
Et trois fois tout autour d'un rond me promena;
Fit des poincts contre terre, après il les assemble

1. Henry II, comme on peut voir en l'Ode première du premier livre, l'avoit porté à faire la Franciade, laquelle il ne fit point pourtant que sous Charles, son second fils regnant; mais Henry III ne l'incita pas beaucoup à l'achever.

En mères tout d'un rang et en filles ensemble :
Il en fit un sommaire, et en jetant les yeux
Trois fois devers la terre et trois fois vers les cieux,
Me dit à basse voix : Mon fils, la poesie
Est un mal de cerveau qu'on nomme frenesie;
Ta teste en est malade, il te la faut guarir,
Autrement tu serois en danger de mourir.
Tu ressembles aux chiens qui mordent en la rue
La pierre qu'un passant pour les frapper leur rue;
Ainsi tu mors autruy comme fol insensé,
Et non toy, pauvre sot, qui t'es seul offensé.
En quel âge, ô bons Dieux! ores penses-tu estre?
Penses-tu que le Ciel pour toy face renaistre
Encor le siecle d'or, où l'innocence estoit
Sur le haut de la faulx que Saturne portoit?
[Lorsqu'Auguste regnoit, qui, respandant sa grace
Sur Virgile et Varrie et sur le luth d'Horace,
De faveurs et de biens les remplit à foison
Et fist que le bonheur logea dans leur maison?]
Ce beau siecle est perdu, et nostre âge enrouillée
(Qui des pauvres humains la poitrine a souillée
D'avarice et d'erreur) ne permet que le bien
Aux hommes d'aujourd'huy vienne sans faire rien.
Pource, avecques travail il faut que tu l'acquières,
Non en faisant des vers qui ne servent de guières,
Non à prier Phebus, qui est devenu sourd;
Mais il te faut prier les grands dieux de la court,
Les suivre, les servir, se trouver à leur table,
Discourir devant eux un conte delectable,
Les courtizer, les voir, et les presser souvent;
Autrement ton labeur ne seroit que du vent,
Autrement ta science et ta lyre estimée
(Pour n'user d'un tel art) s'en iroit en fumée.
[Les grands à qui tu as ton labeur adressé,
Pour n'avoir leurs talons à toute heure pressé
T'ont soudain oublié; car volontiers ils donnent
A ceux qui le plus près leurs costez environnent.]
Aussi l'astre cruel qui tourmenté t'avoit

Se tourner devers toy plus doux ne se devoit
Que lorsque Catherine avecque sa prudence
Par naturel amour gouverne nostre France;
Ce qui est arrivé pour faire reflorir
L'ancienne vertu qui s'en alloit perir.
[Pource, va-t'en vers elle, et humblement luy offre
Ta compleinte et tes vers, ce tresor de ton coffre;
Elle est douce et benigne, et à la royauté
Ensemble elle a conjoint l'honneste privauté,
Et à l'autorité la douceur qui égale
A sa facilité sa majesté royale.
Puis ce regne n'est pas comme l'autre passé,
Où le bien de l'eglise estoit mal dispensé.
Soubs la royne aujourd'hui regne une autre police,
Où raison et le droit commandent sur le vice.
Jamais devant ses yeux homme n'a presenté
Un ouvrage excellent qui ne fust contenté;
Elle, se souvenant des vertus de sa race,
Que Phœbus a conçu sus le haut du Parnasse,
Laquelle a remis sus les lettres et les arts
Et la Grèce laissée à l'abandon de Mars.]
Sans cette noble race en oubli fust Athènes
Et tant de noms fameux sacrez par tant de peines;
Platon, Socrate, Homère, eussent esté occis
D'une eternelle mort, sans ceux de Medicis.
Ceste royne d'honneur de telle race issue,
Ainçois que Calliope en son ventre a conceue,
Pour ne degenerer de ses premiers ayeux,
Soigneuse, a fait chercher les livres les plus vieux,
Hebreux, grecs et latins, traduits et à traduire (1),
Et par noble despense elle en a fait reluire
Le haut palais du Louvre (*a*), à fin que sans danger

1. Il dit cela à cause que le grand Cosme de Medicis fit venir de Grèce tous les bons livres en Italie, qui sont à present dans la bibliothèque du Roy.

a. Var. (1584) :
Son chasteau de Saint-Maur

Le François fust vainqueur du sçavoir estranger.
 Si sa bonté non feinte, au plus beau du ciel née,
Ne change, comme royne, en mieux ta destinée,
Laisse l'ingrate France, et va chercher ailleurs
(Si tu les peux trouver) autres destins meilleurs.

(1564.)

A ELLE MESME.

[Comme une mère, ardente en son courage
De voir son fils, ne bouge du rivage,
Et, sans laisser par le somme flechir
Ses yeux, attend s'elle voira blanchir
De son enfant la voile messagère
Le ramenant de la rive estrangère,
Où maugré luy longtemps avoit esté
De la tempeste et du vent arresté;]
Comme une belle et jeune fiancée,
De qui l'amour reveille la pensée,
Souspire en vain son amy nuict et jour,
Et, triste, attend l'heure de son retour,
[Et telle ardeur de le voir la transporte
Qu'à la fenestre, au chemin, à la porte
Cent fois le jour et cent va regardant;
Mais en voyant que le temps cependant
De sa promesse est jà passé, à l'heure,
En s'enfermant dedans sa chambre pleure,
Gemist, souspire et mord le lict en vain;
Puis, discourant d'un jugement mal sain
Sur ce qui peut retarder la presence
Du jeune amant, à toute chose pense,
Resve, discourt, et, pleine d'amour, fait
Par trop douter que jamais satisfait]
N'est son penser, qui, mal ferme, chancelle,

Feignant tousjours quelque cause nouvelle (a);
De tel desir toute France, qui pend
De vos vertus, vostre presence attend,
Et le retour de nos deux jeunes princes,
Qui dessous vous cognoissent leurs provinces.
Mais, quand on dit que Phebus aux grands yeux
Aura couru tous les signes des cieux,
Et que la Lune, à la coche attelée
De noirs chevaux, sera renouvelée
Par douze fois sans que veniez icy,
Paris lamente et languit en soucy,
Et ne sçauroit, quoy qu'il pense ou regarde,
Songer le poinct qui si loin vous retarde.
Seroit-ce point le Rhosne impetueux?
Le cours de Seine aux grands ports fructueux
Est plus plaisant. Seroit-ce point Marseille?
Non, car Paris est ville sans pareille;
Bien que Marseille, en ses tiltres plus vieux,
Vante bien haut ses phocenses ayeux,
Qui, d'Apollon fuyans l'oracle et l'ire,
A son rivage ancrèrent leur navire.
L'air plus serein des peuples estrangers
Et le doux vent parfumé d'orangers
De leur douceur vous ont-ils point ravie?
La peste, helas! vous a tousjours suivie.
De Languedoc les palles oliviers
Sont-ils plus beaux que les arbres fruitiers
De vostre Anjou, ou les fruits que Touraine
Plantez de rang en ses jardins ameine?
Je croy que non. Y vit-on mieux d'accord?
Mars en tous lieux (1), de vostre grace, est mort.

a. Var. :

Feignant tousjours, tant son esprit chancelle,
De son retard quelque cause nouvelle.

1. La paix fut faite durant le voyage de Bayonne, où leur sœur Isabelle, royne d'Espagne, les vint visiter.

Qui vous tient donq si loin de nous, Madame?
C'est le desir de consumer la flame
Qui peut rester des civiles fureurs,
Et nettoyer vos provinces d'erreurs.
Vostre vouloir soit fait à la bonne heure!
Mais retournez en la saison meilleure,
Et faites voir au retour du printemps
De vostre front tous vos peuples contents.
Vostre Monceaux (1) tout gaillard vous appelle,
Sainct-Maur pour vous fait sa rive plus belle,
Et Chenonceau (2) rend pour vous diaprez
De mille fleurs son rivage et ses prez.
La Tuillerie (3) au bastiment superbe
Pour vous fait croistre et son bois et son herbe,
Et desormais ne desire sinon
Que d'enrichir son front de vostre nom.
Et toutes fois ensemble ils ont jurée
Une promesse entre eux bien assurée,
C'est de tousjours porter habits de deuil (*a*)
Jusques au jour que les raiz de vostre œil
Leur donneront une couleur plus neuve,
Changeant en verd leur vieille robbe veuve,
Et que jamais ils ne seront joyeux,
Beaux ny gaillards, qu'au retour de vos yeux.
Si vous venez, vous verrez vos allées
Dessous vos pas d'herbes renouvellées,
Et vos jardins plus verds et plus plaisans

a. Var. :

Et toutes fois par promesse asseurée
Ils ont ensemble alliance jurée
De leur vestir de noir habit de deuil.

1. Lieu de plaisance en Brie, tout joignant Sainct Fiacre, et non guères loing de la ville de Meaux.

2. Lieu de plaisance en la Touraine, qui estoit à la royne Catherine.

3. Ce sont les Tuilleries, qui estoient jadis le jardin de la royne.

Se rajeunir en la fleur de leurs ans.
  Ou bien, Madame, ils deviendront steriles,
Sans fleurs, sans fruits, mal-plaisans, inutiles,
Et peu vaudra de les bien disposer,
Les bien planter, et bien les arroser;
Le jardinier ne pourra faire croistre
Herbe ne fleur sans voir l'œil de leur maistre.
  Déjà le temps et la froide saison,
Qui vostre chef a fait demy-grison,
Loin du travail vous commandent de faire
Honneste chere, et doucement vous plaire.
  Assez et trop ce royaume puissant
A veu son sceptre en son sang rougissant;
A veu la mort de trois rois en peu d'heure,
Et d'un grand duc (1) que toute Europe pleure;
Assez a veu l'audace du harnois
Vous resister et corrompre vos lois,
Et vos citez l'une à l'autre combatre.
  Or maintenant il est temps de s'esbatre,
Et de jetter dedans l'air bien-avant
Tous vos ennuis sur les ailes du vent.
  Qui desormais, vous ayant pour maistresse,
Craindra du Rhin l'effroyable jeunesse (2),
Les Espagnols aux guerres animez,
Ou les Anglois hors du monde enfermez?
  Vostre grand nom, que la grand' Renommée
Sème par tout, est plus fort qu'une armée:
Car, sans combattre, avecque la vertu
Vous avez tout doucement combatu.
  Si m'en croyez, vous passerez le reste
De vos longs jours sans peine ny moleste.
Il est bien vray que, presidant au lieu
Que vous tenez dessous la main de Dieu,

1. François Ier, Henry II, François II, et le duc d'Orleans, troisiesme fils de François Ier, frère de l'un et oncle de l'autre.

2. Il entend les Allemans qui sont deçà et delà le Rhin.

Ne sçauriez estre un quart d'heure sans peine;
Mais de plaisir il faut qu'elle soit pleine,
Entre-meslant le doux avec l'amer,
Et ne laisser vostre esprit consumer
Sous telle charge aucunement amère,
Si le plaisir le soucy ne tempère.
Quand voirrons-nous quelque tournoy nouveau?
Quand voirrons nous par tout Fontainebleau
De chambre en chambre aller les mascarades?
Quand voirrons-nous au matin les aubades
De divers luths mariez à la vois,
Et les cornets, les fifres, les haubois,
Les tabourins, violons, espinettes,
Sonner ensemble avecque les trompettes?
Quand voirrons-nous comme balles voler
Par artifice un grand feu dedans l'air?
Quand voirrons-nous sur le haut d'une scène
Quelque Janin (1) ayant la joue pleine
Ou de farine ou d'encre, qui dira
Quelque bon mot qui vous rejouira?
Quand voirrons-nous une autre Polynesse
Tromper Dalinde (2), et une jeune presse
De tous costez sur les tapis tendus;
Honnestement aux girons espandus
De leur maistresse, et de douces parolles
Flechir leurs cœurs et les rendre plus molles,
Pour sainctement un jour les espouser,
Et chastement près d'elles reposer?
C'est en ce point, Madame, qu'il faut vivre,
Laissant l'ennuy à qui le voudra suivre.
De vostre grace un chacun vit en paix;
Pour le laurier l'olivier est espais
Par toute France, et d'une estroite corde
Avez serré les mains de la Discorde.

1. Excellent fareeur de son temps.
2. C'estoit une certaine pièce qui fut representée de son temps.

Morts sont ces motz, papaux et huguenots(1);
Le prestre vit en tranquille repos,
Le vieil soldat se tient à son mesnage,
L'artisan chante en faisant son ouvrage,
Les marchez sont frequentez des marchans,
Les laboureurs sans peur sèment les champs,
Le pasteur saute auprès d'une fontaine,
Le marinier par la mer se promeine
Sans craindre rien: car par terre et par mer
Vous avez peu toute chose calmer.
En travaillant chascun fait sa journée;
Puis, quand au ciel la lune est retournée,
Le laboureur, delivré de tout soing,
Se sied à table et prend la tasse au poing.
Il vous invoque, et, remply d'allegresse,
Vous sacrifie ainsi qu'à la Déesse,
Verse du vin sur la place, et, aux cieux
Dressant les mains et soulevant les yeux,
Supplie à Dieu qu'en santé très-parfaite
Viviez cent ans en la paix qu'avez faite.

(1567.)

AMOUR AMOUREUX

A LA ROYNE DE NAVARRE

Marguerite de France.

Ce Dieu qui se repaist de nostre sang humain,
Ayant au dos la trousse et l'arc dedans la main,
Voulut depuis deux jours environner la terre,
Et voir combien ses traits aux hommes font de guerre.
Comme il alloit le ciel et la mer recherchant,
Il vit dès l'Orient jusqu'au soleil couchant,
Dès l'Afrique bruslée aux montaignes Riphées,

1. C'estoient mots de reproche entre ceux de la religion et les catholiques.

Que tout le monde entier n'estoit que ses trophées,
Et qu'il n'y avoit prince, empire ny cité
Qui ne tremblast au nom de sa divinité.
Il vit Jupiter pris de nos mortelles femmes,
Neptune sous la mer n'esteindre point ses flames,
Et Pluton aux enfers sentir la cruauté
Qu'apporte dans les cœurs une douce beauté.
A la fin, tout lassé de voler par le monde,
A l'heure que Phebus se cache dessous l'onde,
Quand nous voyons le jour en la nuict se changer,
Amour chercha partout un giste à se loger.
Ramassant d'un long vol son aile recueillie,
Tantost tournoit les yeux sur la belle Italie,
Tantost dessur l'Espagne, et tantost, d'autre part,
Sur l'isle d'Angleterre abaissoit son regard.
Pressé de se loger par la nuict qui commence,
Il jetta ses beaux yeux sur le peuple de France,
Il advisa Paris, et vint, au poinct du soir,
Comme un oiseau leger sur le Louvre s'asseoir.
De fortune la belle et chaste Marguerite,
Perle et fleur des François, immortelle Charite,
Des divines beautez le patron eternel,
Revenoit des jardins du palais maternel.
L'honneur et la vertu suivoient ceste princesse,
Ainçois ce beau soleil, qui tiroit une presse
Des dames et d'amours autour de son costé.
Elle, race des rois, marchoit en gravité
Au milieu de sa troupe, et passoit les plus belles,
Comme l'aube la nuict de ses flames nouvelles.
Si tost qu'Amour la vid, il en fut envieux,
Aussi prompt qu'un esclair se jetta dans ses yeux;
Il se fit invisible, à fin que sa venue
Ne fust que d'elle seule, et non d'autre, cognue.
L'homme qui est mortel n'est pas digne de voir
Les dieux en leur essence, et moins les recevoir;
C'est un vaisseau de terre entourné de foiblesse;
L'humain cherche l'humain, et le dieu la déesse.
Incontinent qu'Amour se fut logé dedans

Ces yeux si penetrans, si beaux et si ardans,
Armez d'une vertu si divine et si claire:
« Je me trompe, dit-il, je croy que c'est ma mère
Qui avoit emprunté les membres d'un mortel :
Un œil, s'il n'est divin, ne sçauroit être tel.
Es-ce point Pasithée ou quelqu'une des Graces?
Œil, quiconques sois-tu, de splendeurs tu surpasses
Venus et Pasithée; et par tout je ne voy
Rien qui puisse egaler ta beauté sinon toy. »
Mais si tost qu'elle fut en sa chambre arrivée,
Qu'alentour de son corps sa robe fust levée,
Que toutes ses beautez se monstrèrent à nu,
Amour est tout soudain amoureux devenu,
Il souspire, il languit en une peine extrême,
Et sent au cœur les maux qui viennent de luy-mesme.
Regardant son beau front d'yvoire blanchissant,
Et ses sourcis tournez en forme de croissant,
Où il prit de son arc la voûture première;
Puis sentant de ses yeux la celeste lumière,
Le vray logis d'honneur, lumière qui pourroit
R'animer d'une œillade un homme qui mourroit,
Esbranler les rochers, appaiser la marine,
Et tirer d'un regard le cœur de la poitrine,
Lumière saincte, douce, angelique, qui fais
Et couler et sentir jusqu'en l'âme tes rais;
Il devint esperdu d'esprit et de memoire.
Vaincu sans resistance, il quitta la victoire,
Et ne fit que penser le moyen de pouvoir
Vivre tousjours en elle, et pour dame l'avoir.
Or maintenant ce Dieu sous les flames jumelles
Des yeux de son hostesse estendoit ses deux ailes,
Et seichoit son pennage à leur belle clairté,
Maintenant aiguisoit ses rais sur leur beauté;
Maintenant il prenoit les cheveux de la belle
Pour refaire à son arc une corde nouvelle;
Maintenant tout son arc racoustroit de nouveau,
Se refondoit soy-mesme et se faisoit plus beau.
Il oublia le ciel, sa celeste origine,

Et pensoit que le ciel d'elle n'estoit pas digne ;
Et tellement Amour de son feu s'embrasa
Que mille et mille fois ses yeux il rebaisa :
Là prioit, adoroit, et, vaincu de martyre,
Fut contraint à la fin telle parolle dire,
Souspirant aigrement, tout triste et tout defait
Par le coup que luy-mesme à soy-mesme avoit fait :
« Or je suis bien puni des rigoureuses peines
Que je soulois donner aux personnes humaines.
Les souspirs et les voix et les pleurs soucieux
De ceux que j'ay blessez sont venus jusqu'aux cieux.
Nemesis m'a puny : c'est la loi de nature,
Celuy qui fait du mal, que du mal il endure.
Je suis sans foy, sans loy, vagabond et leger,
Menteur, flateur, trompeur, causeur et mensonger ;
La mer conceut ma mère en sa vague profonde ;
Je suis un Phaëton qui brusle tout le monde ;
Je renverse les loix et les villes à bas,
Et comme d'un jouet du monde je m'esbas.
« Maintenant de mes maux je souffre penitence,
Je me confesse au ciel, au cœur j'ay repentance ;
Je demande pardon, et sçay que justement
De mes pechez commis j'endure chastiment.
Je sçay que peut l'ennuy, les soucis et les plaintes,
Les sanglots, les souspirs et les larmes non feintes.
Le mal me touche au cœur qui me fait langoureux ;
Et pource desormais, ô pauvres amoureux,
J'auray pitié du feu qui cause vostre perte,
Pleurant vostre douleur comme l'ayant soufferte. »
Ainsi disoit Amour plaignant sa liberté.
Mais vous, qui sçavez bien comme il est arresté
Prisonnier de vos yeux, devenez glorieuse
D'estre d'un si grand Dieu seule victorieuse.
Vous desrobez son arc, ses flames et ses traits,
Et comme ardans esclairs vous les jettez espais,
Sans faillir, droict aux cœurs de ceux qui vous regardent,
Que corselets serrez ne bouclairs ne retardent,
Tant ils sont foudroyans, penetrans et pointus,

Acerez et forgez par les mesmes vertus.
Doncques, perle d'honneur, que la beauté couronne,
Il ne faut desormais que la France s'estonne
Si seule vous blessez les hommes et les dieux,
Puisqu'Amour est vostre hoste et demeure en vos yeux.

[1578, *Amours* (1)].

LES BLASONS OU ARMOIRIES

A RÉNÉ DE SANZAY

Chevalier, fils aîné de René de Sanzay, chevalier, chambellan et conseiller du Roy, gouverneur et son lieutenant à Nantes.

Ou soit que les marests de l'Egypte feconde
Soient pères limonneux des hommes de ce monde,
Soit qu'ils soient engendrez des vieux chesnes hantez,
Ou soit que des rochers ils croissent enfantez,
Si est-ce, mon Sanzay, que sans faveur de race
Les hommes sont issus d'une pareille masse.
Ils eurent sang pareil et pareil mouvement,
Et furent tous egaux dès le commencement.
Sans point se soucier d'honneur ny de noblesse,
Ils estoient sans mestier, sans art et sans adresse,
Et vivoient par les bois, comme peu courageux,
De glands tombez menu des chesnes ombrageux.
Si tost que les vertus les hommes eveillèrent,
Espoinçonnez d'honneur à l'envy travaillèrent :
L'un creusa les sapins, et, se donnant au vent,
Alla, trop courageux, d'Occident au Levant;
L'autre, pour agrandir les bornes de sa terre,
Fist des picques de fresne, et courut à la guerre;
Ils bastirent citez; ils choisirent des rois;

1. Il est curieux de voir, en 1578, cette pièce et la Charite, adressée à la même princesse, rangées parmi les *Amours*.

Ils dressèrent des camps, et, chargés de harnois,
Les armes en la main, au combat se poussèrent,
Et les grandes citez à terre renversèrent.
  Lors l'honneur qui voloit dessus les camps armez
Les rendoit vivement aux armes animez,
De sorte que chacun avoit plus grande envie
De la mort que sauver honteusement sa vie,
Et plustost desiroit à la guerre mourir
Que vivre en sa maison sans honneur acquerir:
Car cette vie humaine est caduque et mortelle,
Et la belle louange est tousjours eternelle.
  Celui qui desiroit de monstrer sa vertu
Portoit sur le harnois dont il estoit vestu,
Ou dessus son bouclier, une recognoissance,
Afin que par la presse on cogneust sa vaillance.
  L'un avoit un serpent, l'autre avait un lyon,
Un aigle, un leopard. Ainsi un million
Par les siècles passez d'enseignes sont venues,
Que les races depuis pour signe ont retenues,
Escussons et blasons de leurs premiers ayeux,
Que la guerre ennoblit pour faits victorieux,
Aussi pour inciter leurs races à bien faire,
A pousser leur vertu outre le populaire,
Et à contregarder par noblesse de cœur
L'honneur que leur parens ont acquis par labeur.
  Mais ainsi que l'on voit toute chose mondaine
Aller en decadence et n'estre point certaine,
Aussi ne voit-on pas en chacune saison
Toujours en mesme estat une mesme maison,
Ains souvent elle change et d'armes et de race:
Car toute chose humaine en ce bas monde passe.
  La tienne, mon Sanzay, sans avoir rien mué,
A tousjours son honneur en mieux continué,
Comme ne venant pas d'une race petite
Où bien peu de noblesse en la maison habite (*a*),

a. Var.:

Comme le vif surgeon d'une race eternelle
Qui sans l'aide d'autruy revit tousjours en elle.

Mais de l'illustre sang des princes de Poitiers,
Dont ses predecesseurs furent vrais heritiers;
Qui, aux siècles passez, en prenant alliance
Ez plus riches maisons du royaume de France,
Ont jusques aujourd'hui avecq' authorité
Maintenu leur noblesse et leur antiquité.
Or toy, qui leurs vertus et leur gloire possèdes
Et qui de droite ligne à leurs armes succèdes,
Tu n'as voulu souffrir que leur nom ennobly
De tant de beaux honneurs fust pressé de l'oubly;
Mais, tirant du tombeau leurs armes et leur gloire,
Dedans un livre tien tu en fais une histoire,
Et peins leurs escussons au vif à cette fin
Que ta noble maison ne prenne jamais fin,
Et que maugré tes ans ta ligne florissante
Croisse, de fils en fils à jamais renaissante.
Tousjours puisse ta race augmenter en honneur,
Et tousjours ta maison soit pleine de bon-heur,
Illustre de vertu, et tousjours puisse vivre
Avecques un Ronsard, un Sanzay dans ce livre (*a*).

(1564.)

AU SEIGNEUR CECILE

Sicilien (1).

Docte Cecile, à qui la Pieride
A fait gouster de l'onde Aganippide,
A descouvert les antres Cirrheans,

a. Var.:

La race des Sanzays escrite dans ton livre.

1. Cecile Sicilien estoit secretaire d'Estat en Angleterre. Ronsard n'existoit plus quand il opina à la mort de la royne d'Escosse Marie Stuard. Il conseilla aussi celle du comte d'Essex, mignon de la royne Elizabet.

A fait danser sur les bords Pimpleans,
A mené voir baigner en la fontaine
Sur Helicon ceste belle neufvaine
Que Jupiter en Memoire conceut,
Et pour sa race en son ciel la receut,
Je te confesse heureux en mille sortes,
Non pour le nom si fameux que tu portes,
Venant de l'isle où le geant Typhé,
Presque de soufre et de foudre estouffé
(Geant rebelle à souffrir indocile),
En se tournant esbranle la Sicile,
Estant lassé de porter d'un costé
Le souspiral de Vulcan indonté;
Non pour autant que le grand fleuve Alphée,
Ayant d'amour la poitrine eschaufée,
Revoit s'amie à cachettes, laissant
Son bord sacré d'oliviers palissant,
Et sous la mer, sans y mesler son onde,
Coule leger d'une voye profonde,
Ne se laissant à Neptune enfermer,
Afin que pur de vagues sur la mer
Vienne embrasser son Arethuse chère,
Ses oliviers luy donnant pour douaire,
Et son sablon des athletes cognu,
Estant de fleuve un plongeon devenu;
Non pour autant que les Muses latine,
Angloise et grecque ont mis en ta poitrine
Je ne sçay quoy de grand et de parfait,
Qui passe en France, et reverer te fait
De ces esprits à qui rien ne peut plaire
S'il n'est du tout éloigné du vulgaire;
[Non pour autant que tu es vigilant,
Actif, pensif, ardent et travaillant,
Soit en ta charge ou soit en la police,
Et que ta royne, approuvant ton service,
Ta conscience et ta fidélité,
T'aye avancé en haute dignité,
Et des premiers à son conseil t'appelle,

Et ses secrets les plus hauts te revelle;
Non pour autant que tu es avisé,
Accort et fin, pratiqué et rusé
Au maniment des choses d'importance,
Toisant le fait d'une droite balance,
Et ordonnant tes avis par raison;
Non pour autant qu'en ta docte maison
Loge Phœbus, et que ta sage espose
En toute langue heureusement compose;]
Non pour autant que, courtois et humain,
Aux estrangers tu ne caches ta main,
Mais doucement les traites et caresses,
Les honorant de mille gentilesses (*a*);
Mais pour autant que tu vois de plus près
Que nous le port et les yeux et les traits
De la beauté de ta reyne si belle,
Que rien n'est beau dans son isle auprès d'elle (*b*),
[Dont la vertu, florissante à l'envy
De la jeunesse, a le monde ravy,
Ardant de veoir telle ame qui assemble
Et les vertus et les beautez ensemble,
En mesme corps de tous deux revestu,
Car la beauté n'est rien sans la vertu.
Or, tout ainsy que l'ame deschargée
De son fardeau, qui, pure, s'est logée
Dedans le ciel au plus eminent lieu,
Ne vit sinon de la gloire de Dieu,
De la beauté, du serain de sa face
Et de son œil qui le soleil efface,
Si que, ravie en extresme desir
De contempler, n'a point d'autre plaisir

a. Var. :

Les bien-veignant d'honneurs et de richesses.

b. Var. :

De la splendeur de ton prince, qui passe
L'Honneur d'honneur, et les Graces de grace.

Ny autre bien que telle jouissance,
Qui est son heur, son tout, sa suffisance ;
Ainsy tu vis de tout bien contenté
Par le regard de telle majesté,
Comme luisante à tes yeux toute pure,
A nous icy seulement en peinture.]
  Cecile, on dit qu'après que les geans
Furent bruslez, l'un sur l'autre cheans
Aux champs de Phlegre, et que l'ardente foudre
Leur triple eschelle eut brisé comme poudre
(Foudre que l'aigle en son bec apportoit),
Que Jupiter pompeusement estoit
Hautain d'avoir deschargé sa vengeance
Sur si meschante et malheureuse engeance.
  Et toutefois, comme un vainqueur douteux
Qu'il ne restast quelque racine d'eux,
Qui de nouveau troubleroit sa victoire,
Pour effacer la race et la memoire
De telle gent, du haut ciel devalla,
Et bras à bras nostre terre accolla,
La remplissant de sa semence heureuse,
Semence forte, ardente et vigoureuse,
Digne de lui, que la terre receut,
Dont tout soudain les rois elle conceut,
Portraits sacrez de la haute justice,
Pour chastier les geans et leur vice
S'il en restoit; puis ce Dieu desiroit
De se mirer aux enfans qu'il auroit,
Et par les rois cognoistre sa puissance,
Car du grand Dieu les rois sont la semblance.
Quant la douleur d'enfanter la pressa,
A corps preignant estendre se laissa
Sous un grand palme, et comme en sa gesine
Trois fois appelle à son secours Lucine;
Elle invoqua Jupiter, qui des cieux
Jettoit sur elle et son cœur et ses yeux;
Puis au milieu d'une longue trenchée,
En s'efforçant, des rois est accouchée.

La Majesté ses grandes mains avoit
Sous les enfans ; la Fortune servoit
De sage-femme, et la Vertu chenue
Estoit du ciel pour commère venue.
Tous ces enfans ne se ressembloient pas :
Les uns avoient petit corps, petits bras,
Petites mains; les autres, au contraire,
Avoient grands mains et grands bras pour attraire
Sous eux le peuple, et sous eux faire armer
D'hommes la terre et de vaisseaux la mer.
L'un en naissant estoit vieillard et sage,
L'autre n'avoit ny force ny courage,
Un fai-neant, et l'autre, genereux,
Estoit de gloire et d'honneur amoureux,
Et, presque enfant, ne pensoit qu'à la guerre
Et d'abaisser sous lui toute la terre,
Comme le nostre, à qui les cieux amis
Ont de grands noms dès naissance promis,
Pour joindre un jour par fidelle alliance
Vostre Angleterre avecques nostre France.
Incontinent que Jupiter les vit,
L'ardante amour son courage ravit,
Et, bouillonnant en son cœur de grand' aise,
Impatient les accolle et les baise
L'un après l'autre, et, d'eux père commun,
Bailla sa foudre en presens à chacun,
Disant ainsi : « Ma race je vous donne
(Outre l'honneur, le sceptre et la couronne
Que vous tiendrez dessous mon bras puissant)
Comme à mes fils le foudre punissant :
Non pour blesser ou pour tuer la race
De l'innocente et simple populace,
Mais pour punir les geans serpens-pieds,
Si par audace ensemble raliez
Me guerroyoient, ou si, gros d'arrogance,
Ils conspiroient contre vostre puissance ;
Lors n'espargnez la foudre, et la ruez,
Et comme moy saccagez et tuez

D'un feu souffré la race Titanine;
Renversez-moy Briare sous Arine,
Et de rechef sous Ætne renfermez
Typhé couvert de charbons allumez,
Et rembarrez Porphyre en Tenarie.
Quand vous voirrez que leur sotte furie
Sera domtée et serve dessous vous,
A mon exemple arrestez le courrous,
Et n'exercez d'une rigueur felonne
Toute vengeance ainsi qu'une lyonne,
Ou comme un tigre aux grands ongles trenchans,
Qui d'Hyrcanie erre parmy les champs.
Croyez, enfans, que chose tant n'approche
De ma bonté que de sauver son proche,
Et pardonner à beaucoup qui auront
Sans y penser trop haut dressé le front.
Si je voulois, toutes les fois qu'en terre
L'homme m'offense, eslancer mon tonnerre,
Estant tousjours de courrous animé,
En peu de temps je serois desarmé.
Mais, pour donner aux peuples une crainte,
Souvent d'Athos ou la cyme est atteinte,
Ou du Ceraune, ou je fais trebucher
Dessous mon bras la teste d'un rocher,
Ou je renverse une tour qui menace
Mon ciel moqué de sa voisine audace,
Ou les forests, dont les arbres d'autour
Sont si espais qu'ils desrobent le jour.
Ce sont les buts sur qui, père, je vise
Les traits armez de ma cholère esprise,
Ne respandant à tous coups de ma main
Mes dards de feu dessur le genre humain.
Et c'est à fin que le peuple, qui tremble
De voir morceaux dessur morceaux ensemble
D'un grand rocher par les champs renversé,
Sçache que Dieu là haut est courroucé,
Qu'il règne au ciel et qu'il darde la foudre,
Et qu'en lieu d'eux les rochers sont en poudre.

Et lors, prenant exemple en ma pitié,
S'entre-aimeront vivant en amitié,
Adoucissant l'ardeur de leurs courages
Sans se tuer comme bestes sauvages. »
Disant ainsi il envoya les rois,
Ses chers enfans, regner en tous endrois,
Et, sur leur chef espandant sa largesse,
Aux uns donnoit une grande richesse,
Aux autres moindre, ainsi qu'il lui plaisoit,
Car à son gré son vouloir se faisoit.
Mais par sur tous les princes de la terre
Aima la France, Espagne et l'Angleterre,
Les couronna de gloire et de bon-heur,
Et jusqu'au ciel en envoya l'honneur,
[Sacré berceau de Cerès la très-belle
Qui nourrit tout de sa grasse mamelle.
Tesmoins en sont Archimède, et celuy
Qui, courtizan, avoit un double estuy,
L'un plein de vent et l'autre de finance,
Et ce pasteur qui fut dès son enfance
En Arcadie, et sur Menale vit
Pan qui fleutoit, dont le son le ravit.] (1)
Or, comme on voit que les rois en ce monde
Après leur père ont la place seconde,
Haut eslevez en grandeur et en pris,
Des puissans roys les hommes favoris
Par la vertu ont la troisiesme place,
Haut-eslevez dessur la populace.
Ainsi que toy, Cecile, dont le nom
N'est enfermé dessous un beau renom,
Mais en volant aux deux bouts de ton isle
A fait ta gloire abondante et fertile,
T'a fait du peuple et des grands favorit,
Aussi tu as de ta royne l'esprit (*a*).

a. Var. :

Et des grands bien-aimé,
Tant vaut l'honneur quand il est renommé.

1. Ces huit vers ont été ajoutés dans l'édition de 1584.

Non seulement ta vive renommée
N'est chichement de ta mer enfermée,
Mais, franchissant l'Ocean des Anglois,
S'est apparue au grand peuple gaulois,
Et fait cognoistre à mes Muses sacrées
Pour te porter en diverses contrées
Et faire aller ton nom par l'univers,
Car ta louange est digne de mes vers.

(1567.)

ELEGIE AU SIEUR L'HUILLIER (1).

Mon L'Huillier, tous les arts appris dès la jeunesse
Servent à l'artizan jusques à la vieillesse,
Et jamais le mestier en qui l'homme est expert,
Abandonnant l'ouvrier, par l'âge ne se pert.
Bien que le philosophe ait la teste chenue,
Son esprit toutefois se pousse outre la nue,
Et tant plus sa prison est caduque, et tant mieux
Soy-mesme se derobe et vole dans les cieux (*a*).
L'orateur qui le peuple attire par l'aureille,
Celuy qui disputant la verité reveille,
Et le vieil medecin plus il marche en avant,

1. C'étoit probablement H. Lhuillier, seigneur de Maisonfleur, gentilhomme servant Leurs Majestés, auteur de cantiques estimés de son temps. Cette pièce, en 1573, 1578 et 1584, étoit dediée au seigneur de Troussily; dans les éditions posthumes, elle l'est à Jean Galland, atrebate, principal du collége de Boncourt.

a. Var. :

Plus le corps est pesant, plus il est vif et pront,
Et, forçant sa prison, s'en-vole contre-mont.

Plus il a de pratique et plus il est sçavant.
Mais ce bien n'advient pas à nostre poesie,
Qui ne se voit jamais d'une fureur saisie
Qu'au temps de la jeunesse, et n'a point de vigueur
Si le sang jeune et chaud n'escume en notre cœur,
Lequel en bouillonnant agite la pensée
Par diverses fureurs brusquement eslancée,
Et pousse nostre esprit ore bas, ore haut,
Selon que nostre sang est genereux et chaut,
Et selon son ardeur, nous trouvans d'aventure
Au mestier d'Apollon preparez de nature.
Comme on voit en septembre ès tonneaux angevins
Bouillir en escumant la jeunesse des vins,
Qui, chaude en son berceau [1], à toute force gronde,
Et voudroit tout d'un coup sortir hors de sa bonde,
Ardante, impatiente, et n'a point de repos
De s'enfler, d'escumer, de jaillir à gros flots,
Tant que le froid hyver luy ait donné sa force,
Rembarrant sa puissance ès prisons d'une escorce;
Ainsi la poesie en sa jeune saison
Bouillonne dans nos cœurs, peu subjecte à raison,
Serve de l'appetit, et brusquement anime
D'un poete gaillard la fureur magnanime.
Il devient amoureux; il suit les grands seigneurs;
Il aime les faveurs, il cherche les honneurs,
Et, plein de passions, jamais il ne repose
Que de nuict et de jour ardant il ne compose,
Soupçonneux, furieux, superbe et desdaigneux,
Et de luy seulement curieux et songneux,
Se feignant quelque dieu, tant la rage felonne
De son jeune desir son courage aiguillonne.
Mais, quand trente cinq ans ou quarante ont perdu
Le sang chaud qui estoit dans nos cœurs espandu,
Et que les cheveux blancs de peu à peu s'avancent,

1. Les anciens appeloient le poinçon où on mettoit le nouveau vin le berceau de Bacchus. (*Note de Ronsard*, 1560.)

Et que nos genous froids à tremblotter commencent (a),
Et que le front se ride en diverses façons,
Lors la Muse s'enfuit et nos belles chansons,
Pegase se tarist, et n'y a plus de trace
Qui nous puisse conduire au sommet de Parnasse.
Nos lauriers sont sechés, et le train de nos vers
Se represente à nous boiteux et de travers;
Toujours quelque malheur en marchant les retarde,
Et comme par despit la Muse les regarde:
Car l'ame leur defaut, la force et la grandeur
Que produisoit le sang en sa première ardeur.
Et pource, si quelqu'un desire estre poete,
Il faut que sans vieillir estre jeune il souhete,
Prompt, gaillard amoureux: car, depuis que le temps
Aura dessus sa teste amassé quarante ans,
Ainsi qu'un rossignol tiendra la bouche close
Qui près de ses petits sans chanter se repose.
Au rossignol muet tout semblable je suis,
Qui maintenant un vers desgoiser je ne puis,
Et fallait que des roys la courtoise largesse
(Alors que tout mon sang bouillonnoit de jeunesse)
Par un riche bien-faict invitast mes escrits,
Sans me laisser vieillir sans honneur et sans pris;
Mais Dieu ne l'a voulu, ne la dure fortune,
Qui les poltrons eslève et les bons importune.
Entre tous les François j'ay seul le plus escrit,
Et jamais Calliope en un cœur ne se prit
Si ardant que le mien pour celebrer les gestes
De nos roys, que j'ay mis au nombre des celestes,
Et nul n'est aujourd'huy en France grand seigneur

a. Var.:

Mais, quand trente cinq ans ou quarante ont tiedy,
Ou plutost refroidy le sang acouardy,
Et que des cheveux blancs les catharres apportent,
Et que les genous froids leur bastiment ne portent.

Dont je n'aye chanté et rechanté l'honneur (*a*);
Et si de mes labeurs qui honorent la France
Je ne remporte rien qu'un rien pour recompense.
[Il me fasche de veoir, ores que je suis vieux,
Un lourd prothenotaire, un muguet envieux,
Un plaisant courtiseur, un ravaudeur d'histoire,
Un qui pour se vanter nous veult forcer de croyre
Que c'est un Ciceron, advancés devant moy,
Qui peux de tous costez sonner l'honneur d'un roy.
Il faudroit qu'on gardast les vacans benefices
A ceux qui font aux roys et aux princes services,
Et non pas les donner aux hommes incogneus
Qui comme potirons à la cour sont venus,
Vieux corbeaux affamez qui faucement heritent
Des biens et des honneurs que les autres meritent.
J'ay pratiqué l'advis (comme un bon artizan)
De meint seigneur et prince et de meint courtizan,
Et n'en ay point trouvé qui ait l'âme si pleine
D'excellentes vertus qu'un Charles de Lorraine,
Doux, courtois et bening, le Mœcene et l'appuy
Des Muses et de ceux qui s'approchent de luy.
Sy est-ce toutes fois que sa prudence haulte
Commet sans y penser une moyenne faulte :
C'est de n'advancer point (encor qu'ils soient absents)
Ceux que par leurs escrits il a tousjours presents,
Et chasser loing de luy ces ventreuses harpyes
Qui n'ont jamais des biens les mains croches remplies,
Et le donner à ceux qui le meritent bien :
Car le bien mal party ne profite de rien,
Et faict perdre courage aux hommes qui s'offensent
Que leurs doctes labeurs si tard se recompensent.
Je sçay bien, mon L'Huillier, gaillard et genereux,
Que, si ces vers traictoient un subject amoureux,
Tu les lyrois en court, et ta parole brave

a. Var. :

Par mon noble travail ils sont devenus Dieux,
J'ay remply de leurs noms les terres et les cieux.

Feroit ce mien labeur apparoistre plus grave.
Les roynes le verroient, et ce grand cardinal
Qui en toute vertu ne trouve son egal;
Mais, parceque mes vers traictent de mon affaire,
Il semble que desjà muet je te vois taire,
Et, sans avoir de moy ni de mes Muses soing,
Les lire en te cachant à part dedans un coing,
Ou rompre la copye, ou les cacher derrière,
De peur qu'ils ne soient mis de fortune en lumière.
Toutesfois, mon L'Huillier, à qui Phœbus depart
De ses nobles presents la plus gentille part,
Et qui as la poictrine entierement enflée
De cette déité que Phœbus t'a soufflée,
Je te prie et supply par l'honneur de tes vers,
Par ton luth, par tes chants et par tes lauriers verds,
Que Robertet le docte en son estude voye
Ce malfaisant escript que fasché je t'envoye.]

(1560.)

LE VERRE.

A JEAN BRINON.

Ceux que la Muse aimera mieux que moy
(Comme un Daurat) d'un vers digne de toy
Feront sçavoir aux nations lointaines
De tes vertus les louanges hautaines.
Quant est de moy, je n'oseroy, Brinon,
Sur mon espaule elever ton renom.
Pour engarder que la mort ne l'enterre
Il me suffit si l'honneur d'un seul verre,
Lequel tu m'as pour estraines donné,

Est dignement en mes vers blasonné (*a*).
O gentil verre ! oseroy-je bien dire
Combien je t'aime et combien je t'admire ?
Tu es heureux, et plus heureux celuy
Qui t'inventa pour noyer nostre ennuy.
Ceux qui jadis les canons inventèrent,
Et qui d'enfer le fer nous apportèrent,
Meritoient bien que là bas Rhadamant
Les tourmentast d'un juste chastiment ;
Mais l'inventeur qui d'un esprit agile
Te façonna, fust-ce le grand Virgile,
Ou les nochers qui firent sans landiers
Cuire leur rost sur les bords mariniers (*b*),
Meritoient bien de bailler en la place
De Ganymède à Jupiter la tasse,
Et que leur verre inventé de nouveau
Allast au ciel et fist un astre beau (*c*),
[Favorisant de sa flamme etherée
Tous biberons à la gorge alterée,
Devers la part où le Poisson du nord

a. Var. (1578) :

(Comme un Daurat qui la loge chez soy)
Dessus leur luth qui hautement resonne
Diront en vers de la race Brinonne,
Comme à l'envy, les grades et l'honneur,
Digne sujet d'un excellent sonneur.
Moy, d'esprit bas qui rampe contre terre,
Diray sans plus les louanges d'un verre
Qu'un des Brinons m'a presenté le jour
Que l'an commence à faire son retour.

b. Var. (1578) :

Ou fust quelque autre, à qui Bacchus avoit
Monstré le sien, où gaillard il beuvoit.

c. Var. (1578) :

Et que leur verre aussi transparent qu'eau
Se fist au ciel un bel astre nouveau.

Avale l'eau qui de la Cruche sort.]
  Non, ce n'est moy qui blasme Promethée
D'avoir la flame à Jupiter ostée.
Il fist très-bien : sans le larcin du feu,
Verre gentil, jamais on ne t'eust veu,
Et seulement pour nos vieilles sorcières
Dans les forests eussent creu les fougères (*a*).
Aussi vrayment que c'estoit la raison
Qu'un feu venant de si noble maison
Comme est le ciel fust la cause première,
Verre gentil, de te mettre en lumière,
Toy retenant comme celestiel
Le rond, le creux et la couleur du ciel;
  Toy, dy-je, toy, le joyau delectable
Qui sers les dieux et les roys à la table,
Qui aimes mieux en pièces t'en-aller
Qu'à ton seigneur le poison receler;
Toy compagnon de Venus la joyeuse,
Toy qui guaris la tristesse espineuse,
Toy de Bacchus et des Grâces le soin,
Toy qui l'amy ne laisses au besoin,
Toy qui dans l'œil nous fais couler le somme,
Toy qui fais naistre à la teste de l'homme
Un front cornu; toy qui nous changes, toy
Qui fais au soir d'un crocheteur un roy.
  Aux cœurs chetifs tu remets l'esperance,

a. Variantes :

(1573) :

Et seulement par les bois la fougère
Croistroit pour estre en proye à la sorcière.

(1578 et 1584) :

Et seulement par les bois les fougères
Eussent servy à nos vieilles sorcières.

Ed. posth. :

Et seulement les fougères aillées
Eussent servy aux sorcières pelées.

La verité tu mets en evidence;
Le laboureur songe par toy de nuict
Que de ses champs de fin or est le fruict,
Et le pescheur, qui ne dort qu'à grand' peine,
Songe par toy que sa nacelle est pleine
De poissons d'or, et le dur bucheron
Ses fagots d'or, son plant le vigneron.
  Mais contemplons de combien tu surpasses,
Verre gentil, ces monstrueuses tasses,
Et fust-ce celle, horrible masse d'or,
Que le vieillard Gerynean Nestor
Boivoit d'un trait, et que nul de la bande
N'eust sçeu lever, tant sa pance estoit grande.
  Premièrement, devant que les tirer
Hors de la mine, il nous faut deschirer
L'antique mère, et cent fois en une heure
Craindre le heurt d'une voûte mal-seure;
Puis, quand cet or, par fonte et par marteaux
Laborieux, s'arrondist en vaisseaux,
Tout cizelé de fables poetiques
Et buriné de medailles antiques,
O seigneur Dieu! quel plaisir ou quel fruict
Peut-il donner, sinon faire de nuict
Couper la gorge à ceux qui le possèdent,
Ou d'irriter, quand les pères decèdent,
Les heritiers à cent mille procez,
Ou bien à table après dix mille excez,
Lors que le vin sans raison nons delaisse,
Faire casser par sa grosseur espaisse
Le chef de ceux qui, naguères amis,
Entre les pots deviennent ennemis,
Comme jadis après trop boire firent
Les Lapithois, qui les monstres défirent,
Demy-chevaux? Mais toy, verre joly,
Loin de tout meurtre, en te voyant poly,
Net, beau, luisant, tu es plus agreable
Qu'un vaisseau d'or, lourd fardeau de la table.
Si tu n'estois aux hommes si commun
Comme tu es, par miracle un chacun

T'estimeroit de plus grande value
Qu'un diamant ou qu'une perle eslue.
C'est un plaisir que de voir renfrongné,
Un grand Cyclope à l'œuvre enbesongné,
Qui te parfait de cendres de fougère,
Et du seul vent de son haleine ouvrière.
Comme l'esprit enclos dans l'univers
Engendre seul mille genres divers,
Et seul en tout mille espèces diverses,
Au ciel, en terre, et dans les ondes perses,
Ainsi le vent par qui tu es formé,
De l'artizan en la bouche enfermé,
Large, petit, creux ou grand te façonne,
Selon l'esprit et le feu qu'il te donne.
Que diray plus? Par espreuve je croy
Que Bacchus fut jadis lavé dans toy,
Lors que sa mère, attainte de la foudre,
En avorta plein de sang et de poudre,
Et que dés lors quelque reste de feu
Te demeura; car quiconques a beu
Un coup dans toy, tout le temps de sa vie
Plus y re-boit, plus a de boire envie,
Et de Bacchus tousjours le feu cruel
Ard son gosier d'un chaud continuel.
Je te salue, heureux verre, propice
Pour l'amitié et pour le sacrifice.
Quiconque soit l'heritier qui t'aura
Quand je mourray, de long temps ne voirra
Son vin ne gras ne poussé dans sa tonne;
Et tous les ans il voirra sur l'autonne
Bacchus luy rire, et plus que ses voisins
Dans son pressouer gennera de raisins;
[Car tu es seul le meilleur heritage
Qui puisse aux miens arriver en partage.] (1)

(1560.)

1. Ces deux derniers vers se voient pour la première fois dans l'édition de 1573.

AMOUR LOGÉ (1).

A MONSIEUR N. DE POUGNY DE RAMBOUILLET.

Amour avoit d'un art malicieux
Surpris la foudre à Jupiter son père;
Luy, qui pardon à sa faute n'espère,
Pour eschapper abandonna les cieux.
Dedans la main avoit un pistolet
Bien esmorcé, la pierre bien assise.
L'air luy fait voye, et le vent favorise
A ce grand Dieu qui s'enfuyoit seulet.
De l'Orient jusques à l'Occident
Un jour entier erra de place en place;
La grande mer qui nostre terre embrasse
Sentit combien son brandon est ardent.
La froide humeur les poissons ne defend,
Ny les forests les animaux sauvages;
Bois et rochers, rivières et rivages,
Sont enflamez d'un si petit enfant.
Il n'espargnoit ny jeune ny grison;
Prompt à frapper, d'un coup en blessa mille.
De bourg en bourg il va, de ville en ville,
Et peu servoit aux hommes la raison.
Il estoit las d'errer et de tirer,
Et plus au vent ses ailes il n'allonge
Quand sur le poinct que le soleil se plonge,
Chercha logis, voulant se retirer.
Trois, quatre fois, à l'embrunir (2) du jour
Il fit sonner le marteau sur la porte.
Soudain du lict vers le bruit je me porte;

1. Imité d'Anacréon.
2. La tombée de la nuit.

J'entr'ouvre l'huis, lors je cognus Amour.
 Une frayeur plus froide qu'un glaçon
Saisit mes os, je perdis contenance;
Car dès long-temps j'avois eu cognoissance,
A mon malheur, de ce mauvais garçon.
 « N'est-ce pas toy qui fus long-temps à moy,
Quand tout ton sang bouillonnoit de jeunesse,
Qui te donnay mainte belle maistresse?
Ouvre ton huis, je veux loger chez-toy;
 « Qui te prestay mes flèches et mes dars,
Qui te baillay tous mes secrets en garde;
Qui le premier devant mon avant-garde
Portois l'enseigne entre tous mes soldars? »
 Je luy respons : « Tu ne m'es estranger;
Je te cognois, artizan de malice!
Malheureux est qui vit à ton service,
Et plus maudit qui te daigne loger.
 « Petites mains, petits pieds, petits yeux,
Oiseau leger qui vole d'heure en heure,
Sans foy, sans loy, sans arrest ny demeure,
Que la paresse a mis entre les Dieux;
 « Sorcier, charmeur, affeté, mesdisant,
Confit en fiel et en miel tout ensemble,
Ton coup de flèche au coup d'aiguille semble,
Petite playe, et le mal bien-cuisant.
 « Tes meilleurs biens ce sont souspirs et pleurs,
Larmes, sanglots, desespoir et la rage,
Une langueur qui trouble le courage,
Prisons, regrets, complaintes et douleurs.
 « Tu perds le temps, finet, à me prier;
Va-t'en ailleurs, tel Dieu je ne revère;
Tu as besoin d'un hoste plus sevère
Qui tous les jours te vueille chastier.
 « Je suis trop doux, il te faut un seigneur
Qui te commande et qui foule ta teste,
Qui rudement ta jeunesse admoneste:
Tu ne vaux rien sans un vieil gouverneur. »
 Il me respond : « Quelle ville est-cecy?

Est-ce pas Blois ? je la pense cognoistre :
J'y pourroy bien pour une nuict repaistre;
Quelque amoureux aura de moy soucy.
— Vrayment, Amour, je te voy bien puny
D'aller si tard et mendier ton giste;
Il est minuict : parce marche plus viste,
Monte au chasteau, et demande Pougny.
« Il est gaillard, courtois et genereux,
Il cognoist bien tes traits et ta nature :
Ce luy sera bien-heureuse avanture,
Loger Amour, comme estant amoureux.
— Mon cher Pougny, puisque le sort fatal
Me fait errer, loge-moy, je te prie :
Ainsi tousjours puisses-tu de t'amie
Avoir faveur sans crainte d'un rival. »
Pougny respond : « Je revère ton nom,
Je suis des tiens, il faut que je t'enseigne
Place à loger : va t'en où pend l'enseigne
Du Chevalier (1), le logis y est bon.
« Tu trouveras en diverse façon
Assez de lieux; car la cour n'est pas grande :
Chaque logis pour hoste te demande,
Mais le meilleur c'est l'Escu d'Alençon.
« Si tout est plein, je veux t'enseigner où
Tu logeras; et pource ne regrette
Le temps perdu : la meilleure retraitte
Qui soit icy, c'est à l'hostel d'Anjou.
« Là tu auras, si tu es arresté,
Un giste seur ; mais si tu es sauvage,
Fier, desdaigneux, inconstant et volage,
N'y loge pas, tu serois mal-traicté.
« Ce bel hostel est enrichy d'esmail,
De perles sont les portes estofées,
Palmes, lauriers, couronnes et trofées
Pendent de rang sur le haut du portail.
« D'un tel logis le seigneur redouté

1. C'estoit une enseigne, à Blois, où peut-estre on faisoit l'amour en ce temps-là.

Va couronné d'honneur et de jeunesse;
Mars et Pallas, la Vertu, la Prouesse,
Pour compagnie honorent son costé.
« Le vicieux en ce palais ne fait,
Comme lieu sainct, ny sejour ny sortie :
Telle maison par le ciel fut bastie
Pour y loger un prince très-parfait. »
Il dist ainsi, et Amour s'en alla
Vers toy, seigneur de la terre angevine.
C'est un enfant de nature maline,
Qu'en lieu d'amer Amour on appella.
Il faut le battre et le faire crier,
Rompre son arc, luy oster toutes choses,
Carquois et traicts, et de chaisnes de roses
Jambes et bras esclave le lier.
Et si Venus apportoit en sa main
Rançon pour luy, pren le fils et la mère,
Les punissant d'une juste colère,
Comme ennemis de tout le genre humain.
Mais s'ils vouloient tous deux abandonner,
Craignant ton nom, leurs mauvaises pensées,
Pardonne, prince, à leurs fautes passées :
Un prince doit les fautes pardonner.

(1584.)

LA VERTU AMOUREUSE

A TRÈS ILLUSTRE PRELAT

HYERONYME DE LA ROUVERE

Evesque de Toulon (1).

C'estoit au point du jour (quand les plumes du Somme
Ne couvent qu'à demi les yeux lassez de l'homme,
Qui veille tout ensemble et tout ensemble dort,

1. Dans les éditions qui suivent 1567, ce morceau est

Ne pris ne retenu du frère de la mort (*a*),
Lorsque, ravi d'esprit, comme une idole vaine
Qui sans corps sur le bord d'Acheron se promeine,
Je me vy transporté sur le haut d'un rocher
Duquel on ne sçauroit sans ailes approcher,
Ou bien sans un esprit qui vaut mieux que les ailes,
Quand, gaillard, il se pousse aux choses immortelles.
Au plus haut du sommet de ce rocher pointu
Est un temple d'airain qu'a basti la Vertu;
D'airain en est la porte, et par grand artifice
D'airain plus clair que verre est parfait l'edifice.
Là, de tous les costez de ce grand univers
Les peuples sont assis en des sieges divers;
L'un bas et l'autre haut en son rang y habite,
Et chacun a son lieu selon qu'il le mérite.
Auprès d'elle est assise à son dextre costé
L'Etude, la Sueur, le Labeur indomté,
L'Honneur, la Preud'hommie, et ont pour leur voisine
Andronique et Phronesse, et leur sœur Sophrosyne.
Ce peuple à l'environ de la Nymphe espandu
De corps, d'esprit et d'ame en elle est esperdu,
Qui ne se peut souler de la voir, et l'appelle
Son cœur, ses yeux, son sang, sa maistresse et sa belle,
Luy offre corps et biens, et tasche à desservir
Sa grace pour l'aimer et pour la bien servir.
La deesse n'est pas de corps effeminée,
Comme celle qui est des flots de la mer née;
Son œil est doux et fier, son sourcil un peu bas,
Son regard est semblable à celuy de Pallas
Quand sa main est paisible, et l'horrible Bellonne

b. Var. :

Quand tout ensemble on veille et tout ensemble on dort
D'un œil entre-surpris du frère de la Mort.

intitulé seulement : DISCOURS ; dans l'édition de 1573, il est dédié au même M. de la Rouvère, archevêque de Turin ; dans les éditions posthumes, il est intitulé : SONGE, et dédié au sieur de la Rouvère, qui étoit un gentilhomme du duc de Savoye et de Marguerite de Valois, sa femme.

Contre les fiers geans n'irrite sa Gorgonne.
  Tant plus elle est aimée, et tant plus elle prend
Plaisir à contr'aimer, et jamais ne se rend
Que par honnesteté, douceur et courtoisie,
N'ait de ses poursuivans gaigné la fantaisie,
Et ne leur ait par signe et par preuve monstré
Qu'en la queste d'amour ils ont bien rencontré.
Aucunefois sur l'un son regard elle jette,
Sur l'autre aucunefois; car elle est tant sujette
Aux passions d'amour, que son cœur ne pourroit
Vivre à son aise un jour s'il ne s'enamouroit.
  Quand elle aime quelcun, comme maistresse douce
Le soulève aux honneurs, aux biens elle le pousse,
Luy donne entre les roys un honorable lieu,
Et le fait du vulgaire admirer comme un Dieu;
Mais à ceux qu'elle hait, comme fière ennemie
Leur promet deshonneur, prison et infamie.
  Sur tous ses poursuivans, d'un œil vif et ardant,
Courtoise, elle t'alloit doucement regardant,
Mon très-docte Rouvere, et, comme amour la touche,
Tout ainsi que le cœur elle t'ouvrit la bouche,
Te flattant de ces mots : « Ami, que le troupeau
Des Muses allaita chèrement au berceau
De leurs propres tetins pour future merveille;
Puis quand tu devins grand, l'industrieuse abeille
De son miel amassé sur les fleurs du Printemps
En l'antre Thespien te nourrit bien long-temps,
Où Phebus et Pithon, et la belle Cithère,
Et Mercure, qui est des bons esprits le père,
Ont si bien ton mortel en divin transformé,
Que tu fus dès enfance un miracle estimé,
Ayant choisi Morel (1) pour vertueuse guide,
Qui surmonte Chiron, le maistre d'Eacide.
  Tu n'avois pas dix ans, qu'oyant publiquement
Tes propres oraisons sonner si doctement,

1. Gentilhomme d'Ambrum, que Ronsard aimoit grandement, père de mademoiselle Camille de Morel, savante en grec et en latin.

Et t'oyant disputer outre ton âge tendre
Des arts qu'on ne sçauroit qu'en la vieillesse apprendre,
Je fus toute ravie, et dès le mesme jour
Que je te vy, je mis dedans toy mon amour.
Tu t'en apperçeus bien; car tousjours depuis l'heure,
Songneux, tu as cherché la place où je demeure,
Où tu es arrivé par cent mille travaux,
Par rochers, par torrens, par plaines et par vaux,
Par halliers, par buissons qui les autres retiennent,
Et, recreus du chemin, à mon palais ne viennent,
Ainsi que tu as fait, afin d'y sejourner;
Car le soucy mondain les en fait retourner.
  Au bas de ce rocher, au milieu d'une prée,
Demeure une Déesse en drap d'or accoustrée;
Ses bras sont chargez d'or, et son col d'un carcan,
Labeur ingenieux des feuvres de Vulcan.
Son front est attrayant, sa peau tendre et douillette,
Son œil traistre et lascif, sa face vermeillette,
Et ses cheveux ondez, annelez et tressez,
Sont de fueilles de myrte et de rose enlacez.
Sa main est molle et grasse, et son œil n'abandonne
Le sommeil paresseux que midy ne rayonne.
Au reste elle est en danse, en festins et deduit,
Et rien fors le plaisir, indiscrète, ne suit,
Pompeuse, superflue, et pour estre apparente
Elle a dejà vendu le meilleur de sa rente.
  Tousjours aux grands chemins en cent mille façons
Elle ourdist des filets, et tend des hameçons
Apastez de delice, et elle en meinte sorte
Aux gestes, à la voix et aux yeux elle en porte
Pour prendre les passans, si bien que le plus fin
(Sans l'aide de raison) s'y empestre à la fin,
Tant elle prend souvent ma coifure, et transforme
Son masque desguisé en ma naïve forme.
  On dit qu'un jour Venus sans père la conceut,
Monstre fier et cruel, du dueil qu'elle receut
Qu'Hébé, jeune Déesse, espousoit en lieu d'elle
Hercule, despouillé de sa robe mortelle;

Et avorta du part, en opprobre et desdain
Qu'Hercule dessur elle avoit mise la main,
Et luy avoit laissé au front la cicatrice
Qui descouvre à chacun son nom et sa malice.
  Or ceste Volupté (ainsi se fait nommer
Celle qui veut sa vie en plaisirs consommer)
Arreste les passans, et tant elle est mignarde,
Qu'enyvrez de plaisirs, de tels mots les retarde :
  O pauvres abusez, que le nom de Vertu
A faussement seduits! pauvre peuple vestu
D'une robe de boue, à laquelle Nature,
Trop chiche, n'a donné sinon la pourriture!
Vous penseriez-vous bien de mortels faire Dieux,
Et, de terre chargez, voler jusques aux cieux?
  Laissez moy ces desseins qui ne sont que mensonges,
Que chimeres en l'air, que fables et que songes;
Et, mortels, n'esperez sinon que le trespas,
Qui est vostre heritage et vous suit pas à pas.
  Quelle fureur, humains, quelle ardente manie
Vostre sotte raison si follement manie,
Que vouloir par travail, en cheveux blancs, chercher
Je ne sçay quelle femme assise en un rocher,
De qui le nom est vain et vaine l'entreprise!
Hé! qu'en rapportez-vous, sinon la barbe grise
Pour toute recompense, ou quelque mal soudain
Qui vous fait trespasser du jour au lendemain!
En-ce-pendant les ans de la jeunesse tendre,
Que vous devriez en jeux et en plaisirs despendre,
Se perdent comme vent, et ne r'animent plus
Vos corps de longue estude impotens et perclus.
  Si Vertu ne silloit vos yeux de piperie,
Vous cognoistriez bien-tost quelle est sa menterie.
La Nature y repugne, et vous monstre combien
Vertu pipe vos cœurs sous ombre d'un faux bien.
Celuy qui suit Nature est sage, et ne se laisse
Seduire des appas de telle enchanteresse.
  Qu'acquist jadis Socrate, Aristote et Platon,
Pythagore, Thalès, Theophraste et Criton,

Pour aimer la Vertu, fors une renommée
Qui sera par les ans, comme ils sont, consumée?
Dequoy sert le renom au mort qui ne sent rien?
Malheureux est celuy, ce-pendant qu'il est sien,
Qu'il sent, qu'il voit, qu'il oit, qui ne fait bonne chere,
Sans consumer sa vie en penible misère
Apres je ne sçay quoy qu'on ne peut acquerir
Que par longue tristesse, en danger d'en mourir.
Que voirriez-vous là haut que ronces et qu'orties?
Ici vous ne voirrez que fleurettes sorties
Du sein du renouveau; ici le beau printemps,
La jeunesse et l'amour habitent en tous temps.
Ici l'homme vieillit en plaisir delectable,
Et s'en-va soul de vie, ainsi que d'une table.
De tels mots Volupté arreste les passans
Qui, mal sains du cerveau, ne sont assez puissans,
Ainsi que tu as fait, de se boucher l'aureille
Pour jouyr du plaisir qu'icy je t'appareille.
Pource, mon cher amy, dès enfance cognu,
Tu sois en mon palais le plus que bienvenu!
Il faut que je t'embrasse et que je te caresse,
Puis que tu as domté l'ocieuse paresse,
Et, sans avoir ouy les chants de Volupté,
Tu es sur mon rocher par estude monté (*a*).
Cette jeune rusée est si fort cauteleuse,
Qu'en lieu de te souler d'une douceur mielleuse,
T'eust presenté du fiel, et pour un diamant
Un verre bigarré de couleurs faussement (*b*).
Donques tu m'as aimé pour l'amour de moy-mesme,
Sans espoir de loyer; aussi d'amour extrême

a. Var. :

Par travail et sueur tu es icy monté.

b. Var. :

T'eust presenté du fiel, et, comme à son amant,
Donné un fresle verre en lieu d'un diamant.

Je t'aime en recompense, et n'auras, en retour
De m'aimer de bon cœur, sinon que mon amour.
Tousjours mes amoureux ont de moy jouissance.
Les mondains amoureux vivent en indigence,
Desirant la beauté, et l'homme desireux
Pour n'avoir son souhait est tousjours malheureux.
Mais mon fidelle amant sans ardeur inconstante
Se contente de moy; de luy je me contente;
Et sans plus desirer il a tant de plaisir,
Que je suis pour jamais la fin de son desir.
Pour me faire l'amour, il ne faut qu'on se farde,
Qu'au miroir paresseux la face on se regarde,
Qu'on soit bien parfumé, ou qu'on soit bien vestu
D'un drap d'or par rayons à la soye battu,
Qu'on face des tournois, qu'on sorte en la campaigne,
Qu'en armes on galope un beau genet d'Espaigne,
De poudre tout souillé (*a*). Je ne veux point cela;
Mon amour seulement se donne à celuy-là
Qui m'aime plus que luy, qui me suit à la trace,
Et de rien n'est soigneux que de ma bonne grace.
Tel amant est heureux, admirable et parfait;
Il ne pense jamais, ny ne dit, ny ne fait
Rien dont il se repente, et en soy mesme ferme,
Il est son but, sa fin, son limite et son terme,
Son parfait et son tout: quand le Ciel tomberoit,
L'esclat sans l'effroyer sa teste frapperoit.
Tous humains accidens il desdaigne et mesprise;
Il desdaigne la flame en sa maison esprise,
Prison, terre et argent, trahisons de valets,
Perte d'habillemens, de biens et de palais,
De femmes et d'enfans, et, constant, il se joue
De l'aveugle fortune, et des tours de sa roue.
Il n'a jamais soucy du change des saisons:
Car, tout envelopé d'immobiles raisons,

a. Var..

Q'on soit bien gaudronné.

S'enferme d'un rempart clos de philosophie,
Qui mesprise le temps, et Fortune défie.
Il est riche sans biens, il vit heureusement,
Et, parfaict de tous poincts, il a contentement.
Il sçait tout, il voit tout, et la lourde ignorance
Dedans son estomac ne faict point demeurance;
Il se cognoist soy-mesme, et ne doute de rien;
Sans ailleurs s'esgarer il demeure tout sien,
Et nulle passion, soit d'ire ou soit d'envie,
De douleur ou de peur, ne tourmente sa vie.
[En ceste terre basse, il n'estime rien grand,
Car son esprit au ciel à toute heure se pend,
Où la grandeur de Dieu de si près il advise
Que toute chose humaine en son cueur il mesprise,
Et rien, tant soit estrange, ou douteux, ou nouveau,
Present ou advenir, n'offense son cerveau.
Il a chassé de soy toute sorte de vice,
L'ardente ambition, la vilaine avarice,
Luxure dissolue, et s'est fait, pour m'aymer,
Un homme tout parfaict, qu'on ne sçauroit blasmer.
Ainsy rien n'apparoist au monde miserable
Qui soit, fors mon amour, eternel et durable.
La richesse se perd, la force, la beauté,
Faveur, credit, honneur, noblesse, royauté,
Comme neige au soleil ou comme la fumée
Qui par le vent soufflée en l'air est consumée.
Sans plus mon amoureux ne s'esbranle jamais,
Ferme comme le roc sur lequel je le mets.
L'infâme pauvreté ne ronge sa poitrine;
Indigence ne faim desur luy ne domine.
Le monde est son pays; il n'est point estranger;
Il va jusques à l'Inde et revient sans danger.
Et quand le sort malin ou la fortune dure
Luy menace le chef, je m'oppose à l'injure,
Et plus est enfondré, plus je le tire en haut,
Et jamais mon secours au besoin ne luy fault.
Je le fais de doctrine et d'honneur l'exemplaire;
Je le tire bien loing des tourbes du vulgaire;

Je l'advance en credit; je le pousse aux honneurs,
Et, discret, je le rends entre les grands seigneurs,
Ainsy que je t'ay faict, amiable Rouvère,
Qui peux entremesler le doux et le sevère,
Et qui sçais, par un art gracieux et courtois,
Pratiquer la faveur des princes et des roys.
Tes mœurs et ta prudence ont faict que l'on te voye
Choisy pour serviteur du grand duc de Savoye,
Et de sa chère espouse (âme heureuse), qui faict
Nostre age plus poly, plus divin, plus parfaict;
Qui sur toute princesse a franchement suivie
Moy, qui suis la Vertu, dès le jour de sa vie.] (*a*)
  Or sus, embrasse-moy, tant pour avoir cest heur
Que d'estre d'un tel duc fidelle serviteur,
Que d'estre serviteur de telle Marguerite,
Et pour autant aussi que ta foy le merite,
Qui ne pourra jamais se separer de moy;
Car jamais un bon cœur ne viole sa foy. »
  Ainsi te dist Vertu de sa bouche vermeille;
Atant le jour fut grand, et sur ce je m'eveille.

(1560.)

a. Var. :

Ce long passage subsiste encore dans l'édition de 1584. Il est remplacé, dans les éditions posthumes, par ces quatre vers :

Tel fut le mien Socrate et ceux qui ont gravy
Sur mon tertre espineux où contente je vy :
Tel tu es, mon Rouvère, et pource je t'appreste
Une triple couronne à poser sur ta teste.

A MONSEIGNEUR

HURAULT DE CHEVERNY

Grand Chancelier de France.

Celuy qui le premier du voile d'une fable,
Prudent, enveloppa la chose veritable,
Afin que le vulgaire au travers seulement
De la nuict vist le jour, et non reellement,
Il ne fut l'un de ceux qu'un corps mortel enserre,
Mais un Dieu qui ne vit des presens de la terre.
Les mystères sacrez du vulgaire entendus
Ressemblent aux bouquets parmy l'air espandus,
Dont l'odeur se consomme au premier vent qui s'offre,
Et ceux durent long temps qu'on garde dans un coffre.
Nostre mère Nature entre les dieux et nous,
Que fist Deucalion du jet de ses caillous,
Mist la Lune au milieu, qui nous sert de barrière,
Afin que des mortels l'imbecille lumière
S'exerce à voir la terre, et d'art audacieux
N'assemble plus les monts pour espier les cieux.
Pource nos devanciers ont dit par artifice
Qu'autrefois Jupiter receut à son service
Deux hommes differents de mœurs et de destin,
Dont la diverse vie eut differente fin.
Il les repeut tous deux de celeste ambrosie;
Ils avoient à sa table une place choisie;
Rien n'estoit bon au ciel qu'ils n'eussent approuvé,
Et, premiers conseillers de son conseil privé,
Participoient ensemble à la grandeur royale.
L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale;
L'un sage, l'autre fol. Ce Tantale effronté
Aux hommes revela des Dieux la volonté;

Pource celuy qui l'air de ses foudres separe
Le fist tomber du ciel au profond du Tartare,
Mourant de soif en l'eau, de faim entre le fruict.
Au contraire, Minos fut sagement instruit;
Il eut la bouche sobre, et, juge veritable,
S'assit de Jupiter par neuf ans à la table.
Puis, revenu çà bas, fonda de bonnes lois,
Fut prince droiturier, si bien que les Cretois,
Le voyant abonder en justice supresme,
Le pensoient estre fils du grand Jupiter mesme.
Voilà comme les vieux ont dextrement tasché
D'emmanteler le vray d'une fable caché.
Jupiter ne fut onc, ny Minos, en la sorte
Que nos pères l'ont feint; tout cela se rapporte
Aux roys, aux magistrats et à leurs conseillers
Qui gouvernent l'aureille, et sont ses familiers.
Ta prudence, Hurault, ton service fidelle,
Ta bonne conscience, et ton roy qui t'appelle
A l'honneur souverain (l'ayant bien merité),
T'ont donné des François l'extrême authorité.
La France maintenant, qui tes actes regarde,
Te baille nostre prince et sa couronne en garde;
Tu l'as comme en depost, et de luy ce-pendant
Aux peuples ses subjects tu t'es fait respondant.
Henry ne faudra pas, Hurault fera la faute;
Pource tu dois prevoir d'une prudence caute
Quelle Ourse doit sa nef conduire par la mer.
La vague en sa faveur ne se veut plus calmer,
La tempeste l'a prinse, et faut beaucoup d'usage
Pour la mener au port entière du naufrage.
Il faut, pour gouverner un peuple divisé,
Avoir, comme tu as, l'esprit bien advisé,
Non pas à faire pendre ou rompre sur la roue,
Jetter un corps au feu dont la flamme se joue,
A faire une ordonnance, à forger un édit
Qui souvent est du peuple en grondant contredit:
C'est la moindre partie où pretend la justice.
La justice, croy-moy, c'est d'amender le vice,

Se chastier soy-mesme, estre juge de soy,
Estre son propre maistre et se donner la loy.
J'aime les gens de bien qui ont ce qu'ils meritent,
Qui vers eux, vers le peuple et vers le Roy s'acquitent,
Qui au conseil d'estat ne viennent apprentis,
Qui donnent audience aux grands et aux petits. [ples,
Je n'aime point ces dieux qui font trop grands leurs tem-
Qui de simples mortels (trompez par faux exemples)
Veulent avant purger leurs propres passions,
Commander aux humeurs de tant de nations,
Et, sans cesser de boire, ainsi qu'un hydropique,
S'en-graisser seulement, et non la Republique,
Harpyes de Phinée, ah! qui ne font qu'un jour
De Zète et Calaïs attendre le retour.
Je ne sçaurois aimer l'impudente entreprise
D'un qui cherche fortune en une barbe grise,
Et moins un affetté, un basteleur de court,
Qui la faveur mendie et fuit le vent qui court;
Mais j'aime un homme droit, non serviteur du vice,
Qui presse souz les pieds la Cour et l'avarice,
Qui mieux voudroit mourir que corrompre la loy,
Qui aime plus l'honneur qu'un mandement de Roy,
Qui laisse à sa maison la bonne renommée,
Et non pas la richesse en un coffre enfermée;
Au reste galland-homme, et qui prend son plaisir
Quand sa charge publique en donne le loisir,
Sans vouloir par faveur aux autres faire croire
Que la corne d'un buffle est une dent d'yvoire (1).
Les fables ont chanté que jadis Phaëthon,
D'un petit poil folet se couvrant le menton,
Deceu d'un jeune cœur qui toute chose espère,
Entreprist de guider le coche de son père;
Mais, esblouy des raiz qui sortoient du soleil,
Vaincu de trop de feu, perdit force et conseil;
La bride luy coula de ses mains esperdues,

1. Ce vers se trouve encore à la fin du Discours sur des médailles, œuvres inédites, tome 6 de cette édition.

Il cheut à bras espars, à jambes estendues,
A cheveux renversez, et, plein de trop d'orgueil,
Tomba dedans le Pô, son humide cercueil.
Autant en est d'Icare et de ceux dont l'audace
Trop près du grand soleil ont eslevé leur face.
S'ils n'attrempent leur vol, tousjours mal à propos
Leur plumage ciré s'escoule de leur dos.
Bien meilleure est souvent la médiocre vie,
Sans pompe, sans honneur, sans embusche d'envie,
Que de vouloir passer en grandeur le commun,
Pour se faire la fable et le ris d'un chacun,
Et, en pensant siller tous les Argus de France,
Eux-mesmes s'aveugler en leur propre ignorance.
J'ay veu depuis trente ans un nombre d'impudens
Rapetasseurs de loix, courtizans et ardans,
Qui sans honte, sans cœur, sans ame et sans poitrine,
Abboyent les honneurs à faire bonne mine.
Je les ay veus depuis de leur maistre mocquez,
Et des peuples au doigt notez et remarquez :
Car, bien que la faveur, qui n'a point de cervelle,
Les poussast en credit, le peuple, qui ne celle
Jamais la verité, siffloit de tous costez
Le port imperieux de leurs fronts eshontez.
C'est autre chose d'estre et vouloir apparoistre.
L'estre gist en substance; apparoir ne peut estre
Qu'imagination ; mais en la vanité
Souvent l'imaginer corrompt la verité.
Beaucoup de Phaëthons se sont monstrez en France,
Dont le vol trop hautain a fraudé l'esperance.
Des vieux siècles la fable est histoire aujourd'huy.
La Fortune (croy-moy) n'est pas certain appuy,
Mais la seule vertu qui les malheurs desfie,
Qui s'arme des couteaux de la philosophie,
Qui monstre que la vie est le jouet du sort
Et que le vray bon-heur ne vient qu'après la mort.
Ne vois-tu la plus part des hommes qui te suivent,
A ta table, au chasteau ? C'est pour au-tant qu'ils vivent
Sous ton authorité, non pour l'amour de toy.

La faveur a tousjours tels corbeaux près de soy.
D'un visage hypocrite en mentant ils t'adorent,
Où ceux qui de bon cœur t'estiment et t'honorent
Ne te pressent jamais, et ne veulent sinon
Qu'un accueil de ta face et celebrer ton nom.
Or, toy qui es nourry par la mesme prudence,
Aux affaires rompu dès ta première enfance,
Ne seras Phaëthon, volant, ainsi qu'il faut,
Moyen entre deux airs, ny trop bas ny trop haut;
Et sçauras discerner qui plus d'honneur merite,
Ou l'homme non fardé, ou le faux hypocrite,
Ou celuy que la Muse allaite en son giron,
Ou celuy qui s'engendre ainsi qu'un potiron,
Qui force son destin, et d'une ame eshontée
A tantost face basse et tantost remontée.
Ils ont de tous costez des palais diaprez,
Riches en leurs maisons de rentes et de prez,
Mangent en vaisseaux d'or; mais ils ne peuvent faire
Qu'ils ne soient (ce qu'ils sont) remarquez du vulgaire.
Le peuple ne voit pas telles gens de bon gré,
Car ils ne sont montez de degré en degré,
Ainsi que tu as fait, qui as dès ton jeune âge
Au conseil des grands rois fait ton apprentissage,
Sans desrober l'honneur, d'où bien souvent il faut
Que le jeune ignorant trebuche d'un grand saut.
Voy par nos rois passez les dignitez données,
Et voy leurs officiers depuis quarante années:
Tu n'en verras un seul qui ait long temps duré;
Ou le peuple contre eux a tousjours murmuré,
Ou, bannis de la cour, ont senti la disgrâce.
Quand la faveur ne rit, la fortune se passe.
Il ne faut pour cela, comme un faux citoyen,
Perdre force ny cœur, mais mettre tout moyen,
Artifice et sçavoir, mesme la propre vie,
Pour aider, secourir et servir sa patrie;
Et des presens des Rois ne se faut retirer,
Quand ils nous sont donnez sans trop les desirer.
La France s'éjouist, qui tes vertus admire,

De quoy tu veux guider le cours de son navire.
En lieu de voir l'orage et les vagues s'armer,
Elle espère sainct Herme apparoistre en la mer;
Elle espère sous toy se soulager de tailles,
Et plus de ses citez ne voir les funerailles,
Et que l'Eglise en paix, sans payer tant de fois,
Pri'ra comme elle doit pour l'ame de nos Rois;
Que les gens de sçavoir auront les benefices;
Les hommes vertueux, les grades des offices:
Car nostre prince est bon, très-juste et très-chrestien,
Qui fera tousjours bien s'on le conseille bien,
Vray bon père et bon Roy de sa France loyale.
  Lors, repeu d'ambrosie à la table royale,
Tu seras le commis de nostre Jupiter,
Son prudent conseiller pour lui faire eviter
Parmi les flots mondains les rades perilleuses,
Et le mener au port des isles bien-heureuses;
Puis, comme vray Minos, par la splendeur des lois
Tu seras aussi dit le phare des François.
  Ces esprits demi-dieux des Huraults tes ancestres,
Qui ont eu comme toy nos princes pour leurs maistres,
Seront tous réjouis quand ils oyront là bas
Que tu suis leurs vertus, leurs gestes et leurs pas.
Blois s'en réjouïra, et ton fleuve de Loire;
Et moy, qui des François celèbre la memoire,
Chanteray, nouveau cygne, en mes vers ta grandeur,
Comme celuy qui vit ton humble serviteur.

(1584.)

ORPHÉE.

AU SEIGNEUR DE BRAY,

Parisien (1).

Je chante icy, de Bray, les antiques faits d'armes,
Et les premiers combats de ces nobles gensdarmes
Fameux Argo-Nochers, qui, hardis, les premiers
Sillonnèrent la mer, hazardeux mariniers.
Je veux en les chantant me souvenir d'Orphée,
Qui avoit d'Apollon l'ame toute eschaufée,
Et qui, laissant à part sejourner l'aviron,
Osa pincer la lyre et respondre à Chiron.
Ce fut au poinct du jour que la belle courrière
Du soleil apportoit aux hommes la lumière,
Ouvrant tout l'Orient et le semant de fleurs,
Qui tomboient de son sein en diverses couleurs;
Quand du mont Pelion la cime à haute croupe
Apparut à Tiphys, qui conduisoit la troupe.
Incontinent Tiphys commanda de ramer,
Et à coups d'avirons de renverser la mer.
La navire les suit, et la vague qui roue
A l'entour du vaisseau faict escumer la proue.
A-tant ils sont venus dans le port desiré;
La voile fut pliée, et le pont fut tiré.
Ils sautent contre terre, et, couchés sur la dure,

1. Dans les éditions posthumes, cette pièce est dédiée au fameux historien et bibliophile Jacques-Auguste de Thou, seigneur d'Emery, maître des requêtes de l'hôtel du roi.

S'endormirent au bruit de l'onde qui murmure (*a*).
Le jour s'embrunissoit, et Vesper, qui venoit,
Déja le grand troupeau des astres amenoit,
Quand le pere d'Achille, espoux de l'immortelle
Thetis, mist en avant une parolle telle :
Mes plus chers compagnons, choisis entre les Grecs,
Levant un peu les yeux, vous verrez icy près,
Au faiste de ce mont, dans un antre effroyable,
La maison de Chiron, le Centaure equitable;
C'est luy qui la loy donne aux habitans d'ici;
Il aime la justice, et d'elle il a souci;
Il cognoist sans faillir, par longue experience,
Des herbes et des fleurs la force et la puissance;
Il pousse quelquefois la lyre, et quelquefois
Il enfle le cornet, quelquefois le haubois,
Et sa voix et sa main exerce en la musique,
Car de l'un et de l'autre il entend la pratique.
A peine mon enfant, mon petit Achillin,
Mon petit mignonnet, mon petit poupelin,
Avoit trois ans parfaicts, que Thetis le desrobe,
Et de nuict, le cachant dans les plis de sa robe,
A Chiron l'apporta, pour avoir ce bon-heur
D'apprendre la vertu sous un tel gouverneur.
Je brusle de le voir; l'amitié paternelle
Ne sçauroit plus durer sans en sçavoir nouvelle.
Allon voir le Centaure, et l'antre, et mon enfant.
S'il vous plaist d'y venir, je marcheray devant.
Ainsi disoit ce duc, qui le premier s'avance
Devers l'antre où Chiron faisoit sa demeurance.
Si tost qu'ils sont venus dedans l'antre sacré,
Ils ont, couché du long sous l'ombre, rencontré
Le Centaure pelu, lequel pressoit la terre

a. Var. :

Ils sautent au rivage, et des forests ostèrent
Les bois pour leur souper, qu'au bord ils apprestèrent.

De ses pieds de cheval, appuyez d'une pierre.
Près de sa main estoit Achille l'enfançon,
Qui poussoit sur la lyre une belle chanson :
Chiron s'en réjouist, le baise et le caresse,
Et, le flattant, l'appelle un vray fils de déesse !
Si tost qu'il vit entrer dedans son antre ombreux
Par cas inesperé ces magnanimes preux,
Il leur saillit au col, leur fist la bienvenue,
Les appelle par nom, les baise et les salue.
Il para sa maison de beaux tapis velus,
Dedans des vaisseaux d'or versa des vins eslus,
Fist apprester la table, et, joyeux, les festie
De viande de porc et de chèvre rostie.
Après que le desir de manger fust osté,
Et que le vin dernier par ordre fust gousté,
Le Centaure s'eslève, et pincetant sa lyre,
Pour inviter Orphée une chanson va dire :
« L'homme perd la raison qui se mocque des Dieux ;
Ils sont de nostre affaire et de nous soucieux,
Et du ciel ont là haut toute force et puissance
Sur tout cela qui vit et prend icy naissance.
« Jadis vivoit en Crète un homme dont le nom
Estoit Lygde, assez bas d'avoir et de renom,
Qui haïssoit à mort la race feminine,
Comme race inutile, envieuse et maline.
« Quand son espouse fut prochaine d'accoucher,
Il luy dist : Telethuse, autant que je suis cher
A toy que je cognois fidèle à ma famille,
Quand tu accoucheras, si tu fais une fille,
Je te pri', sans pitié qu'on la face mourir,
Et si c'est un garçon qu'on le face nourrir.
La charge d'une fille est toujours odieuse,
Et celle d'un garçon n'est jamais soucieuse.
« Le soir que Telethuse eut ce commandement,
Lucine s'apparut à son lict clairement,
Avecques Bubastis, Anubis et Osire,
Et le Dieu qui défend de son secret ne dire,
Et luy dist : Telethuse, il ne faut perdre cœur,

Bien que de ton mary soit dure la rigueur,
Je n'ay pas rejetté ta requeste en arrière,
J'ay tes vœux exaucez, tes pleurs et ta prière;
Pource, sans avoir peur, t'asseurant sur ma foy,
Garde l'enfantement qui sortira de toy,
Ou soit fille ou soit fils. Ainsi dist l'immortelle,
Et soudain la pauvrette enfante une femelle,
Laquelle, ô Telethuse, en cachette tu fis
Nourrir pour un garçon, et la nomma Iphis,
Du nom de son ayeul. Or sa face fut telle,
Qu'autant elle sembloit une jeune pucelle
Qu'un jeune damoiseau, tenant le milieu d'eux,
Et son accoustrement estoit propre à tous deux.
« Si tost que quatorze ans ses tetins firent poindre,
Son père la voulut par mariage joindre
Avecque la pucelle Ianthe, dont les yeux
Avoient gagné le cœur de tous les amoureux (*a*).
Ils s'entr'aimoient tous deux, mais d'une amour diverse.
O que tu es, Venus, une dame perverse,
Qui fais en accordant deux cœurs des-accorder!
« Une vierge aime l'autre, et ne peuvent s'aider,
Leur sexe leur défend; puis nulle creature
Ne peut forcer soy-mesme et les lois de nature.
« Deux ou trois jours devant qu'il fallust espouser,
Le pauvre fiancé ne pouvoit reposer,
Et disoit à par-soy : Que je suis miserable!
Fut-il oncques amour à la mienne semblable?
Amour fait une espreuve en moy d'un nouveau feu,
Feu qui n'avoit jamais en son règne esté veu.
Le souci qui me tient est monstrueux prodige.
Le vouloir de mon père à Ianthe m'oblige,
Nature m'en absoult; las! et puis que les cieux
Me furent en naissant ennemis envieux
Me faisant une femme, ils devoient tout sur l'heure

a. Var. :

S'estoient de mille amans rendus viccorieux.

M'envoyer au rivage où Cerbère demeure.
Une pucelle m'aime, ô cruauté d'aimer!
Et, pucelle, ne puis sa flame consommer.
« Tu exerces, amour, sur mon cœur ta malice :
On ne voit qu'une vache aime une autre genisse,
La jument la jument, la brebis la brebis;
La biche n'aime point l'autre biche; et je suis
Seule pucelle au monde aimant une pucelle,
Forçant la majesté de la loi naturelle.
« Las! je suis d'un païs où les monstres ont lieu.
Jadis Pasiphaé, la fille de ce Dieu
Qui conduit par le ciel le beau cours de l'année,
S'enflama d'un taureau d'amour desordonnée.
« Mais, s'il faut dire vray, de cela qu'elle aimoit
Elle esperoit jouir; l'ardeur qui l'enflamoit
Promettoit garison à sa peste enragée;
Aussi de sa fureur elle fut soulagée.
« Mais quand pour mon secours Dedale reviendroit,
Mon sexe feminin changer ne se voudroit
En celuy d'un garçon, et son art inutile
Ne pourroit transformer ma nature debile.
« Que veux-tu dire, Iphis? Change de pensement,
Ne te laisse tromper d'amour si sottement :
Chasse-moy loin ce feu que tu ne peux esteindre,
Et n'espère monter où tu ne peux atteindre.
Ce que tu es regarde, ô pauvre fille, et mets
En un lieu concedé tes amours desormais!
Ne t'enfle point le cœur d'esperance incertaine,
Car après aussi bien l'effet la rendroit vaine.
« Las! ne vois-tu pas bien que rempart ny chasteau,
Ny rocher, ny forest, ny abondance d'eau,
Ny la crainte d'un père ou la garde d'un frère,
La suite d'une sœur, le presche d'une mère,
Ne t'empeschent d'aimer et de jouir du bien
Que nature plus forte empesche d'être tien?
« Les cieux, bien que cruels, m'ont fait naistre très belle;
Mon père à mon desir ne se monstre rebelle,

De rien sinon du mien mon cœur n'est desireux ;
Et toutefois, helas ! il ne peut estre heureux.
Nature ne le veut, qui la misère égale
Me fait souffrir icy du babillard Tantale ;
Je meurs de soif en l'eau, et si l'eau ne me fuit,
Et de faim au milieu des pommes et du fruit.
« Ianthe, d'autre part, non moins passionnée
Qu'Iphis, de jour en autre appelloit Hymenée,
La pronube Junon, et beaucoup luy tardoit
Que la torche deja devant elle n'ardoit ;
Mais, au contraire, Iphis contrefait la malade,
Elle ferme sa chambre, elle a la couleur fade
Jaune comme safran ; le sourcil et le front
Tombez sur les genoux de tritesse luy sont.
« Après avoir long temps usé de ces défaites,
Dissimulant son mal par langueurs contrefaites,
Plus ne restoit qu'un jour qu'on les devoit lier,
Et solennellement ensemble marier,
Quand, Telethuse ostant l'ornement de sa teste,
Vint au temple d'Isis, et fit cette requeste,
Sa fille la suivant : O déesse qui tiens
Et Memphis et Pharos, et toy fleuve qui viens
Par sept portes ouvert au sein de la marine,
Preste-moy ton aureille exorable et benine.
J'ay suivy ton conseil, par toy seule j'ay fait
(Si forfait il y a) l'equitable forfait ;
Ma fille n'en peut mais, ô puissance très haute.
Si malheur en avient, à nous en est la faute ;
A toy de commander et à moy d'obéir.
Les dieux, qui sont benins, ne voudroient pas trahir
Par leur commandement l'humaine creature ;
Leur parole autrement ne seroit qu'une injure.
« Ainsi dit Telethuse, et le temple immortel,
Le sistre, les flambeaux, les portes et l'autel
S'émeurent tout d'un coup, signe que la déesse
Vouloit comme certaine accomplir sa promesse.
« Hors du temple sortie à peine n'estoit pas

La mère, quand Iphis la suit d'un plus grand pas;
En lieu d'un teint vermeil une barbe follette
Cotonne son menton; sa peau tendre et douillette
Devint forte et robuste, et la masle vigueur
Luy eschaufa le sang, les membres et le cœur;
Ses cheveux sont plus courts que de coustume; et, [somme,
En lieu d'une pucelle elle devint un homme.»
A tant se teut Chiron, et d'une autre façon
Orphée en souspirant commence une chanson :
« Que je serois heureux si jamais Hymenée
Ne m'eust en mariage une femme donnée!
Le regret de ma femme est cause que les pleurs
M'accompaignent les yeux et le cœur de douleurs.
« Un jour qu'elle fuyoit l'amoureux Aristée,
Le long d'une prairie en un val escartée,
Elle fut d'un serpent, qui vers elle accourut,
Morse dans le talon, dont, las! elle mourut.
Après que le troupeau des Nymphes l'eut gemie,
Clochant elle descend, toute pale et blesmie,
Là bas dans les enfers; et moy sous un rocher
Voyant le soleil poindre et le voyant coucher,
Sans cesse je pleurois, soulageant sur ma lyre,
Bien que ce fust en vain, mon amoureux martyre.
« A la fin, désireux de retrouver mon bien,
Désespéré je saute au creux Tenarien;
J'entray dans le bocage effroyable de crainte;
Je vy les manes vains qui ne volent qu'en feinte,
Et le cruel Pluton, des hommes redouté,
Et sa femme impiteuse assise à son costé,
Dure, fière, rebelle, impudente, inhumaine,
Dont le cœur n'est flechi par la prière humaine.
Vers Pluton je m'adresse, et, remply de soucy,
Ayant la lyre au poing, je le supplie ainsi :
« O prince qui par sort es Roy de ce bas monde,
Où descend tout cela que nature feconde
A conceu de mortel! ô prince l'heritier
De tout cela qui vit dedans le monde entier,

Je ne viens pas icy pour enchaisner Cerbère,
Ny pour voir les cheveux de l'horrible Megère.
Ma femme, qu'un serpent a morse dans le pié,
Me fait venir vers toy pour y trouver pitié.
« J'ay longtemps différé un si fascheux voyage,
Mais amour a vaincu mes pieds et mon courage.
C'est un dieu qui là haut est bien cognu de tous,
Et je croy qu'icy bas il l'est aussi de vous,
Et comme nous au cœur avez receu sa playe,
Si l'histoire qu'on dit de Proserpine est vraye.
« Pour ce je te suppli' par ces lieux pleins d'effroy,
Par ce profond chaos, par ce silence coy,
Par ces images vains, redonne-moy ma femme,
Et refile à sa vie une nouvelle trame.
Toute chose t'est deue, et le cruel trespas
Aussi bien à la fin nous ameine ça bas;
Nous tendons tous icy, et ta grand cour planière,
Qui reçoit un chacun, est la nostre dernière;
Et ne se faut challoir mourir en quelque endroit,
Car pour venir à toy le chemin est tout droit.
« Donques, ô puissant Roy, si onques Proserpine
Par une douce amour t'eschaufa la poitrine,
Redonne-moy ma femme; après qu'elle aura fait
Le cours déterminé de son âge parfait,
A toy s'en reviendra. Ma requeste n'est grande,
Sans plus un usufruict pour present je demande.
« Ou bien, si les rochers t'environnent le cœur,
Si tu ne veux, cruel, alleger ma langueur,
Si tu es, comme on dit, un prince inexorable,
Je veux mourir icy sur ce bord miserable;
Je ne veux retourner sans ma femme, et tu peux
Icy te réjouir de la mort de tous deux.
« Faisant telle oraison, les ames sont venues,
Ainsi que gresillons, greslettes et menues,
Pepier à l'entour de mon luth qui sonnoit,
Et de son chant piteux les manes estonnoit.
La Parque, que jamais pleurer on n'avoit veue,

Escoutant ma chanson à pleurer fut esmeue;
Tantale n'eut soucy de sa punition,
Sisyphe de son roc, de sa roue Ixion;
En repos fut la cruche et la main des Belides,
Et dit-on que long temps des fières Eumenides
La face en larmoyant de pitié se pallit,
Tant ma douce chanson le cœur leur amollit!
Pluton, qui eut pitié d'un mary si fidelle,
Me redonna ma femme à condition telle
Que je ne tournerois en arrière mes yeux
Tant que j'eusse reveu la clarté de nos cieux.
« Un sentier est là bas tout obscur et tout sombre,
Entremeslé de peur et de frayeur et d'ombre;
Par ce chemin je sors, et jà presque j'avois
Passé le port d'enfer, les rives et les bois,
Quand, las! vaincu d'amour, je regarde en arrière,
Et mal-caut je jettay sur elle ma lumière:
Faute assez pardonnable en amours, si Pluton
Sçavoit, helas! que c'est que de faire pardon.
« Là mon labeur fut vain, s'escoulant en risée,
Là fut de ce tyran la promesse brisée.
Je voulois l'embrasser, quand sa piteuse vois,
Comme venant de loin, j'entendy par trois fois:
Quel malheureux destin nous perd tous deux ensemble!
Quelle fureur d'amour notre amour desassemble!
Pour m'estre trop piteux tu m'as esté cruel.
Adieu, mon cher espoux, d'un adieu eternel;
Le destin me r'appelle en ma place ancienne,
Et mes yeux vont nouant en l'onde Stygienne.
Or, adieu, mon amy! je remeurs derechef,
Une nuit ombrageuse environne mon chef.
« Par trois fois retourné je la voulu reprendre,
Et l'ombre par trois fois ne me voulut attendre,
Se desrobant de moy, et s'en vola devant
Comme un leger festu s'en fuit poussé du vent.
Helas, qu'eussé-je fait! de quelle autre prière
Eussé-je peu flechir Proserpine si fière!

Ma pauvre femme estoit déjà sur l'autre bord,
Et le nocher d'enfer ne m'offroit plus le port.
Je fus sept mois entiers sous un rocher de Thrace,
Près du fleuve Strymon couché contre la place,
Pleurant sans nul confort, et souspirant dequoy
Je n'estois retourné la demander au Roy.
Las (disois-je à par-moy) que je suis miserable!
Après avoir trouvé Pluton si favorable,
Je devois retourner pour chanter devant luy,
Et, s'il n'eust eu pitié de mon extreme ennuy,
Je devois envoyer mon ame despitée
Hors de ce pauvre corps sous l'onde Acherontée,
Et noyer dessous l'eau mon corps et mon souci,
Pour ne languir en vain si longuement ainsi.
« De jour en jour suivant s'amenuisoit ma vie,
Je n'avois de Bacchus ny de Cerés envie,
Couché plat sur la roche, et de moy ne restoit
Qu'une voix qui ma femme en mourant regrettoit;
« Quand, oyant d'Helicon ma plainte si amere,
Avecques ses huict sœurs voicy venir ma mere,
Qui me leva de terre et repoussa la mort,
Qui déjà de mon cœur avoit gaigné le fort.
« Mon fils, ce me disoit, l'amour qui est entrée
Dans ton cœur se doit perdre en changeant de contrée;
En traversant la terre et en passant la mer
Tu perdras le souci qui vient de trop aimer.
« Pour ce, si le desir de louange t'anime,
Réveille la vertu de ton cœur magnanime,
Et suy les nobles preux qui, loin de leur maison,
S'en vont dessus la mer compagnons de Jason.
« Ainsi pour me garir me disoit Calliope;
Ainsi, fuyant mon mal, je vins en ceste trope,
Non tant pour voir la mer, ses vents et ses poissons,
Que pour guarir mon mal, et ouïr tes chansons. »
A-tant se teut Orphée, et les bestes sauvages
Erroient devant la porte; oiseaux de tous plumages
Voletoient dessur luy, et les pins, qui baissoient

Les testes pour l'ouïr, devant l'antre dansoient,
Tant leur plaisoit le son d'une si douce lyre,
Que depuis dans le ciel les dieux ont fait reluire (*a*).

(1564.)

a. Var. :

Dans les éditions posthumes sont ajoutés les quatre vers suivants :

De Thou, mignon des cieux, en te voulant donner
L'honneur que je te dois, toy qui peux estonner
De tes vers excellens les vers du premier âge,
J'honore de ton nom mon nom et mon ouvrage.

FIN DU TOME TROISIÈME.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LA FRANCIADE.

LE BOCAGE ROYAL.

Seconde partie du Bocage royal.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.





18 naïfve & naturelle poésie

23 lance 36

26 enjambement

31 Espagnols

